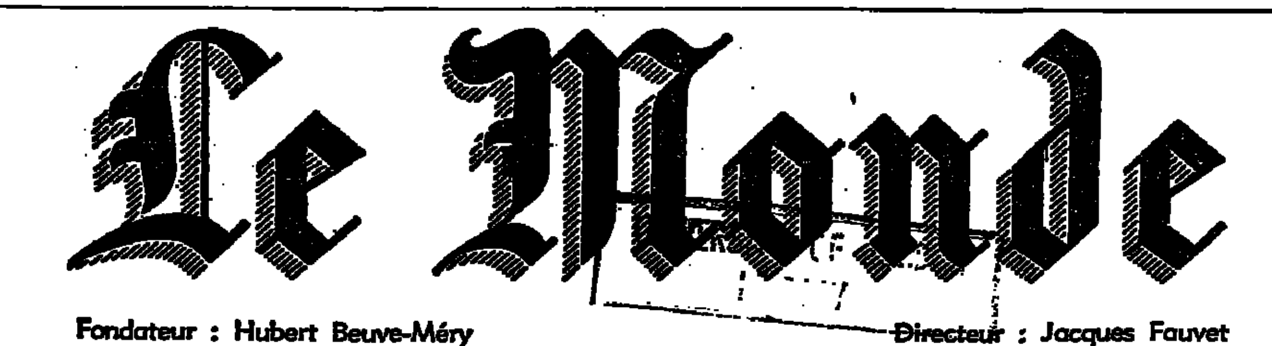
هكذا من الأصل

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE — N° 11 038 | DERNIÈRE ÉDITION | DIMANCHE 27 - LUNDI 28 JUILLET 1980

LE MONDE DIMANCHE



Fondateur : Hubert Beuve-Méry — Directeur : Jacques Fauvet

3,50 F

Algérie, 1,30 DA; Maroc, 2,30 dir.; Tunisie, 220 m.; Allemagne, 1,40 DM; Autriche, 14 sch.; Belgique, 17 fr.; Canada, $ 1,10; Côte-d'Ivoire, 255 F CFA; Danemark, 4,75 kr.; Espagne, 50 pes.; G.B., 35 p.; Irlande, 50 p.; Grèce, 40 dr.; Iran, 125 ris.; Italie, 700 L.; Liban, 300 p.; Luxembourg, 17 fr.; Norvège, 4 kr; Pays-Bas, 1,50 fl.; Portugal, 35 esc.; Sénégal, 225 F CFA; Suède, 3,75 kr.; Suisse, 1,20 fr; U.S.A., 95 cts; Yougoslavie, 38 din.

Tarif des abonnements page 12

5, RUE DES ITALIENS
75427 PARIS CEDEX 09
C. C. P. 4207-23 PARIS
Télex Paris n° 650572
Tél. : 246-72-23

L'évolution des pays andins

Un civil au pouvoir à Lima

Le 3 octobre 1968, un groupe d'officiers, répondant aux ordres du général Juan Velasco Alvarado, pénétrait à l'aube dans le palais du gouvernement de Lima et en chassait le président civil, M. Fernando Belaunde. Répudiant l'idée d'un simple pronunciamiento semblable à tant d'autres sous ces latitudes, les militaires entamaient presque aussitôt un processus de réformes de structures original en Amérique latine.

Le 28 juillet, douze ans plus tard, M. Belaunde va accéder à nouveau au pouvoir, porté par des électeurs qui étaient convoqués afin d'élire un président pour la première fois depuis dix-sept ans. Il a fondé sa campagne sur une critique totale de tout ce qui a été fait par les militaires durant ce qu'il considère comme un long interrègne. Face à l'historique APRA (Alliance pour la révolution américaine), qui ne s'est pas remise de la mort de son chef, Victor Raul Haya de la Torre, face à une gauche écartelée entre de multiples candidats, M. Belaunde a capitalisé l'indéniable antimilitarisme qui règne aujourd'hui dans la population.

L'électorat a désavoué le régime militaire. Mais le bilan de ces douze années ne doit pas être examiné sans nuances. On ne peut nier que le général Velasco et ses proches ont davantage transformé le Pérou que leurs prédécesseurs, civils ou militaires, en un demi-siècle. La réforme agraire, en particulier, apparaît aujourd'hui comme un acquis irréversible — plus tangible que celle promise par M. Belaunde lors de sa première accession au pouvoir, en 1963, et jamais vraiment menée à bien.

Les autres réformes ont été moins durables. En particulier, les « communautés industrielles » — expérience originale de coparticipation au capital et à la gestion des entreprises — n'ont guère résisté à l'opposition conjuguée du patronat, qui y voyait un premier pas vers la « socialisation », et des syndicats, qui les dénonçaient comme une mesure de conciliation de classes ». Le secteur autogestionnaire, auquel le régime voulait donner un lustre particulier, n'a pas crû comme prévu. La politique de nationalisation a été remise en question en raison de la crise économique et de la fuite des capitaux étrangers. La « socialisation » de la presse a été un échec retentissan

Atteint de plein fouet par la crise de l'énergie au moment le plus délicat de ce processus de transformation, le Pérou n'a pas résisté. Au bord de la cessation de paiements, le gouvernement militaire a dû faire marche arrière, passer sous les fourches caudines du Fonds monétaire international et appliquer ses recettes déflationnistes. Après les « progressistes » du général Velasco sont venus les « réalistes », conduits par son successeur, le général Morales Bermudez. Encore faut-il rendre justice à ce dernier : il a procédé à l'« opération vérité » en économie, avec beaucoup moins de brutalité que ses collègues du Chili et de l'Argentine, sans la répression acharnée que ces deux pays ont connue. Et, en dernière analyse, c'est également lui qui a pris la décision de rendre le pouvoir aux civils, encouragé en cela par la politique des droits de l'homme du président Carter.

La victoire de M. Belaunde est ambiguë. Sans doute aurait-il tort d'y voir, selon sa pente conservatrice, un blanc-seing à une politique de réaction, voire de simple abandon des réformes. Le vote de la population est peut-être, aussi, au premier chef, une protestation contre la politique économique dictée par le F.M.I., qui a gravement accru des tensions sociales déjà fortes. En donnant les pleins pouvoirs en matière économique à M. Manuel Ulloa, notoirement lié aux milieux financiers internationaux, M. Belaunde paraît vouloir l'ignorer. Sa popularité risquerait alors d'être de courte durée.

Washington et l'O.E.A. condamnent le putsch bolivien

L'Organisation des Etats américains (O.E.A.), réunie à Washington en session extraordinaire, a condamné, le vendredi 25 juillet, le récent coup d'Etat militaire en Bolivie.

Dans ce pays voisin et membre lui aussi du pacte andin, les militaires péruviens s'apprêtaient à céder le pouvoir, lundi 28, au président Belaunde Terry, qu'ils avaient chassé il y a douze ans. Le président Belaunde avait été élu le 18 mai.

Retour d'un voyage officiel au Venezuela et en Equateur, deux pays qui, avec le Pérou, la Colombie et la Bolivie, font partie du groupe andin, M. Olivier Stirn, secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, nous a déclaré que la France encourage, partout où elle le peut, les processus de démocratisation en Amérique latine, et que, d'autre part, l'Europe peut tirer le plus grand profit du refus croissant, par les pays de ce sous-continent, d'une division du monde entre les deux blocs.

Seize des vingt-trois délégations présentes à la réunion extraordinaire du conseil permanent de l'O.E.A., à Washington, ont approuvé, le 25 juillet, une résolution rédigée par quatre pays du groupe andin et condamnant les récents événements survenus dans le cinquième, la Bolivie.

Les Etats-Unis, Grenade et la Barbade appuyaient le texte du Venezuela, du Pérou, de la Colombie et de l'Equateur, « déplorant » le coup d'Etat du 17 juillet à La Paz et exprimant une « profonde préoccupation » devant les graves violations des droits de l'homme qui ont suivi, en Bolivie, la prise du pouvoir par le général Garia Meza.

Seuls, le Chili et le Paraguay ont voté, aux côtés du représentant du nouveau régime militaire, contre ce texte. Se sont abstenus le Brésil, l'Uruguay, le Guatemala et, fait notable, l'Argentine. Buenos Aires avait, sitôt après le putsch de La Paz, été l'objet de dénonciations répétées pour la participation de certains de ses services au soulèvement du 17 juillet. Cette capitale a vigoureusement démenti ces affirmations.

Peu avant l'ouverture de la réunion de l'O.E.A., M. Edmund Muskie, secrétaire d'Etat américain, a réaffirmé, lors d'une conférence de presse, la réprobation du président Carter devant l'interruption du processus de démocratisation en Bolivie.

Elu le 29 juin à la majorité simple des électeurs boliviens, M. Herman Siles Zuazo devait être confirmé comme président de la République par le Congrès de La Paz le 4 août prochain. Les militaires ont annulé les élections.

« La volonté du peuple bolivien, a déclaré M. Muskie, *a été violée de manière flagrante. Nous déplorons ces actions et les violations des droits de centaines de dirigeants politiques, religieux et syndicaux, détenus par le nouveau régime. »*

(Lire la suite page 2.)

La guerre en Afghanistan

Les résistants affirment que plusieurs milliers des leurs se sont infiltrés à Kaboul

Des résistants afghans de Kaboul, rencontrés par l'envoyé spécial de l'A.F.P., affirment qu' *« entre dix mille à trente-cinq mille »* des leurs se sont infiltrés ces derniers jours dans la capitale où un soulèvement pourrait avoir lieu le dernier vendredi du ramadan.

De nombreux tanks ont été déployés vendredi 25 juillet aux endroits stratégiques de Kaboul où une vive tension persiste après les affrontements qui ont eu lieu entre les deux tendances rivales du parti unique, le Khalq et le Parcham.

Pour leur part, les résistants revendiquent l'attentat au cours duquel le rédacteur en chef de l'agence d'information officielle a été blessé

Kaboul *(A.F.P.)* — Selon les résistants, leurs forces infiltrées dans la capitale devraient atteindre près de quatre-vingt mille hommes avant la fin du ramadan. On avance trois raisons à cet afflux : les bombardements soviétiques sans discernement des villages près de Kaboul, la pénurie alimentaire dans les zones rurales proches de la capitale et un possible soulèvement urbain contre les Soviétiques le dernier vendredi du ramadan.

Toujours de même source, on précise que les résistants infiltrés dans Kaboul n'ont pas d'armes modernes mais attendent l'appui de maquis basés dans les montagnes de Paghman-Charikar, à 20 kilomètres au nord-ouest de Kaboul. Des combats sont engagés près de ces montagnes. On a pu entendre des fusillades pendant trois heures dans ce secteur durant la nuit de jeudi à vendredi.

Le rédacteur en chef de l'agence d'information afghane Bakhtar, M. Kadar Mal, a été blessé par balles le 20 juillet à Kaboul au cours d'un attentat, a-t-on appris vendredi de source bien informée dans la capitale afghane. L'attentat a été peu après revendiqué par les résistants.

M. Kadar Mal — généralement considéré comme l'un des hommes de confiance des Soviétiques — a été attaqué par deux individus armés, alors qu'il quittait sa résidence à Kaboul. Les deux auteurs de l'attentat ont réussi à s'enfuir à bord d'une voiture. M. Kadar Mal a été hospitalisé à à Kaboul.

Dans la nuit de jeudi à vendredi, la capitale afghane a été le théâtre de violents affrontements, au cours desquels, sept personnes au moins ont été tuées, apprend-on de source bien informée.

Des combats ont également éclaté dans une garnison, à Rishkor au nord de Kaboul, et les membres du Khalq, numériquement supérieurs, ont tué vingt soldats parcham et deux officiers, a-t-on précisé de même source.

(Lire la suite page 4.)

POINT

Mer cruelle

On ne connaîtra sans doute jamais officiellement le véritable responsable de la mort des cinquante personnes qui ont péri, le 8 janvier 1979, dans l'incendie du Bételgeuse, *au sud-ouest de l'Irlande. De même, on ne saura sans doute jamais à qui, exactement, imputer la responsabilité des millions de francs de dégâts et de frais qu'a entraînés, le 7 mars dernier, le naufrage du* Tanio *au large des côtes de Bretagne.*

La publication de la commission d'enquête irlandaise sur la catastrophe de Bantry, les polémiques qu'elle relance, montrent, une fois de plus, que dans le monde maritime pétrolier, s'il y a toujours des accidents qui font des victimes, et, fait nouveau, entraînent de considérables désastres écologiques, il devient de plus en plus difficile d'en déceler les auteurs.

Qui est responsable de l'incendie du Bételgeuse ? *L'armateur, qui s'en défend et accuse le gestionnaire du port ? Celui-ci, qui se retourne vers les autorités locales ? L'équipage, qui a disparu ?*

De multiples instances judiciaires vont s'ouvrir dans plusieurs pays entre diverses parties. Elles coûteront cher, et se prolongeront vraisemblablement durant plusieurs mois. Il y a fort à parier qu'elles n'aboutiront pas à des conclusions claires.

La concurrence internationale très vive que se livrent les groupes pétroliers internationaux, les obligent à se battre au couteau sur le coût de leurs transports. D'où l'utilisation des pavillons de complaisance ou l'emploi de navires répondant à des normes de fabrication et de sécurité fixées internationalement au plus bas.

Survienne une catastrophe, l'importance des sommes mises en jeu pour les indemnisations et la couverture des pertes de navires, de plus en plus lourds et chers, l'imbrication des sociétés d'armements et d'assurances ne peuvent ensuite que freiner le règlement des procès qui s'ensuivent.

La mer a toujours été cruelle, elle ne l'a jamais été de façon aussi anonyme et déroutante.

(Lire page 13.)

UN ENTRETIEN AVEC VASSILI AXIONOV

La culture russe est partout où se trouvent ses représentants

nous déclare l'écrivain en exil

L'écrivain soviétique Vassili Axionov est arrivé à Paris le mardi 22 juillet, accompagné de sa femme et de trois autres membres de sa famille. Il doit, après un court séjour à Paris, se rendre en Italie puis s'établir aux Etats-Unis.

Le fils de l'écrivain Evguenia Guinzbourg avait démissionné de l'Union des écrivains en 1979, après avoir été l'un des animateurs de l'almanach « Métropole », une revue rassemblant des textes littéraires qui ne pouvaient avoir le visa de la censure. Alors, privé de tout travail, il a décidé de quitter l'Union soviétique. Notre correspondant à Moscou l'a rencontré juste avant son départ.

(Lire page 4.)

La crise des Nouvelles-Hébrides

M. WALTER LINI MULTIPLIE LES CONCESSIONS

(Lire page 16.)

AU JOUR LE JOUR

Mieux fatal

Certes, les prix n'ont augmenté que de 0,6 % en juin, mais cette décélération ne provient-elle pas d'un début de récession qui risque, d'ici peu, de provoquer un accroissement notable du chômage ?

Autrement dit : l'économie ne commence-t-elle pas à se rétablir, mais sans que l'on sache si l'homme pourra résister à ce mieux ? Ce qui serait fâcheux, même si cela devait fournir une fois de plus la preuve que les économistes sont capables tout à la fois de calculer juste et de penser faux.

MICHEL CASTE.

Point de vue

La passion de l'homme

par MICHEL DEBATISSE (*)

Hier compagnon de la Révolution silencieuse du monde agricole, aujourd'hui membre du gouvernement, je tiens à demeurer fidèle à mes premiers engagements militants.

J'entends de la même façon Jean-Paul II lorsqu'il nous rappelle les valeurs sans lesquelles il n'est pas d'homme libre, sans lesquelles il n'est pas d'homme heureux, sans lesquelles il n'est pas d'homme responsable.

Il est vrai qu'autour de nous bien des croyances idéologiques basculent : qui peut encore adhérer, lucidement, à un soi-disant mouvement de l'Histoire régi par la lutte sans merci entre deux classes antagonistes ? Qui peut croire aussi au bilan « globalement positif du socialisme réel » maintenant qu'il écrase tant d'hommes dans le monde.

L'Europe et la France, solidairement concernées par la crise mondiale, peuvent-elles avoir à choisir entre un communisme implacable et un individualisme égoïste et inégalitaire ?

Malgré l'inquiétude, ce n'est pas le temps de la désillusion. La valeur essentielle est chez nous de vivre libre. Mais si les sociétés occidentales ont su maintenir le principe de liberté elles n'ont pas pu l'accomplir pleinement.

Il ne suffit pas, en effet, d'assurer les droits de l'individu pour que s'instaurent des rapports plus justes et plus sensés entre les hommes. Le « souffle » semble quelquefois nous manquer pour qu'advienne une démocratie économique et sociale qui soit vraiment au service de l'homme. Mais il faut surtout que ce soit une démocratie vivante où l'homme trouve sa dignité dans la responsabilité sociétaire.

Pour ma part, je crois que l'avènement d'une société plus responsable passe d'abord par la reconnaissance de la diversité des groupes et des hommes. L'originalité, l'autonomie, l'initiative des groupes et des associations manifestent les réalités professionnelles, familiales, sociales, culturelles et religieuses. Mais comment faire vivre ensemble des groupes issus de milieux dont les modes de vie, les intérêts sont souvent dissemblables ? C'est l'un de nos grands problèmes politiques. Pour échapper au manichéisme dans lequel notre pays paraît, à certaines heures, se complaire, des ponts doivent être jetés entre les multiples groupes qui partagent une certaine vision de l'homme et de la société.

Issu d'une région rude, l'Auvergne, j'ai appris dans les mouvements d'inspiration chrétienne ce que des hommes aux conditions de vie précaires peuvent réaliser quand ils se retrouvent dignes, responsables et liés, avec leurs différences, par un idéal commun. Ainsi également peuvent être levés certains blocages politiques.

(Lire la suite page 6.)

(*) Secrétaire d'Etat auprès du premier ministre, chargé des industries agricoles et alimentaires.

CLÉS POUR BAYREUTH

Genèse d'un « Ring »

Sur la colline verte de Bayreuth, commencent, le lundi 28 juillet, les dernières séries du « Ring » du centenaire, de « l'Anneau du Nibelung », de Richard Wagner, mis en scène par Patrice Chéreau et dirigé par Pierre Boulez depuis 1976. Après le scandale du début, le succès n'a pas cessé de croître et l'on se désespère, maintenant, que le cycle — transmis à partir du 28 juillet par France-Musique — doive être irrémédiablement clos le 25 août prochain.

Décision sage cependant, car, selon Pierre Boulez « même une expérience aussi exceptionnelle dans sa richesse et sa démesure arrive à s'épuiser ». Il explique : « le dialogue entre soi-même et l'œuvre ne peut se prolonger outre mesure sans courir le risque de maniérisme : on s'intéresse moins à l'œuvre qu'à certaines incidences particulières. C'est pourquoi, j'estime que le temps d'une production doit être limité. »

JACQUES LONCHAMPT.

(Lire la suite page 9.)

Le Monde

étranger

DIPLOMATIE

LA VISITE DU PRÉSIDENT ROUMAIN

M. Ceausescu se rallie à la tactique française pour amorcer les discussions sur le désarmement

Le président roumain et Mme Ceausescu, qui ont passé la soirée de vendredi 25 juillet à Rambouillet seuls à seuls avec le président et Mme Giscard d'Estaing, repartent ce samedi pour Bucarest.

Cette visite a été particulièrement discrète et les termes de la « déclaration » publiée vendredi soir sont très prudents. Alors qu'une conférence de presse commune avait clos la visite de M. Giscard d'Estaing à Bucarest l'an dernier, l'entretien de M. Ceausescu avec la presse, initialement inscrit au programme, a été annulé sans explications. Ces silences et cette prudence ne dissimulent pas des difficultés franco-roumaines — et on insiste, du côté français, sur le fait que les deux gouvernements ont des « *vues extrêmement proches* » sur la situation internationale. Paris, tout au contraire, partage les inquiétudes de la Roumanie, comprend les difficultés de sa position et juge inutile de les accroître par des prises de position tapageuses.

A propos de l'Afghanistan, la déclaration s'exprime en termes généraux et mêmes vagues, plus vagues que ceux employés par M. Ceausescu dans son allocution au dîner de l'Elysée (*le Monde* du 25 juillet). Elle rappelle simplement qu'un « *règlement politique* » s'impose d'« *urgence* » et qu'il doit « *assurer le strict respect du droit du peuple afghan de décider librement de son destin (...) sans aucune ingérence de l'étranger* ».

C'est à propos de la conférence de Madrid qui fera, en novembre prochain, le point de l'application de l'Acte d'Helsinki sur la sécurité et la coopération en Europe (C.S.C.E.), que le communiqué franco-roumain innove le plus. Dans la conjoncture actuelle, une telle conférence risque de tourner court. Après l'intervention soviétique en Afghanistan, le gouvernement français n'était par ailleurs guère partisan de maintenir ce rendez-vous. S'il s'est finalement laissé convaincre, c'est pour essayer d'en tirer quelques mesures limitées, mais concrètes, à la faveur de la pression, toute verbale, qui s'exerce, notamment dans les pays communistes, en faveur du désarmement.

On sait que, depuis qu'elle s'est réintroduite dans le circuit des négociations sur le désarmement, la France, arguant de la menace spécifique que constitue l'accumulation d'armes classiques en Europe, a proposé une conférence qui lui soit consacrée (la menace que constituent les armements nucléaires étant, selon cette argumentation, suffisamment traitée par les négociations soviéto-américaines et les accords SALT).

Le principe d'une conférence sur le désarmement en Europe a été assez facilement accepté, mais les pays communistes les mieux disposés envers la France, comme la Roumanie et la Yougoslavie, tiennent à ce qu'elle discute aussi du nucléaire.

Un objectif commercial « réaliste »

Pour sortir de l'impasse, la France a proposé qu'une telle conférence se déroule en deux temps : son premier objectif serait d'adopter des « *mesures pratiques* » propres à restaurer la « *confiance* » et renforçant celles déjà prises en ce sens par l'Acte d'Helsinki. De telles mesures (interdiction de manœuvres dans certaines circonstances, invitation d'observateurs, etc.) n'exigeraient pas la distinction de l'armement nucléaire et de l'armement classique. La recherche d'un « *processus efficace* » de désarmement — objectif lointain et sans doute chimérique — n'interviendrait que dans un second temps. M. Ceausescu s'est rallié à cette tactique et à l'idée de confier à la conférence de Madrid un « *mandat précis* » pour la mettre en œuvre.

Au plan des relations bilatérales, les deux présidents, forts des résultats obtenus dans le domaine économique, se sont fixé comme objectif d'ici 1985 un nouveau doublement des échanges commerciaux (ceux-ci ont augmenté de 136 % de 1975 à 1979). Cet objectif est jugé « *réaliste* » bien que la négociation du plus gros contrat (fourniture de turbines pour les futures centrales nucléaires roumaines) soit au point mort. Le gouvernement français a refusé les conditions de crédit demandées par Bucarest. Le dossier n'est cependant pas classé.

Enfin, une liste d'une centaine de cas humanitaires franco-roumains (réunion de familles, mariages) a été soumise à M. Ceausescu. Ces cas ne sont pas toujours les mêmes. Certains sont résolus mais, étant donnée l'importance des relations franco-roumaines, d'autres sont apparus. Si la déclaration commune ne mentionne pas le respect des droits de l'homme, elle réaffirme l'attachement des deux gouvernements à leur déclaration du 10 mars 1979 qui le mentionne parmi les principes fondamentaux régissant les relations entre les deux pays.

MAURICE DELARUE.

La déclaration commune : réunir les conditions qui permettront à la détente de retrouver son cours

La déclaration de neuf pages, publiée vendredi 25 juillet à l'issue de la visite en France du président roumain, M. Ceausescu, rappelle d'abord les principes généraux qui gouvernent des relations franco-roumaines jugées « très satisfaisantes » par les deux parties.

Les deux présidents, poursuit la déclaration « *estiment notamment que les principes énumérés dans la déclaration de 1979 conservent toute leur valeur, particulièrement dans la période difficile que traverse le monde aujourd'hui. A cet égard, les deux chefs d'Etat estiment que la France et la Roumanie ont un rôle à jouer sur le plan international pour favoriser la réduction des tensions actuelles qui nécessite le strict respect de l'indépendance et de la souveraineté de tous les Etats. Le président de la République française et le président de la République socialiste de Roumanie ont exprimé l'espoir que soient réunis aussitôt que possible les conditions qui permettront à la détente de retrouver son cours.* » (...)

La seconde partie de la déclaration est consacrée aux relations franco-roumaines. Elle déclare notamment : « *Les deux présidents ont noté avec satisfaction que l'objectif du doublement des échanges commerciaux entre 1975 et 1980 a été atteint dans le courant de l'année 1979, c'est-à-dire en moins de quatre ans. Ils ont été d'accord pour considérer qu'un nouveau doublement des échanges d'ici à 1985 apparaissait comme un objectif réaliste.* (...) *Notant avec satisfaction que certains secteurs, tels que l'industrie lourde, les constructions mécaniques, l'électronique et les télécommunications, ont déjà donné lieu à des actions fructueuses, les deux présidents ont décidé d'élargir et de diversifier la coopération dans ces domaines ainsi que dans ceux de l'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire, de l'aéronautique, de l'automobile, de l'énergie, de la chimie, de l'informatique, de l'agriculture et de l'élevage.*

» *Chaque partie continuera à examiner, dans un esprit de bonne volonté, les problèmes humanitaires, y compris dans le domaine de la réunion des familles et des mariages, compte tenu du droit de chaque personne à une vie digne et sûre.* »

Des mesures pratiques de confiance

La troisième partie est consacrée à la situation internationale : « *Les deux présidents ont exprimé leur profonde préoccupation devant la dégradation du climat des relations internatoinales. Ils réaffirment avec vigueur la nécessité pour tous les Etats de respecter les principes d'indépendance, de souveraineté, de non-recours à la force ou à la menace de la force, de non-intervention dans les affaires intérieures des Etats, de règlement de tous les conflits par la voie politique ainsi que le droit de chaque peuple de choisir librement la voie de son développement, qui sont à la base de la politique de détente.*

» *Les deux chefs d'Etat ont procédé à une analyse approfondie de la situation en Europe. Ils ont souligné que le respect rigoureux de tous les principes et la mise en œuvre de toutes les dispositions de l'Acte final d'Helsinki par tous les Etats ayant participé à la Conférence pour la sécurité et la coopération en Europe est un facteur essentiel au rétablissement et au renforcement de la confiance, à l'accroissement de la sécurité et au développement de la coopération. Ils ont rappelé l'importance que revêt dans ce contexte la réunion de Madrid* (2) *et ont souligné la nécessité que toutes les conditions soient réunies pour que cette rencontre permette d'enregistrer des progrès sur la voie ouverte par la conférence d'Helsinki.*

» *Ils ont marqué que la France et la Roumanie étaient résolues à contribuer à donner à cette réunion un contenu positif et à coopérer à la réalisation de cet objectif. Les deux chefs d'Etat se prononcent pour que la réunion de Madrid adopte le texte d'un mandat précis en vue de convoquer une conférence sur le désarmement en Europe, à laquelle participeraient tous les Etats signataires de l'Acte final d'Helsinki, et qui aurait pour objectif l'adaption de mesures pratiques de confiance suivi d'un processus efficace de désarmement.*

» *S'agissant des événements d'Afghanistan, les deux présidents ont souligné la nécessité d'un règlement politique dans la voie duquel il est urgent d'entrer. Ils ont exprimé la conviction que, pour déboucher sur une solution juste et durable, un tel règlement doit assurer le strict respect du droit du peuple afghan de décider librement son destin, conformément à ses intérêts nationaux, sans aucune ingérence de l'étranger.* »

Après avoir mentionné les positions, déjà connues, des deux pays sur le Proche-Orient et l'Afrique, la déclaration poursuit : « *Préoccupés des menaces que l'accumulation des armements fait peser sur la sécurité en Europe et dans le monde ainsi que du fardeau que les dépenses militaires constituent pour les peuples et leur développement, les deux présidents ont souligné la nécessité d'intensifier les efforts en vue d'adopter des mesures effectives de désarmement qui conduisent, dans le respect du droit de chaque Etat à la sécurité, au désarmement général sous un contrôle international efficace.* »

Enfin les deux parties rappellent leur attachement à un « *nouvel ordre économique mondial (...), condition indispensable à l'amélioration et à la stabilité du climat international, comme à la reprise (...) de la croissance de l'économie mondiale, qui est de l'intérêt de tous les pays (...).* »

(1) Cette déclaration, signée le 10 mars 1970, lors de la visite de M. Giscard d'Estaing, énumère dix principes généraux dont le « *respect des droits de l'homme et des libertés fondamentales* ».

(2) La conférence de Madrid réunira les membres de la conférence à Helsinki le 11 novembre prochain.

A TRAVERS LE MONDE

Corée du Sud

• LES QUATRE JOURNALISTES SUD-COREENS travaillant pour la presse étrangère qui étaient détenus, depuis jeudi, pour interrogatoires au siège des services de renseignement de l'armée, ont été libérés, samedi 26 juillet — (*A.F.P., A.P.*).

Egypte

• LE PENTAGONE a annoncé, le vendredi 25 juillet, qu'il entendait fournir à l'Egypte soixante-sept chars M-60/A-3 équipés d'appareils de visée perfectionnés, en remplacement des cent trente modèles M-48/A-5 qui devaient être livrés à l'origine. La proposition du département de la défense doit être soumise à l'approbation du Congrès. Si elle est acceptée, ces soixante-sept tanks modernes viendront s'ajouter aux deux cent quarante-quatre engins du même modèle dont le Congrès a déjà approuvé la livraison, qui débuterait en décembre prochain. Le coût total des trois cent onze chars s'élève à 558,1 millions de dollars. — (*A.F.P.*)

Sri-Lanka

• QUARANTE MILLE EMPLOYES DU SECTEUR PUBLIC ont été licenciés pour avoir fait grève, vendredi 18 juillet, en dépit d'une interdiction du gouvernement. — (*Reuter*).

L'Europe peut tirer bénéfice de l'hostilité croissante de l'Amérique latine à la division entre les deux blocs

nous déclare M. Olivier Stirn

La France entend « *en finir avec le coup par coup* » et mettre sur pied une véritable politique « *réfléchie et constructive* » envers l'Amérique latine. Cette politique repose au premier chef sur « *deux grands pays* », le Mexique et le Brésil, « *avec lesquels les échanges sont permanents* ». Viennent, ensuite, dans l'ordre des préoccupations, le groupe des pays du Pacte andin, puis les autres. Au plan politique, la France, « *sans distribuer les bonnes et les mauvaises notes aux régimes* » — ce qui « *ne fait que susciter des réactions nationales* », — s'efforce d'« *encourager ceux qui progressent vers la démocratie* ».

Au plan économique, Paris essaie d'orienter vers l'Amérique latine — un sous-continent « *plein de ressources* » et en constant progrès — des entreprises françaises qui, « *souvent, ignorent ce marché* ». C'est ainsi que, au retour d'une nouvelle tournée officielle en Amérique latine, au cours de laquelle il a visité trois pays, M. Olivier Stirn, secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, présente la nouvelle « approche » française envers cette partie du monde.

A Caracas, M. Stirn a signé un accord délimitant les eaux territoriales entre cette capitale et la France (pour ses départements antillais) — problème qui était compliqué par l'existence, à l'ouest de deux DOM, d'un îlot, Aves (Bird Island), de souveraineté vénézuélienne. A Quito, le secrétaire d'Etat, qui s'est notamment entretenu avec le président Jaime Roldos, a exploré les possibilités concrètes d'une « *relance des relations franco-équatoriennes* ».

Une mission économique doit, en septembre, mettre au point certains projets de coopération portant notamment sur les secteurs de la recherche pétrolière, de l'agriculture et de certains biens d'équipement dans les domaines hospitalier, des transports, des infrastcutures routières, de la sidérurgie et de la pêche. Au Suriname, enfin, le secrétaire d'Etat a discuté des possibilités de développer les liens avec un pays qui a 450 km de frontières communes avec la France — c'est-à-dire avec le département de la Guyane — tout en s'efforçant d'évaluer le degré de stabilité d'un régime né en février dernier d'un coup d'Etat mené par des sous-officiers dont certains sont d'orientation progressiste.

Deux des pays visités par M. Stirn, le Venezuela et l'Equateur, sont membres du Pacte andin, au même titre que deux autres où il s'était rendu en 1979, la Colombie et le Pérou, et que la Bolivie.

L'avenir au centre

Le récent coup d'Etat à La Paz est évidemment un sujet de graves préoccupations pour les quatre capitales partenaires. Il affaiblit, en Amérique latine, l'image du « groupe de Carthagène » (1), qui, ces dernières années, était devenu très consistante. On craint qu'il ne s'agisse pas seulement d'un entracte de la démocratie. Jusqu'où iront les pesées des Etats associés à la Bolivie ? Certes pas jusqu'à l'explosion du Pacte ; mais peut-être ne reconnaîtra-t-on pas le nouveau régime. L'Equateur a, d'ailleur, interrompu ses relations. La conviction, assez répandue, que l'Argentine a pu joué un rôle dans les événements de La Paz est un sujet supplémentaire d'inquiétude.

La position politique de la France par rapport à l'Amérique latine en général et au Pacte andin en particulier, est partagée par ses partenaires européens, estime M. Stirn. Un projet d'accord entre la C.E.E. et le « groupe de Carthagène », comparable à celui qui a été signé, le 7 mars dernier, avec les cinq pays de l'Association de l'Asie du Sud-Est (2), est très avancé.

Ce regain d'intérêt pour l'Amérique latine — plus nouveau en France que chez certains de ses partenaires européens, notamment l'Allemagne fédérale — se conjugue heureusement, estime le secrétaire d'Etat, avec « *l'hostilité croissante de beaucoup de pays en voie de développement, dans la région notamment, à une division du monde en deux blocs* ».

Si, selon un mot du président Roldos que M. Stirn ne cite évidemment pas sans malice, « *l'avenir de l'Amérique latine est au centre* », cela vaut non seulement pour la politique intérieure de chaque Etat, mais aussi au plan international : les pays de la zone, notamment ceux qui bordent la mer des Caraïbes, veulent « *éviter de devenir le théâtre d'une rivalité Est-Ouest* ». C'est pourquoi « *la France coopère aussi avec les régimes socialistes, comme Cuba ou Grenade* ».

Une attitude ainsi « ouverte » peut, au demeurant, éviter le risque d'une « *tutelle* » cubaine, que le secrétaire d'Etat minimise. Il est, certes, évident que La Havane « *essaie d'étendre son influence politique et morale* » dans la région caraïbe — notamment par des contacts avec les syndicats et les formations politiques avec lesquelles le castrisme a des affinités. Mais « *cela n'a rien de scandaleux* ».

« *Les Cubains sont présents avec des techniciens, des médecins de qualité. Mais il n'y a pas de plan d'action organisée sur la région. Si, en raison de difficultés économiques ou d'excès commis par des gouvernants, la situation évolue, ils sont là. Ils se créent des alliés. Si une occasion se présente, ils sont rapides et actifs. Tout cela n'a rien à voir avec des ingérences dans les affaires des Etats, comme le seraient des envois de troupes par exemple.* » Passionnément intéressé par la question de Porto-Rico, qui doit prochainement se prononcer sur son statut par rapport aux Etats-Unis, M. Fidel Castro, en revanche, ne manifeste aucune volonté d'intervention dans les affaires françaises, c'est-à-dire dans les départements d'outre-mer de la Caraïbe.

La tentative de créer un « axe » Europe-Amérique latine ne risque-t-elle pas de susciter l'irritation des Etats-Unis ? L'irruption de firmes du Vieux Monde sur des terres qui étaient naguère une « chasse gardée » du grand voisin du nord irrite évidemment beaucoup les milieux d'affaires américains — et ce d'autant plus que, par souci d'indépendance et de diversification, beaucoup d'Etats cèdent, lorsqu'ils en ont le choix, à la « tentation européenne ».

En revanche, l'administration, à Washington, n'a pas d'objection politique à ce renouveau d'intérêt de l'Europe pour le sous-continent. Des échanges de vues ont lieu, au demeurant, entre la France et les Etats-Unis à ce sujet. Si la pénétration économique européenne devenait, à moyen terme, vraiment très forte, alors, oui, « *des frictions politiques ne sauraient être exclues* », conclut le secrétaire d'Etat.

JEAN-PIERRE CLERC.

(1) Les cinq pays du Pacte andin sont également désignés « groupe de Carthagène », du fait que l'accord créant leur union a été signé dans cette ville de Colombie.

(2) L'ASEAN est composée de l'Indonésie, la Malaisie, les Philippines, la Thaïlande et Singapour.

• *La vingt et unième session de la conférence entre l'OTAN et le pacte de Varsovie* sur une réduction des forces en Europe Centrale (M.B.F.R.) s'est terminée le jeudi 24 juillet à Vienne sans que les deux alliances militaires soient parvenues à atténuer, de façon essentielle, leur divergence principale concernant l'évaluation des effectifs en présence. La conférence reprendra ses travaux le 22 septembre. — (*A.F.P.*)

AMÉRIQUES

Bolivie

Washington et l'O.E.A. condamnent le putsch

(*Suite de la première page.*)

« *Nous croyons*, a ajouté le secrétaire d'Etat, *que le processus démocratique doit être restauré et les désirs du peuple bolivien respectés.* »

M. Muskie a annoncé le rappel de la mission militaire américaine à La Paz et la « *réduction substantielle* » du personnel diplomatique de Washington en poste en Bolivie. Les Etats-Unis avaient déjà rappelé en consultation leur ambassadeur, M. Marvin Weissman, et interrompu leur aide militaire et économique — d'un montant de 20 millions de dollars — pour 1980. Un haut fonctionnaire du département d'Etat a indiqué que les mesures prises par Washington faisaient partie d'un « *éventail de possibilités* ». Une rupture des relations diplomatiques est cependant écartée.

Cependant, le gouvernement fédéral allemand a décidé le rappel, « pour information », de son ambassadeur à La Paz.

Le calme semblait revenu, ce samedi matin, en Bolivie. M. Siles Zuazo, qui a pris, dans la clandestinité, la tête de l'opposition au coup d'Etat, a admis, dans une déclaration parvenue à l'agence France-Presse à La Paz, que « *la résistance a fléchi* ». Il ajoute, pourtant, qu'elle n'est pas « *écrasée* ». Depuis le 24 juillet dans la soirée, les dix mille mineurs de Catavi et de Siglo-XX, deux bastions de la résistance, ont repris le travail au terme d'un accord avec les autorités, indique l'A.F.P. En revanche, à Potosi, à 400 km au sud de La Paz, les travailleurs de la Corporation minière bolivienne (Comibol) poursuivaient leur grève.

Le général Garcia Meza, nouveau chef de l'Etat, a déclaré, dans une longue interview qu'a publiée le quotidien chilien *Tercera de la hora*, qu'il entendait rester au pouvoir « *jusqu'à ce que la Bolivie soit reconstruite* », indique l'A.F.P. de Santiago. Ecartant l'hypothèse que son gouvernement puisse servir de transition vers la démocratie, il a ajouté : « *Je suis comme le général Pinochet. Je resterai vingt ans au pouvoir. Les nouvelles générations hériteront d'un pays guéri du cancer marxiste.* »

Le général Garcia a conclu : « *Je veux que le général Pinochet sache que j'éprouve de l'amitié pour lui et que j'aimerais discuter de temps en temps avec lui.* » La Bolivie et le Chili ont un contentieux important, depuis la « guerre du Pacifique » (1879-1883). Arrachant une large portion de son territoire à la Bolivie, le Chili a privé ce pays de tout accès à l'océan. Depuis lors, La Paz n'a cessé de revendiquer, appuyé par l'essentiel des pays du sous-continent, une « sortie vers la mer ».

• Mme EDWIGE AVICE, député socialiste de Paris, a demandé le vendredi 25 juillet au gouvernement français de « *dénoncer publiquement et vigoureusement* » certaines « *exactions* » des forces armées qui ont pris le pouvoir en Bolivie. Dans une question écrite au ministre des affaires étrangères, Mme Avice indique : « *Il a été fait état d'un grave incident survenu à l'ambassade de France le 19 juillet. Elle a été envahie par des policiers en civil appuyés à l'extérieur par deux automitrailleuses. Après avoir forcé le passage en mitraillant la porte d'entrée de l'édifice, les intrus ont fait irruption dans les bureaux diplomatiques.* »

Honduras

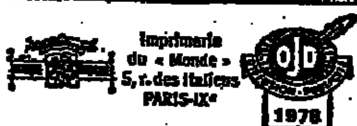
• L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE DU HONDURAS a élu le vendredi 25 juillet à la quasi-unanimité le général Policarpo Paz, chef des forces armées et chef de l'Etat depuis quatre ans comme président provisoire du pays. Les députés ont ainsi voulu exprimer leur « reconnaissance » aux forces armées qui ont permis, selon eux, que les élections pour l'Assemblée constituante se déroulent le 20 avril dernier « *dans une ambiance de liberté et de démocratie* ». Le général Paz, qui dirige le pays depuis le coup d'Etat militaire du 9 août 1976, avait remis formellement le pouvoir exécutif à l'Assemblée constituante il y a quelques jours. Il exercera ses fonctions de président intérimaire jusqu'aux prochaines élections générales, qui doivent avoir lieu d'ici à un an et demi au plus tard. — (*A.F.P.*)

Edité par la S.A.R.L. le Monde.
Gérants :
Jacques Fauvet, directeur de la publication.
Jacques Sauvageot.

Imprimerie du « Monde » 5, r. des Italiens PARIS-IX[e]

O.J.D. 1978

Commission paritaire n° 57 437.



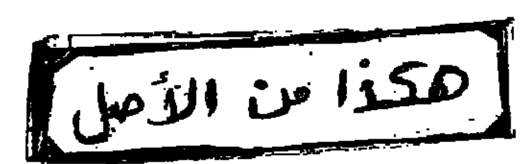
Tribune internationale

Démocratie ou barbarie...

Canada

Le prix du pétrole provoque une c...

entre la province de l'Alberta et le gou...



PROCHE-ORIENT

Tribune internationale
Démocratie ou barbarie...

par JOSEPH SEMAHA et SALAH BECHIR (*)

« HORS du régime en place, point de salut » : si les dirigeants arabes sont d'accord sur un point, c'est bien sur cette sinistre devise.

Il n'y a pas de régime arabe qui n'ait tué des adversaires ou supposés tels. Et il n'y a pas d'écrivain, de journaliste, de penseur, de politicien arabe, ou d'Arabe tout court, qui ne se soit trouvé devant un choix aussi ultime : sa peau ou ses idées, un bon salaire ou une balle dans la nuque, la négation dans le système ou la négation, au sens physique du terme, par le système.

Dans une réalité politique arabe connue pour son caractère vertigineusement versatile, on ne retrouve que cette unique constante : liquider tous ceux qui disent non, ou simplement une ébauche de « non ».

Mehdi Ben Barka en a fait les frais et Salah el Bitar aussi. Ainsi agissent les mégalomanes qui nous gouvernent : s'il y a des opposants, ils n'ont qu'à ne plus exister... Mais, si malgré les liquidations les difficultés subsistent, il y a toujours un « impérialisme » ou un « communisme international » à pouvoir en endosser la responsabilité.

ET la vie politique arabe continue, frappée de surdité : en dehors du régime qui monologue à longueur de temps, on ne communique pas, on ne s'écoute pas. On on a la force pour museler les autres, ou on prépare ses forces pour riposter.

Pour cela, la réalité politique arabe n'est porteuse que de guerres civiles. A défaut de se partager le droit à l'expression, on se partage les haines. A défaut d'entretenir des rapports démocratiques, les différentes composantes de chaque pays arabe auront tendance, le moment venu, à s'entretuer.

CE n'est pas prêcher par excès de pessimisme que d'affirmer que, si la démocratie tarde encore à visiter notre terre arabe, celle-ci sera une terre sanglante. Car celui qui n'a le choix qu'entre taire ses sera une terre sanglante. Car celui qui n'a le choix qu'entre, taire ses idées ou s'exposer à la mort finira par choisir entre tuer ou se faire tuer.

Les Arabes n'ont qu'un seul rêve : la démocratie. En attendant, nous n'avons que l'embarras de (sur)vivre et de nous réjouir d'avoir encore la vie sauve après chaque discussion politique dans un café, après chaque article publié, soumis aux pires censures ou autocensures.

(*) Journalistes arabes, correspondants à Paris de journaux libanais.

L'Assemblée spéciale de l'ONU sur la Palestine est saisie d'un projet de résolution relativement modéré

Nations unies. — Le représentant adjoint américain, M. Van den Heuvel, a quitté la salle de l'Assemblée générale des Nations unies, vendredi 25 juillet, au moment où le délégué iranien prenait la parole au cours de la « session spéciale d'urgence » sur la Palestine. Ce geste très inhabituel (il faut remonter à une quinzaine d'années pour trouver une démarche américaine similaire) était destiné à manifester l'indignation des Etats-Unis à propos de l'affaire des otages.

Mis à part cet incident, la session « d'urgence » qui ne mérite vraiment pas son nom, approche paisiblement de son terme, sans avoir apporté d'éléments très nouveaux au dossier. Les travaux pourraient se terminer mardi par le vote d'une résolution dont le projet a été déposé vendredi. Vingt-neuf pays (appartenant pour la plupart au mouvement des non-alignés ou au camp socialiste) patronnent ce document dont l'adoption devrait être aisée. Seuls les Etats-Unis, Israël et quelques pays occidentaux devraient s'y opposer. La Communauté européenne s'abstiendra vraisemblablement.

Le projet, tel qu'il apparaissait vendredi, est plus modéré que la mouture qui avait circulé au début de la session et, encore davantage, que celle inspirée par l'O.L.P. et rédigée par plusieurs pays arabes avant l'ouverture de celle-ci. Le texte final continue à « *regretter et déplorer* » que les Etats-Unis aient, par leur vote du 30 avril dernier au

De notre envoyé spécial

Conseil de sécurité, empêché la prise de décision mettant en application les recommandations de l'Assemblée générale en faveur de l'établissement d'un Etat palestinien souverain et de la reconnaissance de l'O.L.P.

Il demande le retrait israélien de « *tous* » les territoires occupés depuis juin 1967, « *y compris Jérusalem* », et « *insiste pour que ce retrait s'engage avant le 15 novembre 1980* ». Mais il n'est plus question, comme dans le projet initial, que les Nations unies envoient une « *force* » militaire pour faire respecter ce retrait, ni même que le secrétaire général établisse un « *mécanisme* » pour organiser et superviser celui-ci, comme il était écrit dans la version intermédiaire.

Le document final mentionne seulement en termes vagues, des « *mesures nécessaires* » pour l'application des recommandations du comité « *sur l'exercice des droits inaliénables du peuple palestinien* ». Bref, M. Waldheim n'est plus invité à prendre des initiatives qui, selon la charte, sont la prérogative du Conseil de sécurité et non de l'Assemblée. Le projet demande cependant que le Conseil de sécurité se réunisse éventuellement pour prendre des sanctions contre Israël s'il ne se conforme pas à la résolution. D'autre part, la « *session spéciale d'urgence* » ne serait qu'« *ajournée temporairement* » après le vote et pourrait reprendre à la demande d'une majorité d'Etats membres.

La journée de vendredi a été marquée par une intervention longue et passionnée du ministre d'Etat égyptien aux affaires étrangères. M. Boutros-Ghali a lancé un appel « *aux peuples israélien et palestinien* ». Au premier, il a demandé de « *renoncer à l'expansionnisme, aux occupations et à l'extrémisme, en faveur d'une politique de coexistence pacifique de fraternité, de conciliation et de respect des droits de l'homme* ». Il a invité le second à « *orienter sa lutte dans la voie de la paix, d'aborder de façon réaliste et d'une manière globale et objective la situation et de rejeter la tutelle imposée par certains, dont les intérêts vont à l'encontre des siens* ».

M. Boutros-Ghali a, en fait, maintenu une sorte de balance égale entre Israéliens et Palestiniens, admonestant, tour à tour, les uns et les autres. Il a fustigé « *l'alliance sacrilège entre les partisans du refus, les extrémistes paranoïaques et ceux qui craignent la paix* » dans les deux camps. L'Egypte n'a pas, selon lui, de leçon à recevoir après les sacrifices qu'elle a consentis depuis trente ans. Elle a fait les premiers pas pour sortir la question palestinienne de la « *stagnation et de l'inertie* ». Il faut considérer, a-t-il dit, les accords de Camp David dans leur « *perspective correcte* », c'est-à-dire ne pas oublier leur « *nature transitoire* ».

L'intervention du ministre égyptien, comme celle du représentant israélien, M. Blum, le 23 juillet, ont constitué des exceptions dans le flot presque ininterrompu de discours condamnant le processus de Camp David.

DOMINIQUE DHOMBRES.

Israël

ÉTAT PAUVRE MAIS CITOYENS RICHES

Jérusalem (A.F.P.). — Le gouvernement d'Israël est pauvre, mais ses citoyens ne le sont pas, à en juger par les chiffres publiés récemment par le contrôleur général des banques.

Ainsi les dépôts en devises étrangères de citoyens israéliens dans les banques israéliennes s'élevaient à la fin de février 1980 à 6,3 milliards de dollars auxquels s'ajoutent ceux des étrangers qui s'élèvent à 2,9 milliards de dollars.

Le total, de 9,2 milliards de dollars constitue une augmentation de 20,5 % par rapport au mois de février 1979. Plus de la moitié des dépôts de particuliers israéliens consistent en marks allemands et proviennent de réparations versées par le gouvernement allemand, à titre de pensions viagères et autres prestations. Elles se sont élevées, de février 1979 à 1980, à 440 millions de dollars.

Ces sommes ne comprennent pas les devises de la Banque d'Etat, qui constituent les réserves du Trésor israélien et qui s'élèvent à plus de 3,5 milliards de dollars.

AMÉRIQUES

Canada

AU MOMENT OU S'ACHÈVENT D'IMPORTANTES RENCONTRES CONSTITUTIONNELLES

Le prix du pétrole provoque une crise politique entre la province de l'Alberta et le gouvernement fédéral

Montréal. — *Rien ne va plus entre le gouvernement fédéral et la province de l'Alberta, dont les exigences en matière de revenus pétroliers pourraient provoquer une grave crise politique et économique au Canada. Après deux jours de discussions à Ottawa, le premier ministre canadien, M. Pierre Elliott-Trudeau, et son collègue du gouvernement albertin, M. Peter Lougheed, ont reconnu, le vendredi 25 juillet, qu'ils n'étaient parvenus à aucun accord sur le prix du pétrole, actuellement fixé à 14 dollars 75 le baril sur le marché canadien. L'Alberta assure à elle seule 86 % de la production totale du Canada et refuse de continuer à vendre son brut à un prix qu'elle estime ridiculement bas par rapport au prix mondial.*

La crise entre Ottawa et Edmonton survient à un moment particulièrement inopportun puisque les dix provinces et le gouvernement fédéral sont engagés dans un délicat processus de révision constitutionnelle. Jeudi soir, à Vancouver, sur la côte pacifique, les onze ministres chargés du dossier constitutionnel dans leur gouvernement respectif ont mis fin à une longue série de consultations. Celles-ci ont duré trois semaines et se sont déroulées successivement à Montréal, à Toronto et à Vancouver.

Parmi les douze questions à l'ordre du jour figurait précisément le problème des ressources naturelles. Selon la Constitution en vigueur, depuis 1867, les provinces sont propriétaires de leurs ressources naturelles, mais le gouvernement fédéral a un droit d'intervention, notamment sur la fixation des prix des produits vendus à l'extérieur des provinces productrices. C'est le cas pour le pétrole et le gaz qui se trouvent en totalité dans les trois provinces de l'ouest (Alberta, Colombie britannique et Saskatchewan), alors que les principaux consommateurs sont l'Ontario et le Québec.

Prix canadien et cours mondial

Le gouvernement fédéral dispose de pouvoirs spéciaux qui lui permettent dans des situations exceptionnelles, et au nom de l'intérêt général, d'exercer un contrôle de fait sur la production et l'utilisation des ressources naturelles. Ces pouvoirs n'ont jamais été exercés contre la volonté d'une province, mais ils pourraient l'être, cette fois-ci, si l'Alberta décidait de fixer unilatéralement le prix de son pétrole à un niveau qu'Ottawa

De notre correspondant

jugerait inacceptable pour l'économie canadienne.

A l'issue de sa réunion avec M. Trudeau, le premier ministre albertin n'a pas caché qu'il envisageait très sérieusement de se passer de l'autorisation du gouvernement fédéral pour augmenter le 1er août le prix du baril de pétrole. M. Lougheed a indiqué qu'il voulait se rapprocher assez vite du prix mondial pour atteindre 75 % de ce prix le 1er janvier 1984. En revanche, M. Trudeau veut maintenir le principe d'un « prix canadien » qui ne serait lié en aucune façon au prix mondial, et qui resterait par conséquent nettement plus bas.

Actuellement, le prix sur le marché canadien représente 40 % du prix mondial, y compris pour le pétrole importé du Venezuela et d'Arabie Saoudite. Dans ce dernier cas (environ trois cent mille barils par jour, soit moins de 20 % de la consommation totale), le gouvernement fédéral paie la différence aux raffineurs grâce à un système de subventions qui coûte extrêmement cher aux contribuables (1 600 millions de dollars en 1978), et qui deviendra bientôt prohibitif, puisque, en 1985, le pétrole importé représentera le tiers de la consommation en raison de l'épuisement des gisements de pétrole conventionnel.

Au-delà des considérations économiques qui sont essentielles dans le débat sur la fixation des prix des hydrocarbures, c'est en fait tout le problème du partage des pouvoirs entre les provinces et Ottawa qui est en jeu. Sur ce plan, les négociations constitutionnelles entamées après l'échec du référendum organisé le 20 mai dernier par le gouvernement québécois sur la souveraineté-association (souveraineté politique du Québec assortie d'une association économique avec le Canada) n'ont guère progressé, même si elles ont permis aux différents interlocuteurs de mieux faire connaître leur position respective sur ce point.

Deux tendances diamétralement opposées s'affrontent. Les provinces productrices d'hydrocarbures et le Québec souhaitent une plus grande décentralisation des pouvoirs économiques à leur profit, alors que le gouvernement fédéral et les provinces industrielles de l'Ontario estiment qu'il faut, au contraire, renforcer l'union économique et supprimer les entraves à la libre circulation des personnes, des capitaux et des biens que la plupart des provinces ont établies pour protéger leur marché de l'emploi ou leur industrie locale.

Il s'agit donc de choisir entre « *un Canada de dix principautés ou une véritable union économique* » dans laquelle le gouvernement fédéral aurait comme fonction essentielle de « répartir la prospérité » compte tenu des très grandes disparités régionales. Evidemment les provinces riches comme l'Alberta dont le revenu par habitant est très nettement supérieur à celui des autres provinces ne sont guère favorables au partage. En revanche les quatre provinces pauvres de la côte atlantique, où le taux de chômage dépasse nettement 10 % (contre moins de 4 % en Alberta) exigent de profiter de la richesse de l'Ouest. Le Québec, qui ne dispose pas de ressources naturelles aussi rentables que le pétrole, souhaite néanmoins une plus grande décentralisation des pouvoirs économiques pour être maître de son développement.

La modération du Québec

Si la question du partage des pouvoirs économiques a pris beaucoup de place dans les négociations constitutionnelles, les autres problèmes n'ont pas été laissés de côté, au cours des trois dernières semaines. Les six provinces et le gouvernement fédéral ont fait quelques progrès sur certains dossiers, en particulier en ce qui concerne la réforme de la Cour suprême (cinq juges sur onze pourraient être choisis au Québec au nom de la « dualité » canadienne), la compétence en matière de télécommunications et le remplacement du Sénat (les sénateurs sont actuellement nommés par Ottawa) par une Assemblée dont les provinces nommeraient les membres. En revanche, aucune entente n'est en vue à propos de la pêche, des ressources marines (ces deux secteurs sont actuellement de compétence exclusivement fédérale), d'une charte des droits fondamentaux, du préambule de la Constitution et du processus de révision constitutionnelle.

Considéré, à l'origine, comme le principal obstacle aux discussions sur la révision constitutionnelle et à l'établissement d'un « fédéralisme renouvelé », le Québec est apparu extrêmement modéré dans ces domaines et a soigneusement évité de donner l'impression de chercher à torpiller les négociations.

Les négociations constitutionnelles reprendront à la mi-août à Winnipeg, capitale du Manitoba, au niveau des premiers ministres qui se réuniront de nouveau et pour la dernière fois, à Ottawa, du 8 au 13 septembre. Après plus de cinquante ans de débats sur la Constitution, M. Trudeau souhaite que ce soit le « sommet de la dernière chance ».

BERTRAND DE LA GRANGE.

CORRESPONDANCE

Les robes des hôtesses d'El Al

Nous avons reçu la lettre suivante de M. Shimon Avi-Gail, de Jérusalem :

Dans la rubrique Correspondance du 21 juin, la conseillère culturelle de l'O.L.P. auprès de l'Unesco fait procès à Israël d'avoir « volé » une culture et une existence palestiniennes présentes dans la région depuis des « millénaires », et ce, en adoptant, pour les hôtesses d'El Al, une tenue qui ne serait rien d'autre que palestinienne.

Etant moi-même réfugié juif d'un pays arabe, je puis avancer avec certitude que cette robe, dite palestinienne, ressemble fort, par sa coupe, ses coloris et ses broderies, non seulement à celle de ma grand-mère, mais encore à celle de toutes les femmes, du Maghreb au Machrek, qui portent encore des robes traditionnelles.

Quant aux homos et falafel, Mme Rufaïdah W. Hamzah sait très bien qu'ils sont consommés dans tout le Moyen-Orient, le foul l'étant surtout en Egypte. Chacun sait, par ailleurs, que le couscous est apprécié en France, que le kibe et la pizza sont des mets très courants en Amérique latine, que le chewing-gum se mâche dans le monde entier et que la glace napolitaine est dégustée dans les pays arabes.

MM. Arafat et Hussein ne portent pas le sarouel. Les femmes du Moyen-Orient n'aspirent qu'à imiter leurs sœurs occidentales et à jouir de la même liberté. Bach, Mozart, les rythmes du jazz émeuvent et passionnent le monde entier.

Faudrait-il évoquer, pour autant, un colonialisme culturel ? Les osmoses culturelles seraient-elles tombées en disgrâce à l'Unesco ?

Il est décevant que Mme Hamzah, pour la défense et illustration de la culture « millénaire » palestinienne, ait jugé nécessaire et suffisant de n'évoquer qu'une purée ou des boulettes de pois chiches ou une robe qui se veut d'inspiration biblique, et qui passera de mode.

Mme Hamzah se devait de nous indiquer les chefs-d'œuvre littéraires, philosophiques, musicaux, d'arts plastiques, les découvertes et inventions scientifiques authentiquement palestiniens dont Israël s'est approprié. Elle fait miroiter des millénaires de productions culturelles palestiniennes. Que n'en fait-elle l'inventaire ? Elle apportera ainsi une contribution originale au patrimoine culturel de l'humanité, autrement bénéfique que la prise d'assaut des pouponnières ou la pétro-corruption.

Quant à définir Israël comme nation née artificiellement, Mme Hamzah se doit d'étudier à fond l'histoire millénaire de la nation jordanienne et de la comparer, par exemple, à celle de la nation kurde.

AU PARLEMENT IRANIEN

Le président Bani Sadr propose M. Mir Salim comme chef du gouvernement

M. Bani Sadr adressera le samedi après-midi 26 juillet une lettre au Parlement pour proposer officiellement M. Mostafa Mir Salim au poste de premier ministre, a annoncé Radio-Téhéran. M. Mir Salim a été désigné par le président samedi, après une entrevue entre les deux hommes.

M. Mir Salim, vice-ministre de l'intérieur et chef de la police, a déclaré à l'issue de l'entretien qu'il se présenterait devant le Parlement islamique après le vote de confiance des députés. L'Assemblée devait entamer le débat à ce sujet dimanche.

Le vice-président de l'Assemblée, M. Sayed Ali Akbar Parvaresh, avait déclaré vendredi que le chef du gouvernement devrait être « *un homme énergique qui fasse trembler la terre* », « *un révolutionnaire ferme et implacable* ».

Le prédicateur dans la ville de Qom a déclaré, pour sa part, que tous les ministres actuellement en exercice, qui avaient fait partie du « *gouvernement abject* » de M. Bazargan, étaient des contre-révolutionnaires et devraient être chassés à jamais du pouvoir. MM. Ghotbzadeh et Minachi, respectivement ministre des affaires étrangères et de l'orientation nationale, sont particulièrement pris à partie dans la presse et par diverses organisations, dont celle des étudiants islamiques.

L'ayatollah Ali Khamenei, célébrant la prière du vendredi, à Téhéran, a affirmé que les minorités religieuses « *officiellement reconnues* » (les juifs, les chrétiens et les zoroastriens) ne devraient faire l'objet d'aucune discrimination administrative. Le dignitaire religieux a ajouté : « *Les mesures d'épuration visent les contre-révolutionnaires qu'ils soient juifs, chrétiens ou musulmans (...), ce n'est pas l'appartenance au judaïsme ou au christianisme qui entraîne systématiquement l'épuration.* »

Cette directive ne s'applique pas apparemment à la communauté religieuse bahaï. Dans la ville de Meshhed, trois hommes et trois femmes ont été attaqués et passés à tabac par un groupe de hezbolahi (partisans de Dieu).

A la suite de la campagne déclenchée contre les représentants de la presse étrangères accusés d'« *espionnage* », les deux derniers journalistes américains, qui travaillaient encore en Iran, ont quitté le pays de leur propre chef. Il s'agit de MM. Doyle Menamus et Jay Ross, envoyés spéciaux respectivement du *Los Angeles Times* et du *Washington Post*.

Sept personnes ont été exécutées vendredi dans la ville de Dezfoul, dans le sud-ouest du pays, quatre pour « *des actions armées contre la République islamique* » et les trois autres pour des délits de mœurs.

L'ancien ambassadeur d'Iran à Paris, M. Chamseddine Amiralai, dont Téhéran avait annoncé jeudi qu'il avait été mis fin à ses fonctions, a indiqué qu'il avait l'intention de s'installer en Belgique. — (*A.F.P., Reuter.*)

EUROPE

Grande-Bretagne

Le débat sur l'armement nucléaire accroît les divisions au sein du parti travailliste

De notre correspondant

Londres. — L'exécutif (NEC) et le groupe parlementaire du parti travailliste ont oublié momentanément leurs querelles pour publier un communiqué commun condamnant la politique économique du gouvernement — responsable, selon eux, de la dégradation de la situation de l'emploi (*le Monde* du 24 juillet). Las ! la trêve devait mourir avec le jour et les factions rivales du parti reprenaient de plus belle, le lendemain, leurs querelles fratricides.

Au cours de sa réunion plénière de mercredi — la dernière avant la conférence du parti à Blackpool, en octobre prochain, — le NEC accordait officiellement son soutien à la manifestation contre l'armement nucléaire prévue pour le 26 octobre à Londres. En prenant cette décision, le comité exécutif ne faisait que suivre la tendance de la base du parti qui, comme l'a prouvé la publication récente des résolutions proposées par les sections locales, apparaît largement favorable à un désarmement nucléaire unilatéral. M. Callaghan s'est immédiatement désolidarisé de cette attitude, estimant qu'elle aurait de « graves conséquences » sur l'OTAN et les relations Est-Ouest. De son côté, M. William Rodgers, « ministre » de la défense du cabinet fantôme, s'était prononcé, à la mi-juillet, en faveur du stationnement de cent soixante missiles de croisière sur le territoire britannique à partir de 1983.

La réaction du leader travailliste est jugée encore trop molle par certains membres de la droite du parti rassemblés dans une « alliance social-démocrate ». Ils ont annoncé jeudi qu'ils présenteraient leurs propres candidats aux prochaines élections législatives si la conférence de Blackpool entérinait les résolutions de la gauche en faveur d'un désarmement unilatéral et de la réforme du parti. Se réclamant de la social-démocratie à la Gaitskell — leader modéré du Labour de 1955 à 1963, — ils estiment inacceptable que les électeurs aient à « *choisir entre un gouvernement tory et un parti travailliste gauchisant* ».

M. Jenkins aurait-il trouvé dans ces nouveaux dissidents les troupes nécessaires à son nouveau parti centriste ? La conférence de Blackpool le dira. *A priori*, il n'est pas impossible que la gauche du parti parvienne à faire accepter sa motion pacifiste en octobre. Le puissant Syndicat des transports, sous la houlette de M. Moss Evans, serait moins prêt à appuyer un désarmement nucléaire unilatéral. Certains modérés estiment donc que leur seul espoir est d'obtenir l'annulation de cette décision lors de la conférence de... l'année suivante. Le fait ne serait pas sans précédent : en 1960, le Mouvement pour le désarmement nucléaire (C.M.D.) était parvenu à faire voter une « motion unilatéraliste » lors de la conférence annuelle du Labour. L'année suivante, Hug Gaitskell parvenait, après des efforts acharnés, à faire annuler cette motion.

(Intérim.)

Union soviétique

Un entretien avec Vassili Axionov

Voici l'entretien que l'écrivain soviétique Vassili Axionov a accordé à notre correspondant à Moscou avant son départ pour la France :

« L'idée de l'unicité de la littérature russe n'est-elle pas réapparue récemment ?

— La littérature russe est un tout. Comme la plupart de mes collègues je ne veux pas diviser la littérature russe moderne en une littérature « extérieure » et une littérature « intérieure ». C'était justement là l'aspect pathétique de l'almanach *Métropole*. Nous voulions montrer que, pour nous tous, Moscou est une capitale spirituelle pour la littérature « extérieure » et « intérieure ». La culture russe est partout où se trouvent ses représentants, dans tous les pays du monde, quelles que soient les différentes situations politiques, sociales et même nationales. Notre capitale est ici en Russie, à Moscou, à Leningrad — ou Saint-Pétersbourg. Ce sont nos racines, et vouloir les arracher parce qu'un écrivain, à la suite de certaines circonstances, est obligé de se rendre à l'étranger est vain. Nous ne pouvons nous détacher de notre terre où que nous nous trouvions. Nous resterons toujours des écrivains russes.

» Au moment de la première émigration (après la révolution d'Octobre), la rupture entre ceux qui étaient partis et ceux qui étaient restés était très profonde. Il y avait même une certaine hostilité, quoique, à l'époque, il y ait eu déjà des tentatives pour considérer la culture russe comme un tout. Mais la rupture a été consommée à la fin des années 20. Les liens ont commencé à être rétablis dans les années 50. C'était un début très timide.

— Aujourd'hui la situation est totalement différente ?

— Absolument. La plupart des écrivains qui ont quitté le pays n'ont pas fui. Ils ont tout simplement cherché la possibilité de poursuivre leur travail, d'ouvrir de nouvelles voies. Ils ne sont pas partis — c'est mon cas aujourd'hui — en laissant un milieu hostile. Je ne me considère pas comme un émigré. Je me trouve placé dans une situation insupportable pour un écrivain à la suite d'une certaine politique de l'Union des écrivains. C'est pourquoi je ne vois pas pour moi d'autre issue. Ici, on ne me laisse pas travailler, mais je pars en laissant beaucoup d'amis, beaucoup de lecteurs, qui, je le sais, continueront à lire mes bouquins. Et jamais ils ne me considéreront comme un renégat ou comme un traître.

» On pourrait dire que, par ce biais, la culture russe se répand. C'est un double mouvement : d'une part, il est triste que des écrivains soient contraints de partir, mais ceux qui sont partis vont contribuer à développer les connaissances sur la culture russe en Europe, en Amérique. Nous pouvons tenter de rétablir les liens entre la culture russe et notre principal milieu culturel, l'Europe, car, bien qu'on essaie de démontrer que nous sommes différents, nous appartenons bien à la culture européenne. Nos racines sont helléniques, chrétiennes donc européennes. Nous ne pouvons pas nous référer à la culture asiatique ou nous placer quelque part entre l'Asie et l'Europe. D'un côté, il y a un drame (je ne dis pas une tragédie), de l'autre, des éléments positifs, bien qu'il soit sans doute préférable de pouvoir développer les liens d'une autre façon, comme les intellectuels russes avant la révolution, qui se devaient de passer au moins deux saisons à Paris.

— L'élément positif vaut aussi pour les écrivains qui restent ?

— Sans doute, car il arrivera un temps où nous pourrons rentrer. En tout cas, nos livres reviendront et ils exerceront une influence positive sur l'évolution de la littérature « intérieure ». On ne pourra pas longtemps rester enfermé dans une ambiance provinciale russe comme le souhaitent les prétendus slavophiles.

— Mais il reste malheureusement de moins en moins d'écrivains ici.

— Non, il en reste ici et il en reste là (en Occident). C'est mieux que les déportations, non ?

— Mais il y a un appauvrissement continuel de la littérature « intérieure » ?

— Pas exactement. Certes, à la suite du départ des écrivains non conformistes qui n'entrent pas dans la ligne officielle de l'Union des écrivains, on constate ici un certain découragement, mais en même temps un courant d'air passe. Pour le moment, l'Union des écrivains est l'organisation la plus archaïque de toutes les unions de créateurs. C'est encore une institution stalinienne des années 30. Elle n'est pas capable d'autoriser les changements.

— Il n'en a pas toujours été ainsi.

— Non, en vingt ans se sont produites des évolutions très tristes. Je suis membre de l'Union depuis dix-huit ans, et j'ai démissionné de moi-même. J'ai suivi l'évolution au niveau microscopique. La structure de la direction elle-même a changé. Il y a vingt ans, il y avait des hommes fidèles au régime, mais avec de fortes personnalités, comme Tvardovsky, le directeur de *Novy mir*. Il en reste de moins en moins à la direction de l'Union, et leur place est occupée par des arrivistes. Après eux viendront des hommes qui trouveront ceux-ci encore trop libéraux et qui n'auront pour seul souci que de conserver leur fauteuil. Ce sont des gens qui sont en dehors de la littérature. Ce ne sont pas des écrivains. Au fond, ils se fichent pas mal de la littérature. Ils sont directeurs de revue comme ils pourraient être directeurs d'usine, de sovkhoze, ou secrétaires du parti...

— Il n'y avait donc pas d'espoir ?

— Si. Ils étaient très minces mais ils existaient. Métropole était un mouvement idéaliste. L'idéalisme fait partie de la culture russe. Il est impossible de l'étouffer. Même Staline n'y a pas réussi. Nous vivons dans une société à parti unique et nous ne pouvons pas rêver que tout changera du jour au lendemain. Nous ne voulions rien renverser, mais chercher seulement la possibilité de quelques changements vivants dans la structure de notre littérature.

— Les difficultés que vous avez toujours eues plus ou moins avec l'Union des écrivains auraient dû vous mettre en garde contre les illusions ?

— Les ennuis ont commencé la deuxième année après mon entrée à l'Union, avec mon deuxième roman. On m'a donné des coups dans la presse, et ça m'a fait un nom. Puis le temps a passé, les difficultés d'ordre politico-social ont commencé. C'était 1968 et la *podpissanstvo*, la signature des pétitions. J'ai signé avec d'autres la première lettre de protestation dans l'histoire des intellectuels soviétiques contre un procès politique, celui de Siniavski-Daniel. Nous étions une vingtaine. Un an plus tard, il y eut le procès Galanskov. Nous ne faisions pas partie du mouvement dissident, mais nous ne pouvions pas ne pas lui exprimer notre solidarité. J'ai été bloqué de tous les côtés. On a refusé de m'éditer. Ensuite, la situation s'est améliorée, selon des cycles. C'est typique de notre vie culturelle.

Une lutte entre deux tendances

— La situation différente dans les autres unions reflète-t-elle des courants de la société soviétique ?

— C'est une question très compliquée. Je pense que nous sommes en présence d'une lutte entre deux tendances au sein de notre société, je ne dis pas au sein du pouvoir. Le « dégel », la déstalinisation, ont été stoppés artificiellement, mais il en reste des traces durables. Le processus n'est pas terminé. Il se poursuit dans les couches profondes du peuple. A côté du renforcement du totalitarisme, il existe une renaissance spirituelle. Il est difficile de dire quelle tendance l'emportera.

» Malheureusement, l'Union des écrivains s'est retrouvée du côté de ceux qui contribuent à renforcer le totalitarisme de la conscience publique. L'idée même de créer une Union des écrivains est absurde. Un écrivain est toujours un individualiste. Il écrit tout seul. Aujourd'hui, on emmène les membres de l'Union visiter les grands chantiers, comme le BAM, etc., mais ça n'a rien à voir avec la littérature. Ce sont des activités insignifiantes, morbides. Nos dirigeants cherchent à réanimer l'esprit des années 30, publier *Métropole* tenait du donquichottisme. Nous espérions réussir à faire bouger quelque chose. Selon moi, nous n'avons pas réussi. Peut-être, plus tard, cette tentative portera-t-elle ses fruits... l'almanach n'était pas dirigé contre la direction de l'Union, c'était, au contraire, une tentative de dialogue.

— La dernière ?

— Oui, la dernière. Et elle a détruit toutes mes illusions sur la possibilité d'une activité commune avec l'Union. J'étais prêt à faire des sacrifices au nom de l'almanach. Si on l'avait autorisé j'aurais renoncé à la publication de mes livres en Occident. Quand il a été liquidé on s'est mis à nous calomnier, à nous traiter de voyous. C'est tout juste si on ne nous a pas accusés d'être des espions. Nous sommes tous entrés en littérature au début des années 50, nous avons voulu devenir une partie de la littérature soviétique, nous n'avons pas voulu la torpiller mais élargir ses possibilités, c'était le pathétique de notre génération. *Métropole* a été la dernière tentative de ce genre : de jeunes écrivains sont apparus, ils ont pu s'exprimer. Ils existent, ils sont nombreux.

— En ce sens c'est déjà un succès ?

— Personne ne s'attendait à un tel retentissement. Les vrais écrivains d'aujourd'hui ne se font pas d'illusions, ils n'envoient même pas leurs œuvres aux revues, ils écrivent pour eux-mêmes, pour leurs amis, et ce seul fait amènera toujours des conflits sans fin. L'Union des écrivains n'a pas accepté la main tendue, ce fut sa grande erreur qui aura des conséquences plus tard.

— Vous dites que ce fut la fin de vos illusions. Vous en aviez donc encore ?

— J'avais de très faibles espoirs, mais « ils » n'ont rien compris. « Ils » ne veulent pas comprendre qu'en dessous d'eux, sous une fine pellicule, s'accumule une autre culture qui, un jour, les soulèvera et les renversera. C'est inévitable. L'Union des écrivains ne doit pas faire de la propagande à travers la littérature, il y a d'autres organisations pour cela. Son but est de substituer à la littérature quelque chose qui lui ressemble, c'est-à-dire d'appeler littérature ce qui ne l'est pas, une sorte de fantôme d'apparence : des revues de fort tirage, des critiques...

» Un grand pays ne peut pas se permettre d'avoir une prétendue littérature qui a peur des tabous qu'elle a dressés elle-même, qui est gênée de parler des choses les plus élémentaires de la vie, qui est desséchée, étouffée. Les dirigeants de l'Union ne sont pas des écrivains mais des comptables : combien d'œuvres a-t-on rédigées cette année sur les travailleurs de l'industrie métallurgique ? Cent quinze. C'est peu, camarades. L'année prochaine il faudra en faire cent trente... Tout ça ce sont des activités fictives.

« J'ai vu le goulag de mes propres yeux »

— Quel rôle a joué, dans votre évolution, l'expérience de votre famille et, notamment, de votre mère ?

— D'abord, il faut dire que mon sort a été celui de millions de Soviétiques. Il n'a rien de particulier. Si des fonctionnaires de l'Union disent que toute mon action a pour but de me venger de mon sort, c'est un vrai délire. Je ne veux venger personne.

» Jusqu'à seize ans, j'ai été un écolier soviétique comme un autre. J'avais quinze ans et demi lorsque je suis parti pour Magadan voir ma mère qui venait d'être libérée du camp. J'ai vu le goulag de mes propres yeux. J'ai été bouleversé. J'ai commencé à réfléchir sur ce thème. J'ai cessé d'être aveugle plus tôt que mes copains grâce aux particularités de ma biographie. En ce qui concerne l'influence de ma mère, il est difficile de la surestimer. Quand nous nous sommes rencontrés, c'était après dix ans de camp et de prison. J'étais déjà adolescent. Nous avions été séparés quand j'étais tout petit. Elle a joué un rôle décisif dans ma formation d'écrivain.

» Le XX[e] Congrès, la déstalinisation — enfin, on pouvait parler de tout cela — n'ont pas détruit notre idéal socialiste. Au contraire, je dirais qu'ils l'ont réanimé. L'idéal socialiste a été détruit en 1968. Ce fut une véritable faillite pour nous tous, la fin des illusions. Ensuite, les blessures se cicatrisent, tout devient moins douloureux. Il faut vivre. Il faut écrire. Une génération montante d'écrivains apparaît. Il y a eu *Métropole*, de nouveau les illusions et leur déroute. Et maintenant je quitte mon pays. Mais j'espère que je reviendrai, qu'un temps viendra où le départ pour un autre pays ne sera plus ce ridicule drame de province. »

Propos recueillis par DANIEL VERNET.

M. Vladimir Borissov est convaincu que sa femme a été assassinée

Mme Irina Kaploun, épouse du fondateur de l'Association professionnelle libre des travailleurs (SMOT), Vladimir Borissov, est morte le mercredi 23 juillet dans un accident de voiture ainsi que trois autres membres de sa famille, a-t-on appris le 25 juillet à Paris, de source dissidente (« le Monde » du 26 juillet).

Vladimir Borissov, expulsé d'U.R.S.S. le 22 juin, a exprimé le vendredi 25 juillet, au cours d'une conférence de presse à Paris, sa conviction que ces morts n'étaient pas purement accidentelles.

La voiture dans laquelle se trouvait Irina Kaploun, a-t-il précisé à l'A.F.P., a été percutée par une grosse benne basculante alors qu'elle roulait sur un itinéraire des Jeux olympiques Riga-Tallin, « étroitement surveillé par le K.G.B. et où la circulation habituelle a été considérablement réduite ». Le chauffeur, redoutant la police de la route, conduisait très prudemment.

M. Borissov a ajouté que, après sa récente expulsion d'U.R.S.S., le K.G.B. avait fait savoir à Mme Irina Kaploun, militante active du SMOT, que les autorités « n'admettraient pas qu'elle reste en U.R.S.S. après le départ de son mari et qu'elle noue avec lui des contacts clandestins par-delà les frontières. Le K.G.B. a voulu faire partir ma femme en Israël, elle a formellement refusé. »

M. Leonid Pliouchtch, présent à la conférence de presse, a demandé la création d'une commission d'enquête internationale sur ces morts suspectes. M. Hervé de Charette, secrétaire général adjoint du parti républicain, a fait une déclaration dans ce sens vendredi, estimant que le silence des autorités soviétiques « passerait pour un aveu ». Le secrétariat international du parti socialiste a demandé, lui aussi, que la lumière soit faite sur cette mort qui, « dans les circonstances actuelles, ne peut que soulever de graves interrogations ».

● *Des représentants de la C.F.D.T., de F.O. ainsi qu'un dirigeant du syndicat C.G.T. des correcteurs* se sont déclarés « solidaires » de M. Borissov. Dans un télégramme adressé au président de la République, M. André Bergeron, secrétaire général de F.O., lui demande d'intervenir pour que l'enfant du dissident, resté à Moscou, lui soit rendu rapidement.

AFRIQUE

République Sud-Africaine

PLUSIEURS CENTAINES D'OUVRIERS NOIRS SONT LICENCIÉS POUR FAITS DE GRÈVE

Johannesburg *(A.F.P., Reuter.)*. — Plus de mille trois cents ouvriers noirs employés par les services de distribution d'électricité de Johannesburg ont été licenciés vendredi 25 juillet, pour s'être mis en grève par mesure de solidarité avec les employés de la centrale d'Orlando. Ces derniers, au nombre de six cents, avaient eux-mêmes fait l'objet d'un licenciement pour grève, la veille.

Les grévistes, dont l'action s'est, jusqu'à présent, déroulée sans incident, exigent une hausse de salaire de 8 %.

De leur côté, des employés des services des transports se sont également mis en grève.

Enfin, à Secunda, dans l'est de l'Etat du Transvaal, une centaine d'ouvriers ont été licenciés par la direction du complexe de production de pétrole synthétique de « Sasol 3 ».

Au terme de sa tournée africaine

LE VICE-PRÉSIDENT MONDALE A LANCÉ UN AVERTISSEMENT AUX SUD-AFRICAINS

M. Walter Mondale, vice-président des Etats-Unis, vient de terminer, dans l'archipel du Cap-Vert, une tournée africaine qui l'avait auparavant mené au Sénégal, au Niger et au Nigéria.

Aux îles du Cap-Vert, les entretiens du vice-président américain ont surtout porté sur l'aide alimentaire accordée par les Etats-Unis au gouvernement de Praia, qui doit faire face aux conséquences désastreuses dues à la sécheresse. D'autre part, Washington doit financer d'importants travaux de défense et de restauration des sols.

Au Nigéria, M. Mondale a transmis une invitation du président Carter à M. Shehu Shegari, chef de l'Etat. Il a également fait part à son interlocuteur des inquiétudes américaines devant la hausse continue des prix du pétrole et devant l'aggravation du déficit commercial américain avec le Nigéria. Il a aussi annoncé que les dirigeants nigérians souhaitant accorder la priorité à « la révolution verte », Washington développerait sa coopération avec le Nigéria dans le domaine agricole.

De Lagos, M. Mondale a appelé « *l'Afrique du Sud à bâtir son avenir en tenant compte de l'expérience du Zimbabwe et à agir pendant qu'il est encore temps pour l'indépendance de la Namibie* ». Simultanément, le vice-président a rendu hommage aux « *nouveau gouvernement démocratique du Nigéria, du Ghana et de la Haute-Volta* ».

Maroc

Une lettre du ministre des finances

A combien s'élève la dette extérieure ?

M. Abdelkamel Reghaye, ministre marocain des finances, conteste trois passages de l'article de notre correspondant à Rabat, « L'endettement du Maroc atteint la limite du supportable » (le Monde *du 8 juillet). Il écrit notamment :*

Il est maintenant quasi certain, compte tenu de l'excellent comportement de l'ensemble des secteurs d'exportation, que le déficit du compte courant extérieur connaîtra en 1980 une baisse substantielle. Le chiffre prévisible pour cette année ne dépassera guère 5 milliards de dirhams, soit une réduction de l'ordre de 20 % par rapport à l'année précédente. C'est là le meilleur résultat obtenu à ce niveau durant les cinq dernières années.

En deuxième lieu, l'auteur de l'article affirme que le service de la dette extérieure marocaine atteint cette année 5 milliards de dirhams. Le chiffre réel ne dépasse guère 3,7 milliards de dirhams.

En troisième lieu, l'article prétend que le ministre des finances marocain, qui s'était rendu à Washington au début de juin pour y contracter un emprunt de 250 millions de dollars, a éprouvé des difficultés à l'obtenir. Cette affirmation met en doute les différents communiqués et déclarations officiels publiés à l'occasion de ce voyage, qui avait pour objet de s'enquérir auprès de l'administration américaine des méthodes d'imposition et de lutte contre la fraude fiscale aux Etats-Unis. En fait, l'emprunt dont parle l'article est actuellement sur le marché financier international au stade de la syndication. Il a été souscrit en totalité par des banques de premier rang et de diverses nationalités : arabes, américaines, françaises, anglaises et allemandes. La signature du contrat relatif à cet emprunt interviendra dans les prochaines semaines.

[Le ministère des finances estime que le déficit des comptes courants extérieurs pour l'année 1980 connaîtra une baisse substantielle. En fait, les dernières informations sur la situation des échanges extérieurs du pays n'incitent guère à l'optimisme.

Tous les chiffres cités dans l'article sont d'origine officielle. Le ministre des finances en conteste un seul, celui du service de la dette. Mais il s'agit, apparemment, d'une erreur de lecture : le chiffre cité dans l'article n'était pas de 5 milliards de dirhams mais de 3 milliards seulement, soit un chiffre encore inférieur à celui cité par le ministère. C'est la dette en elle-même, qui se montait à 5 milliards de dollars, selon un chiffre qui n'est pas contesté.

Quant au voyage à Washington de M. Reghaye, les informations dont on dispose à Rabat, de source sûre, font bien état de certaines difficultés éprouvées par le ministre pour faire souscrire l'emprunt de 250 millions de dollars. — R. D.]

ASIE

La guerre en Afghanistan

(Suite de la première page.)

Dans la capitale, tous les membres influents de la faction « Khalq » se seraient abstenus d'assister jeudi à une importante réunion du Conseil de la révolution.

Le récent remaniement ministériel apparaît comme un triomphe du président Babrak Karmal, qui a convaincu le Kremlin de se débarrasser de la faction Khalq du Parti démocratique du peuple, estiment vendredi des experts gouvernementaux, à Kaboul.

Ce remaniement, qui a pris effet samedi, a provoqué de très vives réactions allant des affrontements de rue, entre membres des deux factions Khalq et Parcham (à laquelle appartient le président Karmal), à la critique publique réciproque.

Les ministres afghans des deux tendances opposées, ont posté devant leur domicile des miliciens de leur propre faction depuis l'assassinat, lundi dernier, du vice-ministre de l'éducation chargé de l'enseignement supérieur.

En revanche, les rumeurs ayant couru sur l'assassinat de ministres ou leur arrestation se révèlent fausses. Ainsi, le ministre de l'éducation, Mme Anahita Ratebzad (Parcham), dont on avait annoncé l'assassinat, est apparue jeudi soir, à la télévision.

Quant au ministre de l'intérieur, M. Syed Mohammed Golabzei (Khalq), il était présent, mardi soir, à une réception à l'ambassade de Pologne et on indiquait, vendredi matin, dans les milieux diplomatiques de Kaboul qu'il occupait toujours son poste au ministère.

Le remaniement semble avoir été provoqué par un affrontement entre M. Karmal et son ministre de l'intérieur, M. Golabzei, lors d'une réunion du Conseil de la révolution au début du mois.

M. Golabzei, qui dirige la faction Khalq depuis que le vice-premier ministre, Assadullah Sarwari, est à Moscou pour des « raisons de santé », est le grand perdant de ce remaniement puisqu'une grande partie des attributions de son ministère ont été dévolues au premier ministre.

Il semble, aussi, que l'Union soviétiques ait jugé préférable de centraliser tous les pouvoirs dans les mains d'un seul homme, plus facilement manœuvrable, le président Karmal.

Mais, selon des sources bien informées, les Soviétiques reviendraient à une direction plus collective dès qu'il lanceront l'offensive contre les résistants, à laquelle on s'attend, après les Jeux olympiques.

Portugal

Le statut d'autonomie des Açores

Les tentations séparatistes

Espagne

Un commando de l'E

vole 8 000 kilos d'expl

Portugal

Le statut d'autonomie des Açores est promulgué

Le président de la République portugaise, le général Antonio Ramalho Eanes, a promulgué, le vendredi 25 juillet à Horta, le statut d'autonomie de l'archipel des Açores, où il faisait depuis la veille une visite de quatre jours. Ce statut accorde une large autonomie économique et financière à l'archipel, qui jouissait déjà d'une grande indépendance administrative. Il prévoit notamment la liberté pour l'assemblée régionale de Horta de lever les impôts et les taxes, dont celles provenant de la location de la base militaire des Lajes, sur l'île de Terceira, à l'aviation américaine.

A ce propos, on apprenait de bonne source à Washington, indique l'Agence France-Presse, que les Etats-Unis se heurtant aux réticences du gouvernement de Lisbonne pour moderniser et renforcer leur base des Açores. Les installations de Lajes seraient appelées à jouer un rôle très important au cas où les Etats-Unis devraient déployer leur force d'intervention rapide dans la région du Golfe.

Bien que le droit d'usage de cette base par l'armée américaine ait été reconduit pour cinq ans en juin 1979, le Portugal exige que Washington l'informe à l'avance du genre de mission que les avions américains, en transit à Lajes, effectuent. Cette restriction a amené le Pentagone à renoncer, récemment, à utiliser la base pour y ravitailler une escadrille de F-4 américains qui se rendait en Egypte.

Les tentations séparatistes se sont assoupies

De notre envoyé spécial

Ponta-Delgada. — Aux Açores, le salut ne peut venir que du ciel. La foi y est très ancrée, mais il ne s'agit pas de cela ! Pour une partie des trois cent mille habitants de l'archipel, à l'étroit dans leurs neuf îles, la tentation est permanente de prendre l'avion ou d'émigrer aux Etats-Unis ou au Canada. Après tout New-York, pourtant situé à 4 000 kilomètres, paraît moins loin que la métropole portugaise, située, elle, à 1 500 kilomètres à l'est !

Au lendemain de l'éruption de Capelinhos, en 1957, plus de deux mille personnes ont, d'un seul coup, pris le chemin de l'Amérique. Tout le nord de l'île de Faial a été ainsi déserté. Toronto, Fall-River et New-Bedford sont aujourd'hui les trois premières villes açoréennes. Un million d'Açoréens vivent aux Etats-Unis et près de 20 % des étudiants de la South Western Massachusetts University portent un nom portugais.

Contraints d'émigrer, les Açoréens forment des communautés ; ils conservent leurs coutumes, leur religion. L'Empire, nom d'une petite chapelle aux couleurs criardes où se déroule la fête traditionnelle du Saint-Esprit, se retrouve à Boston. Le culte du Seigneur-Saint-Christ-des-Miracles, patron de l'île de Sao-Miguel, se perpétue au-delà de l'Atlantique. L'image du saint, gardée par les sœurs d'un couvent de Ponta-Delgada, est recouverte d'or et de pierres précieuses.

« L'argent décrit une trajectoire opposée à celle du soleil », dit-on aux Açores pour illustrer l'état d'abandon de l'archipel. Découvertes au quinzième siècle, ces neuf îles ont connu pourtant des périodes assez prospères. Peuplées de colons venus de toutes les provinces du Portugal ainsi que d'autres pays européens comme les Pays-Bas, les Açores avaient, à la fin du seizième siècle, une population déjà relativement importante : environ vingt mille personnes habitaient l'île de Terceira, dont la capitale, Angra-do-Heroismo, rivalisait avec Porto. Les richesses de l'archipel attiraient l'attention de certaines grandes familles du continent, qui décidèrent de s'y installer. Les Ornelas, les Bettencourt, les Silveiras, les Pachecos attestent des ascendances nobles qui remontent aux dix-septième et dix-huitième siècles.

L'histoire des Açores est riche d'épisodes qui démontrent l'essor pris par les idées libérales. L'île de Terceira, par exemple, a été le théâtre de quelques-unes des batailles les plus dures engagées au dix-neuvième siècle contre les troupes du roi Don Miguel, partisan du pouvoir absolu. C'est ici que s'est ouvert la première école d'enseignement élémentaire, et, en 1910, 34,6 % de la population de Horta était alphabétisée.

Cette même ville de Horta avait été choisie par les Américains et les Anglais comme point de branchement des câbles sous-marins qui traversent l'Atlantique. Deux grands aéroports militaires, à ceux de Santa-Maria et de Lajes, ont enregistré pendant la seconde guerre mondiale un trafic considérable.

« A présent, nous explique un universitaire, *aucun avion, aucun bateau, n'a plus besoin de se ravitailler ici. Nos bases aériennes gardent une importance uniquement stratégique. Les avions et les bateaux ne viennent plus se servir dans l'archipel : ils viennent servir l'archipel. Nous exportons peu. Nous importons beaucoup. Les coûts très élevés du transport se répercutent sur les prix des produits qui montent sans cesse. »*

« Au Portugal, il n'y a pas eu de véritable révolution industrielle. Aux Açores encore moins », conclut notre interlocuteur.

Pas de panache

Ce retard économique, cette rupture psychologique avec le Portugal du continent, *« d'où ne vient rien de bon »*, expliquent la formation du groupe séparatiste du F.L.A. (Front de libération des Açores), qui s'est manifesté pour la première fois le 6 juin 1975. Des attentats terroristes ont eu lieu dans l'île de Sao-Miguel, à l'aéroport de Ponta-Delgada. Hissé nuit et jour en face de l'aéroport, le drapeau bleu et blanc de l'organisation séparatiste défiait les autorités.

Mais les choses ont changé ; le drapeau a disparu. Les murs de la ville, naguère tapissés de portraits du leader du F.L.A., sont désormais d'une blancheur immaculée.

« Nous avons décidé, au cours de notre dernier congrès, d'adopter une nouvelle stratégie », précise M. José de Almeida, leader du Front de libération. *« Il ne faut pas se presser*, estime-t-il, *car le temps joue en notre faveur. »* Aussi, le F.L.A. a-t-il jugé préférable de *« jouer le jeu »*.

Agé de quarante-trois ans, M. José de Almeida est le dix-huitième enfant d'une famille paysanne pauvre. Ses frères et sœurs, tous analphabètes, sont partis aux Etats-Unis. Ce sont eux qui ont payé ses études, d'abord dans un institut de missionnaires, puis à la faculté des lettres, où il a préparé une licence d'histoire. Elu député sous le régime de M. Caetano, le leader du F.L.A. n'a découvert sa voie séparatiste qu'après la révolution du 25 avril 1974. Il se sent investi d'une *« noble mission »*. Il se déclare *« anticommuniste et anti-fasciste »*. Il est ravi de sa visible popularité personnelle. Ses explications, néanmoins, convainquent peu. La modération nouvelle du dirigeant du F.L.A. n'est, en effet, que la conséquence d'un très net recul du mouvement.

Le *« danger communiste »* ayant été écarté au Portugal, des secteurs importants de la bourgeoisie des Açores songent plutôt à retrouver leurs intérêts sur le continent. La *« cause de l'indépendance »* ne suscite donc plus guère d'enthousiasme. D'autre part, les Etats-Unis, soucieux de maintenir la stabilité dans cette région stratégiquement importante, ne paraissent pas disposés à voir les îles s'embarquer dans des « aventures ».

Enfin, le gouvernement régional semble satisfait. M. Mota Amaral, son président, a-t-il collaboré avec le F.L.A. ? M. José de Almeida l'affirme. Issu de la petite bourgeoisie des Açores, M. Mota Amaral a fait ses études à l'université de droit de Lisbonne. *« Elève favori de M. Caetano ? » « Retirez l'adjectif, s'il vous plaît »*, nous demande-t-il dans son austère bureau du palais de la Conceiçao. Il ne cache pourtant pas son admiration à l'égard de l'ancien chef du gouvernement de Lisbonne.

M. Mota Amaral est aussi membre de l'Opus Dei, *« mais cela n'a rien à voir avec mes options politiques ; cela fait partie de ma vie privée »*, s'empresse-t-il de préciser. A Ponta-Delgada, il se recueille tous les soirs devant l'image du Seigneur Saint-Christ; puis il fait une courte promenade sur l'avenue qui longe l'océan. Toujours est-il qu'à la fin de son premier mandat M. Mota Amaral avait conquis un prestige indéniable aux Açores et au sein de son parti social-démocrate (P.S.D.).

Les caisses d'épargne, très populaires aux Açores, ont échappé aux nationalisations du secteur bancaire au Portugal.

La renégociation avec le gouvernement américain de l'utilisation de la base aérienne de Lages permet, d'autre part, au gouvernement régional de couvrir 13 % de ses dépenses courantes et d'investissement.

Avec le statut d'autonomie, le gouvernement central se chargera exclusivement de la représentation des Açores à l'étranger, de la défense et de la justice. *« Nous ne voulons pas du panache »*, commente ironiquement M. Mota Amaral. *« Une situation comme celle des Bermudes*, conclut-il, *nous satisfait entièrement. »*

JOSE REBELO.

Espagne

Un commando de l'ETA vole 8 000 kilos d'explosifs

De notre correspondant

Madrid. — 8 000 kilos d'explosifs : de quoi commettre plusieurs centaines, voire plusieurs milliers, d'attentats. Pour l'ETA, c'est le « vol du siècle ». Depuis le vendredi 25 juillet, la police ratisse le nord de l'Espagne, du Guipuzcoa aux Asturies, pour tenter de retrouver les 8 tonnes de dynamite qu'un commando de l'organisation séparatiste a enlevées d'une poudrière située près de Santander.

Après plusieurs heures de recherches, les autorités s'avouaient battues vendredi soir. Le gouvernement de la province de Biscaye a demandé, dans un communiqué alarmant, le concours de la population pour localiser le butin de l'ETA, en raison des *« conséquences imprévisibles »* que pouvait avoir ce stockage clandestin.

C'est vendredi matin que le vol a été constaté dans l'entrepôt que la firme Union d'explosifs Rio-Tinto possède à Soto-de-la-Marina, dans la province de Santander. Outre la dynamite, 24 000 mètres de mèches fusantes et 50 kilos de poudre de mine ont disparu. Les deux gardes, qui avaient disparu, devaient être retrouvés peu après, attachés à un arbre, à une centaine de kilomètres de là, à Baracaldo, en compagnie d'un camionneur dont le véhicule avait été utilisé par le commando.

Jeudi matin, deux hommes armés avaient séquestré le poids lourd et son chauffeur dans la banlieue de Bilbao. Un autre commando, formé de quatre hommes déguisés en gardes civils, ainsi que d'une femme, s'était chargé de l'opération proprement dite. Les sept « etarras » avaient pris la route avec leur chargement volé et leurs trois otages, empruntant la nationale qui va de Santander à Bilbao.

Dès qu'il a eu connaissance des faits, le ministre de l'intérieur, M. Juan José Roson, a mobilisé toutes les forces de police dans le nord du pays. Des patrouilles ont également opéré des contrôles aux portes de Madrid. En vain.

C'est la deuxième opération d'envergure menée par l'ETA dans la semaine qui vient de s'écouler. Mardi dernier, les guérilleros avaient tendu une embuscade à un convoi de la garde civile près de Logroño. Ils avaient posé une charge explosive de 45 kilos sur le bord d'une route, et seule une défaillance dans le mécanisme de contrôle à distance avait évité le carnage. Un lieutenant avait tout de même été tué et plusieurs autres gardes civils blessés.

CHARLES VANHECKE.

Turquie : un pays menacé

III. — L'ARMÉE AU PIED DU MUR

De notre envoyé spécial
JACQUES NOBÉCOURT

Après avoir, dans un premier article, évoqué le développement du terrorisme en Turquie, notre envoyé spécial a analysé le nationalisme turc (« le Monde » des 25 et 26 juillet). Il examine dans le dernier article le rôle de l'armée et ses possibilités d'intervention dans la vie publique.

Ankara. — Dans les prochaines semaines, on reparlera de l'armée turque en cessant de spéculer sur ce qu'elle souhaite et peut faire. Car une relève doit intervenir à sa tête : le général Evren, chef d'état-major général, atteindra l'âge légal de la retraite. Sera-t-il maintenu ? Aura-t-il pour successeur une personnalité plus marquée politiquement ? Cela revient à demander si M. Demirel cédera à la pression de ses alliés d'extrême droite pour désigner un homme à poigne disposé à faire une politique d'intervention active à laquelle le général Even s'est refusé, et à s'appuyer ouvertement sur les forces du parti du Mouvement nationaliste.

Tout est relatif, bien entendu : la présence de l'armée dans la vie quotidienne de la Turquie a déjà l'apparence d'une telle intervention. Elle a créé la République, mais, sorti de ses rangs, Kemal Atatürk l'avait mise à sa place, en marge de l'activité politique. En 1961 et 1971, elle plaça le pouvoir sous son contrôle, puis le remit aux civils, tout en conservant dans l'Etat une place consultative qui lui assure plus qu'un rôle technique. Au Conseil national de sécurité, les chefs des états-majors siègent avec les dirigeants civils et participent en particulier à la préparation des décisions sur le maintien de l'ordre.

La recherche des suspects

Comme toutes les armées appelées à suppléer les forces de police dans une telle tâche, l'armée turque tend à traiter cette mission comme une opération de guerre. La responsabilité de l'état de siège dans vingt départements sur soixante-sept (où vit près de la moitié de la population) fait que l'efficacité prime le respect des garanties assurées par un régime démocratique. Les services et unités spécialisés dans la traque des suspects et des rebelles tendent à devenir autonomes. Même M. Ecevit, lorsqu'il détenait le pouvoir, ne put prendre les mesures nécessaires pour réduire à l'impuissance une organisation clandestine militaire, dénommée « contre-guérilla », à laquelle était imputée la pratique systématique d'exactions.

Depuis lors, la répression s'est durcie au fur et à mesure que le terrorisme se développait. En même temps d'ailleurs que la possibilité d'enquêter sur ce sujet était laissée aux organismes étrangers. Ainsi Amnesty International, la Fédération internationale des droits de l'homme, une commission de syndicalistes et de juristes mandatés par la F.S.M. ont-ils, ces derniers mois, rapporté, d'entretiens avec des personnalités turques, en particulier du barreau, les bilans effroyables des tortures couramment pratiquées (surtout à l'égard des syndicalistes et des intellectuels), des débordements de la censure, et des arrestations si nombreuses que les conditions de détention en sont évidemment aggravées : il y aurait actuellement soixante-cinq mille détenus politiques, dont quarante-six mille depuis novembre 1979.

Les militaires engagés dans la répression sont pris dans un mécanisme accéléré où l'Etat et les « rebelles » font monter les enchères. On évoque à présent les « zones libérées », constituées autour de petites villes transformées en citadelles par l'un des camps en présence. A la fin de 1978, c'était Karamanmaras ; en février 1980, Izmir, où la grève de onze mille ouvriers ressemblait à une tentative d'insurrection générale ; puis, au début de juillet, Corum, où la minorité alévite (chiite) était « ratissée » par les Sunnites; Yozgat, où l'extrême gauche avait pris sous son contrôle une municipalité de gauche. A Yozgat, le responsable régional du parti du Mouvement nationaliste se targuait publiquement de disposer d'une troupe de cinq mille personnes pour assister les forces de sécurité en liquidant les militants progressistes.

La position de l'état-major

L'armée est intervenue pour liquider ces poches « libérées », plus souvent, semble-t-il, au bénéfice de l'extrême droite, dont la tactique consiste à l'entraîner jusqu'au bout d'une option à laquelle elle résiste encore. Depuis le début de janvier 1980, l'état-major a lancé des avertissements, sans jamais se substituer aux responsables politiques. Il invoquait toujours l'unité nationale et la nécessité de *« chercher dans le cadre du régime parlementaire démocratique des mesures et des remèdes contre l'anarchie, la terreur et le séparatisme »*, qui *« préparaient un soulèvement général »*. Il demeurait à l'intérieur des structures constitutionnelles.

C'est dans cette perspective que se plaçait le général Kenan Evren, chef d'état-major général de l'armée, lorsqu'il nous recevait, à la fin d'avril. Depuis lors, ses rares propos publics n'ont pas démenti les déclarations qu'il nous fit :

« Les forces armées, disait-il, *confiantes dans les réformes et les principes d'Atatürk, ont toujours été les gardiennes les plus vigilantes du régime républicain. Notre lettre de janvier ne s'adressait pas au gouvernement mais au président de la République et exprimait le vœu de voir l'unité régner entre tous les organes constitutionnels du pays. »*

Insistant sur la *« différence prononcée entre les domaines politique et militaire »*, le général Evren définissait dans cette lettre les deux « missions prioritaires » de l'armée : la sécurité extérieure et l'application de l'état de siège.

« Je souhaite, ajoutait-il, *que l'armée soit libérée de cette seconde fonction pour se consacrer pleinement à la première. Son intervention dans la tâche du maintien de l'ordre découle de la carence des forces de sécurité ordinaires, trop peu encadrées ou équipées.*

» Il est évident que beaucoup de pays ont traversé une période aussi trouble. Je suis sûr que nous trouverons le moyen d'en sortir. Le règlement de ce problème prendra un peu de temps dans le cadre d'un régime démocratique. Je ne m'en plains pas car la solution ainsi obtenue sera toujours préférable à toutes celles auxquelles conduisent des voies non démocratiques. »

L'appartenance à l'OTAN

Comme nous lui demandions si l'appartenance de la Turquie à l'OTAN l'entraînerait à renoncer à préserver ses intérêts nationaux en Egée ou à Chypre, le général Evren nous répondit :

« L'appartenance à l'OTAN, traité défensif, n'empêche pas la Turquie de maintenir de bonnes relations avec ses proches voisins. Elle n'est pas dépendante d'autrui dans l'utilisation de sa puissance nationale pour certains objectifs de sa sécurité nationale qui ne sont pas couverts par l'assurance du traité de l'OTAN. Mais il faut spécifier qu'elle n'a aucun but agressif. »

Interrogé enfin sur l'éventuel développement d'une industrie de guerre nationale, le général Evren dressa un plan dont les perspectives impliquent une libération progressive des fournisseurs étrangers : *« L'expérience historique démontre que la voie la plus sûre est celle de l'approvisionnement national et nos efforts déboucheront sur une « industrie militaire » substantielle. Elle pourra dans quelque temps pourvoir aux besoins des forces armées turques.*

» Déjà, celles-ci coopèrent avec l'industrie et assurent la production de matériel pour certaines unités. Enfin, les fonds des fondations de retraite permettent de financer des usines. »

Les propos publics des généraux en chef, lorsqu'ils consentent à parler, ne vont évidemment pas plus loin. Mais ils constituent parfois un acte politique. Le général Evren palait de la neutralité des forces armées, mais il le faisait avant les propositions de réforme constitutionnelle.

A la même époque, deux journalistes donnaient des analyses qui nuançaient les hypothèses d'intervention militaire. Ainsi Mme Behice Boran, présidente du parti ouvrier turc, figure en qui s'incarne la rigueur de la persécution contre le communisme, estimait possible une telle intervention sous le couvert d'un certain formalisme qui, comme en 1960 et 1971, préserverait la fiction de la hiérarchie suprême pour couvrir le pouvoir de colonels ou de civils mettant en place un système mixte.

Le président du DISK, centrale syndicale analogue à la C.G.T., M. Abdullah Bastürk, tendait à attribuer aux politiciens de droite, à certains représentants de la bourgeoisie commerciale et industrielle la diffusion des rumeurs de coup d'Etat. Il estimait que l'armée était démoralisée et déçue de n'avoir pas les moyens matériels de ses missions.

L'enjeu stratégique

Dans les dernières semaines, les choses ont bougé avec la signature de l'accord d'assistance militaire entre les Etats-Unis et la Turquie, l'octroi de crédits ouest-allemands et américains pour l'achat de matériel moderne, notamment des blindés et des avions. Après cinq ans d'embargo sur les armes, décrété après l'affaire de Chypre, les forces armées turques sont sorties d'un état qu'elles ressentaient comme une sorte de mise en quarantaine.

Le rôle de la Turquie dans l'alliance atlantique est de nouveau mis en relief, comme l'a montré le choix d'Ankara pour la session de printemps du conseil atlantique. Les mots de « remparts », de « place forte », redeviennent d'actualité, et la presse anglo-saxonne insiste sur le caractère « irremplaçable » de l'allié turc.

Irremplaçable pour quoi ? Pour garder les détroits, mais cela suppose d'abord que le calme règne dans l'énorme agglomération d'Istanbul, découpée de telle sorte qu'une guerre civile ouverte pourrait interdire le Bosphore ou couper de leurs bases les divisions stationnées en Thrace. Irremplaçable pour assurer la sécurité des douze bases américaines placées sous la souveraineté turque ou l'inviolabilité du ciel qu'en cas d'urgence les appareils de transport soviétiques allant vers l'Afrique ont traversé discrètement.

La mission stratégique dans le cadre de l'alliance et de la politique américaine suppose que l'armée continue à exercer sa mission de police intérieure, à pratiquer la politique de surveillance active des provinces habitées par des minorités cohérentes liées à des Etats voisins : les Alévites (Chiites) et l'Iran, les sept millions de Kurdes et leurs frères d'Irak, les derniers Arméniens et leurs parents d'Union soviétique.

Est-il pour autant exact de lier à une volonté du « capitalisme international » le rôle militaire attribué à la Turquie ? Les structures de contrôle de l'Etat turc sur les ressources économiques — entraînant une prédominance bureaucratique qui freine largement le redressement de la production et des échanges, — la relative imperméabilité aux investissements étrangers, se sont opposées jusqu'alors à la colonisation poussée du pays par « le capitalisme international ». Sans doute le gouvernement Demirel a-t-il tenté de renverser la vapeur, et ouvert les voies d'une économie libérale, au prix d'une austérité renforcée

Or cette armée n'est pas issue d'une aristocratie d'argent. Ses cadres viennent de la petite bourgeoisie, de la paysannerie. S'il faut faire une comparaison, on l'imaginerait plus péroniste que franquiste si elle était amenée à s'occuper d'économie.

Il demeure que la voici au pied du mur. Les terrorismes des deux bords, l'incapacité des dirigeants politiques, l'indifférence d'une opinion au-delà du désespoir, se conjuguent pour la forcer à franchir le pas. Elle sait les illusions qu'apporte cette situation de recours. Elle sait aussi qu'en ce point du monde, un coup d'Etat ne resterait peut-être pas limité, comme cela arrive en Amérique du Sud.

FIN

MM. DEMIREL ET ECEVIT SONT D'ACCORD POUR RENFORCER LES MOYENS DE LA LUTTE ANTITERRORISTE

Ankara (A.F.P.). — Le premier ministre turc, M. Suleyman Demirel, et le chef de l'opposition, M. Bullent Ecevit, sont tombés d'accord, vendredi 25 juillet, à l'issue d'un long entretien, sur la nécessité de faire adopter à bref délai certains des projets de lois gouvernementaux destinés à enrayer la montée de la violence.

Ces textes, qui comportent des amendements à la loi sur l'état de siège et augmentent les pouvoirs des commandements militaires, apporteront *« un nouvel élan »* aux forces de sécurité dans leur lutte contre le terrorisme, a déclaré M. Demirel. Il a précisé toutefois qu'un accord n'avait pas encore été réalisé avec le chef de l'opposition au sujet de la création de cours de sûreté de l'Etat et de l'instauration de l'état d'urgence, qui faisaient partie des projets du gouvernement.

Les violences politiques cependant se poursuivent. Elles ont fait dix nouvelles victimes pour la seule journée du 24 juillet. Vendredi, un ouvrier a été tué par balles à Istanbul au cours d'un affrontement entre les forces de sécurité et un groupe de militants qui venaient d'assister aux obsèques de Kemal Turkler, le dirigeant syndicaliste assassiné mardi dernier.

République fédérale d'Allemagne

DEUX TERRORISTES RECHERCHÉS SONT TUÉS DANS UN ACCIDENT DE VOITURE

De notre correspondant

Bonn. — La mort vendredi 25 juillet dans un banal accident de la route près de Stuttgart de deux des extrémistes les plus recherchés de R.F.A., Juliane Plambeck et Wolfgang Beer, a convaincu l'Office criminel ouest-allemand (B.K.A.) que tous les terroristes n'ont pas encore rendu les armes malgré les arrestations en chaîne et les redditions.

Dans l'amas de ferraille de la Volkswagen Golf immatriculée à Paris, les secouristes ont découvert un pistolet mitrailleur, trois armes à feu de gros calibre, une foison de passeports de nationalités différentes et une grosse somme d'argent français.

Alors que Wolfgang Beer était un extrémiste de « second rang », Juliane Plambeck, vingt-huit ans, était une dirigeante du Mouvement du 2 juin (ainsi baptisé en mémoire de la grande manifestation contre la venue du chah d'Iran à Berlin en 1967), la principale organisation terroriste après la célèbre Fraction armée rouge d'Andreas Baader et Ulrike Meinhof. Accusée d'avoir participé au meurtre du président du tribunal de grande instance de Berlin, M. Gunther von Drenkmann en 1974, et à l'enlèvement, quatre mois plus tard, du responsable chrétien-démocrate Peter Lorenz, elle s'était évadée en juillet 1976 de la prison des femmes de Berlin en compagnie de trois autres terroristes toujours en fuite.

La police est persuadée que les deux terroristes préparaient un nouveau coup d'éclat. Les policiers ont dressé des barrages sur toutes les routes du Bade-Wurtemberg pour arrêter d'éventuels complices tandis que le B.K.A. a lancé un appel à la population pour qu'elle l'aide à retrouver l'appartement qu'occupaient Juliane Plambeck et Wolfgang Beer.

(Intérim.)

Le Monde

politique

UN AN APRÈS LE DÉBUT DE LA CONTROVERSE SUR SES THÈMES IDÉOLOGIQUES

La Nouvelle Droite estime que ses idées «font leur chemin»

« La nouvelle droite va bien merci ! » Sous ce titre, le Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne (GRECE) publie, dans le numéro estival de sa revue bimestrielle — *Eléments*, numéro 35, — un premier bilan culturel de la controverse ouverte, l'an dernier, sur les objectifs et les motivations du courant de pensée dont il constitue le laboratoire idéologique. On y lit notamment : *« Les idées de la nouvelle droite continuent d'alimenter la chronique parisienne et de susciter de savantes exégèses. Cependant, tous les exégètes ne sont pas des ânes (...). Quelques animaux moins conformistes commencent à élever la voix dans la ménagerie intellectuelle et à chanter tout haut ce que d'autres pensaient tout bas. Les idées nouvelles font leur chemin... »*

L'organe du GRECE étaye cette vision optimiste sur une sélection d'extraits d'articles et de points de vue parus dans *le Monde, le Nouvel Observateur* et... la revue du Centre d'études, de recherches et d'éducation socialistes (CERES), *Non ! Repères pour le socialisme*. Relevant, à titre d'exemples, l'*« objectivité soupçonneuse »* de Pierre Dommergues (1), l'*«embarras politicien »* de Paul Granet (2), la *« critique positive »* de Gilbert Comte (3), le *« colin-maillard polémique »* de Jean-Pierre Vernant (4), il discerne sous les réserves et les condamnations certaines convergences. Ainsi, Francis Louth s'estime-t-il fondé à noter *« un phénomène de rencontres qui porte au-devant de nous*, écrit-il, *sur certains thèmes* [la lutte contre les idéologies dominantes, le concept d'enracinement préconisant le retour aux valeurs séculaires, le droit à la différence] *des chercheurs étrangers à notre projet »*. Le GRECE rejette évidemment l'analyse du CERES selon laquelle la nouvelle droite servirait *« à la fois d'arsenal et de camouflage à la droite établie »*, mais il souligne que la dénonciation par M. Jean-Pierre Chevènement de la *« gauche américaine »* et de l'*« idéologie libérale avancée »* (5) apparaît *« en résonance »* avec sa propre critique de la civilisation occidentale.

Il n'en faut pas davantage pour que le GRECE revendique comme un premier succès l'existence, y compris chez ses adversaires politiques, d'un débat de fond sur les thèmes qu'il cherche à vulgariser. Les animateurs de la nouvelle droite, dont l'objectif est de ravir à la gauche le *« pouvoir culturel »*, ont obtenu, en effet, droit de cité dans les cercles et les débats de l'intelligentsia, après avoir trouvé pignon sur rue grâce au *Figaro Magazine*. Entre l'hebdomadaire dirigé par M. Louis Pauwels et le courant de pensée représenté par M. Alain de Benoist, les relations demeurent aussi étroites qu'à l'origine. Le comité de rédaction de Nouvelle Ecole, que dirige M. Alain de Benoist, compte, outre celui-ci, trois collaborateurs du *Figaro Magazine*, tous membres du GRECE. Il s'agit de MM. Jean-Claude Valla, Patrice de Plunkett, rédacteurs en chef auprès de M. Pauwels, et Michel Marmin, critique de cinéma. C'est l'un des biologistes du GRECE, M. Yves Christen, qui a animé, dans les colonnes du *Figaro Magazine*, les débats sur la sociologie. Par un échange de bons procédés, le dernier numéro d'*Eléments* publie, à ce sujet, une interview de M. Christen.

La nouvelle droite suscite aussi une curiosité certaine à l'étranger. En Italie, la *nuova destra* affirme sa présence dans les débats intellectuels grâce à la revue *Elementi* ; les éditions Labirinto traduisent les ouvrages de M. Alain de Benoist. Le directeur de *Nouvelle Ecole* a multiplié les conférences au cours des mois écoulés. Il s'est rendu notamment au Mexique et en Grèce, tandis qu'en France, ses compagnons ont été fréquemment invités à s'exprimer dans les milieux lycéens, universitaires, religieux.

Les idées de la nouvelle droite font effectivement « leur chemin ».

« Mieux vaut la lumière... »

Fallait-il donc donner, il y a un an, autant d'écho aux thèmes anti-égalitaires, élitistes, scientistes de la nuovelle droite ?

M. Michel de Guibert, président du GARAH (Groupe d'action et de recherche pour l'avenir de l'homme), qui fut l'un des premiers à combattre, dès 1974, l'idéologie du GRECE, a donné une réponse à cette question dans le numéro 6 de *Vecteurs*, organe du Mouvement solidariste français (M.S.F.) :

« Il est probable que, les projecteurs ainsi braqués sur lui, le GRECE ait recruté de nouveaux adhérents, mais je dirais que ces nouveaux adhérents constituaient une clientèle potentiellement acquise et que la campagne de presse n'a fait que hâter leur adhésion. Par contre, même si les commentaires qui ont été faits l'été dernier n'étaient pas toujours de la meilleure veine, ils ont certainement ouvert les yeux de beaucoup sur les dangers de cette nouvelle droite, et c'est cela l'essentiel. Mieux vaut la lumière des projecteurs que l'ombre de la duperie !

» (...) Je crois que l'on pourrait comparer cette campagne à l'injection intempestive d'hormones sexuelles chez un enfant de petite taille : elles provoquent une certaine poussée de croissance, mais ensuite elles bloquent cette croissance. Définitivement. Espérons qu'il en sera ainsi ! »

Dans les milieux politiques d'extrême droite, les thèses du GRECE et de *Nouvelle Ecole* suscitent toujours autant d'hostilité. le *National*, organe du parti de M. Jean-Marie Le Pen, estimait récemment que les idées de la nouvelle droite *« se ramènent en fait à un sous-gaullisme tiers-mondiste et soviétophile assaisonné d'anti-américanisme viscéral ! »* Certains groupuscules contestent aussi l'originalité des travaux de M. Alain de Benoist et de ses amis. Mme Micheline Peyrebonne, directrice d'*Europe, notre patrie*, nous écrit notamment :

« Alain de Benoist n'a pas inventé toutes les idées qu'il fait passer pour siennes, comme le remarque d'ailleurs Maurice Bardèche dans un récenu numéro de Défense de l'Occident.

» Je vous signale, par exemple, que dans mes travaux personnels et dans ma revue, j'ai parlé des Indo-Européens et de l'influence des gènes dans le destin des peuples bien avant qu'Alain de Benoist ait seulement soulevé ces questions. De même, l'élitisme et l'eugénisme tels qu'il les présente sont des théories qui circulent depuis très longtemps dans les journaux de tout un courant de l'extrême droite. (...)

» Ce n'est pas que je tienne les travaux de M. Alain de Benoist pour nuls. Au contraire, il y a des pages brillantes dans son œuvre, des réflexions qui frappent. (...) Seulement, parce qu'il appartient à un milieu aisé et qu'il a pu faire éditer luxueusement ses œuvres, on attribue à M. Alain de Benoist seul des découvertes que d'autres avaient faites bien avant lui et qu'ils n'ont pu faire connaître aussi facilement au grand public. »

Parmi les formations politiques, seul le Parti des forces nouvelles (P.F.N.) continue de revendiquer son appartenance au courant de pensée de la nouvelle droite, en dépit des protestations de M. Alain de Benoist et des dirigeants du GRECE. Son candidat à l'élection présidentielle, M. Pascal Gauchon a choisi pour slogan : *« Un homme nouveau pour une nouvelle droite. »*

« Fascisme »

Si la nouvelle droite se plaît à souligner les analyses qui peuvent apporter une caution de qualité intellectuelle à ses travaux culturels, elle s'efforce, en revanche, de faire oublier ses racines historiques en récusant énergiquement les tentatives de récupération politique venant de l'extrême droite. Toutefois, elle n'a jamais renoncé, pour autant qu'on sache, à sa stratégie d'*« entrisme »* dans les milieux participant au pouvoir politique, stratégie que les fondateurs du GRECE vaient définie dès 1969, pour essayer de donner des prolongements politiques à leur projet culturel. Le GRECE ne se prive pas, au demeurant, de prendre des positions politiques conformes à son idéologie. L'éditorial du numéro 34 d'*Eléments* renvoyant dos à dos *« l'oppression américaine »* et *« l'oppression soviétique »*, appelait de ses vœux une Europe indépendante, *« européenne à tout prix, ce qui implique*, notait-il, *sa réunification et l'avènement d'une mentalité nouvelle »*. Le GRECE, pour sa part, s'est prononcé contre le boycottage des Jeux olympiques.

« Pour le moment, tout en étant combattue par le giscardisme libéral, la nouvelle droite pèse déjà d'un certain poids dans l'idéologie de la majorité, et ce poids peut encore augmenter à mesure que la crise s'avérera plus grave et que les gouvernements, une fois passées les épreuves électorales, en appelleront plus directement à la défense du pays, de sa spécificité et de ses traditions dans un environnement hostile », estime Alain Touraine, dans son dernier ouvrage (6). Le sociologue discerne un danger de fascisme. *« Fascisme ? Il est trop facile de rejeter l'accusation*, dit-il. *Certes, l'histoire ne se répète pas (...). Cette nouvelle culture de droite est associée à un élitisme politique et économique, ce qui l'oppose au national-socialisme qui fut anti-aristocratique et voulut être populaire. Mais si on convient d'appeler fascisme tout appel autoritaire à l'unité culturelle et étatique de la nation, comme recours contre des mouvements populaires qu'une classe dirigeante ne peut plus contenir, la nouvelle droite est bien un fascisme, et, si elle est encore loin de pouvoir jouer le même rôle que les fascismes formés au lendemain de la première guerre mondiale et de la révolution soviétique, elle porte en elle une logique de répression sociale, qui est mortellement dangereuse pour les libertés démocratiques. Ses idéologues n'accepteront peut-être pas tous le recours à la violence politique, mais nous gardons le souvenir de traditionalistes qui sont devenus des dévots du nazisme, et de fins lettrés qui se sont transformés en antisémites forcenés. Les conduites ne sont pas un simple prolongement d'une idée, et l'histoire, souvent, choisit dans les individus la moins bonne part d'eux-mêmes. »*

Contestant une telle argumentation, les animateurs de la nouvelle droite ont entrepris de vulgariser les travaux des auteurs allemands auxquels ils se réfèrent afin de mieux préciser leur démarche. Dans le nº 35 de *Nouvelle Ecole*, Alain de Benoist consacre notamment un long article à son maître à penser, Moeller Van den Bruck, qui fut l'un des leaders de la « révolution conservatrice », ce vaste mouvement intellectuel qui marqua la vie culturelle et politique de l'Allemagne de 1918 à 1933. Il explique notamment que l'auteur du *Troisième Reich* n'éprouvait que mépris pour Hitler et que ses conceptions idéalistes furent perverties par les nazis. Et Alain de Benoist de citer l'écrivain Gustav Steinbömer, qui disait en 1954, vingt-neuf ans après le suicide de Moeller Van den Bruck : *« Le mouvement des jeunes conservateurs eut une fin tragique, sans lendemain. Le national-socialisme se para des lambeaux de son système idéologique, les transformant en slogans percutants destinés à s'attirer la sympathie, tandis que la résistance active était brutalement éliminée. »*

Pour sa part, le GRECE rappelle (*Eléments*, nº 35) qu'Oswald Spengler, l'auteur du *Déclin de l'Occident*, qui souhaitait tant l'avènement d'une *« révolution nationale »* en Allemagne tenait Hitler... *« pour une quantité négligeable »* (7).

Par ces références, la nouvelle droite continue de fournir elle-même des arguments qui justifient les craintes de ses adversaires.

ALAIN ROLLAT.

(1) *Le Monde diplomatique*, décembre 1979.
(2) *Le Monde* du 25 mars.
(3) *Le Monde* du 30 mars.
(4) *Le Nouvel Observateur* du 5 mai.
(5) *Non ! Repères pour le socialisme*, nº 1.
(6) *L'Après-socialisme*, Grasset.
(7) Dans le même numéro, le GRECE consacre un article au *« modèle napoléonien »*. Estimant que Napoléon Ier avait établi *« une véritable alternative moderne à la monarchie héréditaire, le principe d'un pouvoir conciliant démocratie, autorité et continuité »*, Dominique Venner écrit notamment : *« Il est tout à fait prodigieux que si peu de temps après le typhon révolutionnaire, il se soit trouvé un génie capable de réaliser la synthèse parfaite de l'ancienne société monarchique et des apports positifs de la révolution. »*
D'autre part, dans une critique consacrée à un livre sur l'Alsace-Lorraine de 1870 à 1940, Strasbourg est écrit *« Strassburg »*, comme si l'Alsace était encore allemande.

La passion de l'homme

(Suite de la première page.)

Cette démarche n'est pas nouvelle. Mais aujourd'hui les « idéologies » qui se sont maintenues dans ce siècle ont gelé dans le cœur des hommes la joie de vivre libres et responsables. *« Les pays qui n'ont pas de légende sont condamnés à mourir de froid. »* La formule de Patrice de La Tour du Pin marque de sa force les incertitudes et les hésitations de notre temps.

Notre légende à nous, notre exigence passionnée et sortie du fond des siècles n'est-ce pas notre volonté, patiente, d'un équilibre entre l'épanouissement de la personne et la solidarité dans la collectivité ?

A nous de trouver la véritable troisième voie.

Je sais pour ma part que le sillon est toujours recommencé. Comme le grain dans le champ, les sensibilités politiques et les familles d'idées ne meurent pas. Je sens le renouveau et l'appel de ceux, nombreux, qui veulent incarner, dans un mouvement, leur vraie vie, leurs espoirs et leurs valeurs. Comme, une fois déjà, en 1945, quand il fallait reconstruire la démocratie sociale et économique sur les décombres de la guerre et les ruines d'un pays déchiré.

Un mouvement qui donnerait à chacun sa place et la raison de partager une manière d'être et d'agir peut réunir une communauté d'hommes repliés sur eux-mêmes encore, alors qu'ils sont portés par le même idéal de justice et la même volonté de progrès.

Il y a place, dans l'espace politique français, pour cette sensibilité. Elle s'inscrit dans le droit fil de la culture profonde de notre pays, dont les valeurs chrétiennes et humanistes ont porté depuis des siècles l'histoire de notre peuple et la vie de notre pays.

L'heure n'est-elle pas venue, pour tous ceux qui partagent cette commune passion de l'homme, de se préparer, une fois encore, à faire face, debout, calmes et tenaces.

MICHEL DEBATISSE.

M. MARCHAIS EN DIRECT DE MOSCOU SUR TF 1 LUNDI A 13 HEURES

L'Humanité datée du samedi 26 juillet annonce en première page que M. Georges Marchais, qui assiste actuellement aux Jeux olympiques, sera, lundi 28 juillet, l'invité de TF 1 et interviendra en direct de Moscou dans le journal de 13 heures de cette chaîne.

Le 11 janvier dernier, M. Marchais était déjà intervenu en direct de la capitale de l'U.R.S.S. sur les écrans de TF 1. Il avait commenté les résultats des conversations entre communistes français et soviétiques et justifié l'intervention militaire en Afghanistan. En particulier, il avait précisé que M. Brejnev lui avait indiqué que les troupes soviétiques seraient retirées *« dès que les conditions en seraient créées »*.

C'est également au cours de cette émission que M. Marchais avait qualifié M. Pierre Joxe, trésorier du parti socialiste, de *« paltoquet »* et de *« petit valet de François Mitterrand »*.

● *En faveur de la candidature de M. Jacques Chirac* aux élections présidentielles deux *comités nationaux d'appel* viennent de se constituer : *un comité national des femmes*, dont le siège est chez Mme Monique Druesnes, 3, rue Louis-David, 75016 Paris. Parmi les quelque cinquante premières adhérentes figurent des représentantes de nombreux départements de province. Plusieurs d'entre elles n'appartiennent pas au R.P.R.

Le comité national des jeunes vient de se constituer en « collectif » et assure avoir des représentants dans soixante départements.

188 *bis*, avenue du Général-de-Gaulle, 92200 Neuilly.

Libres opinions

Le vrai combat droitiste

par FRANÇOIS RICHARD (*)

N'EN déplaise aux commentateurs pusillanimes penchés sur les grimoires de l'actualité, il y a aujourd'hui en France quelque chose de changé. Et ce n'est pas en collant à l'épiphénomène en posant un nez gigantesque sur la plus nauséabonde des réalités qu'on pourra mesurer ce changement, en apprécier exactement la portée, et voir très précisément en quoi il peut nous concerner. La Nouvelle droite française (N.D.F.) n'a pas attendu les événements récents pour condamner non seulement toute agression raciste, toute violence crapulo-terroriste, mais toute méthodologie politique faisant appel à une quelconque violence. Il suffit de se référer à notre manifeste *Révolution droitiste*, paru il y a quelques semaines, pour cesser de nourrir le moindre doute à ce sujet. Aussi cette recrudescence de voies de fait imbéciles et de lâchetés terroristes n'est-elle aucunement liée au changement évoqué plus haut qui est, lui, beaucoup plus profond, et traduit l'amorce d'une extraordinaire mutation (possible) de notre civilisation, dont l'accroissement de cette violence et les inquiétudes légitimes qu'elle suscite, la désaffection grandissante du peuple de France à l'égard de la chose politique, le vide persistant de la pensée contemporaine, sont les signes négatifs, et l'avancée droitiste, celle d'une vérité humaine mise en actes, l'un des signes les plus positifs.

De quelle vérité s'agit-il ? Et quelles sont les métamorphoses qu'elle implique ?

Alors que le gaucho-négativisme sartrien continue à faire des adeptes *post mortem*, que la grande nébuleuse socialo-communiste dérive vers une galaxie de plus en plus lointaine, que les jeunes loups, vieux loups, loups-Barre et autres de la majorité avancent déjà leurs pions sur l'échiquier, toutes babines retroussées, en prévision de la grande mascarade présidentielle de 1981, les droitistes, qui vivent et affirment une foi dans l'homme renouvelée — vingt ans d'âge ont leurs premiers combats : c'était une bonne cuvée — énoncent leurs professions de foi, qui demeurent inchangées.

Il est vrai que le parti de l'abstention, conformément à leurs prévisions, ne va pas cesser de progresser au cours des prochaines années et que ce ne sera pas dû à la pêche à la ligne, au soleil guilleret ou au pur et simple désintérêt, mais à un fait de « désobéissance morale », que Michel-Georges Micberth, le fondateur de la N.D.F., a de tout temps préconisé, et qui rencontre de plus en plus d'échos favorables parmi les Français attaqués dans leur liberté, dans leur intégrité et dans leur droit inaliénable de refuser l'électoralisme à tout va, c'est-à-dire les mille et une formes, claironnantes ou murmurantes, de la stupidité. Il est vrai qu'il n'y a rien à attendre des structures politiques existantes, bâties, nous dit-on, par un homme d'exception pour ce qu'il croyait être un peuple de moutons, peuple qui devait le surprendre de bien des façons et qui se révèle aujourd'hui, dans ses forces vives, avide de mutation.

Il est vrai que tous les partis électoralistes suscités, champions racoleurs et mendigoteurs, promoteurs fervents d'une humanité massifiée, ne visent qu'à perpétuer — on appelle ça reculer pour mieux sauter — l'image restrictive, coincée, coartée d'un petit bonhomme bonne pomme suffragé, comptabilisé, enrégimenté : a voté !

Il est vrai que la Nouvelle Droite française, mouvement d'hommes d'action et de fondamentalistes, s'intéresse assez peu aux perpétuelles « guéguerres » du folklore politico-syndical, qu'elle a entrepris d'élaborer un nouveau code moral du travail basé sur le respect de l'homme et sur les responsabilités réciproques, et non sur les dérivatifs de la vulgate marxiste nommée aussi lutte des classes, qu'elle vit et définit un nouveau mode d'éducation depuis plusieurs années dans la perspective des formidables mutations qui s'annoncent, qu'elle expérimente diverses formes de psychothérapie inédites, etc. En bref, qu'elle s'est donné pour tâche, depuis longtemps déjà, de construire un univers harmonieux et vivable qui ne ressemble pas à ce vieux monde aux abois.

***

Il est vrai que l'« âge de l'intelligence » revendiqué par la Nouvelle Droite française n'est pas une utopie de littérateurs désœuvrés, mais la seule possibilité pour l'homme désormais planétarisé de vivre et de survivre, paradoxalement aidé dans son désir d'accéder enfin à sa totalité par tous les périls qui le menacent et qui le contraignent à changer ou à ne plus exister.

Il est vrai que cette métamorphose globale qui a déjà commencé à se manifester — « désobéissance morale » de toute nature, prise en main par des individus ou groupements restreints de leur propre destin, refonte des systèmes familiaux et éducatifs... — ne pourra réellement s'effectuer que sur des tests très précis de « légitimité », appliqués aux hommes et aux actes, c'est-à-dire : sur des preuves par les faits.

Il est vrai que la « non-violence effective », ou refus délibéré de porter les armes et de participer à toute tuerie collective, qui est l'un des thèmes essentiels de *Révolution droitiste*, qui prévoit la démilitarisation progressive de notre pays dans des conditions très précises et qui n'exclut pas le recours à la légitime défense, est le seul véritable pari sur l'homme pour les années à venir, la seule attitude qui ne soit pas indigne, dans notre ambiance létale de marchandages nucléaires et de grand guignol militaire.

Il est vrai que « la mort de la philosophie », annoncée dans *Révolution droitiste*, n'est pas une déclaration de guerre aux intellectuels — « en chaise longue », « en pantoufles », ou debout et nu-pieds — mais le refus affirmé de tout système de pensée, de tout verrouillage abstrait qui limite l'homme dans ses possibilités et étouffe son imagination et sa sensibilité. Freudo-marxisme, par exemple, pour ne citer que cette vieille fumée.

Il est vrai que le terme « droitisme » contient en lui-même ce paradoxe évident d'une certaine limitation ou fermeture de sa vérité, en raison de sa signification habituelle, et de sa consonnance elle-même, mais il n'est pas moins vrai que, outre son acception historique, ses racines antérépublicaines, il recouvre un souci actif, constant, éprouvé par l'homme qui a pour tâche de l'incarner, de vivre à l'aplomb de sa totalité et de faire en sorte que cette totalité existentielle passe dans l'espace collectif. C'est là le pari politique droitiste.

Il est vrai que, dans le prolongement de cette totalité assumée, les droitistes reconnaissent très clairement la notion d'excellence ou encore de supériorité chez les hommes qui font feu de toutes leurs qualités et qui, bien loin de subjuguer et d'asservir, entraînent, suscitent, enflamment, subvertissent et représentent les chances les plus décisives pour l'avenir de l'humanité, car ils savent que la vie est toujours cruellement aristocratiste et qu'il appartient à l'homme, réalisant la synthèse entre nature et culture, de moraliser le bondissement de la vie sans jamais l'affaiblir ou l'étouffer.

Il est vrai, enfin, que toute aventure politique et humaine devra désormais se situer hors de toute fantaisie violente et guerrière et aux antipodes d'une quelconque massification programmée, à l'horizon d'un « âge d'homme » basé sur un respect absolu de la vie et propice à l'éclosion de toutes les individualités et que tous ceux qui considèrent cette vision comme idyllique et utopiste sont des petits maîtres grammairiens qui n'ont jamais appris qu'une seule conjugaison au cours de leurs humanités : celle du verbe se résigner.

Telles sont, brièvement évoquées, les principales options du vrai combat droitiste d'aujourd'hui.

(*) Romancier, coauteur, avec Michel-Georges Micberth, du manifeste *Révolution droitiste* (éditions Jupilles), membre du bureau politique de la Nouvelle Droite française.

Les suppressions de formations universitaires

« Un retour dangereux à l'élitisme et au mandarinat »

estime M. André Henry dans une lettre au président de la République

La nouvelle carte des formations universitaires (« le Monde » des 16 et 23 juillet) continue de provoquer des réactions venant de divers horizons.

La FEN reproche au ministère des universités de ne pas avoir tenu compte des « *avis émis par le Conseil national de l'enseignement et de la recherche ni des recommandations du Parlement, de mutiler considérablement les formations offertes et de porter un coup d'arrêt aux formations nouvelles, parmi lesquelles les formations d'ingénieurs* ».

D'autre part, « *l'annonce tardive de décisions bouleversant l'organisation des formations universitaires compromet l'organisation des inscriptions et des enseignements à la prochaine rentrée universitaire et porte un grave préjudice aux étudiants, rejetés vers d'autres établissements ou d'autres cursus... sans qu'aucune mesure sociale ait été prévue pour faciliter leur accueil* », estime la FEN, qui conclut : « *De telles décisions s'inscrivent dans une politique autoritaire.* »

M. Henry a, d'autre part, écrit au président de la République pour attirer son attention « *sur la gravité des problèmes qui ne manqueront pas de se poser dans les universités* ». « *Les décisions brutales qui viennent d'être prises*, explique-t-il, *nous paraissent s'inscrire à l'opposé du bon sens et de l'intérêt du service public. (...) Il ne s'agit pas de tout rejeter en bloc et de refuser les modifications qui pourraient s'imposer. Il s'agit d'éviter un retour dangereux à l'élitisme et au mandarinat sous des formes déguisées.* »

Autres réactions

● **Le Syndicat national de l'enseignement supérieur (SNE-Sup, FEN et l'UNEF (Ex-Renouveau) : appel à des manifestations.**

Les deux syndicats appellent en commun « *leurs organisations à tout faire dès ce mois de juillet pour mettre en échec ces coups de force : par des interventions auprès du ministère et des rectorats et en direction de la population ; par la protestation des conseils d'U.E.R. (unités d'enseignement et de recherche) et d'université ; par le maintien de l'inscription des étudiants dans les formations que le ministère veut supprimer ; par l'organisation avec les organisations de travailleurs d'actions convergentes pour la défense du potentiel régional (...)* ».

Les deux organisations envisagent d'organiser en septembre des rassemblements et des manifestations et, notamment le 22 septembre, une « *journée pour la défense des formations et le droit aux études* ».

● **L'Union nationale universitaire (UNI) : une nécessité inéluctable.**

« *Nous avons approuvé la réforme des conseils d'universités parce qu'elle est un premier pas qui doit avoir pour effet de renforcer le rôle de la compétence et de la responsabilité au détriment de la politisation. Quant aux habilitations, nous ne les avons pas encore examinées dans le détail et nous ne pouvons pas dire si, cas par cas, les choix du ministère nous paraissent judicieux : il est probable d'ailleurs que notre jugement ne sera ni tout blanc ni tout noir. Mais, globalement, la politique qui consiste à concentrer davantage les moyens et à s'efforcer de développer des « centres d'excellence » nous apparaît non comme un choix arbitraire mais plutôt comme une nécessité inéluctable.* »

● **Le Collectif des étudiants libéraux de France (CELF) : le souci majeur des étudiants.**

« *Le CELF considère que, dans son ensemble, le projet de répartition des habilitations des diplômes d'enseignement supérieur correspond au souci majeur des étudiants : celui d'avoir un diplôme qui ne soit pas un parchemin, mais un titre valable sur le marché de l'emploi.* » On pouvait en effet « *s'interroger*, explique le président du CELF, M. Patrick Gérard, *sur la valeur de certains diplômes, qu'il s'agisse de diplômes de deuxième cycle (psychologie ou sociologie) où les débouchés sont rares, sinon inexistants ; ou de certains diplômes de troisième cycle où la recherche est inexistante ou les effectifs très légers* ».

Au total, le CELF a compté qu'il restait cent quatre-vingt-neuf diplômes d'études spécialisées, sept cent quarante-neuf diplômes d'études approfondies et deux mille habilitations à délivrer des diplômes de second cycle (licence et maîtrise). On arriverait, selon lui, dans ce dernier cas, à une moyenne de cent étudiants pour chaque diplôme.

Le CELF estime que quatre mille à cinq mille étudiants seront obligés de changer de ville. Il demande qu'une « *bourse de déplacement* » soit créée pour tous ceux qui devront se déplacer de plus de 50 kilomètres et souhaite que cette idée soit mise en œuvre dès la rentrée, « *au besoin par un collectif budgétaire* ».

Tout en se déclarant satisfait de la nouvelle « *carte universitaire* », le CELF reconnaît que « *dans telle ou telle ville on peut regretter tel ou tel choix et espérer qu'une concertation permettra des correctifs* ».

● *M. Raffarin, délégué national* du P.R., a écrit au ministre des universités pour s'inquiéter de la suppression de la maîtrise de gestion à l'université de Poitiers. Après avoir remarqué que cette filière, qui délivre une cinquantaine de diplômes par an, est très appréciée dans les milieux économiques de la région Poitou-Charentes, M. Raffarin ajoute : « *Le potentiel humain est un des principaux espoirs de notre développement. Il serait grave que cette séquence de formation dont chacun s'accorde à reconnaître la réussite, soit supprimée* ».

● *Le conseil général du Vaucluse*, après la suppression d'habilitations à l'université d'Avignon et le refus s'en accorder de nouvelles, a adopté, à l'unanimité, une motion de protestation « en raison de l'intérêt d'une implantation universitaire dans une ville moyenne et des dépenses consenties par le département et la ville en faveur des centres universitaires ».

L'ATTENTAT CONTRE M. CHAPOUR BAKHTIAR

Une lettre de Mme Capela

Après les obsèques du brigadier Jean-Michel Jamme, tué le vendredi 18 juillet, au cours de l'attentat manqué commis contre M. Chapour Bakhtiar, plusieurs syndicats de policiers, membres de la Fédération autonome des syndicats de police, s'inquiètent de l'absence de mesures nouvelles concernant la protection, par les forces de l'ordre, des personnalités étrangères résidant en France (« le Monde » du 24 juillet). *Ils dénoncent également la présence dans les ambassades et dans l'entourage de certains étrangers, de gardes du corps armés, qui ne bénéficient pas toujours d'un statut officiel.*

Nous publions, à ce propos, une lettre de Mme Marie Capela, l'épouse de l'inspecteur Jacques Capela, qui avait été tué, le 31 juillet 1978, au cours de la fusillade de l'ambassade d'Irak à Paris. Deux gardes du corps de l'ambassade avaient tenté de soustraire un terroriste à la police et s'étaient trompés de cible. Protégés par l'immunité diplomatique, ils avaient été expulsés. De nombreux policiers avaient critiqué cette mesure.

Lorsque le jeudi 27 mairs 1980, au cours du procès du Palestinien El Walid, responsable de la prise d'otages à l'ambassade d'Irak en France, le 31 juillet 1978, l'avocat général, Mᵉ Dowling - Carter, demanda à l'assistance de respecter une minute de silence pour honorer la mémoire de mon compagnon, Jacques Capela, je serais tentée d'affirmer qu'il en fit trop et trop peu : trop, parce qu'il ajoutait une minute à ce silence trouble qui pèse depuis bientôt deux ans sur sa mort, et trop peu, parce que ce surcroît dérisoire de mutisme, aussi louables et honnêtes qu'aient pu être les motivations, me semblait une arme bien faible de « réprobation ».

Maintenant que le recul a fait perdre à cette « affaire » (qui fut et demeure pour moi une tragédie et pour d'autres, si j'en juge par le peu d'intérêt qu'ils lui portent, un incident malheureux) le relief indispensable pour lui ouvrir les colonnes des faits divers dans la presse, le moment est venu de rompre un silence qui m'est insupportable, même si beaucoup s'en accommodent, et de poser les questions essentielles qui, elles, ne rentrent pas dans la rubrique des faits divers.

Le drame du 31 juillet 1978, qui a entraîné la mort de Jacques, est la conséquence d'un règlement de comptes entre factions internes des mouvements palestinien et arabes. C'est ce qu'ont montré avec évidence de nombreuses interventions durant le procès d'El Walid.

De là à faire porter la responsabilité morale de l'acte criminel qui « conclut » cette affaire par ce même El Walid, il n'y avait qu'un pas que l'on faillit bien franchir le premier jour du procès, si, par la suite, les dépositions courageuses du commissaire Broussard et de l'inspecteur Durand n'avaient rétabli la réalité des faits.

Dès lors que les choses sont claires désormais, et que les responsabilités ont été attribuées sans équivoque à ceux à qui elles incombent, il importe de savoir pourquoi l'acte terroriste commis par le Palestinien El Walid sur le territoire français a été jugé et condamné par la justice française alors que les assassins de Jacques, ayant agi sur le territoire français, ont bénéficié d'un vol Paris-Bagdad qui les a soustraits jusqu'à ce jour à tout jugement.

Les pouvoirs politiques en place avaient-ils le droit de se substituer aux autorités judiciaires pour sauvegarder leurs intérêts économiques et les accords qui s'en suivirent ?

Que l'on vienne après cela, proclamer l'indépendance des instances judiciaires vis-à-vis des autorités politiques en place a de quoi faire bondir ! Car si les « diplomates » irakiens impliqués dans cette « affaire » ont pu, pour l'instant, échapper aux autorités judiciaires françaises, alors qu'ils s'étaient rendus coupables d'une embuscade et d'un meurtre commis devant témoins en dépit des assurances données par l'ambassadeur d'Irak aux policiers français qui étaient intervenus à sa demande, c'est aux dirigeants de notre pays qu'il faut en demander raison.

Et s'ils se retranchent encore — comme l'a fait le garde des sceaux lui-même au cours d'une émission télévisée — derrière leur impuissance à contrevenir au principe de l'immunité diplomatique, la preuve est faite que cette même immunité autorise ceux qu'elle couvre à se rendre coupables en toute impunité de n'importe quel forfait allant jusqu'à la mort violente d'un citoyen français sur notre territoire.

LES FRAUDES AU BACCALAURÉAT

Plus de rumeurs que de tricheurs

Alors que les résultats du baccalauréat de l'enseignement secondaire sont progressivement annoncés académie par académie, certains candidats ne connaîtront leur sort qu'en septembre prochain. Il s'agit des « fraudeurs » pris sur le fait et déférés devant les sections disciplinaires des conseils d'université, qui ne siégeront qu'à la rentrée en raison des dates tardives du baccalauréat 1980. Chaque année, un ou deux cas de fraude spectaculaire sont signalés, comme à cette session le remplacement de deux candidats à Châlons-sur-Marne par deux étudiants (« le Monde » du 5 juillet). Toutefois, selon l'administration, la fraude reste fort limitée.

Le baccalauréat et les examens en général ont leur mythologie. Leurs légendes et leurs rumeurs. C'est de raison : seconde cérémonie d'ampleur après la rentrée scolaire, ne la surpassent-ils pas en petites peurs et grandes attentes ? Aussi, cette année comme les précédentes, le bruit a-t-il couru que la fraude sévissait un peu partout. Le baccalauréat — cet examen si vieux, dont le principe n'a guère changé depuis le décret du 17 mars 1808, qui l'institua, — aurait donc secrété sa propre « délinquance », tenace et irrévérencieuse, vaste pied de nez aux examinateurs tatillons et aux angoisses adolescentes...

Rumeurs démesurées, sans doute. Car, de deux choses l'une : ou la fraude ne s'est guère étendue, ou les multiples instances de contrôle hiérarchique sont totalement inefficaces. En fait ni dans les rectorats ni à la direction des lycées du ministère de l'éducation, on ne constate une recrudescence des fraudes. « *C'est un phénomène marginal*, dit M. Alain Dulot, responsable de la sous-direction des examens. *Chaque année on compte au maximum un ou deux cas par académie et une dizaine pour la région parisienne.* » Mlle Annick Tison, qui anime au ministère de l'éducation la « cellule bac », renchérit : « *La preuve du caractère second des fraudes, c'est que nous n'en avons jamais tenu de comptabilité nationale. Cela ne nous a jamais vraiment alarmé.* » Et si les mythes se nourrissent d'anecdotes, au ministère on en connaît peu : reste toutefoi le vague souvenir d'un vol de copie, il y a bien longtemps, au lycée français de Rabat, ou d'un candidat remplacé par un autre au début des années 70.

Impossible donc d'obtenir le chiffre global du nombre de fraudes découvertes chaque année. On se contentera d'une indication concernant les trois académies parisiennes (Paris, Créteil, Versailles) : sur à peu près quarante mille candidats au baccalauréat chaque année, douze en 1978 et six en 1979 ont été déférés pour fraude devant une section disciplinaire. « *Il y a très peu de fraude majeure* », commente M. Pierre Maurel, responsable de la division des examens et concours au rectorat de Paris. Ici, l'imagination ne serait pas au pouvoir. « *C'est le copiage qui est le plus fréquemment utilisé* », dit M. Maurel qui, néanmoins, rappelle « *pour le folklore* », ce candidat qui, « *il y a dix ou douze ans* », vint à l'épreuve le bras plâtré, dissimulant ainsi un émetteur-récepteur... Depuis, les « *instructions pour la surveillance des épreuves écrites* » alertent imperturbablement les enseignants des « *possibilités de fraude que la technique moderne offre aux candidats peu scrupuleux : [...] Il existe maintenant des postes miniaturisés plus difficiles encore à déceler* ». Et, au ministère de l'éducation, on ne cache pas une certaine inquiétude après l'introduction des calculatrices électroniques durant les épreuves : « *Certes, les machines programmables sont interdites*, dit Mlle Annick Tison, *mais, à terme, on aura beaucoup de mal à les différencier des autres...* »

Police des examens

Sévères et minutieuses, les instructions aux surveillants définissent une véritable « *police des examens* ». Il y est rappelé que les candidats doivent « *placer devant eux leur carte d'identité* », qu'ils doivent « *déposer cartables, livres, cahiers ou documents quelconques* » avant de composer, et qu'ils ne peuvent quitter la salle « *qu'une heure après la distribution des sujets* ». Vient ensuite la police proprement dite, avec son langage *ad hoc* : « *Si le flagrant délit est patent et sans contestation possible* [...], *saisir immédiatement la copie du candidat, son brouillon et toutes pièces à conviction (aide-mémoire, notes, etc.), lui faire rédiger si possible une déclaration dans laquelle il reconnaît avoir été pris en flagrant délit ; l'avertir qu'il est dès ce moment exclu de l'examen, le faire conduire au chef de centre et, dès la fin de l'épreuve, rédiger un rapport circonstancié, accompagné, s'il y a lieu, du plan de la salle.* »

Outre ces consignes, les rectorats fondent l'efficacité de la surveillance sur la nature des personnes qui l'exercent, à raison de deux pour vingt candidats. « *La question importante, c'est : qui surveille et si c'est volontairement ou non*, explique M. Maurel. *Que ce soient les professeurs est décisif à nos yeux. A la limite, c'est une obligation de service. D'ailleurs, ils y participent très franchement : le « bac » est encore un îlot, car il n'y a guère de secteur où les enseignants acceptent facilement d'assumer des tâches de surveillance.* »

Fixées par deux décrets, l'un du 21 juillet 1897, l'autre du 24 mars 1971, les peines qu'encourt le candidat fraudeur et maladroit sont lourdes : l'interdiction de subir tout examen universitaire ou de s'inscrirer dans un établissement d'enseignement supérieur public soit « *pour une durée maximum de cinq ans* », soit définitivement. Le baccalauréat constituant le premer grade universitaire, ces sanctions sont prises par la section disciplinaire du conseil d'université dont relève le centre d'examen. Elle « *doit convoquer l'intéressé, qui peut se faire accompagner de son défenseur* ». La dévalorisation du baccalauréat auprès des universitaires semblerait les inviter à la clémence : « *Un rectorat s'est plaint du peu de sévérité des enseignants du supérieur membres de la section disciplinaire*, raconte Mlle Annick Tison. *On les accuse de penser :* « Après tout, ce n'est » que le bac... » A Paris, les sanctions se situeraient en général entre un an et trois ans d'interdiction.

Il existe aussi une loi du 23 décembre 1901. Toujours en vigueur, elle précise que « *toute fraude commise dans les examens et les concours publics qui ont pour objet (...) l'acquisition d'un diplôme délivré par l'Etat constitue un délit* ». Les peines sont calculées en conséquence : emprisonnement d'un mois à trois ans, amende de 100 F à 10 000 F. *Dura lex, sed lex.* Heureusement peu appliquée, et somme toute vieillote.

EDWY PLENEL.

LES RÉSULTATS

Le nombre des admis progresse légèrement

Le ministère de l'éducation a publié, le 25 juillet, les résultats du baccalauréat 1980. On constate, cette année, une légère remontée du nombre des admis aux épreuves du baccalauréat de l'enseignement général : sur les 242 278 candidats présentés, 160 088 ont été reçus au terme des deux groupes d'épreuves, soit 66,1 % contre 65,8 % l'an dernier. Ces résultats restent cependant inférieurs à ceux des années précédentes, qui avoisinaient 68 %.

La progression du nombre d'admis concerne les séries scientifiques : elle est de 3,3 % en C (mathématiques et sciences physiques), 1,6 % en D (mathématiques et sciences de la nature), 2,9 % en D' (sciences agronomiques et technique). Dans les mêmes séries, le nombre des reçus avait diminué respectivement de 2,3 %, 2,8 % et 5,11 % en 1979. En revanche, le nombre d'admis continue de baisser dans les séries littéraires : de 1 % en A (philosophie-lettres) et de 3,3 % en B (économique et social).

On constate aussi une progression pour l'ensemble des baccalauréats de technicien, dont le nombre de candidats, qui ne cesse d'augmenter depuis sa création, est passé de 103 032 en 1979 à 106 431 en 1980.

Cette année, 63 188 d'entre eux ont été admis, soit 59,4 %, contre 61 587 l'an passé (58,6 %). Là non plus, cependant les résultats n'atteignent pas ceux de 1978 : 61,17 % des candidats avaient été reçus.

Voici les résultats communiqués par le ministère de l'éducation :

● *Série A (philosophie-lettres)* : 40 809 admis sur 62 779 présentés, soit 65 % (66,07 % en 1979).

● *Série B (économique et social)* : 31 860 admis sur 48 692 présentés, soit 65,4 % (68,7 % en 1979).

● *Série C (mathématiques et sciences physiques)* : 32 708 admis sur 45 073 présentés, soit 72,6 % (69,3 % en 1979).

● *Série D (mathématiques et sciences de la nature)* : 47 660 admis sur 75 115 présentés, soit 63,4 % (61,8 % en 1979).

● *Série D' (science agronomiques et technique)* : 1 293 admis sur 2 138 présentés, soit 60,5 % (57,6 % en 1979).

● *Série E (mathématiques et technique)* : 5 758 admis sur 8 481 présentés, soit 67,9 % (66,9 % en 1979).

TOTAL : 160 088 admis sur 242 278 présentés, soit 66,1 % (65,81 % en 1979).

Baccalauréats de technicien

● *Série F* - secteur industriel (séries F 1 à F 7 et F 9, F 10) : 19 496 admis sur 33 339 présentés, soit 58,4 % (58,8 % en 1979).

Sciences médico-sociales (F 8) : 6 970 admis sur 10 054 présentés, soit 69,3 % (66,3 % en 1979).

Musique (F 11 et F 11') : 265 admis sur 305 présentés, soit 86,8 % (91,2 % en 1979).

● *Série G (tertiaire)* : 36 009 admis sur 61 978 présentés, soit 58,09 % (59,18 % en 1979).

● *Série H (informatique)* : 448 admis sur 755 présentés, soit 59,3 % (60,3 % en 1979).

TOTAL : 63 188 admis sur 106 431 présentés, soit 59,4 % (58,6 % en 1979).

DES JEUNES PROVOQUENT DES INCIDENTS AVEC DES ESTIVANTS EN HAUTE-PROVENCE

Les chercheurs de bagarres

De notre envoyé spécial

Vinon-sur-Verdon (Var). — Le samedi soir à Vinon, avant le bal, une trentaine de jeunes, déserteurs de l'école et du travail, qui vivent exclusivement entre eux, se retrouvent devant la terrasse du café le Mistral. Le plus souvent, ils s'engouffrent dans les quelques voitures achetées par les plus âgés qui viennent, à dix-huit ans, d'obtenir leur permis : à vive allure, pour étonner les quelques adolescentes qui les accompagnent, ils vont de fête en fête, en quête de bagarres. « *La force physique*, explique M. Trouchard, un animateur qui vit parmi eux, *est la seule chose qui leur reste pour se prouver qu'ils existent.* »

Le 14 juillet, de jeunes Hollandais, très nombreux cette année en haute Provence, avaient été les plus forts. Cinq jours après, les jeunes venus de Vinon et de Manosque s'arment donc de couteaux et de manches de pioche, espérant trouver à Esparron-de-Verdon (Alpes-de-Haute-Provence), où a lieu une fête votive, « les Hollandais ». Ils rencontrent des Hollandaises et se font insistants. A la fin du bal, ils les suivent jusqu'au camping.

« Buchenwald »

Dans la nuit calme et douce de haute Provence, la violence éclate à 3 heures, sans motif précis, chez ces jeunes sevrés d'une bagarre et d'un flirt, et déçus sans doute cet été de ce « *manque d'ambiance* » qui, disent-ils, l'hiver est leur lot commun. Cinq tentes appartenant à des Hollandais, à des Belges et à des Allemands sont renversées et lacérées. Le lendemain, dix familles étrangères fuient ce « camping à la ferme », qui, depuis, est à nouveau complet.

Sont-ils xénophobes, ces vingt-quatre jeunes (1) interpellés le lendemain par les gendarmes ? « *Leur acte n'a aucune motivation*, explique l'animateur de Vinon, *sinon celle de se défouler* », ce que confirment quatre d'entre eux : « *Plus il y a de touristes, plus il y a de filles, plus il y a de vie.* » S'ils aiment le disco et « *tout ce qui bouge* », s'ils s'interrogent en riant sur leur dernier casse, s'ils se donnent des surnoms provocateurs — « *Buchenwald* », « *l'Inspecteur* », « *le Dormeur* », — ils n'ont rien contre les étrangers. N'y a-t-il pas plusieurs nord-africains dans leur bande ?

Des habitants de la région ont jugé, sans sévérité excessive, l'incident de samedi dernier. « *C'est regrettable*, dit simplement M. Jean Consolin, le maire (sans étiquette) d'Esparron. » « *Sont regrettables également*, poursuit un retraité, *tous ces étrangers qui se comportent ici en pays conquis, sans se soucier des propriétaires. Nous sommes complètement dépassés*, dit-il. *Les cinq gendarmes du canton, même renforcés par deux collègues et malgré leur bonne volonté, ne parviennent pas à assurer la sécurité des baignades et la fluidité du trafic.* »

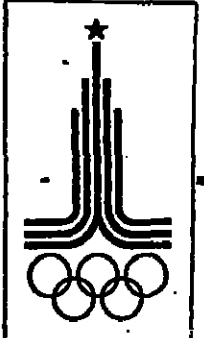
Dans de telles conditions, les abreuvoirs dans le Verdon, il est vrai, se remplissent de détritus. Les cinq lacs artificiels deviennent de véritables égouts et la forêt est menacée par les feux des campeurs, quelle que soit leur nationalité. « *Les Français, plus nombreux en août*, dit le maire, *feront comme les Allemands et les Hollandais.* »

On se méfie ici des « estrangers » au sens large : « *Il ne vient de la vallée du Rhône*, dit un dicton, que *le mistral et les impôts.* » Le Sud n'est pas mieux traité : Marseille, explique-t-on, n'envoie que des arracheurs de champignons sans scrupules ou des « truands ». La haute Provence ne veut pas vendre son âme à un tourisme dont ses agriculteurs attendent peu, à l'exception de la vente de quelques fromages de chèvre, de quelques sachets de lavande et de quelques pots de miel. Les terres agricoles n'ont pas été vendues, les négociations s'enlisent depuis huit ans entre E.D.F. et le syndicat mixte communal pour l'aménagement du lac de Sainte-Croix, la plus importante des pièces d'eau du Verdon. A Esparron, sur un terrain superbe qui domine le lac, le maire de cette commune de cent trente habitants a voulu, l'an dernier, créer un cimetière plutôt qu'un lotissement pour estivants dans l'été.

Qu'en pensent-ils, les intéressés ? « *Je viens depuis dix ans dans le sud de la France pour le soleil et parce que c'est moins loin que l'Espagne et l'Italie* », dit un Hollandais, père de deux enfants, un de ceux qui ont été attaqués le 19 juillet. Il a trouvé que les gendarmes étaient, à la suite de cet incident, « *très courtois* ». Mais il ne s'est fait, depuis dix ans qu'il passe ses vacances ici, aucun ami en France.

NICOLAS BEAU.

(1) Quatre d'entre eux ont été inculpés.



Les J.O. de Moscou

JUGE ET PARTIE

De notre envoyé spécial

Moscou. — Qu'un juge ait avantagé un sportif soviétique une fois, cela n'aurait pu être qu'un hasard. Mais quand cela se reproduit encore deux fois en deux jours, que faut-il en penser ? Quand les champions russes ne parviennent pas par leurs propres moyens à prendre le meilleur, les juges leur donnent-ils un petit coup de pouce, s'ils en ont l'opportunité ?

Les Mexicains n'étaient pas loin de le penser après que trois de leurs champions eurent fait les frais de la sévérité des juges. La première victime fut le plongeur Carlos Giron, qui pensait avoir remporté la médaille d'or du plongeon au tremplin de 3 mètres. Le Soviétique Alexandre Portnov prétendit, cependant, avoir été gêné par un sifflement dans le public et demanda l'autorisation de faire un essai supplémentaire. On le lui accorda. Cette ultime tentative lui permit d'améliorer sa note et de prendre le meilleur sur le Mexicain. Deux concurrents, l'un italien, l'autre allemand de l'Est, qui étaient également en bonne position pour le podium, n'obtinrent pas satisfaction. Les délégations du Mexique, d'Italie et de R.D.A. déposèrent des réclamations, et la remise des médailles dut être différée de quarante-huit heures.

Le lendemain, deux des trois meilleurs marcheurs mexicains, qui étaient favoris du 20 kilomètres, furent purement et simplement disqualifiés pour « allure irrégulière ». Domingo Colin ne dépassa pas les 10 kilomètres. Daniel Bautista, le recordman du monde de la distance, fut arrêté après le quinzième kilomètre alors qu'il venait de prendre une dizaine de mètres au Soviétique Anatoli Solonin. L'allure des Mexicains a toujours été un sujet de controverse. Le règlement veut que le marcheur ne soit jamais en suspension, autrement dit qu'au moins un de ses pieds soit en contact avec le sol. Le pas des Mexicains ne correspond pas tout à fait à cette définition. Ceux-ci avaient été avertis avant le départ de l'épreuve que les contrôleurs seraient très sévères : neuf concurrents sur trente-quatre ont été disqualifiés. La ficelle était-elle un peu trop grosse ? Toujours est-il qu'après une altercation entre les juges dans le car qui suivait les concurrents, Solonin fut à son tour arrêté.

Ni le plongeon ni la marche n'étant des épreuves « grand public », ces affaires firent surtout du tapage parmi les Mexicains, dont certains auraient souhaité marquer leur désapprobation en quittant Moscou. Avec les « tripatouillages » des juges dans la notation de la gymnastique féminine, il y eut encore jeudi soir, au stade Lénine, une « affaire Comaneci ». La belle Roumaine fut manifestement privée du titre au concours général. En dépit de la confusion créée par le calcul de sa dernière note, déterminante pour l'ordre sur le podium, l'ensemble de sa cotation correspondait au niveau de ses prestations, notamment au sol (9,7) et à la poutre (9,85).

En fait, ce furent les prestations des trois Soviétiques qui furent systématiquement surévaluées, permettant à Elena Davidova, qui commit le moins de fautes, de monter sur la plus haute marche. C'est une des conséquences inattendues du boycottage : les juges sont exclusivement de la nationalité des équipes engagées. Les Japonais et les Américains, qui habituellement arbitrent la querelle entre les Soviétiques et les Roumains, n'étaient pas là pour les départager. On a donc assisté à des votes de « blocs » pro ou anti-roumains.

Les finales par agrès en donnèrent, vendredi 25 juillet, une nouvelle illustration. Trop tendues pour atteindre la perfection, toutes les concurrentes commirent de petites fautes qui, selon l'inclinaison des juges, permirent de distribuer ces lots de consolation que sont les titres par appareils. Ainsi, Nelli Kim, qui a d'abord été volée aux barres asymétriques, reçut ensuite — à titre de consolation ? — un petit coup de pouce pour ses exercices au sol. Mais, comme elle aurait alors coiffé injustement Nadia Comaneci, la note de celle-ci fut réévaluée par le jury où figuraient cette fois une Britannique et une Suédoise.

Pareille gymnastique des notes n'a rien apporté à la gloire de ces deux jeunes femmes, qui ont le mieux maîtrisé leur discipline ces quatre dernières années. Dans les sports, où on ne peut pas faire abstraction de l'appréciation humaine, les juges devraient être systématiquement neutres. Il est regrettable que, prenant en compte les rivalités nationales, certains aient ainsi perturbé le bon déroulement de quelques compétitions.

ALAIN GIRAUDO.

Les frustrations de Leningrad

(De notre envoyé spécial.)

Leningrad. — « *Où allez-vous, citoyen ?* » La tournée des villes olympiques du nord — Leningrad et Tallin — commence à la gare de Moscou. Pour une fois cependant, le milicien qui garde l'entrée se contente d'apercevoir l'accréditation sans vérifier scrupuleusement que la photo correspond bien à l'individu. La gare vit à l'heure olympique, comme en témoignent non seulement les banderoles mais les nombreux policiers qui, sur le quai, surveillent les trains pour Leningrad, remplis presque exclusivement de touristes étrangers.

A Leningrad même, les Jeux sont moins présents qu'à Minsk, Kiev et Moscou. L'ancienne capitale de la Russie accueille un tournoi de football, mais seule la décoration des rues rappelle que la ville est aussi olympique. Les citadins vaquent tranquillement à leurs occupations, déambulant sur la perspective Nevski ou le long de la Neva et des canaux. Le sport est pour ce soir, avec le match Tchécoslovaquie-Nigéria qui remplira presque les soixante-dix mille places du stade Kirov.

Comme celles des autres cités olympiques, les autorités de Leningrad avaient décidé des mesures très strictes : la ville devait être fermée aux Soviétiques non résidents, la circulation limitée, les hôtels réservés aux touristes. Comme ailleurs, les foyers d'étudiants avaient été vidés plus tôt que les autres années pour loger quelques visiteurs. Les étudiants français à Leningrad ont été frappés au même titre que les autres, ce qui a amené les autorités françaises, sur la base d'une stricte réciprocité, à suspendre le protocole d'échange et à prier les étudiants soviétiques de quitter la France avant même la date de leurs examens.

Conséquence du boycottage ou pas, beaucoup de ces mesures n'ont pas été appliquées car les amateurs de football et les journalistes ne se sont pas précipités, provoquant un certain sentiment de frustration chez les Leningradois, qui s'étaient préparés avec soin pour les J.O. Les touristes semblent même, au dire des habitués, moins nombreux qu'en un été ordinaire, toutes les places ayant été réservées pour des touristes olympiques qui, finalement, ont fait faux bond. Leur consolation est de ne pas avoir entrepris de gros travaux spécialement pour les Jeux olympiques : la restauration des splendides palais conçus ou construits par Pierre le Grand suit son cours depuis des années.

Le journaliste français, espèce rare dans les parages, est accueilli à bras ouverts. On se met en quatre pour lui faciliter le travail, lui faire visiter la ville, lui procurer des billets pour le match du soir. Les spectateurs applaudissent à tout rompre quand les haut-parleurs annoncent que les nageuses soviétiques ont obtenu, à Moscou, les trois premières places du 200 mètres brasse, mais ils vibrent avec le même fair-play quand les footballeurs du Nigéria marquent un magnifique but. Ces derniers ont d'ailleurs créé la surprise en obtenant le match nul (1 à 1) face à la Tchécoslovaquie, l'équipe la plus forte du groupe jouant à Leningrad.

D. V.

ATHLÉTISME

Allan Wells au finish

De notre envoyé spécial

Moscou. — Il y eut en 1972, Borzov-la-science, dans ce superbe 100 mètres de la planification à Munich. Il y eut en 1976, Crawford-la-flèche, surprise de Montréal, un pied de nez trinitéen à l'« impérialisme » américain. Il y a désormais Allan Wells, le finish britannique, l'homme qui force les clichés. Belle course, très belle course.

Il faisait un temps affreux à Moscou, un temps à rêvasser, à lire les auteurs russes, à écouter le vent jouer dans les bouleaux, à regarder les gros nuages flirter avec les étoiles rouges des dômes du Kremlin. En somme, un temps à tout faire, sauf à courir ce 100 mètres olympique. Le stade Lénine, dans le halo des projecteurs et le claquement des mille drapeaux, avait l'allure d'un paquebot en rupture d'amarrage. Quelques-uns, parmi ces pur-sang que sont les sprinters, y avaient, sur la piste, déjà laissé leurs illusions en demi-finale. Ainsi, le fragile Italien Pietro Mennea, champion d'Europe, coureur de grand soleil, emporté comme une plume au vent de Moscou ; ainsi Donald Quarrie, le Jamaïcain, blessé à Munich, vice-champion à Montréal, homme des Tropiques et peut-être là, homme de la course olympique de trop.

Cette finale du 100 mètres ne pouvait guère s'ouvrir qu'à des coureurs tous temps, tous vents, tout tartan et, dans le lot des huit élus, ils n'étaient que trois de cette race-là. Le Bulgare Petar Petrov, costaud, bon démarreur, élève de l'école de l'Est, un « coureur frère » de Borzov en somme, mais de moindre envergure. Un Cubain, Silvio Leonard, véloce et léger, moulinant la piste à toute allure et en totale décontraction dans son maillot blanc ; enfin, l'inévitable Britannique — il y a toujours de l'Ecossais à redouter par grand vent — Allan Wells, coureur d'un format conséquent, type trois-quarts aile, solide à l'épreuve et d'un tempérament increvable.

Cinquante mètres, cinq secondes après le départ, ils n'étaient plus que deux : le Cubain et l'Anglais. Deux à s'ignorer totalement, deux à filer le long des bordures, puisque le sort les avait placés aux deux couloirs extrêmes. Un grand sprint n'y gagne jamais à ainsi reloger les meilleurs aux ailes, pour un affrontement à distance. C'est dans un côte-à-côte féroce que se lancent les défis et que s'établissent le plus souvent les records.

Chacun pour soi, la ligne pour tous. A deux secondes — 20 mètres de l'arrivée, — le Cubain avait gagné. Le centre de la course faisait le ventre mou et, seul sur son couloir, mais avec 50 centimètres de retard, Allan Wells tenait encore le cordon du poêle ; 50 centimètres en deux secondes, un défi pour bookmaker, du 20 contre 1 à Piccadilly un jour de finale de Cup. Allan Wells, lui, paria 1 contre 1 et gagna de 1 millimètre.

Revanche sur 200 mètres ?

Les photographes, les cameramen sont gens cruels qui jouent involontairement avec le bonheur des gens. A l'arrivée, l'homme filmé, l'homme photographié, le champion en somme, fut, pendant quelques minutes, le petit Cubain entouré comme un roi, acclamé par la colonie des siens, fort nombreuse à Moscou. Simple illusion d'optique. Allan Wells, un peu dépité, très inquiet, resta un moment immobile. Là-haut, sur les panneaux du stade, par un de ces miracles techniques devenus routiniers, la course allait être projetée au ralenti. Et ce ralenti-là fut formel : la poitrine britannique avait bien la première coupé le ruban. De l'avantage d'avoir du coffre.

Wells fit un tour d'honneur. Leonard s'écroula. Deux heures après, le malheureux Cubain, frappant du poing la table de la salle de conférences, dira : « *J'avais gagné aux 80 mètres. Et puis, j'ai fait des petites erreurs en fin de course. Dans un 200 mètres elles peuvent se rattraper. Dans un 100 mètres, elles se paient.* » Allan Wells, vingt-huit ans, un fameux gagneur, l'avait fait payer, et pour la première fois dans l'histoire des Jeux modernes, un Britannique gagnait la course reine. Au bénéfice de quelques absences, notamment celle de l'Américain James Sanford, numéro un du sprint mondial à l'heure actuelle ? C'est là une autre question. On sait simplement qu'il aurait fallu aux boycotteurs être diablement forts pour mettre à raison l'Ecossais et le Cubain. Et si le temps du vainqueur, 10 sec. 25, est, en chiffres absolus, le plus faible réalisé depuis quatre olympiades, notamment depuis le fameux et inégalé 9 sec. 9 de l'Américain Jim Hines, à Mexico en 1968, il faut souligner aussi que les conditions de la course ne furent jamais aussi mauvaises.

Les deux hommes se retrouveront sur 200 mètres. Voilà qui promet une féroce bataille et, pour peu que d'autres revanchards, Mennea en colère, Quarrie ressuscité, viennent s'y joindre, cette course là — malgré une absence réelle des maîtres américains — vaudra d'être vue et courue. On souhaiterait pareil bonheur au Français Hermann Panzo, qui eut déjà celui de participer à la finale du 100 mètres. Certes, il n'y fut pas le meilleur, battu par tous et terminant en 10 sec. 49. Hermann Panzo est un piètre démarreur et s'offre presque toujours le luxe d'un handicap. En finale olympique, laisser à ses adversaires 1,50 mètre d'avance au sortir de l'écurie revient à leur dire adieu.

Comme c'était dommage pour le Cubain Leonard. Il est vrai que les gens de La Havane eurent leur instant de triomphe au javelot féminin avec la belle Maria Colon. Cette Maria de Cuba, rieuse et sans complexe, devait assassiner le concours en envoyant, dès son premier essai, l'engin à 68,40 mètres. Il en aurait fallu un peu plus pour battre le record du monde — 70,08 mètres — établi hors contrôle, il y a quelques jours, par la Soviétique Biryulina. Il n'en fallut pas davantage pour mettre à la raison l'adversité musclée, notamment la Soviétique Saïda Gumba (67,76 mètres) et l'Allemande de l'Est, grenadier de la garde, Ute Hommola (66,56 mètres). Maria Colon en pleura de joie. Elle peut s'en retourner à La Havane. On l'y attend pour un triomphe.

Ce triomphe, le stade Lénine, un peu, beaucoup chauvin, l'a fait à l'un des siens, un jeune triple sauteur vaguement iconoclaste, Jaak Udmae.

Cet athlète à la mine triste, long comme un jour sans pain, se trouvait, dans ce concours, aux prises avec deux monstres sacrés : Viktor Saneiev, le beau Viktor, l'idole sportive de l'U.R.S.S., trois fois champion olympique, à Mexico, à Munich et à Montréal, et Joao de Oliveira, ce félin brésilien, recordman du monde (17,89 m.), mais toujours condamné aux places d'honneur. Le Brésilien voulait tant gagner. Mais il avait tout contre lui : le vent pour le gêner, la foule pour le siffler, les arbitres pour lui refuser quatre essais sur six. Joao a dû se résigner, avec 17,22 mètres, à n'être que troisième, battu par Jaak-le-désossé (17,35 m.) et coiffé à l'arrivée par l'insatiable Saneiev (17,24 m.) Et pourtant, il sut, battu, applaudir la foule, serrer la main des arbitres persécuteurs, prendre sa revanche.

C'était très beau. Et elle sera probablement très belle, cette finale du 800 mètres hommes, qui s'annonce féroce, entre les frères ennemis britanniques Sebastian Coe, le bavard, et Steve Ovett, le taciturne. Le Français José Marajo y a obtenu sa place pour 5 centièmes de seconde. Un peu comme il passe ici les douanes : après de rudes formalités.

PIERRE GEORGES.

LES ESTONIENS DÉÇUS

Tallin sans étrangers

De notre envoyé spécial

Tallin. — Si les conséquences du boycottage ne sont pas immédiatement perceptibles à Moscou, elles sautent aux yeux à Tallin. Une vingtaine d'équipes seulement sont engagées dans les régates (il n'y a pas de représentants français). Sur les trois cents journalistes attendus, la moitié seulement sont venus, moins que l'année dernière pour les régates baltiques. Les touristes sont peu nombreux. Le grand hôtel Viru, construit il y a près de dix ans par les Finlandais, paraît démesuré, alors qu'il devait être tout juste suffisant pour accueillir la presse et les hôtes de marque.

Un air scandinave

Dans les rues de la vieille ville, les étrangers sont rares, les passants sont des Estoniens ou des Russes et ils font leurs courses dans les magasins qui ont souvent conservé leur allure d'échoppes moyenâgeuses. La partie ancienne de la capitale de la République socialiste soviétique d'Estonie, enfermée dans ses remparts, a renoué avec son passé hanséatique. Les ruelles étroites et tortueuses qui montent de la place de l'hôtel de ville vers la tour du « Grand Hermann », qui domine la cité, ont été repavées. Les maisons, où pendent encore les enseignes d'autrefois, ont été repeintes dans des couleurs vives qui ont provoqué quelques protestations des architectes et des protecteurs des monuments. Mais, si l'aspect « maisons de papier » choque encore un peu, dans quelque temps les pluies et les vents de la mer auront effacé l'éclat des façades. Pour les aider dans la restauration des monuments, les Estoniens ont fait appel à des spécialistes berlinois qui ont acquis une grande expérience en la matière, à Varsovie et à Gdansk.

Ils ont fait de gros efforts pour accueillir dignement les J.O. et ils apparaissent comme les véritables victimes — impuissantes — de la campagne de boycottage. Enorme paquebot ancré dans le golfe de Tallin, à l'embouchure de la rivière Pirita, le complexe olympique semble s'être échoué là, bien qu'un orchestre qui accueille les voiliers rentrant au port et les baigneurs de la plage voisine mettent une note de gaieté. En venant de Moscou, on est plongé dans un autre monde, presque scandinave. Les cubes de béton sans charme du village olympique de Moscou ont cédé la place à des bâtiments en gradins genre Avoriaz surmontés d'une structure de verre et de métal rappelant la passerelle du commandant. Tout autour, des ponts-promenade permettent de passer du village au centre de presse et aux installations techniques destinées à l'entretien des voiliers.

Le projet est dû à une équipe de jeunes architectes estoniens et la réalisation à des entreprises locales aidées par quelques sociétés finlandaises. Le soin apporté aux finitions, le jeu des couleurs, le modernisme sage de l'architecture étonnent dans un pays où l'amour du travail bien fait n'est pas la chose la mieux partagée. L'ensemble a coûté une trentaine de millions de roubles, soit près de 200 millions de francs.

Les équipements électroniques servant à juger les courses et à transmettre les informations ont été fournis par I.B.M. avant que le président Carter ne décrète les mesures d'embargo, puis par la firme Sympta d'Allemagne fédérale. Les organisateurs des régates olympiques ont acheté des petites vedettes en Finlande et en ont loué une quinzaine d'autres en Suède avec leur équipe pour permettre aux journalistes et à quelques spectateurs choisis de suivre les courses au plus près.

Sans doute tous ces efforts n'ont-ils pas été vains, et les visiteurs profitent à Tallin d'une organisation particulièrement vigilante. Mais les Estoniens sont déçus. Ils attendaient de ces Jeux une multiplication des contacts avec les Occidentaux dont on voit débarquer chaque semaine, depuis des années déjà, quelques spécimens en la personne de Finlandais qui viennent à Tallin se consoler avec la vodka en raison de la prohibition régnant dans leur pays.

DANIEL VERNET.

A LA TÉLÉVISION

SAMEDI 26 JUILLET

- Cyclisme (en direct) : de 14 h. 55 à 16 h. 30 (A 2).
- Athlétisme (en direct) : de 16 h. 30 à 19 h. 15 (A 2).
- Natation (en direct) : de 17 h. 35 à 18 h. 35 (TF 1).
- Résumé de la semaine : de 17 h. à 17 h. 35 et de 18 h. 35 à 19 h. 15 (TF 1).
- Résumé de la journée : de 23 h. à 23 h. 50 (A 2).

DIMANCHE 27 JUILLET

- Athlétisme (en direct) : de 17 h. à 19 h. 30 (TF 1).
- Natation et athlétisme, en alternance (en direct) : de 17 h. 30 à 20 h. (A 2).
- Résumé de la journée : de 22 h. 30 à 0 h. (TF 1).

NATATION

L'ALLEMAND DE L'EST JORG WOITHE BAT LE RECORD D'EUROPE DU 100 MÈTRES NAGE LIBRE

L'Allemand de l'Est Jorg Woithe a battu, samedi 26 juillet, le record d'Europe du 100 mètres libre au cours des séries en 50 sec 49. Il détenait le précédent record en 50 sec 55. Le Français René Ecuyer s'est qualifié pour les demi-finales de cette épreuve en 52 sec 09.

LES RÉSULTATS

Athlétisme

JAVELOT DAMES

Finale. — 1. Maria Colon (Cuba), 68,40 mètres (nouveau record olympique) ; 2. Saida Gunba (U.R.S.S.), 67,76 m. ; 3. Ute Hommola (R.D.A.), 66,56 m. ; 4. U. Richter (R.D.A.), 66,54 m. ; 5. I. Vantcheva (Bulg.), 65,38 m. ; 6. T. Biryulina (U.R.S.S.), 65,08 m. ; 7. E. Zorgo-Raduly (Roum.), 64,09 m. ; 8. R. Fuchs (R.D.A.), 63,94 m.

100 METRES MESSIEURS

Finale. — 1. Allan Wells (G.-B.), 10 sec. 25 ; 2. Silvio Leonard (Cuba), 10 sec. 25 ; 3. Petar Petrov (Bulg.), 10 sec. 39 ; 4. Askinin (U.R.S.S.), 10 sec. 42 ; 5. O. Lara (Cuba), 10 sec. 43 ; 6. V. Muravyov (U.R.S.S.), 10 sec. 44 ; 7. M. Woronin (Pol.), 10 sec. 46 ; 8. Panzo (Fr.), 10 sec. 49.

TRIPLE SAUT

Finale. — 1. Jaak Uudmae (U.R.S.S.), 17,35 mètres ; 2. Viktor Saneiev (U.R.S.S.), 17,24 m. ; 3. Joao Carlos de Oliveira (Brésil), 17,22 m. ; 4. K. Connor (G.-B.), 16,87 m. ; 5. I. Campbell (Austr.), 16,72 m. ; 6. A. Tchotchev (U.R.S.S.), 16,56 m. ; 7. B. Bakosi (Hong.), 16,47 m. ; 8. K. Lorraway (Austr.), 16,44 m.

● Le Français Christian Valétudie a abandonné au cours de la finale du triple saut.

● Avec un temps de 1 min. 47 sec. 3, le Français José Marajo s'est qualifié pour la finale du 800 mètres. En revanche, Roger Milhau (1 min. 48 sec. 1) et Philippe Dupont (1 min. 49 sec. 7) ont été éliminés.

● Sur 400 mètres, la Française Sophie Malbranque (53 sec. 46) a été éliminée en série.

● Sur 100 mètres, les Françaises Chantal Rega (11 sec. 4), Emma Sulter (11 sec. 48) et Laurence Beckles (11 sec. 54) se sont qualifiées pour les demi-finales.

Cyclisme

● Vainqueur en trois manches du Tchécoslovaque A. Tkac, champion olympique à Montréal, le Français Yavé Cahard s'est qualifié pour la finale du tournoi de vitesse.

● En quarts de finale du tournoi de poursuite par équipes, la France (4 min. 18 sec. 58) a été éliminée par l'Italie (4 min. 18 sec. 27).

Escrime

SABRE

Finale. — 1. Viktor Krovopuskov (U.R.S.S.), 4 victoires ; 2. Mikhail Burtsev (U.R.S.S.), 4 vict. ; 3. Imre Gedovari (Hongr.), 3 vict. ; 4. V. Etropolski (Bulg.), 2 vict. ; 5. K. Etropolski (Bulg.), 2 vict. ; 6. M. Maffei (It.), 1 vict.

● En battant la Hongrie et Cuba sur le même score de 10 victoires à 6, l'équipe de France de fleuret masculin s'est qualifiée pour les demi-finales du tournoi par équipes.

Gymnastique

FINALE PAR APPAREIL

DAMES

Poutre. — 1. Nadia Comaneci (Roum.) ; 2. Elena Davidova (U.R.S.S.) ; 3. Natalia Chaposhnikova (U.R.S.S.), etc.

Exercices au sol. — 1. Nadia Comaneci (Roum.) et Nelly Kim (U.R.S.S.) ; 3. Maxi Gnauck (R.D.A.) et Natalia Chaposhnikova (U.R.S.S.), etc.

Saut de cheval. — 1. Natalia Chaposhnikova (U.R.S.S.) ; 2. Steffi Kraker (R.D.A.) ; 3. Melita Ruhn (Roum.), etc.

Barres asymétriques. — 1. Maxi Gnauck (R.D.A.) ; 2. Emilia Eberle (Roum.) ; 3. Steffi Kraker (R.D.A.), Melita Ruhn (Roum.) et Mariz Filatova (U.R.S.S.), etc.

MESSIEURS

Exercices au sol. — 1. Roland Bruckner (R.D.A.) ; 2. Nikolai Andrianov (U.R.S.S.) ; 3. Alexandre Ditiatin (U.R.S.S.), etc.

Cheval d'arçons. — 1. Zoltan Magyar (Hong.) ; 2. Alexandre Ditiatin (U.R.S.S.) ; 3. Michael Nikolay (R.D.A.), etc.

Anneaux. — 1. Alexandre Ditiatin (U.R.S.S.) ; 2. Alexandre Tkatchev (U.R.S.S.) ; 3. Jiri Tabak (Tchéc.), etc.

Saut de cheval. — 1. Nikolai Andrianov (U.R.S.S.) ; 2. Alexandre Ditiatin (U.R.S.S.) ; 3. Roland Bruckner (R.D.A.), etc.

Barres parallèles. — 1. Alexandre Tkatchev (U.R.S.S.) ; 2. Alexandre Ditiatin (U.R.S.S.) ; 3. Roland Bruckner (R.D.A.), etc.

Tir

PISTOLET TIR RAPIDE

Classement final. — 1. Corneliu Ion (Roum.), 596 points ; 2. Jurgen Wiefel (R.D.A.), 596 pts ; 3. Gerhard Petritsch (Autr.), 596 pts.





MOSCO

LES PEI...

finish

Le Monde

culture

FESTIVALS

A AIX

LA DANSE EST L'AFFAIRE DE TOUS

En 1977, le comité officiel des fêtes inaugurait une expérience de danse dans la rue, étalée sur trois journées. Cet été, Aix se place dans le peloton de tête des manifestations chorégraphiques, avec un programme intelligemment modulé de démonstrations publiques et de recherche contemporaine, étayé par quelques soirées classiques.

La « danse à Aix » n'est pas un festival, mais l'épanouissement d'une action menée en profondeur avec l'appui des pouvoirs publics pour sensibiliser la population et associer les jeunes compagnies de la région à l'essor général de la danse en France (1).

Une commission a été créée au sein du comité des fêtes. Active et efficace, elle a préparé cette manifestation tout au long de l'année par des rencontres, des ateliers dans les locaux du boulevard Carnot : trois week-ends cet hiver sur le thème du mouvement lié au graphisme, des animations avec le concours des écoles de danse dans le contexte de l'année Frédéric-Mistral, des interventions en milieu scolaire et dans les foyers de jeunes travailleurs, une semaine de films sur la danse avec débats. Les stages aussi commencent à s'organiser. Andy Degroat en dirigera un du 25 septembre au 10 octobre avec un spectacle à la clé. Suzan Buirge viendra animer des ateliers en mai, tandis que Leone Mail, inspecteur de la danse au ministère de la culture, assure à la salle des fêtes, jusqu'au 2 août, une session de recyclage pédagogique à l'usage des professeurs de conservatoire. Ainsi, peu à peu, à Aix comme à La Rochelle ou à Rennes, s'instaure un climat propice à l'activité chorégraphique.

Des badauds sur scène

La « danse à Aix » a eu lieu du 15 au 26 juillet. Partant du principe qu'elle est l'affaire de tous, les responsables ont exigé de toutes les troupes invitées qu'elles assurent avant le spectacle des démonstrations publiques dans la zone piétonne. Elles sont présentées chaque matin à l'heure du marché et le soir, de 5 à 7. Le dialogue s'engage avec plus ou moins de bonheur, mais certaines troupes obtiennent un véritable succès, comme le Folkwang Tanz Studio, qui a réussi à faire monter des badauds sur scène pour participer aux exercices, ou Alejandro Witzman Anaya, qui a créé impromptu place d'Albera une chorégraphie selon les indications du public.

On se presse autour des podiums. On se retrouve le soir au parc Jourdan, où un dispositif de mille quatre cents places en gradins a été aménagé en plein air. L'entrée est libre, l'atmosphère bon enfant, et, si quelques réflexions sottes partent encore des places réservées, l'ensemble des spectateurs manifestent une curiosité gaie et une grande attention. C'est d'autant plus encourageant que le programme ne fait aucune concession à la facilité. Il sacrifie avec éclectisme à l'expressionnisme allemand, à la *post-modern dance* et aux diverses tendances de la jeune chorégraphie française.

En prélude, une journée non-stop a été consacrée aux danseurs de la région. On a retrouvé Muances, un groupe riche en possibilités, mais qui n'a pas de langage personnel et se complait sur le plan de la musique comme de la danse à des images stéréotypées. Istuor est composé de trois filles de formation différente qui bougent avec une aisance naturelle et le sens de l'espace. Une soirée entière a été donnée à Odile Duboc, découverte l'an dernier à Avignon. La chorégraphe a très bien assimilé le style répétitif et le mouvement minimal, mais son ballet *Félicien peintre* pèche par timidité et nonchalance. Le gestuel tombe dans la gratuité malgré une musique sensible de Georges Appaix, et la relation danse-peinture suggérée par le titre n'est pas exploitée.

Le Fokwang Tanz Studio d'Essen se réclame de l'héritage de Mary Wigman. Une technique solide lui permet un jeu théâtral varié, allant du réalisme pathétique de Marlien Breuker lauréate du concours de Nyons 1979) à la contestation agressive de Suzan Linke, qui dénonce le conditionnement de la société sur un fond de baignoires et de chasses d'eau.

Au château du Tholonet

La compagnie d'Andy Degroat a fait partie des trois grands spectacles payants programmés au château du Tholonet. Malgré l'absence désinvolte du chorégraphe, les danseurs ont impressionné et parfois déconcerté par la variété de leurs trajectoires et la richesse d'une création toujours ouverte sur de nouvelles possibilités. Ils sont venus opportunément rappeler que le mouvement abstrait suppose une constante production d'énergie.

La danse classique a drainé la foule aixoise vers le Tholonet. Etait-ce la perspective de vacances proches ? Le Ballet du Rhin n'a pas paru au mieux de sa forme. Une reprise en main s'impose pour une troupe qui a l'avantage de comporter des éléments jeunes et doués. La comparaison a joué en faveur des danseurs de l'Opéra de Paris, regroupés autour de Cyril Atanassof et de Noëlla Pontois. Monique Loudières, Jennifer Goubé, Elisabeth Platel, Olivier Patey et Fabrice Bourgeois ont mis en évidence des qualités d'équilibre et d'élévation dans un programme bien banal cependant, une suite de pas de deux ou de trois comme il est encore de bon ton d'en produire dans les galas. Et ne parlons pas d'une bande-son exécrable.

Après deux programmes réservés aux jeunes chorégraphes français et un spectacle du Centre national de danse contemporaine d'Angers, la « danse à Aix » s'achève, samedi 26 juillet, avec la participation de danseurs américains regroupés autour du Grand Union d'Yvonne Rainer dans les années 70.

MARCELLE MICHEL.

(1) La « Danse à Aix » est subventionnée par la ville, qui a porté sa contribution pour l'année en cours à 72 000 F, par le ministère de la culture, 2 000 F, l'ONDA 30 000 F, les affaires étrangères, 5 000 F, la région, 3 000 F, et jeunesse et sports, 10 000 F.

■ RECTIFICATIF. — Il y a eu deux erreurs de transmission dans l'article de Gérard Condé sur « Attitudes », spectacle présenté à Avignon (« le Monde » du 26 juillet). Il fallait lire dans le troisième paragraphe : « Une partie de la dialectique... ne reste pas seulement au niveau de l'intention » (au lieu de « n'en reste pas moins »). Et, au dernier paragraphe : « brisures » (et non « grisures »).

A AVIGNON

« La Double Inconstance » par la Comédie-Française

Jean-Luc Boutté a fait la mise en scène, secondé par Philippe Kerbrat, décorateur et couturier. Les acteurs évoluent sur un carré de sable blanc, au centre de la cour. Ils sont entourés des quatre côtés par les gradins du public. Jean-Luc Boutté maîtrise peu les inconvénients de ce dispositif : acteurs jouant de dos, voix qui échappent, mouvements tournants compliqués des comédiens pour changer de temps en temps d'axe par rapport à telle ou telle fraction du public.

Pourquoi ce sol de sable blanc pur, lumineux, libre, alors que le lieu de l'action est un château pas clair du tout où l'on séquestre des innocents sous la garde de nombreux policiers ?

Le premier de ces innocents est une innocente, Silvia, que le prince a fait kidnapper dans son village pour l'épouser de force. Elle fait la grève de la faim. Marivaux lui a écrit un rôle riche, changeant : il était amoureux de l'actrice Gianetta Penozzi. Pourquoi Jean-Luc Boutté a-t-il demandé à Dominique Constanza de réduire cette Silvia à une péronnelle pointue, sèche, qui dévide ses phrases sur les mêmes trois notes de ritournelle aigre ?

L'autre innocent est Arlequin, le fiancé de Silvia. Marivaux lui donne beaucoup de choses à dire. Arlequin, c'est la lutte contre l'abus du pouvoir, une alliance de fraîcheur et d'intelligence dialectique. Pourquoi avoir demandé à Patrice Kerbrat de jouer Arlequin d'une façon si vague, si traditionnelle, tout d'un ton, sans cachet particulier, sans vraie recherche ni invention ?

Toute l'intrigue de *La Double Insonstance* est conduite par une femme meneuse de jeu, Flaminia, dont les documents n'ont pas permis encore de comprendre si Marivaux voyait en elle une servante du château ou une dame de la cour. Une autre chose reste obscure au sujet de cette Flaminia. Il semble que le prince éprouve un vif chagrin de sa part et Marivaux ne dit pas lequel. Flaminia est la protagoniste majeure que le jeune Arlequin va bientôt aimer et épouser.

Pourquoi avoir fait interpréter Flaminia par Françoise Seigner qui se présente plutôt sous les apparences de la « marraine-gâteaux » d'Arlequin ? Cela crée une obscurité inutile. Pourquoi avoir demandé à Françoise Seigner d'interpréter ce rôle sur le seul ton d'un vérisme émouvant ? Cela ne convient pas, car le spectateur sent bien que cette pièce de Marivaux est un prodige d'artifices, de conventions et de mensonges. Le vérisme mélodramatique de Françoise Seigner arrive là dedans avec des sabots ; il écrase tout.

Plus accessible sont les interprétations de Jean-Paul Roussillon, remarquable chef barbouze, grand acteur inspiré et réfléchi, de Richard Fontana, prince mystérieux, fascisant, de François Chaumette, courtisan pervers.

Pourquoi les costumes sont-ils si compliqués avec plein de pièces rapportées ou rattachées et si mal coupés, avec plein de plis qui tirent dans le dos, et si vilains de couleur, avec notamment une dominante vert-de-gris d'une étrange toile caoutchoutée genre imperméable de militaire motocycliste ?

Que dire donc de cette *Double Inconstance* et comment en rendre compte tant elle est peu « envisageable », tant elle suscite de questions auxquelles la mise en scène et le jeu n'apportent pas de réponses ?

MICHEL COURNOT.

Clés pour Bayreuth

(Suite de la première page.)

Ce « Ring » cependant, ne périra pas entièrement, comme ce fut le cas, malheureusement, des mises en scène de Wieland Wagner, car il a été filmé (« le Crépuscule des dieux » l'an passé, les trois autres drames au début de ce mois) et, même si la fixation d'une mise en scène de théâtre est une coupe dans un élan vital qui le fige et à la longue le stérilise, ces films étendront au loin le retentissement et la fécondité de cette prodigieuse recréation.

Un autre témoignage demeurera, un livre qui avivera les souvenirs des « pèlerins » et permettra aux téléspectateurs de se préparer à recevoir les films, mais davantage restera comme l'histoire exemplaire de la genèse d'une œuvre, et deviendra sans doute un classique. Car la parole, le texte agissent plus longtemps que les images.

Celles-là sont présentes, en abondance bien entendu (deux cent cinquante photos en noir et en couleurs), fort belles en général, rappel et contrepoint obligés, sans quoi le texte sombrerait rapidement dans l'abstraction. Mais elles ne sortent de leur immobilité que par le dynamisme des paroles de Boulez, Chéreau, Peduzzi et Schmidt, « forcés » par la ténacité et la patience inépuisables de Sylvie de Nussac, à revivre leur cheminement intérieur, « non seulement leur travail concret au fil des jours, mais ce qu'ils pouvaient ressaisir du mystérieux pourquoi de ce travail », en des pages à base d'interviews, mais parfaitement écrites et achevées.

Ce ne dut pas être trop difficile avec Pierre Boulez, dont l'esprit clair et perçant domine et juge au moment même où il agit. Il ne s'est pas trompé en conseillant à Wolfgang Wagner de prendre Patrice Chéreau dont pourtant, à l'époque, il n'avait vu aucun spectacle...

D'emblée, il a parlé avec ce dernier « de la relation entre le mythe intemporel et l'idéologie relevant du dix-neuvième siècle, l'intéressant étant à [ses] yeux ce va-et-vient instable de Wagner entre l'époque à laquelle il appartient et le passé mythologique au moyen duquel il tente de s'en éloigner ». « Nous avons très vite choisi, dit-il, de laisser en évidence les contradictions » plutôt que de « tâcher de camoufler ces antinomies. »

L'autre idée centrale étant qu'« on ne peut interpréter profondément le passé qu'à partir du présent, au filtre d'une pensée véritablement actuelle », tout est dit ; à partir de là, il ne reste qu'à construire.

L'imagination créatrice

Avec Patrice Chéreau, on entre dans le monde d'une fantastique création, d'un corps-à-corps avec l'œuvre de Wagner « que je ne connaissais pas », dit-il, « que je ne soupçonnais pas », où l'on voit comment peu à peu l'œuvre s'enracine en lui, par quels points d'accrochage. Siegfried : « Où était le héros qu'on m'avait promis ? ; quel était ce libérateur de l'humanité qui ne libérait rien ? ». Wotan : « Pour quelle cause et dans quel but se bat-il ? Sans parvenir à le nommer, je commençais à soupçonner un mensonge » ; l'annonce de la mort dans « la Walkyrie » : « C'est le point tournant dans l'œuvre où Brunhilde fait l'expérience du malheur, de la souffrance, et découvre la liberté, non la caricature de liberté de Wotan. »

Autour de ces intuitions profondes, on voit alors se déchaîner l'imagination créatrice dont Chéreau décrit le mécanisme dans un paragraphe étonnant (page 54) et qu'il va revivre à travers le récit foisonnant de ces deux années de préparation, de ses luttes, de ses paniques, mais aussi de cette montée invincible d'un spectacle qui finira par subjuguer jusqu'à ses détracteurs.

On sera particulièrement attentif à ce que dit Chéreau en réponse au reproche qui lui était fait (et ici même) de tomber trop souvent dans l'anecdote. Il s'agissait pour lui de tout autre chose, de nourrir son spectacle avec des allégories (comme François Regnault l'analyse très finement ailleurs). « Il m'a semblé, dit Chéreau, qu'on pouvait maintenant (après Wieland Wagner) réinterpréter cette matière théâtrale dans le sens d'une plus grande figuration qui n'hésiterait pas devant l'apparent hétéroclite de la scène wagnérienne charriant le détail avec l'idée générale, et chercher dans ces heurts, ces singularités et ce concret permanent le rêve de l'œuvre » ; donc, « ne pas vider Wagner de ses accessoires de théâtre par une trop grande volonté d'atteindre à l'universel, mais atteindre l'universel et la dimension métaphysique de l'œuvre par les singularités, par les accessoires, par la fantasmagorie du théâtre. »

L'intérêt exceptionnel de ce livre est de nous remettre ainsi les clefs de lecture d'un spectacle fascinant, mais difficile à saisir d'emblée, données par les auteurs eux-mêmes, parmi lesquels on n'omettra pas de citer Richard Peduzzi et Jacques Schmidt aux contributions plus brèves mais non moins excellentes.

Cet ouvrage magistral fait un peu pâlir un gros livre d'Elisabeth Bouillon paru dans le même temps. Celui-ci est pourtant, à son niveau, complémentaire du précédent en ce qu'il reconstitue par une profusion de descriptions, d'interviews, d'articles, de synthèses esthétiques dues à des observateurs extérieurs, tout l'environnement tumultueux de cet événement considérable.

Signalons aussi un numéro spécial, plus ancien, de la revue « Obliques » sur Wagner, qui contient près de soixante-dix documents, études, essais, d'hier et d'aujourd'hui, inédits ou non, dans les genres les plus divers, propres à apaiser la faim de wagnériens un peu boulimiques. Chacun y trouvera son bien.

JACQUES LONCHAMPT.

★ P. Boulez, P. Chéreau, R. Peduzzi, J. Schmidt : *Histoire d'un Ring, Bayreuth 1976-1980*, avec la collaboration de Sylvie de Nussac et des textes de Fr. Regnault (Ed. Robert Laffont, coll. « Diapason » ; un volume illustré de 256 p., 24 × 30, relié).

★ Elisabeth Bouillon : *le Ring à Bayreuth. La Tétralogie du centenaire* (Ed. Fayard, 324 p., avec 64 photos en noir).

★ *Richard Wagner*, numéro spécial dirigé par Yvonne Caroutch (revue *Obliques*, 320 p., 21 × 27, abondamment illustré en noir : B P 1, les Pilles, 26110 Nyons)

CINÉMA

LES COMMUNISTES ET « MON ONCLE D'AMÉRIQUE »

Que faire d'Henri Laborit ?

Le film d'Alain Resnais, *Mon oncle d'Amérique*, inspiré par les thèses du biologiste Henri Laborit, provoque depuis sa sortie un débat dans la presse communiste. L'entretien accordé par le réalisateur à François Maurin, critique cinématographique de *l'Humanité*, et paru dans ce journal le 21 mai, avait suscité des réactions de lecteurs, les unes favorables, les autres défavorables, non tant au film qu'aux implications philosophiques des thèses qu'il illustre. M. Lucien Sève, membre du comité central du P.C.F., avait publié, dans l'hebdomadaire *Révolution* daté 20-26 juin, un article qui avait été suivi d'un débat dans le numéro daté 27 juin-3 juillet. *Révolution* publie cette semaine (numéro daté 25-31 juillet) d'importants extraits de quatre lettres de lecteurs (dont une de M. Pierre Li, ancien journaliste à *l'Humanité*, qui avait donné sa démission en décembre dernier).

M. Jean-Pierre Labrousse, de Rennes, écrit par exemple : « *Quand Laborit étudie les effets d'une situation sur l'organisme humain, il constate seulement que cet organisme ne peut supporter n'importe quelle situation. Il ne peut supporter longtemps, par exemple, la carence alimentaire, mais aussi les angoisses, les peurs trop fortes qui peuvent conduire au suicide et à l'état de choc. Pour lui notre constitution biologique est le cadre de notre comportement en même temps qu'une caisse de résonance de la situation. Cette constitution ne joue aucun rôle moteur dans l'histoire, sauf qu'elle oblige à un certain type d'activité pour la maintenir en vie et signale qu'elle ne peut tout supporter. Laborit affirme simplement que l'espèce humaine cherche à se faire plaisir. Il se plaint que pour l'instant elle n'y soit pas encore parvenue. Les marxistes doivent discuter avec lui des conditions de ce bien-être et réserver à l'école primaire les réflexions sur les rôles respectifs de l'histoire et de la géographie.* »

M. Sève répond en premier lieu à la question du caractère scientifique des thèses de M. Laborit. Il estime que ces thèses relèvent d'un « biologisme », qui, dit-il, « *s'exprime dans la croyance enracinée que des expériences sur* le comportement des rats *nous éclairent sur la* biographie des hommes *comme s'il n'y avait des uns aux autres qu'un changement de « complexité »*. »

L'auteur de *Marxisme et théorie de la personnalité* se prononce ensuite sur l'attitude que doivent adopter les communistes face aux idées que formule M. Laborit. Il écrit : « *Dans le cas de Laborit, ce que j'ai mis en cause dans mon article, ce que nous avons à mettre en cause — nous, c'est-à-dire dans le cas de* Révolution *(qui n'est pas l'hebdomadaire du comité central) non pas le parti en tant que tel, mais les communistes, qui s'efforcent, avec leurs différences d'être marxistes ensemble, — est-ce la valeur de ses travaux sur l'anatomie fonctionnelle de l'hypothalamus ou le contrôle nerveux central des sécrétions hypophysaires ? Ses conceptions quant à la genèse de l'ulcère de l'estomac ou de l'hypertension artérielle ? Ou même la vraisemblance des explications qu'il avance sur telle ou telle réaction comportementale ? Pas du tout. Mais lorsqu'il extrapole de la biologie à la biographie et à l'histoire, théorise sur la lutte des classes, le capitalisme et le socialisme, nous explique à la fin du film de Resnais — pendant un long travelling sur un paysage de désolation urbaine — que tant qu'on n'aura pas diffusé largement les connaissances sur le fonctionnement du cerveau il y a peu de chance que quelque chose change en ce monde, alors nous avons le droit de dire que cela n'a rien à voir avec la biologie et la médecine expérimentales, et qu'il s'agit là non pas d'affirmations de caractère scientifique mais d'une philosophie historique que nous contestons radicalement.* »

JAZZ

Joe Lee Wilson à la Chapelle des Lombards

Chanteur « à voix », comme pouvait l'être Jimmy Rushing, Joe Lee Wilson est aussi un chanteur de répertoire et d'improvisation — comme Babs Gonzales, au fond. Ces références à deux disparus de l'art vocal noir, et disparus il n'y a pas si longtemps, pour situer dans sa tradition un « chanteur » ou un vocaliste, on ne sait trop comment dire — bref, *Un chanteur de jazz* (pour reprendre le titre du premier film parlant de l'histoire du cinéma) qu'on a commencé d'un peu connaître avec Archie Shepp (*Attica Blues*).

Curieusement, Joe Lee Wilson a épousé la ligne des expériences libertaires : il n'était pourtant pas si facile de chanter, dans les années 70, tant la liberté d'improviser s'accommode mal de mélodies intangibles, d'harmonies régulières et de paroles fixes. On invente d'autres mots alors, ou des cris. Mais la chanson éclipsée reste pour cela un conservatoire précieux. Elle ne participe que de loin à la révolution des formes, peut-être, mais elle suit. Elle entérine. Et quand son heure revient, on sait cette heure irremplaçable.

On a donc vu Joe Lee Wilson avec Shepp, avec Sam Rivers et avec tous les boutefeux de l'improvisation jubilante. On sait même qu'il a tenu sa place dans la floraison de clubs à New-York (à partir de 1976), dans ces « petites maisons » du jazz, avec son local, le *Ladie's Fort*, à deux pas du *Rivbea* de Sam Rivers.

Et c'est bien là qu'il a donné le branle actuel à sa carrière. Entamée près de Sonny Rollins ou de Miles Davis (Joe Lee Wilson est né en 1935 en Oklahoma), elle se poursuit aujourd'hui — phénomène unique — en quartet.

Il est vrai que son timbre et son phrasé l'apparentent aux grands saxophonistes. Il leur rend d'ailleurs ce qu'ils lui ont prêté : scandant le nom et les syllabes du nom de John Coltrane sur les mesures de *Naima*, ou improvisant librement comme un instrumentiste sur *Milestone*. Il leur paye ce tribut en vocaliste beaucoup plus audacieux qu'un simple chanteur — plus aventureux en tout cas qu'un chanteur « accompagné » — quand il dialogue avec l'excellent Bill Saxton, l'homme au chapeau et au saxophone ténor dont l'ombre sur la pierre nue évoque toutes les ombres du jazz.

Son groupe sonne alors comme un groupe instrumental où la voix prendrait une part égale, s'envole et s'absente, se retranche ou renouvelle, pour mériter bien enfin du nom qu'ils se sont donné : *The Joys of Jazz*.

A l'image des grandes chanteuses (Sarah Vaughan ou Betty Carter) et des grands vocalistes, Joe Lee Wilson célèbre en morceaux soigneusement choisis toute une histoire écoutée aux portes de la légende : celle du jazz.

FRANCIS MARMANDE.

★ La Chapelle des Lombards, 20 h. 30.

Mort du comédien et chanteur soviétique Vladimir Vissotski

Le comédien et chanteur soviétique Vladimir Vissotski est mort à Moscou, d'une crise cardiaque, dans la nuit du 24 au 25 juillet, à l'âge de quarante-trois ans (nos dernières éditions du 26 juillet).

Vladimir Vissotski — Valodia pour ses amis — était sans doute l'acteur de théâtre et de cinéma, le chanteur le plus connu en U.R.S.S. car sa popularité s'étendait à toutes les couches du public. Il était né en 1937 et était marié depuis dix ans à l'actrice française d'origine russe Marina Vlady. Depuis quelques années, il jouait au théâtre de Taganka à Moscou. Avec le metteur en scène d'avant-garde Youri Lioubimov, il a été Hamlet, Galilé, le chah Belzemoth dans le Maître et Marguerite, *de Boulgakov... Ses chansons illustraient souvent les spectacles de la Taganka. Il chantait encore pour* la Maison du quai, *de Trifonov (*le Monde *du 9 juillet), mais son dernier succès, il l'avait obtenu à la télévision dans un feuilleton policier :* Il ne faut pas déplacer le lieu du rendez-vous, *tiré d'un fait divers réel.*

Pour se dédouaner auprès des autorités, Vissotski avait enregistré quelques chansons très « réalistes socialistes » à la gloire des alpinistes, des géologues soviétiques... Mais il devait sa popularité à un autre réalisme, plus dur et plus ironique, qui décrivait les conditions de vie dans les camps — où il avait été interné encore adolescent, — dans les asiles psychiatriques quand on n'est pas fou.

Seul, un petit 45 tours de ses chansons a été officiellement publié en U.R.S.S., mais des enregistrements sur cassette de ses disques faits en Occident circulent de main en main, et ses récitals dans les clubs et les maisons de la culture connaissaient toujours un énorme succès. Il chantait de sa voix rauque, profonde, déjà abîmée par l'alcool mais qui appartenait à son personnage cruel et tendre pour ses amis jusqu'aux petites heures du matin. Son dernier 33 tours, sorti à Paris l'année dernière, est composé de chansons françaises écrites pour lui par Maxime Lejorestier.

Vladimir Vissotski était le représentant d'une génération de chanteurs engagés, avec Alexandre Galitch, mort en émigration à Paris il y a deux ans, et Boulat Okoudjava qui n'a rien enregistré depuis plusieurs années.

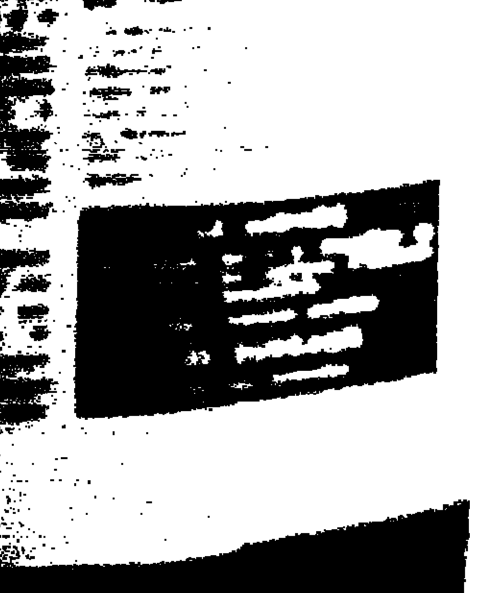
DANIEL VERNET.

PETITES NOUVELLES

■ Deux bourses annuelles d'aide à la création musicale ont été attribuées par le ministère de la culture et de la communication à Michael Levinas et Emmanuel Nunes. Chacune de ces bourses est d'un montant de 80 000 francs. Des bourses de recherche, de 8 000 à 40 000 francs, ont été accordées à treize musiciens.

■ Le prix des vingt et unièmes Rencontres cinématographiques de Prades, décerné par le public, a été attribué au film « Hazal, la mariée aux yeux de biche », du jeune réalisateur turc Ali Ozgenturk, dont c'est le premier long métrage. Né en 1947, Ali Ozgenturk a été critique de cinéma avant de devenir metteur en scène. Il a été emprisonné en Turquie pendant plusieurs années.

Le prix du court métrage est allé à « l'Allumeur allumé », de Jean-Pierre Guillot, et celui de la Fédération française des ciné-clubs à « Passe-Montagne », de Jean-François Stevenin. — (Corresp.)



SPECTACLES

théâtres

(Les jours de relâche sont indiqués entre parenthèses.)

Les salles subventionnées et municipales

Comédie-Française (296-10-20) : Ruy Blas (sam. 20 h. 30, dim. 14 h. 30 et 20 h. 30).
Carré Silvia Monfort (531-28-34) : Cirque Grüss à l'ancienne (sam. et dim., 14 h et 16 h. 30) ;

Les autres salles

Aire libre (322-70-78) : Délire à deux (sam., 20 h. 30) ; Prospectus (sam., 22 h.) : le Concile des fous (sam., 23 h.).
Atelier-Théâtre du 19e (366-59-11) : les Bonnes (sam. 20 h. 30).
Carreau du Temple (624-53-26) : le Cirque de Molière (sam. et dim., 21 h.).
Comédie-Italienne (321-22-22) : la Locandiera (sam., 21 h. ; dim., 15 h 30)
Essaïon (278-46-42), I : Histoires vraies (sam., 20 h. 30) ; les Bonnes sam., 22 h.). — II : la Princesse de Babylone (sam., 20 h. 30).
Fontaine (874-74-40) : Tupac-Tosco (sam., 20 h. 45).
Gaîté - Montparnasse (322-16-18) : Rufus (sam 20 h. 15) ; Le Père Noël est une ordure (sam., 22 h.).
Galerie 55 (326-63-51) : Tu causes, tu causes (sam., 22 h. 15).
Hôtel de Fourcy (241-41-45) : les Exploits d'Arlequin (sam., 21 h.).
Huchette (326-38-99) la Leçon , la Cantatrice chauve (sam., 20 h. 30).
La Bruyère (874-76-99) : Un roi qu'a des malheurs (sam., 21 h.).
Lucernaire (544-57-34), Théâtre rouge : Idée fixe (samedi, 18 h. 15) ; les Quatre Jumelles (sam., 20 h. 30) ; After Liverpool (sam., 22 h. 15). — Théâtre noir : En compagnie d'Apollinaire (sam., 18 h. 30) ; Haute surveillance (sam., 20 h. 30) ; le Journal de Nijinsky (sam., 22 h 15). — III. Parlons français (sam., 18 h. 15) ; Notre-Dame de l'Informatique (sam., 22 h. 30).
Marigny (225-20-74) : Kean, Désordre et Génie (sam., 21 h. ; dim., 15 h. 30) ; salle Gabriel : Albert (sam., 21 h.) ; le Délire amoureux (sam., 22 h. 30, dernière).
Michel (265-35-22) . Duos sur canapé (sam. et dim., 21 h. 15).
Montparnasse (320-89-90), I : la Cage aux folles (sam., 20 h 30 ; dim., 15 h., 18 h. 30). — II : Rosencrantz et Guildenstein sont morts (sam., 20 h. 30) ; Jugement (sam., 22 h. 30).
Palais des glaces (607-49-93) . Le Farré sifflera trois fois (sam., 20 h 30)
Présent (203-02-55) : Yerma (sam., 20 h. 30 ; dim., 17 h.).
Saint-Georges (878-63-47) : L'aide-mémoire (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h.).
Théâtre 18 (226-47-47) : la Mère coupable (sam., 20 h. 30 ; dim., 16 h.).
Théâtre d'Edgar (322-11-02) : En plein dans le mille (sam., 20 h. 45).
Théâtre en Rond (387-88-14) : Huis clos (sam., 20 h. 30)
Théâtre de l'Union (770-90-94) : Tartuffe (sam., 21 h.) ; l'Avare (dim., 21 h.).
Tristan - Bernard (522-08-40) : Un tramway nommé Désir (sam., 21 h., dim., 15 h., dernières).
Variétés (233-09-92) . Je veux voir Mioussov (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h. 15).

Les cafés-théâtres

Au Bec fin (296-29-35) : la Collection de Pinter (sam., 21 h. 15) ; la Revanche de Nana (sam., 22 h 30) ; A. Rivage (sam., 23 h. 45).
Bistrot Beaubourg (277-48-02) : Deux pour le prix d'un (sam. et dim., 20 h 15) ; Naphtaline (sam. et dim. 21 h 30)
Blancs - Manteaux (887 - 16 - 70) : G. Cuvier (sam., 21 h. 30) ; les Belges (sam., 22 h. 30).
Café d'Edgar (320-85-11) : Sœurs siamoises cherchent frères siamois (sam., 20 h. 30) ; Couple-moi le souffle (sam., 22 h.). — II : Popeck (sam., 22 h. 30).
Café de la Gare (278-52-51) ; Gotainer, Coluche (sam., 20 h. 30) ; Charlelie Couture (sam., 22 h.).
Cafessalou (278-46-42) : Jacques Charby (sam., 22 h.).
Le Clown (555-00-44) : Caf'conc' (sam et dim., 22 h 30).
Le Connétable (227-41-40) : Dans la rue (sam., 21 h.) ; Carnaval Jazz Quartet (sam., 22 h. 30).
Coupe-Chou (272-01-23) . le Petit Prince (sam., 20 h. 30) ; J.-P Rambal (sam., 21 h. 30).

Cour des Miracles (548 - 85 - 60) : Nazare Pereira (sam., 20 h. 30) ; la Matiouette (sam., 21 h 30) ; Essayez donc nos pédalos (sam., 22 h 45).
Croq'Diamants (272-20-06) : Ça boum (sam., 20 h. 30) ; Chiens de pique (sam., 21 h. 45) ; M. Andrieu (sam., 23 h.).
L'Echaudoir (240-58-27) : Monsieur Boubin (sam., 21 h. 30).
L'Ecume (542-71-16) : A. Nizet (sam., 20 h. 30) ; J.-P. Reginal (sam., 22 h.).
Fanal (233-91-17) : L'une mange, l'autre boit (sam., 19 h. 45).
La Mirandière (229-11-13) : S. Wofsy (sam. et dim., 22 h. 15).
Le Petit Casino (278-36-50), I : Racontez-moi votre enfance (sam., 21 h.) ; Du moment qu'on n'est pas sourd (sam., 22 h 15). — II : Si la concierge savait (sam., 20 h. 45) ; Suzanne, ouvre-moi (sam., 21 h. 45 ; dim., 22 h.).
Le Point-Virgule (723-67-03) : Tranches de vie (sam., 20 h 30) ; Cherche homme pour faucher terrain en pente (sam., 21 h 30) ; Raymond (sam., 22 h. 45)
Splendid (887-33-82) . Elle voit des nains partout (sam., 20 h. 30 et 22 h 30)
Théâtre de Dix-Heures (606-07-48) : les Jumelles (sam., 20 h. 30) ; Cocagne et Delaunay (sam., 21 h. 30) ; Otto Wessely (sam., 22 h. 30)
Théâtre du Marais (278-50-27) : Phèdre (sam., 21 h.).
Théâtre des Quatre - Cents - Coups (329 - 39 - 69) : Patpapa (sam., 20 h. 30) ; La baleine blanche rit jaune (sam., 21 h. 30) ; Kaminka (sam., 22 h. 30).

Le music-hall

Daunou (261-69-14) : Pepe Cordoba et sa Fiesta Flamenca (sam., 21 h. ; dim., 15 h. 30)
Fontaine (874-74-40) : Luc Berthommier (sam., 22 h. 45).
Forum des Halles (297-53-47) : Procédé Guimard-Delaunay (sam., 20 h. 30).
Porte-Saint-Martin (607-37-53) : le (sam., 21 h., dernière).

La danse

Hôtel Carnavalet (278-60-56) : les Ballets historiques du Marais (sam. et dim., 21 h.).

Les chansonniers

Caveau de la République (278-44-45) : Sans le mot « con », monsieur, le dialogue n'est plus possible (sam., 21 h. ; dim., 15 h. 30 et 21 h.).

Les comédies musicales

Antoine (208-77-71) : Ta bouche (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h., dernières).
Bouffes-Parisiens (296-60-24) : Phi-Phi (sam., 21 h. ; dim., 15 h.).
Renaissance (208-18-50) : Un de la Cannebière (sam., 20 h. 45).

Les concerts

Lucernaire : V. Pattis, R. Haroutunian (chansons des troubadours de traditions-arméniennes) (sam., 19 h. 30).
Sainte-Chapelle : Ensemble d'archets français (Mozart, Vivaldi, Tchaïkovsky, Dvorak) (sam. et dim., 21 h.).
Hôtel Hérouet : S. Escure (Bach) (sam., 20 h. 15).
Chapelle Saint - Louis de la Salpêtrière : F. Carrès-Olivier (Bruhns, Couperin, Schumann, Langlais) (dim., 16 h. 30).
Eglise Saint - Merri : M. Guyard, C. Villevieille, I. Gascuel (dim., 16 h.).
Hôtel de Fourcy : Cathédrale des Andes (dim., 15 h. et 21 h.).
Notre-Dame : L. Tamminga (Pierné, Franck, Isoir) (dim., 17 h. 45).
Eglise américaine : B. Geary (Beethoven, Gottschalk, Debussy...) (dim., 18 h.).

Jazz, pop, rock, folk

Caveau de la Huchette (326-65-05) : X. Chambon Quartet, M. Silva (sam., 21 h. 30) ; Roger Guerin Big Band (dim., 21 h. 30).
Chapelle des Lombards (326-65-11) : J. Lee Wilson, B Saxton, P Browler, H. Picken, A. Lewis (sam., 20 h. 30) ; Los Salseros (sam., 23 h. 45).
Club Saint-Germain (222 - 51 - 09) : Quartet R. Urtreger (sam., 22 h.).
Dunois (584-72-00) : Edja Kungali (sam., 20 h. 30) ; Groupe Dou (dim., 20 h. 30).
Dreher (233-48-44) : Ray Briant Trio (sam. et dim., 22 h.).
Petit Journal (326-28-59) : Do Swing Combo (sam., 21 h. 30).
Slow - Club (233-84-30) : Colliers London Allstars (sam., 21 h. 30).

XVe Festival estival de Paris

(329-37-57)

Hôtel Intercontinental : Universal Music Ensemble (Frescobaldi, Bull, Prosperi, Bartok, Bach, Machaut...) (sam., 18 h. 30).

Dans la région parisienne

Sceaux, Festival (660-07-79), Orangerie du château : Ensemble Terpsichore (sam., 17 h. 30) ; Quatuor de France (Schubert, Fauré, Brahms) (dim., 17 h. 30).
Royaumont, Abbaye (035-31-16) : Ensemble de chanteurs et musiciens de l'université hébraïque de Jérusalem et de la radio israélienne (dim., 17 h. 30).

Samedi 26 - Dimanche 27 juillet

cinémas

Les films marqués (*) sont interdits aux moins de treize ans
(**) aux moins de dix-huit ans

La cinémathèque

CHAILLOT (704-24-24)

Sam., 15 h. : Et l'acier fut trempé, de M. Donskoi ; 17 h. et 19 h. : Le patrimoine cinématographique français : Tih Minh, de L. Feuillade ; 21 h. : Un second souffle, de G. Blain. — Dim., 15 h. : Laurel et Hardy ; 17 h. et 19 h. : Le patrimoine cinématographique français : Tih Minh, de L. Feuillade ; 21 h. : Cousin, cousine, de J.-C. Tachella.

BEAUBOURG (278-35-57)

Sam., 15 h. et 17 h. : Le patrimoine cinématographique français : Judex, de L. Feuillade ; 19 h. : la Passagère, d'A. Munk ; 21 h. : le Signe du lion, d'E. Rohmer. — Dim., 15 h. : Le patrimoine cinématographique français : Judex ; 17 h. : la Terre, d'A. Dovjenko ; 19 h. : la Mère, de V. Poudovkine ; 21 h. : les Damnés de l'océan, de J. Von Sternberg.

Les exclusivités

L'ALBUM DE MARTIN SCORSESE (A., v.o.) : Epée-de-Bois. 5e (337-57-47).
ALIEN (A., v.o.) (**) (70 mm) : Broadway. 16e (527-41-16)
AMERICAN GIGOLO (A., v.o.) : Saint-Michel, 5e (326-79-17) ; Paramount-City, 8e (562-45-76) ; Paramount-Elysées, 8e (359-49-34) ; v.f. : Paramount-Opéra, 9e (742-56-31) , Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10)
APOCALYPSE NOW (A., v.o.) (**) : Denfert. 14e (354-00-11).
AU-DELA DE LA GLOIRE (A., v.o.) (**) : Epée de Bois, 5e (337-57-47) ; v.f. : Cin'Ac. 2e (296-80-27) : Calypso, 17e (380-30-11)
LE BATEAU DE LA MORT (A., v.o.) (*) Biarritz. 8e (723-69-23) ; v.f. : Rex, 2e (236-83-93)
BIENVENUE Mr CHANCE (A., v.o.) : U G C Odéon, 6e (325-71-08) ; Normandie, 8e (359-41-18) ; v.f Bienvenue-Montparnasse. 15e (544-25-02)
CALIGULA (It., v. angl.) (**) : Saint-Germain Studio, 5e (354-42-72) ; Monte-Carlo 8e (225-09-83) ; Biarritz, 8e (723-69-23) ; v.f. : A.B.C., 2e (236-55-54) : U.G.C.-Opéra, 2e (261-50-32) ; Montparnasse 83, 6e (544-14-27) ; Lumière, 9e (246-49-07) . Nation. 12e (343-04-67) ; Fauvette, 13e (331-56-86) : Mistral, 14e (539-52-43) ; Magic-Convention 15e (828-20-64) ; Murat, 16e (651-99-75) ; Clichy-Pathé 18e (522-46-01)
LE CAVALIER ELECTRIQUE (A., v.o.) . Elysées - Point - Show, 8e (225-67-29)
LE CHAINON MANQUANT (Fr.-Belg., v angl.) : U G.C.-Danton, 6e (329-42-62) ; Balzac, 8e (561-10-60) ; v.f · Caméo, 9e (246-66-44) : Miramar, 14e (320-89-52).
CHARLIE BRAVO (Fr.) (*) Berlitz. 2e (742-60-33) : Ambassade, 8e (359-19-08) ; Fauvette, 13e (331-56-86) ; Gaumont-Sud, 14e (327-84-50) ; Montparnasse-Pathé, 14e (322-19-23) ; Cambronne, 15e (734-42-96) ; Wepler, 18e (387-50-70) ; Gaumont-Gambetta 20e (636-10-96)
LE CHRIST S'EST ARRETE A EBOLI (It., v o) · Studio de la Harpe, 5e (354-34-83) : Pagode, 7e (705-12-15) ; Athéna, 12e (343-07-48) ; U.G.C Marbeuf. 8e (225-18-45) ; Studio Raspail. 14e (320-38-98)
5 % DE RISQUE (Fr.) : Quintette, 5e (354-35-40) . Marignan, 8e (359-92-82) : Parnassiens. 14e (329-83-11)
LE COLLEGE EN FOLIE (A., v.f.) : Mistral 14e (539-52-43) : Tourelles, 20e (364-51-98)
CONTES PERVERS (Fr) (**) : U G C Danton, 6e (329-42-62) ; Bretagne. 6e (222-57-97) : Caméo, 9e (246-66-44) : U G C Gare de Lyon, 12e (343-01-59) : Maxéville, 9e (770-72-86) ; Magic-Convention, 15e (828-20-64) : Ermitage, 8e (359-15-71)
DON GIOVANNI (Fr.-It., v. it.) : Forum-Ciné 1er (297-53-74) : Vendôme, 2e (742-97-52)
ENQUETE SUR UNE PASSION (A., v.o.) (**) : Studio Cujas, 5e (354-89-22)
L'ETOILE NOIRE (A. v.o.) : U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08) ; (v.f.) : Secrétan. 19e (206-71-33)
LE FAISEUR DE SUISSES (Suis.) : Marais. 4e (278-47-86)
LE GANG DES FRERES JAMES (A., v.o.) : Colisée 8e (359-29-46)
GIMME SHELTER, THE ROLLING STONES (A., v.o.) . Vidéostone, 6e (325-60-34).
HAIR (A., v.o.) : Palais des Arts, 3e (272-62-98)
LES HERITIERES (Hong., v.o.) : Saint - André - des - Arts, 6e (326-48-18 ; Parnassiens, 14e (329-83-11) ; Biarritz, 8e (723-69-23) ; (v.f.) : Ternes. 17e (380-10-41) ; U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32)
L'IMMORALE (Fr.) (**) : Rex, 2e (236-83-93) . U G.C Danton, 6e (329-42-62) : Ermitage, 8e (359-15-71) . Caméo. 9e (246-66-44) : U.G.C.-Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; U.G.C. Gobelins, 13e (336-23-44) ; Miramar, 14e (320-89-52) ; Convention Saint-Charles, 15e (579-33-00) . Paramount - Montmartre, 18e (606-34-25)
JE VAIS CRAQUER (Fr.) . Biarritz, 8e (723-69-23) ; Haussmann, 9e (770-47-55)
KRAMER CONTRE KRAMER (A., v.o.) : Quintette, 5e (354-35-40) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; v.f. : Capri, 2e (508-11-69) : Montparnasse 83, 6e (544-14-27)
LADY MACBETH SIBERIENNE (Pol., v.o.) : Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Olympic, 14e (542-67-42)
LES LOUPS DE HAUTE MER (A., v.o.) : Paramount-City, 8e (562-45-76) ; v.f. : Paramount-Opéra, 9e (742-56-31) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10)
LULU (Fr.-All., v.o.) (**) : Studio Alpha, 5e (354-39-47).

LES FILMS NOUVEAUX

CHRONIQUES MARTIENNES, film américain de Michael Anderson — V.o. . Saint-Germain Huchette, 5e (634-13-26). Marignan, 8e (359-92-82). — V.f : Saint-Lazare Pasquier, 8e (387-35-43). Parnassiens, 14e (329-83-11). Gaumont-Convention, 15e (828-42-27). Clichy-Pathé, 18e (522-46-01)
BRIGADE MONDAINE ; VAUDOU AUX CARAIBES, film français de P. Monnier (**) U.G.C.-Danton, 6e (329-42-62) U.G.C.-Gare de Lyon, 12e (343-01-59). U G C -Gobelins, 13e (336-23-44). Miramar, 14e (320-89-52). Mistral, 14e (539-52-43) Secrétan, 19e (206-71-33). Rex, 2e (236-83-93) Helder, 9e (770-11-24) Normandie, 8e (359-41-18). Paramount-Montmartre, 18e (606-34-25)
CACTUS JACK, film américain de Hall Needham — V.o. · Cluny-Ecoles, 5e (354-20-12). Elysées-Cinéma, 8e (225-37-90) — V.f : Caméo, 9e (246-66-44). U.G.C.-Gare de Lyon, 12e (343-01-59). U.G.C.-Gobelins, 13e (336-23-44). Murat, 16e (651-99-75). Secrétan, 19e (206-71-33). Convention Saint-Charles, 15e (579-33-00)

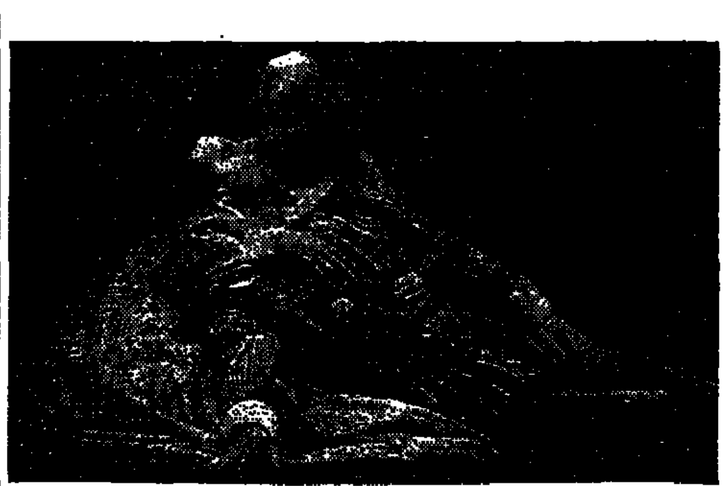
LA MALEDICTION DE LA VALLEE DES ROIS (A., v o.) Publicis-Champs-Elysées, 8e (720-76-23) — V.f. Paramount-Opéra, 9e (742-56-31) ; Paramount-Maillot, 17e (758-24-24) . Paramount-Marivaux, 2e (296-80-40) . Paramount-Bastille, 12e (343-79-17) . Paramount-Montmartre, 18e (606-34-25) ; Convention-Saint-Charles, 15e (579-33-00) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Paramount - Orléans, 14e (540-45-91) ; Paramount-Galaxie, 13e (580-18-03) ; Passy, 16e (288-62-34).
MANHATTAN (A., v.o.) . Studio Jean-Cocteau, 5e (354-47-62).
LE MARIAGE DE MARIA BRAUN (All., v.o.) : Cluny-Palace, 5e (354-07-76).
MON ONCLE D'AMERIQUE (Fr.) : Gaumont-Les Halles, 1er (297-49-70) ; Berlitz, 2e (742-60-33) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Elysées-Lincoln, 8e (359-36-14) ; Saint-Lazare-Pasquier, 8e (387-35-43) ; Nation, 12e (343-04-67) ; Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Parnassiens, 14e (329-83-11) : Gaumont-Convention, 15e (828-42-27) ; 14-Juillet-Beaugrenelle, 15e (575-79-79).
LES MONSTRESSES (It., v.f.) : Paramount - Marivaux, 2e (296-80-40).
NIMITZ, RETOUR VERS L'ENFER (A., v.o.) · U.G.C.-Odéon, 6e (325-71-08) ; Ermitage, 8e (359-15-71) ; v.f. · Rex, 2e (236-83-93) ; U.G.C.-Opéra, 2e (261-50-32) ; Bretagne, 6e (222-57-97) ; U.G.C -Gobelins, 13e (336-23-44) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Murat, 16e (651-99-75) ; Magic-Convention, 15e (828-20-64) ; Paramount-Maillot 17e (758-24-24)
LE PRE (It., v.o.) : 14-Juillet-Parnasse, 6e (326-58-00).
LE PRISONNIER DE LA RUE (Fr.) : Saint-Séverin 5e (354-50-91)
QUE LE SPECTACLE COMMENCE (A., v.o.) : Quintette, 5e (354-35-40) ; Gaumont-les-Halles, 1er (297 - 49 - 70) ; Pagode, 7e (705-12-15) ; Colisée, 8e (359-29-46). — V.f · Impérial, 2e (742-72-52)
LE ROI ET L'OISEAU (Fr.) : Epée de Bois, 5e (337-57-47) ; Cinoche Saint-Germain, 6e (633 - 10 - 82) ; Athéna, 12e (343-07-48) : Studio de l'Etoile 17e (380-19-93).
LE SAUT DANS LE VIDE (Fr.-It., v it.) : 14-Juillet-Parnasse, 6e (326-58-00) — V.f · 14-Juillet-Bastille, 11e (357-90-81) ; 14-Juillet-Beaugrenelle, 15e (575-79-79).
LE SHERIF ET LES EXTRA-TERRESTRES (A., v o) Elysées-Point-Show, 8e (225-67-29). — V.f. : Berlitz, 2e (742-60-33) ; Clichy Pathé, 18e (522-46-01) ; Gaumont-Gambetta, 20e (636-10-96).
SHERLOCK HOLMES ATTAQUE L'ORIENT EXPRESS (A., v.o.) : La Clef, 5e (337-90-90).
LES SOUS-DOUES (Fr.) Marignan, 8e (359-92-82) ; Richelieu, 2e (233-56-70) ; Montparnasse-Pathé, 14e (322 - 19 - 23) ; Clichy-Pathé, 18e (522-46-01).
TESS (Fr-An., v. an.) : Templiers, (272-94-56).
THE ROSE (A., v.o.) : Kinopanorama, 15e (306-50-50) : Gaumont Champs-Elysées, 8e (359-04-67) ; Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Montparnasse - 83, 6e (544 - 14 - 27) ; Athéna, 12e (343-07-48) — V.f. : Impérial, 2e (742-72-52) : Gaumont-Sud 14e (327-84-50)
LE TROUPEAU (Turc, v.o.) : Racine, 6e (633-43-71) ; 14-Juillet-Parnasse, 6e (326-58-00) ; U.G.C.-Opéra, 2e (261-50-32) ; Biarritz, 8e (723-69-23) ; 14-Juillet-Bastille, 11e (357-90-81) 14 Juillet - Beaugrenelle, 11e (575-79 79).
UNE SEMAINE DE VACANCES (Fr.) : Gaumont - les - Halles, 1er (297- (357-90-81) ; 14-Juillet-Beaugrenelle, (575-79-79) ; Paramount-Odéon, 6e (325-59-83) ; Publicis - Elysées, 8e (720-76-23) ; Paramount-Opéra, 9e (742-56-31) ; Paramount-Gobelins, 13e (707-12-28) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Paramount-Maillot, 17e (758-24-24).
LA VIE DE BRIAN (An., v.o.) : U.G.C. - Opéra, 2e (261 - 50 - 32) ; U.G.C. - Odéon, 6e (325-71-08) ; U G.C -Marbeuf, 8e (225-18-45) ; Bienvenue-Montparnasse, 15e (544-25-02).
DRACULA, PRINCE DES TENEBRES (Ang., v.o.) : U.G.C Marbeuf, 8e (225-18-45) ; (v.f.) : Mistral, 14e (539-52-43).
DUMBO (A., v.o.) : Napoléon, 17e (380-41-46)
LES ENFANTS DU PARADIS (Fr.) : Ranelagh. 16e (288-64-44).
L'ENIGME DE KASPAR HAUSER (All., v.o.) : Olympic, 14e (542-67-42).
L'EXORCISTE (A., v.o.) (**) : Gaumont - les - Halles, 1er (297-49-70)
FELLINI ROMA (It., v.o.) : A.-Bazin, 13e (337-74-39).
FRANKENSTEIN Jr (A., v.o.) : Luxembourg, 6e (633-97-77) ; (v.f.) : Les Tourelles, 20e (364-51-98), mar., 21 h.
LA GUERRE DES BOUTONS (Fr.) : Panthéon, 5e (354-15-04).
LE GUEPARD (It., v.o.) : Quartier-Latin, 5e (326-84-65), Marignan, 8e (359-92-82) ; (v.f.) : Richelieu, 2e (233-56-70), Montparnasse - Pathé, 14e (322-19-23) ; Gaumont - les - Halles 1er (297-49-70), Gaumont-Convention, 15e (828-42-27), Wepler, 18e (387-50-70), Clichy-Pathé, 18e (522-46-01)
HISTOIRE D'O (Fr.) : Actua-Champo, 5e (354-51-60)
HUIT ET DEMI (It., v.o.) : Contrescarpe, 5e (325-78-37).
LA HORDE SAUVAGE (A., v.o.) : France-Elysées, 8e (723-71-11)
IL ETAIT UNE FOIS DANS L'OUEST (It., v.o.) : Elysées-Pt-Show. 8e (225-67-29) ; (v.f.) : Fauvette, 13e (331-60-74), Capri, 2e (508-11-69) Berlitz, 2e (742-60-33), Montparnasse - Pathé, 14e (322-19-23). Clichy-Pathé, 18e (522-37-41).
JAMES BOND CONTRE Dr NO (A., v.o.) : Publicis-Matignon, 8e (359-31-97).
JOHNNY GOT HIS GUN (A., v.o.) : La Clef, 5e (337-90-90).
IRMA LA DOUCE (Fr.) : Espace Gaîté 14e (320-99-34)
JULES ET JIM (Fr.) : Saint-André des Arts, 6e (326-48-18).
LE LAUREAT (A., v.o.) : Cluny-Palace, 5e (354-07-76)
LITTLE BIG MAN (A., v.o.) : Noctambules, 5e (354-42-34).
MIDNIGHT EXPRESS (A., v.o.) (**) Capri, 2e (508-11-69)
MOLIERE (Fr.). Calypso, 17e (380-30-11) H Sp
MONTY PYTHON, SACRE GRAAL (A., v.o.) : Cluny-Ecoles, 5e (354-20-12).
LA NUIT DES MORTS - VIVANTS (A.) (**) (v.f.) : Richelieu, 2e (233-56-70), ; Montparnasse-83, 6e (544-14-27)
NOUS NOUS SOMMES TANT AIMES (It., v.o.) : Saint-Germain Village, 5e (634-13-26)
L'ŒUF DU SERPENT (A., v.o.) : Palais des Arts, 3e (272-62-98).
LE PARRAIN (A., v.o.) : Templiers, 3e (272-94-56)
PHANTOM OF THE PARADISE (A., v.o.) : Balzac, 8e (561-10-60) ; Quintette, 5e (354-35-40) : Espace Gaîté, 14e (320-99-34)
LE PORT DE L'ANGOISSE (A., v.o.) : Studio Bertrand, 7e (783-64-66) ; Lucernaire. 6e (544-57-34)
PROFESSION REPORTER (It., v.o.) : Opéra Night, 2e (296-62-56).
PSYCHOSE (A., v.o.) : Luxembourg, 6e (633-97-77).
QUE LA FETE COMMENCE (Fr.) : Cinoche Saint-Germain, 6e (633-10-82).
TOUT CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU SAVOIR (A.) (**) (v.o.) : Cinoche Saint-Germain, 6e (633-10-82).
LE SHERIF EST EN PRISON (A., v.o.) : Studio de la Harpe-Huchette, 5e (633-08-40) ; Elysées-Lincoln, 8e (359-36-14) ; (v.f.) : Parnassiens, 14e (329-83-11) ; Saint-Lazare-Pasquier, 8e (387-35-43) ; Cambronne, 15e (734-42-96)
LA SOURIS QUI RUGISSAIT (A., v.f.) : Espace-Gaîté, 14e (320-99-34) J S L
LA SOURIS SUR LA LUNE (A., v.o.) : Espace-Gaîté, 14e (320-99-34).
LES 39 MARCHES (A., v.o.) : Action La Fayette, 9e (878-80-50)
LES TROIS JOURS DU CONDOR (A., v.o.) : Lucernaire, 6e (544-57-34).
VOL AU-DESSUS D'UN NID DE COUCOU (A., v.o.) : Studio Cujas, 5e (354-89-22) ; (v.f.) : U.G.C.-Opéra, 2e (261-50-32).

Les grandes reprises

A CHAQUE AUBE, JE MEURS (A., v.o.) · Action Christine, 6e (325-85-78).
AFFREUX, SALES ET MECHANTS (It., v.o.) : Cinoche Saint-Germain, 6e (633-10-82).
AGUIRRE, LA COLERE DE DIEU (All., v.o.) : Studio Gît-le-Cœur, 6e (326-80-25).
L'ANGE EXTERMINATEUR (Esp., v.o.) : Champollion, 5e (354-51-60).
AMERICAN GRAFFITI, La Suite (A., v.o.) : Opéra-Night, 2e (296-62-56).
L'ARBRE AUX SABOTS (It., v.o.) : Bonaparte, 6e (326-12-12).
BARRY LYNDON (Ang., v.o.) : Le Paris, 8e (359-53-99) ; Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Montparnasse-Pathé, 14e (322-19-23) — V.F. : Impérial, 2e (742-72-52) ; Gaumont-Convention, 15e (828-42-27).
LE BLUES ENTRE LES DENTS (A., v.o.) · Palais des Arts, 3e (272-62-98).
BORSALINO (Fr.) : Paramount-Elysées, 8e (359-49-34) ; Paramount-Opéra, 9e (742-56-31) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10).
CADAVRES EXQUIS (It., v.o.) : Studio Bertrand, 7e (783-64-66).
CERTAINS L'AIMENT CHAUD (A., v.o.) : Action-Ecoles, 5e (325-72-07).
LE CHARME DISCRET DE LA BOURGEOISIE (Fr.) Forum-Cinéma 1er (297-53-74) ; Studio de la Harpe, 5e (354-34-83) ; Elysées Lincoln, 8e (359-36-14) ; Nation, 12e (343-04-67) ; Parnassiens, 14e (329-83-11).
CHINATOWN (A., v.o.) : Quintette, 5e (354-35-40) ; Colisée, 8e (359-29-46) . P.L.M Saint-Jacques, 14e (589-68-42) — V.F : Saint-Lazare-Pasquier, 8e (387-37-43)
LA DERNIERE FEMME (It., v.o.) : Palace-Croix-Nivert, 15e (374-95-04).

Les festivals

PREVERT, Studio 43, 9e (770-63-40). En alternance : L'affaire est dans le sac : Voyage surprise ; Drôle de drame ; Le jour se lève.
WESTERN ET FILM D'AVENTURES AMERICAIN : Marais, 4e (278-47-86) : Bronco Apache (v.f.) (sam.) ; la Rivière rouge (v.o.) (dim.).
NIKITA MIKHALKOV (v.o.) : Cosmos, 6e (544-28-80), 18 h. : Partition inachevée pour piano mécanique. 20 h : cinq soirées. 22 h : l'Esclave de l'amour.
INGMAR BERGMAN, (v.o.) Studio des Ursulines, 5e (354-39-19) : le Silence (*) (sam.) ; le Septième Sceau (dim.).
CINE - POLAR, (v.o.), Espace - Gaîté, 14e (320-99-34) : Bunny Lake a disparu (sam.) ; le Pays de la violence (dim.).
JAMES CAGNEY, (v.o.), Grands Augustins, 6e (633-22-13) : les Fantastiques Années 20 (sam.) ; les Anges aux figures sales (dim.).
COMEDIES MUSICALES U.S.A. (v.o.), Mac-Mahon, 17e (380-24-81) : Un Américain à Paris (sam.) ; Beau fixe sur New-York (dim.).
STUDIO GALANDE, 5e (354-72-71) (v.o.) , 16 h. 10 : Bonnie and Clyde ; 18 h. 10 : Délivrance (**) ; 20 h. 10 : Salo (**) ; 22 h. 10 et 24 h. : The Rocky horror Picture show.
JACQUES TATI, Grand Pavois, 15e (554-46-85) : Jour de fête. Les vacances de Monsieur Hulot. Mon oncle, Playtime.
FRITZ LANG (v.o.), en alternance : le Tombeau hindou ; le Tigre du Bengale : Action République, 11e (805-51-33) ; Olympic, 14e (542-67-42) ; Olympic Saint-Germain, 6e (222-87-23) ; Marais, 4e (278-47-86).
FRISSON (v.o.). U.G.C.-Marbeuf, 8e (225-18-45) : l'Enfer des zombies (sam.) ; le Cercle infernal (dim.) ; Haussmann, 9e (770-47-55) : le Baiser du vampire (sam.) ; Damien, la malédiction 2 (dim.).
HUMPHREY BOGART (v.o.). Action La Fayette, 9e (878-80-50) : l'Odyssée de l'African Queen (sam.) ; le Trésor de la sierra Madre (dim.).
DUSTIN HOFFMAN, Al Pacino (v.o.), Olympic, 14e (542-67-42) : Panique à Needle Park (sam.) ; Un après-midi de chien (dim.).
STUDIO 28, 18e (606-36-07), v.o. : l'Exorciste (sam.) ; le Chaînon manquant (dim.).
FRANÇOIS TRUFFAUT, 14 Juillet-Bastille, 11e (357-90-81) : les Quatre Cents Coups (sam.) ; Baisers volés (dim.).



Actuellement à la COMÉDIE-FRANÇAISE : « RUY BLAS », de Victor Hugo, mise en scène J. Destoop avec François Beaulieu et Geneviève Casile.
— Jusqu'au 31 JUILLET —

RADIO-TÉLÉVISION

Samedi 26 juillet

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Caméra au poing.**
Un voyage sous terre.
20 h **Journal.**
20 h 35 **Variétés : Festival de Provins.**
Avec Capdevielle, Joelle, D. Balavoine, les Planets, A. Dona, Dave, L. O'Malley, G. Chakiris, F. Cabrel, J. Logan et Adamo.
21 h 45 **Série : Starsky et Hutch.**
Un visage d'ange. Réalisation N. Sgarro ; avec M. Woodward, P. Barnes, M. Gordon...
22 h 40 **C'est arrivé à Hollywood.**
Les mondes imaginaires.
23 h **Journal.**

DEUXIÈME CHAINE : A 2

19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Variétés.**
20 h **Journal.**
20 h 35 **Théâtre : « Remarie-moi ».**
De N. De Buron. Enregistré au Théâtre Daunou, mise en scène M. Roux, réalisation J. Cohen. Avec J. Gauthier, H. Garcin, B. Lavalette, M. Greilier...
Marie et François ont une liaison. Ce pourrait être simple s'ils n'étaient tous les deux divorcés et si les « ex » conjoints ne s'en mêlaient.
22 h 10 **Variétés : Ray Charles à Montreux.**
23 h **Sports : Jeux olympiques.**
Résumé.
23 h 50 **Journal.**

TROISIÈME CHAINE : FR 3

18 h 55 **Pour les jeunes.**
Mon ami Guignol : le duel.
19 h 10 **Journal.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 40 **Pour les jeunes.**
Le prince et le mendiant ; See and tell : les poules.
20 h **Les jeux.**
20 h 30 **Holiday on ice.**
Mise en scène : S. Andros. Réal. : F. Chatel.
21 h 25 **Festivals d'été : Les liaisons dangereuses.**
Retransmis en direct d'Aix-en-Provence, opéra de C. Prey, d'après C. de Laclos, mise en scène : P. Barrat. (En liaison avec France-Musique.)
En intermède : « le Devin de village », de J.-J. Rousseau.
23 h 10 **Journal.**

FRANCE - CULTURE

19 h. 30, La R.T.B.F. présente : « la Lettre brouillée », de R. Georgin (Mallarmé).
20 h., Cristal qui songe, de T. Sturgeon, adapt. : C. Bourdet. (Rediff.)
21 h. 45, Musique enregistrée.
21 h. 55, Ad lib, avec M. de Breteuil.
22 h. 5, La fugue du samedi.

FRANCE-MUSIQUE

20 h., Concert : M. Lovano présente : « Concerto Le Pantin pour guitare et orchestre » (M. Palau), par l'Orchestre national d'Espagne ; 21 h. 25, Festival d'Aix-en-Provence (en direct) : « les Liaisons dangereuses » (Cl. Prey), en liaison avec FR 3.
23 h., Les Nuits d'été : Comment l'entendez-vous ? Le piano romantique, par D. Desanti (Liszt, Chopin, Berlioz, Schumann, Wagner) ; 1 h., Le dernier concert : Expérience acoustique de Fr. Bayle (G.R.M.-INA).

Dimanche 27 juillet

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

9 h 15 **A Bible ouverte.**
9 h 30 **Orthodoxie.**
10 h **Présence protestante.**
10 h 30 **Le jour du seigneur.**
11 h **Messe.**
Célébrée en la cathédrale de Forcalquier (Alpes-de-Haute-Provence).
Prédicateur : Père Stan Rougier.
12 h **La séquence du spectateur.**
12 h 30 **La bonne conduite.**
13 h **Journal.**
13 h 20 **Série : Les faucheurs de marguerites.**
14 h 20 **Variétés : Brasil tropical.**
15 h 15 **L'énergie c'est nous.**
15 h 30 **Tiercé.**
15 h 40 **Le monde merveilleux de W. Disney.**
Voleur malgré lui.
16 h 30 **Documentaire : Le village.**
17 h **Jeux olympiques d'été à Moscou.**
Athlétisme, finales.
19 h 30 **Les animaux du monde.**
20 h **Journal.**
20 h 35 **Cinéma : « Trapèze ».**
Film américain de Carol Reed (1956), avec B. Lancaster, T. Curtis, G. Lollobrigida, K. Jurado, T. Gomez, J. Puleo, M. Watson, G. Landry.
Un grand trapéziste, qui avait été victime d'un accident, reprend sa carrière avec le fils de son ancien partenaire, qui l'aide à retrouver sa forme. Une femme vient faire un numéro avec eux et sème la discorde. Histoire de gens du cirque parfaitement conventionnelle, mais il y a un exercice de voltige remarquablement filmé et des vedettes populaires.
22 h 20 **Court métrage.**
Charlie Chaplin.
22 h 30 **Jeux olympiques d'été à Moscou.**
Résumé quotidien des vainqueurs.
0 h **Journal.**

DEUXIÈME CHAINE : A 2

12 h 45 **Journal.**
13 h 20 **Série : Embarquement immédiat.**
La fille du directeur.
14 h 15 **Le petit cirque mexicain.**
15 h 30 **Téléfilm : Coralie.**
De J. Bond, réal. J.-J. Peche. Avec C. Gary, P. Maguelon, F. Blistin, A. Chapuis.
16 h 30 **Variétés : TV - music-hall.**
17 h 35 **Stade 2.**
Jeux olympiques : athlétisme et natation.
20 h **Journal.**
20 h 35 **Jeux sans frontière.**
Au Portugal.
22 h **Documentaire : A deux pas de chez nous.**
Le Japon.
23 h 30 **Journal.**

TROISIÈME CHAINE : FR 3

20 h **Feuilleton : La flèche noire.**
N° 4 : Le vol du bétail.
20 h 30 **Série : Les merveilles de la mer.**
La beauté de la méduse.
21 h **Rue des Archives : Rugby, trente ans d'antenne.**
21 h 50 **Journal.**
22 h 10 **Court métrage : « le Refuge ».**
De J.-M. Raitière.
22 h 30 **Cinéma de minuit (cycle S. Fuller) : « Baïonnette au canon ».**
Film américain de S. Fuller (1951), avec R. Basehart, G. Evans, M. O'Shea, R. Hylton, G. Hill, S. Homeier, H. Kulky, R. Monohan (v.o., sous-titrée. N.)
En 1951, sur le front de Corée, un caporal américain, qui a peur de tirer sur les ennemis, est obligé de prendre le commandement d'un peloton de soldats.
Conflit psychologique et réflexion sur la guerre et la mort. Un des premiers films, mal connu, de Fuller, dont on reconnaît le style.

FRANCE - CULTURE

7 h., La fenêtre ouverte.
7 h. 15, Horizon, magazine religieux.
7 h. 40, Chasseurs de son : Sur les routes de France.
8 h., Orthodoxie et christianisme oriental.
8 h. 30, Protestantisme.
9 h. 10, Ecoute Israël.
9 h. 40, Divers aspects de la pensée contemporaine : l'Union rationaliste.
10 h., Messe à la cathédrale d'Avignon.
11 h. 5, La musique et les mots : Un poème, des musiciens : Goethe.
12 h. 5, Allegro.
12 h. 40, Disques rares... d'Otakar Ostrcil.
14 h., Sons : Chevaux (à Longchamp dans la quatrième)
16 h. 5, La Comédie-Française présente : « Androclès et le Lion », de G.B. Shaw.
17 h. 30, Rencontre avec... Cyril Koupernik.
20 h., Albatros : Poésie, les livres de l'année.
20 h. 40, Soirée G. Ribemont-Dessaignes : « Larmes de couteau » ; « Arc en ciel » ; « l'Arbre de la liberté » ; « le Partage des os ».
23 h., Musique de chambre : Schumann, Ravel, Haydn.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, Eveil symphonique : Reger, Strauss, Beethoven.
9 h. 5, Edwin Fischer joue J.-S. Bach : « Préludes et Fugues n°s 40 à 48 » (le clavier bien tempéré).
10 h., Monuments de la musique religieuse : « Messe de Gran », de Fr. Liszt, par les Chœurs et l'Orchestre de la Radio-Télévision hongroise, dir. Janos Ferencsik.
11 h., Festival de Salzbourg 1980 (Echanges internationaux) en direct du Mozarteum de Salzbourg ; 13 h. 5, Jazz, en direct de Juan-les-Pins.
14 h., Répertoire pour aujourd'hui : Mendelssohn, Glière ; 16 h., Maîtres d'hier : Wilhelm Kempf - Pierre Fournier (Beethoven) ; 17 h., Opéra présent : « le Roi Roger », de K. Szymanovsky, par les Chœurs et l'Orchestre de l'Opéra de Varsovie, dir. M. Mierzejewski ; 19 h. 5, Répertoire pour demain.
20 h. 30, Concert de clôture de l'année Vivaldi : « Concerto pour cordes et clavecin en ut majeur », « Cantate pour soprano, cordes et clavecin », « Concerto pour violon, cordes et clavecin, en mi mineur », « Symphonie en si bémol majeur », « Concerto pour basson, cordes et clavecin, en ut majeur », « Motet pour soprano, cordes et clavecin », par la Filarmonici del Teatro Comunal di Bologna, dir. A. Ephrikian.
22 h. 30, Les Nuits d'Eté : Le nouvel instrument, la nouvelle clarinette (Stravinski, Berg, Portal, Boulez) ; 23 h. 30, Equivalences : Bach ; 0 h. 5, Saturnales : œuvres de Satie, Stravinski, Henri, Boulez, Mozart, Ravel.

Peter Sellers et « goon show »

On ne doit pas laisser passer la mort de l'acteur britannique Peter Sellers (*le Monde* du 25 juillet) sans évoquer sa carrière radiophonique qui l'a lancé dans son pays d'origine, avant son succès international au cinéma. Pendant près de dix ans, dans les années 50, Peter Sellers jouait le personnage principal — ou plutôt les personnages principaux — d'une émission hebdomadaire qui était attendue avidement par des millions d'Anglais de tous les âges et de tous les milieux, du prince Charles au balayeur des rues : l'incomparable « Goon show ».

Comment décrire cette émission non seulement à quelqu'un qui ne l'a jamais écoutée, mais à un Français par-dessus le marché ? C'était la quintessence de l'humour britannique : l'humour de l'absurde. Les situations étaient toujours parfaitement farfelues — la chasse au christmas pudding sauvage, le vol du château d'If, la guerre aux étourneaux de Trafalgar Square — et les personnages joués par Harry Secombe, Spike Milligan et Peter Sellers étaient des caricatures désopilantes de stéréotypes anglais.

Peter Sellers cumulait les rôles — major Bloodnok de l'armée des Indes, Grytpipe-Thynne, le filou à l'accent d'Oxford, Henry Crun le professeur distrait et, *last but not least*, Bluebottle, le titi londonien à qui tout arrive. La radio permit à Sellers de montrer l'éclectisme de ses interprétations et de déployer le talent qui devait le mener au cinéma. Son départ du « Goon Show » a marqué la fin d'une expérience unique prouvant, si besoin était, que l'humour transcende toutes les barrières — du moins à l'intérieur d'un même pays.

ALAIN WOODROW.

SCIENCES

UNE CAMPAGNE D'ÉTUDE STRATOSPHÉRIQUE

Le record d'Ulysse

Un ballon stratosphérique d'un volume record pour l'Europe (850 000 mètres cubes, 150 mètres de diamètre) a été lâché, le 19 juillet, de la base sicilienne de Trapani-Milo. Dix-huit heures plus tard, les appareils scientifiques que transportait le ballon — appelé Ulysse *— étaient récupérés dans le sud de l'Espagne.*

Ce lancement fait partie d'une campagne d'expérimentation menée en collaboration par le Centre national d'études spatiales pour la France, la Commission nationale d'investigations spatiales pour l'Espagne et le Conseil national de la recherche pour l'Italie.

*Les vols de ballons stratosphériques sont particulièrement bien adaptés à l'étude de la très haute atmosphère, à une altitude où les avions ne peuvent voler longtemps, mais où le freinage atmosphérique est encore trop grand pour que des satellites puissent rester en orbite. La haute altitude atteinte — 43,5 kilomètres dans le cas d'*Ulysse *— et la durée du vol permettent aussi des observations astronomiques que l'absorption atmosphérique empêche de faire du sol. Le ballon* Ulysse *transportait 900 kilogrammes d'instruments préparés par l'université de Florence pour des études d'astronomie infrarouge.*

Un ballon plus petit, Nausicaa, *de 350 000 mètres cubes, a été lancé, vendredi 25 juillet, de la même base sicilienne. Sa charge utile de 350 kilogrammes est consacrée à l'étude de l'influence du rayonnement cosmique sur le développement des êtres vivants.*

PRESSE

POUR PROTESTER CONTRE DES MISES A PIED

Les journalistes de l'agence Reuter se sont mis en grève

De notre correspondant

Londres. — Le conflit de l'*Observer* n'est pas encore éteint que la presse britannique connaît une nouvelle grève. Les journalistes du siège londonien de l'agence Reuter ont cessé le travail, vendredi 25 juillet, pour protester contre la mise à pied de cinq de leurs collègues rédacteurs au *world desk* — la plaque tournante par où passent toutes les informations diffusées dans le monde. Les cinq journalistes avaient refusé de traiter les dépêches en provenance d'Amérique du Nord, par solidarité avec leurs collègues du bureau de New-York, en grève sur une question de salaire. Le Syndicat des journalistes (N.U.J.) estime que les personnes mises à pied ont été l'objet d'une mesure discriminatoire.

Un syndicat des employés de presse (NATSOPA) s'est joint au mouvement pour une raison similaire : trois de ses adhérents avaient été suspendus de leurs fonctions pour avoir refusé de découper des dépêches produites par les cadres du bureau new-yorkais.

A Londres, la direction tente d'assurer par elle-même une diffusion normale des nouvelles. Toutefois, le service en français restera probablement silencieux pendant toute la durée de la grève : il est difficile de remplacer la quinzaine de journalistes francophones qui l'assurent vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Un conflit va-t-il en chasser un autre à Fleet Street ? Ce samedi 26 juillet, la N.G.A. — principal syndicat des ouvriers de la composition — soumettra aux conducteurs de presse de l'*Observer* le compromis auquel elle est parvenue, jeudi dernier, avec la direction de l'hebdomadaire. Le journal aurait offert une rémunération de 100 livres (environ 1 000 francs) aux conducteurs pour imprimer soixante-quatre pages, le samedi, en treize heures de travail. Cette offre se situe encore fort loin de la demande initiale de 113 livres formulée par les conducteurs de presse (*le Monde* du 18 juillet). Accepteront-ils quand même les recommandations de leur syndicat ? Ou entameront-ils une épreuve de force avec la direction, laquelle a menacé de licenciement les cinq cents employés permanents et les mille trois cents travailleurs à temps partiel de l'hebdomadaire ? — *Intérim.*)

● « *La Lettre de la Nation* », organe officiel du R.P.R., suspend, comme chaque année, sa publication pendant le mois d'août.

RELIGION

LES CHRÉTIENS PARLENT D'AMOUR

Spiritualité et acte charnel

Il a fallu une certaine audace aux responsables de la revue Alliance, *naguère parrainée par les équipes Notre-Dame (foyers chrétiens), pour consacrer leur dernier numéro (mai-août) à la sexualité (1). Il n'est pas habituel, en effet, que des catholiques fervents s'aventurent sur ce terrain et avec une liberté de ton qui aurait fait frémir leurs devanciers.*

Le couvercle puritain qui s'est abattu sur l'Eglise romaine a opéré des ravages : à tout le moins dans l'éducation sexuelle des adolescents, insuffisante, inexistante, nocive ; le corps a été déprécié ; la pudeur confondue avec la pudibonderie ; l'ignorance quasi totale des aspirations du conjoint parée des couleurs de la vertu ou de la piété, etc.

Les documents de la hiérarchie ont tout fait, jusqu'à une date récente, pour entretenir ces carences en se cantonnant dans une morale du permis et du défendu et une misogynie désuète. Les fautes dites « contre la pureté » étaient automatiquement taxées de « graves », au dam de l'équilibre psychologique et spirituel des adolescents. Les laïcs chrétiens (vivant heureusement dans le siècle !) ont pu réajuster peu à peu leurs convictions étriquées et leur comportement peureux. Sans pour autant se laisser contaminer par l'hédonisme ou l'érotisme qui vicient ce qu'ils prétendent promouvoir.

L'intérêt de la revue réside dans l'équilibre, mieux dans la jonction entre l'amour charnel conjugal et la spiritualité, le premier profitant au second et réciproquement.

En vingt-quatre articles Alliance *présente de nombreux sujets, des témoignages divers et reproduit des textes de base. Leur lecture est attrayante. La sinuosité du plan n'est pas une gêne et l'ensemble est tout aussi suggestif que pourrait l'être un gros ouvrage.*

« Le plus grand péché contre son corps, *écrit une mère de famille de quarante-trois ans (quatre enfants)*, ce n'est pas l'abus de l'acte sexuel, mais le refus de coopérer pour faire de cet acte quelque chose de beau, d'unifiant. »

Le Père Xavier Thévenot, religieux, a cette remarque originale : « Le plaisir est très lié à la foi. Parce que, quand on jouit, on fait toujours une expérience de perte de maîtrise de soi-même. Jouir, c'est accepter que la volonté s'abandonne au plaisir. Et l'orgasme est un des lieux particulièrement forts d'abandon. » *La foi, c'est se laisser habiter par un Autre, accepter d'en être le serviteur.*

Dieu, qui n'est pas d'abord un Dieu du légal, mais de la liberté et de la créativité, appelle l'homme et la femme du couple à faire leur vérité mutuelle. Le Père Thévenot met aussi en garde contre le danger de trop demander à un enfant : lui dire « Je ne serai heureux que si toi, tu es heureux » *est un poids bien lourd à supporter pour un enfant, et c'est le meilleur chemin pour qu'il devienne malheureux. Il faut savoir accepter que les enfants soient autres que les parents.*

A propos des difficultés du couple, Nicole Fabre, psychothérapeute, avance en connaissance de cause qu'elle a vu des analysés passer de l'incroyance à la recherche spirituelle sous l'influence de la cure. Elle ajoute tranquillement : « S'il y a de « mauvais » mariages, il peut y avoir de « bons » divorces vécus dans un climat de respect mutuel et d'authentique vie spirituelle. »

Un seul commandement

Un peu étrange, cette confidence d'un couple brésilien (six enfants). Le mari, athée, s'est converti brusquement, à l'hôpital, à la suite d'une sorte de vision qu'André Frossard ne démentirait pas. Depuis, les époux ont connu ce qu'ils appellent une « liturgie de l'acte sexuel ». « Le lit conjugal devient une grande patène où les offrandes sont déposées. » *Nous sommes en Amérique latine où le lyrisme chaleureux est roi... Depuis longtemps le Cantique des Cantiques a ouvert la voie à la poésie mystique, et il faut reconnaître que cette voie n'est guère encombrée.*

La poésie, comme l'amour ou la « grâce », ne se commande pas. Les époux peuvent du moins faire, sciemment ou non, l'expérience que le mari, la femme et Dieu constituent une « triade amoureuse ».

L'amour est trinitaire par essence. Paul Claudel le rappelle en posant que l'homme et la femme sont l'un et l'autre image de Dieu. Aimer c'est fondre deux images du même Dieu identiques et originales, se complaire en elles et, par le fait même, dans le Dieu qu'elles représentent. Telle est la racine du mot enthousiasme (être en Dieu) proche de celui d'extase. En langage profane on dirait : « Aimer l'amour » *du même mouvement que l'on aime l'autre en qui se révèle l'image invisible de Dieu.*

Tous ceux qui ont une expérience spirituelle l'ont remarqué : la haine sépare et encercle même si l'on est deux à la connaître, ensemble, tandis que l'amour fait communier et ouvre à un Ailleurs. L'amour quel qu'il soit est l'acte le plus religieux que l'homme puisse vivre.

Depuis l'Incarnation, il n'y a qu'un seul amour et un seul commandement.

HENRI FESQUET.

(1) *Alliance*, 49, rue de la Glacière, 75013 Paris (2 F) ; directeur : Yves Le Chapelier ; conseiller théologique : Constant Bouchaud, supérieur général de la Compagnie Saint-Sulpice. Autres revues ayant abordé un thème similaire : *Notre Combat* (juin 1980), 49, rue du Faubourg-Poissonnière, 75009 Paris (14 F) ; *Rencontre* (judéo-chrétien), n° 66, 47, rue Montorgueil, 75002 Paris (10 F).

JUSTICE

Après les déclarations de M. Poniatowski

Me DUMAS « STUPÉFAIT »

M. Roland Dumas, avocat, ancien député, a exprimé vendredi 25 juillet sa *stupéfaction* » après les propos qu'a tenus M. Michel Poniatowski, mercredi 23 juillet, au sujet des écoutes téléphoniques, devant la commission spéciale chargée d'examiner la demande de traduction de l'ancien ministre de l'intérieur en Haute Cour de justice.

Dans une déclaration à l'A.F.P., Me Dumas a indiqué que « *seules sont légales les écoutes effectuées en vertu de l'article 81 du code de procédure pénale* ». Selon cet article, « *le juge d'instruction procède, conformément à la loi, à tous les actes d'information qu'il juge utiles à la manifestation de la vérité* ». Le juge peut donner commission rogatoire aux officiers de police judiciaire et doit vérifier les éléments d'information ainsi recueillis.

Selon l'avocat, « *c'est en vertu de ce texte que le juge est habilité à faire saisir toute correspondance dans les centres de tri postaux et à faire intercepter des conversations téléphoniques. Dans ce cas, les bandes doivent lui être remises. Elles sont exploitées par lui. Elles sont ensuite placées sous scellés au greffe du tribunal correctionnel et tenues à la disposition des juridictions de jugement s'il y a lieu. Toutes les autres interceptions de conversations téléphoniques faites à l'insu des intéressés sont illégales.* » C'est pourquoi Me Dumas se déclare « *stupéfait d'apprendre que le seul ministre de l'intérieur ait pu signer en moyenne cinquante opérations de ce genre par jour* ».

● *Pour avoir renvoyé leurs papiers militaires*, quatre personnes ont été condamnées à des peines d'amendes, le jeudi 24 juillet, par le tribunal de grande instance de Belfort. MM. Luciano Galdini, Yannick Guyon et Jean-Marc Lopez devront payer chacun 500 F. Le quatrième inculpé, M. Joseph Bertin, quarante-deux ans, prêtre, a, lui, bénéficié du sursis. Déjà condamné en appel à une peine identique et à trois ans de privation de droits civiques, M. Bertin comparaissait à nouveau, pour avoir refusé de reprendre son livret, que le ministère des armées lui avait retourné. — (*Corresp.*)

DEUX DÉTENUS PERMISSIONNAIRES ÉCROUÉS POUR LE MEURTRE D'UNE SEPTUAGÉNAIRE

Deux détenus permissionnaires en fuite, Daniel Le Coz, âgé de vingt-quatre ans, et Paul Carpentier, âgé de trente ans, ont été inculpés et écroués vendredi 25 juillet, l'un à Lorient et l'autre à Vannes (Morbihan), pour le meurtre de la tante de l'un d'entre eux, Mme Le Coz, âgée de soixante-dix-sept ans, au Faouet (Morbihan). Les deux hommes auraient avoué lui avoir dérobé la somme de sept francs et une montre. Mme Le Coz a été mortellement blessée de plusieurs coups de couteau.

Daniel Le Coz, inculpé de complicité d'assassinat et de vol qualifié, était emprisonné au centre de détention d'Oermingen (Bas-Rhin) où il purgeait une peine de quinze mois de prison pour vol. Il était en cavale depuis le 9 mai. Paul Carpentier, détenu à la maison centrale de Clairvaux (Aveyron), où il purgeait une peine de deux ans de prison pour vol, n'avait pas regagné sa cellule le 14 juin. Il a été inculpé d'assassinat et de vol qualifié.



INFORMATIONS « SERVICES »

LA MAISON

Se coiffer en vacances

De retour de la plage, d'une partie de tennis ou d'une promenade en bateau, la coiffure a subi quelques désordres qu'il faut réparer avant le dîner.

La plupart des femmes — et des hommes — se coiffant maintenant eux-mêmes, à la maison, il existe une panoplie très complète d'appareils de séchage et de brushing. Quelques-uns sont désormais spécialement conçus pour le voyage.

Les nouveaux sèche-cheveux, qui ont tous adopté une forme très compacte, deviennent aussi pliants pour prendre le minimum de place dans la valise. Parmi ces appareils dont la poignée se rabat, celui de Babyliss se pose sur un support antidérapant pour avoir les mains libres ; son moteur de 1 250 watts est réglable selon trois allures. Le « Turbo-Touring » de Krups, de 1 100 watts, se modère à 550 watts pour le brushing.

D'autres sèche-cheveux pliants sont vendus dans une petite pochette de voyage. C'est le cas du « Travel », de Philips, du « Traveller » de Terraillon-Wik et de l'Indésit. Ces appareils, d'une puissance de 1 000 à 1 200 watts avec deux allures de chauffe, sont en bivoltage : 110 ou 220 volts. Le sèche-cheveux pliant de Calor, en 220 volts seulement, est rangé dans une petite trousse contenant un flacon pour le shampooing. Les prix de tous ces appareils s'échelonnent entre 100 et 240 F environ.

Braun propose un « set de voyage », coffret rigide à couvercle doublé d'un miroir, renfermant un sèche-cheveux de petit format, non pliant, en bivoltage et avec adaptateur pour prise plate américaine (160 F environ).

Pour réaliser soi-même une coiffure plus élaborée qu'un simple séchage des cheveux, il existe des ensembles de brushing comprenant divers accessoires séchants et coiffants qui s'adaptent sur un petit bloc-moteur. Certains d'entre eux sont rangés dans une grande trousse qui, une fois dépliée, s'accroche au mur. Le nouveau combiné de coiffure Philips, d'une puissance de 1 000 watts à trois allures de chauffe, possède cinq accessoires : une buse, un peigne, une brosse à picots et deux brosses rondes coiffantes, dont l'une « débrayable » pour dérouler la mèche sans tirer sur les cheveux (300 F environ). Rowenta a réuni dans une housse murale en tissu éponge un sèche-cheveux réglable sur 350 et 700 watts, une poignée, une buse, un peigne, une brosse ronde et, pour les mises en plis, un casque en plastique souple qui, gonflé par l'air chaud, sèche toute la tête (240 F environ). Pour des vacances itinérantes, le « Travel-styler » de Terraillon-Wik tient dans une petite sacoche à glisser dans un sac de voyage ; c'est un sèche-cheveux de 1 000 watts à deux allures et en bivoltage, sur lequel s'adaptent un peigne et une brosse (280 F environ).

Brosses et fers

Pour une rapide remise en forme des cheveux secs, les brosses « coiffantes » sont rondes, à picots et terminées par un manche chauffant. D'une faible puissance (de 15 à 30 watts), ces appareils très peu encombrants valent entre 80 et 150 F. Les plus perfectionnés ont un manche qui débraye la brosse pour dérouler la boucle (Babyliss, Calor, Krups, Moulinex). Ces trois derniers fabricants ont également des brosses coiffantes qui émettent un jet de vapeur pour renforcer la tenue du cheveu.

Pour former des boucles sur une chevelure longue ou mi-longue, les fers à coiffer électriques sont utiles. Babyliss vient de sortir le « Spiral », fer chauffant dont la torsade dorée maintient serrée la mèche à boucler (130 F environ). Le « Pocket-Curl » de Terraillon-Wik est un fer à vapeur télescopique, la partie chauffante se rétractant dans le manche après utilisation. Ce qui en fait un fer pratique pour le voyage.

JANY AUJAME.

* Tous ces appareils de coiffure sont vendus dans les grands magasins et chez certains électroménagistes ou parfumeurs.

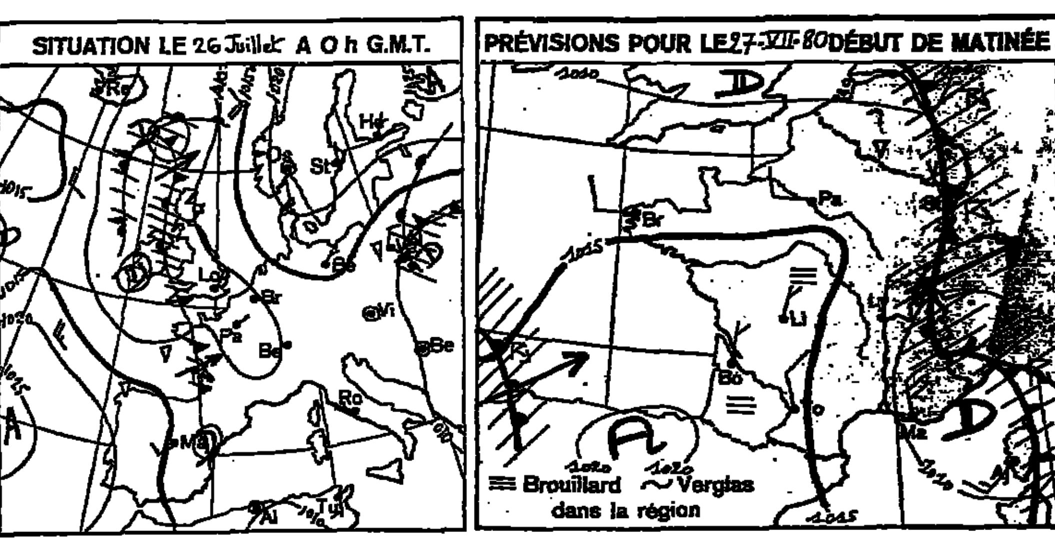
ANTI-INSECTES. — Une nouvelle plaquette contre les mouches, moustiques et autres insectes volants s'ouvre plus ou moins selon le volume de la pièce. Elle se referme complètement pour arrêter la diffusion du produit (« super-plaquette » Catch, 28,50 F). Sous la même marque, un diffuseur électrique antimoustiques, en forme de petite sphère, se branche sur une prise de courant et exhale un insecticide à base de pyréthrine pendant huit heures. L'appareil est vendu avec vingt pastilles, 30 F ; la recharge de trente pastilles, 20 F.

★ Catch, en drogueries et grandes surfaces.

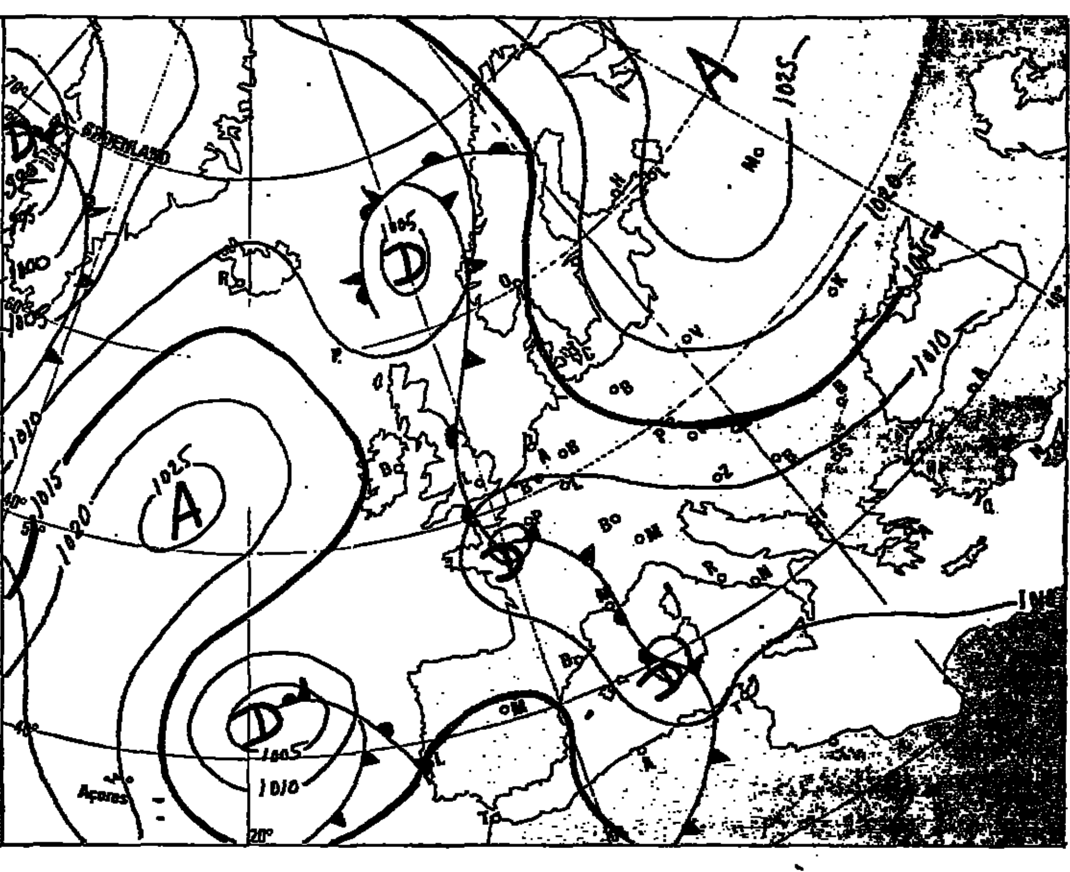
FOSSES SEPTIQUES. — Pour activer le processus de transformation des matières organiques dans une fosse septique, il est nécessaire d'utiliser des produits spéciaux. Le Septifos, de Buhler, réunit des sachets-doses d'entretien et des sachets de semence pour la mise en route d'une fosse neuve, une reprise d'activité après plusieurs mois d'absence ou une surcharge momentanée. Ces produits sont vendus en deux conditionnements : pour un traitement annuel (54 F) ou un traitement de six mois (28 F) pratique pour une maison de vacances.

★ « Septifos », Buhler, en vente en drogueries et grandes surfaces.

MÉTÉOROLOGIE



PRÉVISIONS POUR LE 27 JUILLET A 0 HEURE (G.M.T.)



Lignes d'égale hauteur de baromètre cotées en millibars (le mb vaut environ ¾ de mm)
Zone de pluie ou neige ▽ Averses Orages ≡ Brouillard Verglas
Flèche indiquant la direction d'où vient le vent Force du vent : 5 nœuds, 10 nœuds, 50 nœuds
Sens de la marche des fronts — Front chaud — Front froid — Front occlus

Evolution probable du temps en France entre le samedi 26 juillet à 0 heure et le dimanche 27 juillet à 24 heures :

La perturbation orageuse qui commençait à affecter nos régions occidentales dans la nuit de vendredi à samedi continuera à progresser vers l'est et affectera le reste de la France. Dimanche, elle s'éloignera lentement vers l'Europe centrale et la Méditerranée. Dans l'air moins chaud qui lui fait suite, une hausse du champ de pression apportera une amélioration temporaire.

Dimanche, en fin de nuit et le matin, cette perturbation donnera encore des nuages abondants avec quelques pluies ou ondées accompagnées d'orages isolés des Ardennes et des Vosges aux Alpes et à la Corse. Ensuite, ce type de temps s'éloignera vers l'est, et le temps y deviendra plus variable. Sur le reste de la France, le temps sera nuageux avec des éclaircies qui deviendront plus belles par l'ouest après une matinée parfois brumeuse (brouillards ou nuages bas), surtout du centre au sud-ouest.

Les vents s'orienteront au secteur ouest ; ils seront faibles en général. Cependant, des vents de nord-ouest assez fort se déclancheront sur le golfe du Lion.

La baisse assez sensible des températures qui accompagne la perturbation, gagnera nos régions orientales, tandis qu'une légère hausse débutera sur le reste du pays.

Le samedi 26 juillet, à 8 heures, la pression atmosphérique réduite au niveau de la mer était, à Paris, de 1 005,8 millibars, soit 754,4 millimètres de mercure.

Températures (le premier chiffre indique le maximum enregistré au cours de la journée du 25 juillet ; le second, le minimum de la nuit du 25 au 26) : Ajaccio, 26 et 16 degrés ; Biarritz, 21 et 15 ; Bordeaux, 28 et 15 ; Bourges, 32 et 17 ; Brest, 20 et 15 ; Caen, 30 et 17 ; Cherbourg, 26 et 14 ; Clermont-Ferrand, 34 et 19 ; Dijon, 31 et 16 ; Grenoble, 32 et 16 ; Lille, 29 et 16 ; Lyon, 31 et 15 ; Marseille, 27 et 19 ; Nancy, 29 et 14 ; Nantes, 30 et 16 ; Nice, 25 et 17 ; Paris-Le Bourget, 30 et 16 ; Pau, 23 et 15 ; Perpignan, 23 et 17 ; Rennes, 31 et 15 ; Strasbourg, 30 et 15 ; Tours, 33 et 16 ; Toulouse, 33 et 17 ; Pointe-à-Pitre, 32 et 26.

Températures relevées à l'étranger : Alger, 33 et 15 degrés : Amsterdam, 26 et 17 ; Athènes, 30 et 23 ; Berlin, 25 et 15 ; Bonn, 28 et 17 ; Bruxelles, 28 et 16 ; Le Caire, 32 et 22 ; îles Canaries, 34 et 22 ; Copenhague, 25 et 15 ; Genève, 29 et 14 ; Lisbonne, 26 et 15 ; Londres, 28 et 19 ; Madrid, 34 et 15 ; Moscou, 23 et 16 ; New-York, 30 et 25 ; Palma-de-Majorque, 33 et 16 ; Rome, 28 et 18 ; Stockholm, 26 et 14 ; Téhéran, 37 et 27.

PARIS EN VISITES

LUNDI 28 JUILLET

« La basilique de Saint-Denis », 14 h. 45, façade de l'église, Mme Allaz.

« Le parc Monceau », 15 h., métro Monceau, Mme Bouquet des Chaux.

« Du pont Neuf à l'Odéon », 15 h., Pont-Neuf, Mme Legrégeois.

« L'église Saint-Alexandre-Nevsky », 15 h., 12, rue Daru, Mme Meyniel (Caisse nationale des monuments historiques).

« Notre-Dame », 15 h., devant la grille à droite (Connaissance d'ici et d'ailleurs).

« Hôtel de Lauzun », 15 h., 17, quai d'Anjou (Mme Ferrand).

« Le Marais », 14 h. 30, 62, rue Saint-Antoine (Mme Fleuriot).

« A Montmartre le soir », 21 h., métro Abbesses (Mme Hauller).

« Les Croisés vus par eux-mêmes », 15 h., Musée des monuments français (Histoire et Archéologie).

« Le Marais illuminé », 21 h., métro Saint-Paul (Lutèce Visites).

« Hôtels du Marais », 15 h., métro Saint-Paul (Résurrection du passé).

« La Bourse », 13 h. 45, 1, rue de la Bourse (Tourisme culturel).

« Les Halles », 15 h., métro Étienne-Marcel (le Vieux Paris).

MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 2 721

HORIZONTALEMENT

I. N'est généralement qu'une petite partie ; Sur lequel on ne voit pas de mouches. — II. Pas fauché ; Peut être assimilé à un travailleur de la terre. — III. Qui ne sont donc pas faites pour circuler. — IV. Peut fournir des scènes pittoresques ; Nom qu'on donne à l'auteur ; Peut s'adresser au patron. — V. Conjonction ; Appelé par son nom quand on ne prend pas de gants ; On en faisait des robes. — VI. Opération postale ; Chimiste qui tomba sur un bec ; Ensemble de lignes. — VII. Pris avant de sauter ; Cri de celui qui a bien dégusté ; Appris. — VIII. On les dévore feuille par feuille ; On en faisait des pains. — IX. Pas neuf ; Possédé ; Utile quand il y a beaucoup d'épis. — X. Saint ; Comme l'onde, pour un poète ; Prouve qu'on a été touché. — XI. Pleins quand on fonce ; Ne rumine plus ; Susceptible de flotter. — XII. Peut servir de doublure ; Endroit où il vaut mieux ne pas mettre les pieds. — XIII. Compagnons de jeux ; Qui évoque une étoffe de soie ; Ne portait pas toujours la culotte. — XIV. Prince troyen ; Marque familièrement l'accompagnement ; Qui peut donc flamber. — XV. Terme de jeu ; Moitié d'infant ; Font l'objet d'un livre.

VERTICALEMENT

1. Ne se garde que quand on la ferme ; Certaines ont besoin d'un bon bouillon. — 2. La poche des eaux ; Un expressionniste virulent. — 3. Récipient pour les cendres ; Coule en Bretagne ; Nom qu'on donne à un pigeon. — 4. Se découvre en profondeur ; Fleuve côtier ; N'est pas fin quand il est gris. — 5. N'est généralement fêtée que si on a de la galette ; Situés. — 6. Tout le monde se tait quand il se lève ; Supprima ; Fait réfléchir. — 7. Pas vif ; Endroit où l'on pouvait mettre des briquets. — 8. Au monde ; Commanda une flotte ennemie ; Une des Cyclades. — 9. Prendre un premier repas (épelé) ; Département ; Qui n'a donc rien passé. — 10. Les jours y sont particulièrement longs ; Pronom ; Saint de Bigorre. — 11. Grimpe facilement sur les murs ; Pronom ; Peut percer. — 12. Souvent cités avec les parents ; Connaît la loi ; Sur la Bresle. — 13. Noire quand il y a beaucoup d'inquiétude ; Ne prête rien sur les vieux effets. — 14. Crier comme un fauve ; Hôte de l'Elysée ; Comme un œuf. — 15. Pour fixer l'aviron ; Cuvette ; Qui ont donc dû être déclarés.

Solution du problème n° 2 720

Horizontalement

I. Frontière ; Idéal. — II. Radio ; Catalogue. — III. Aventurière ; Eté. — IV. Ni, Aoriste ; See. — V. Gers ; Etienne. — VI. Jeun ; Eole. — VII. Abuse ; Velu. — VIII. Ire ; Ume ; Grenu. — IX. Su ; Uni ; Se ; Moche. — X. Ignés ; Anobii. — XI. Etai ; Elut ; Rôder. — XII. Réa ; Il ; Régate. — XIII. Toc ; Sévère ; Ru. — XIV. Poseur ; Entêtés. — XV. Iénisséi ; Eu ; Usé.

Verticalement

1. Franglais ; Est. — 2. Ravie ; Bruit ; Ope. — 3. Ode ; Roue ; Garçon. — 4. Ninas ; Unie ; Si. — 5. Toto ; Jeune ; Ases. — 6. Urée ; Mise ; Eus. — 7. Ecriture ; Livre. — 8. Raisin ; Saule. — 9. Etêté ; Agent ; Ré. — 10. Arène ; René. — 11. Ile ; Novembre ; Tu. — 12. Do ; Sélénologie. — 13. Egée ; Elucida ; Tu. — 14. Autel ; Etres. — 15. Lee ; Un ; Terreuse.

AU JOURNAL OFFICIEL

Sont publiés au *Journal officiel* du 26 juillet 1980 :

UNE LOI

● Sur la protection et le contrôle des matières nucléaires.

DES DECRETS

● Portant publication de l'accord entre le gouvernement et la République française et le gouvernement de la République démocratique allemande sur la coopération économique, industrielle et technique, signé à Paris le 18 mai 1979 ;

● Portant publication de l'accord de sécurité sociale entre le gouvernement de la République française et l'Agence spatiale européenne, signé à Paris le 18 mai 1979 ;

● Modifiant le décret du 18 septembre 1964 modifié fixant les indemnités complémentaires instituées dans les universités, les établissements publics à caractère scientifique et culturel indépendants des universités et les autres établissements d'enseignement supérieur relevant du ministère des universités ;

● Fixant le nombre des autorisations individuelles d'exercice à accorder au titre de l'année 1979 dans le cadre de l'article L. 356 du code de la santé publique, complété par l'article premier II de la loi du 13 juillet 1972 ;

● Relatif à l'organisation de l'administration centrale du ministère de la santé et de la sécurité sociale.

DES ARRÊTÉS

● Fixant la liste nationale des commissaires enquêteurs et des membres des commissions d'enquête prévue par l'article R. 11-5 du code de l'expropriation pour cause d'utilité publique ;

● Fixant la liste des personnes autorisées à exercer les professions de médecin, chirurgien-dentiste et sage-femme en application de l'article premier II de la loi du 13 juillet 1972.

UN TABLEAU

● D'avancement et liste d'aptitude supplémentaires pour l'année 1980 (magistrature).

UNE CIRCULAIRE

● Relative à la déconcentration du contentieux de l'urbanisme.

CARNET

Naissances

— M. Hervé DONNARD et Mme Marie-Claude SCHERRER-DONNARD, ses parents, Gilles et Guilhem, ses frères, sont heureux d'annoncer la naissance de

Hadrien,

le 28 juin 1980.
7, rue Michelet, 75006 Paris.
Le Chaillou,
Treigny par Saint-Sauveur (89).

— M. Jean CADET et Mme, née Marie-Elisabeth Nguyen-Huu, François et Laurent, sont heureux de faire part de la naissance de

Hélène,

le 10 juillet 1980.
510, avenue Louise, 1050 Bruxelles.

— M. et Mme DE CASTRO ont la joie d'annoncer la naissance de leur fils

Raphaël,

le vendredi 25 juillet 1980, à la clinique Tiphaine, Paris (15e).
39, boulevard Arago, 75013 Paris.

Décès

GUY LEVIS MANO

Nous apprenons le décès de Guy Levis Mano, poète.

[D'origine espagnole, Guy Levis Mano s'était voué très tôt à la poésie. Il avait monté, dans les années 30, un petit atelier d'imprimeur à Montmartre. Ce fut lui qui découvrit et édita les premiers textes d'Aragon, Breton, Eluard, René Char, Pierre-Jean Jouve et bien d'autres, sous le sigle G.L.M.

Ami des surréalistes, il fut particulièrement lié à Prévert et Picasso. Gallimard avait publié, il y a quelques années, un recueil de poèmes écrits par lui entre 1945 et 1961 sous le titre *Loger la source*. Andrée Chédid et Pierre Torreilles lui avaient consacré un des « Poètes d'aujourd'hui » chez Seghers (1974).

Plus récemment, en avril 1979, un hommage lui avait été rendu par l'*ARC* au Musée d'art moderne de la Ville de Paris sous forme d'une exposition qui regroupait ses volumes (dont beaucoup sont introuvables désormais) assortis des œuvres graphiques qui, souvent, les illustrèrent.]

— M. Claude Chailley, son époux,
Mme Nicole Rolet Van de Casteele, sa sœur,
Les docteurs Olivier et Brigitte Chailley,
Le lieutenant-colonel et Mme Bernard Mussillon,
M. et Mme Georges Decroocq, ses enfants,
Ses dix petits-enfants,
Et toute sa famille,
font part du rappel à Dieu de

Mme Claude CHAILLEY,
née Marie-Ange Rolet,

décédée le 24 juillet 1980, jour de son soixante-deuxième anniversaire, munie des sacrements de l'Eglise.

Les obsèques seront célébrées en l'église de Port-Lesney (Jura), le lundi 28 juillet 1980, à 14 h. 30, et seront suivies de l'inhumation dans le caveau de famille.

Cet avis tient lieu de faire-part.
Port-Lesney, 39600 Arbois.
5, square de l'Alboni,
78150 Rocquencourt.

— M. Jean-René Vivet,
Le docteur et Mme Franck Vivet,
M. et Mme Gustave Loussala,
Leurs enfants,
Leur famille,
ont la douleur de faire part du décès de

Mme Jean-René VIVET,

survenu le 24 juillet 1980.

Les obsèques auront lieu le lundi 28 juillet, à 15 h. 30, en l'église de Laigné-en-Belin (Sarthe).
12, boulevard de Courcelles,
75017 Paris.

Communications diverses

— Le Rassemblement annuel des montagnards au Marcadau (Cauterets, Hautes-Pyrénées) à la mémoire des « péris en montagne » aura lieu les 4 et 5 août avec l'ascension de la Grande-Fache.

Le rendez-vous est fixé au chalet-hôtel refuge Wallon, le 4, à 18 h. 30.

Le Monde

Service des Abonnements
5, rue des Italiens
75427 PARIS - CEDEX 09
C.C.P. Paris 4207-23

ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	9 mois	12 mois
FRANCE - D.O.M. - T.O.M.	202 F	331 F	461 F	590 F
TOUS PAYS ETRANGERS PAR VOIE NORMALE	367 F	661 F	956 F	1 250 F
ETRANGER (par messageries) I. — BELGIQUE-LUXEMBOURG PAYS-BAS	236 F	396 F	558 F	720 F
II. — SUISSE - TUNISIE	280 F	505 F	723 F	940 F

Par voie aérienne
Tarif sur demande

Les abonnés qui paient par chèque postal (trois volets) voudront bien joindre ce chèque à leur demande.

Changements d'adresse définitifs ou provisoires (deux semaines ou plus) : nos abonnés sont invités à formuler leur demande une semaine au moins avant leur départ.

Joindre la dernière bande d'envoi à toute correspondance.

Veuillez avoir l'obligeance de rédiger tous les noms propres en capitales d'imprimerie.

هكذا من الأصل

Le Monde

équipement

La publication du rapport irlandais sur l'incendie du « Betelgeuse » relance la polémique sur la sécurité des pétroliers

Comme on pouvait s'y attendre, la publication le 25 juillet en fin d'après-midi (« le Monde » du 26 juillet), du rapport de la commission d'enquête judiciaire irlandaise sur l'incendie et l'explosion du pétrolier français Betelgeuse le 8 janvier dernier dans la baie de Bantry au sud-ouest de l'Irlande (cinquante morts dont quarante-deux Français), relance la polémique sur les causes de cet accident et d'un point de vue plus général sur la sécurité des transports pétroliers.

M. Joël Le Theule a déclaré que la sortie de ce document représentait une « étape importante dans la procédure judiciaire » engagée après le sinistre. Dans le seul domaine judiciaire en effet, un procès est déjà engagé, à Londres, entre l'armateur du navire, la Compagnie française de navigation, filiale du groupe Total, et le gestionnaire du « terminal » de Bantry, la multinationale américaine Gulf Oil. Mais d'autres instances seront vraisemblablement ouvertes en Irlande, en France ou ailleurs. On ne sait pas encore en particulier qu'elle va être l'attitude des familles des victimes à propos de leurs indemnisations ni des autorités irlandaises à propos de la gestion du terminal sérieusement mise en cause dans le rapport de la commission.

Celle-ci insiste sur la responsabilité « principale » de l'armateur coupable selon elle d'un mauvais entretien ou d'une surveillance défectueuse du navire. Elle développe longuement aussi la responsabilité des gestionnaires du terminal négligents dans l'organisation des services de sécurité et qui, en outre, ont voulu tromper la commission en produisant un faux témoignage. La tendance normale de l'armateur est évidemment d'insister sur le dernier point ; celle de la Gulf de mettre l'acent sur le premier.

Sur le fond, et en l'absence du témoignage direct (les membres de l'équipage ont tous péri), il sera évidemment très difficile de savoir si l'incendie du *Bételgeuse* est la conséquence ou la cause de la rupture du bateau. C'est un point essentiel sur lequel les avis des experts diffèrent.

M. Le Theule a indiqué que les travaux de la commission qu'à la demande du président de la République il avait chargée d'enquêter sur le sinistre — elle est présidée par l'ingénieur général du génie maritime Yves Rocquemont — concluaient plutôt en faveur de l'incendie préalable à la rupture de la coque. Toutefois, il a ajouté qu'il ne contestait nullement les conclusions du rapport irlandais et que M. Rocquemont allait continuer ses travaux.

Le ministre semble, d'une façon plus générale, très préoccupé de s'assurer que les services chargés de garantir la sécurité des bateaux français fonctionnent au mieux. L'acident du *Bételgeuse* survenant après celui du *Tanio* l'incite à le faire. Il reste aussi à examiner quelles sont celles des dispositions proposées à la fin de son rapport par la commission irlandaise pour améliorer cette sécurité qui peuvent être prises dès maintenant et unilatéralement par les autorités françaises.

Les responsabilités de l'armateur et celles du gestionnaire du terminal de Bantry

La catastrophe du *Bételgeuse* est due principalement à une faiblesse anormale de la coque du bateau, estime la commission d'enquête judiciaire irlandaise. « *La majeure partie des responsabilités de la perte du bateau incombe à Total* », écrit-elle dans son rapport. *La catastrophe a été produite par une conjonction de deux facteurs séparés : une coque sérieusement affaiblie du fait d'une maintenance inadéquate, et un effort excessif des structures du bateau lors des opérations de ballastage la nuit du drame* ».

Pour la commission, un travail excessif des structures du bateau est à l'origine des explosions, notamment au niveau des cuves de ballastage, puis de la série d'incendies et de la cassure du bâtiment. Le ballastage consiste à remplir d'eau des cuves spéciales (cuves de ballastage) au fur et à mesure que le brut est déchargé pour éviter que les structures du bateau ne travaillent excessivement.

Le rapport relève les faits suivants, à propos du bateau :

— Le *Bételgeuse* ne disposait pas d'un système électronique de surveillance des efforts auxquels sont soumises ses structures. L'usage de ce système, généralement appelé « Loadicator », est maintenant « *une pratique courante sur les grands pétroliers* ».

Le *Bételgeuse* n'avait pas été suffisamment contrôlé, lors de vérifications à Singapour en 1977, notamment au niveau des cuves de ballastage « *dont la protection cathodique n'avait pas été renouvelée* ». En 1979, le « *Bételgeuse* » *se trouvait dans un état détérioré* ».

Concernant le terminal de Bantry géré par la Gulf Oil, le rapport constate notamment les faits suivants : 1) la surveillance était insuffisante dans la tour de contrôle du terminal ; 2) si les équipements de lutte contre l'incendie du terminal étaient suffisants, la Gulf aurait dû toutefois tenir compte du fait que le remorqueur de secours se trouvait à 4,5 kilomètres du *Bételgeuse* et hors de vue de celui-ci — et ce contrairement aux dispositions prévues en la matière ; 3) des radeaux de sauvetage en nombre suffisant auraient du être disposés à chacune des extrémités de la jetée ; 4) il n'y avait pas de plan d'évacuation de la jetée.

Un remorqueur de secours bien placé, des radeaux de sauvetage en nombre suffisant et un plan d'évacuation de la jetée auraient peut-être permis de sauver de nombreuses victimes, estime le rapport, qui fait toutefois état d'un élément important : la Gulf a souffert du fait que le partage des responsabilités entre le propriétaire du terminal et les autorités portuaires en matière d'équipements de sauvetage n'était pas clairement établi.

La commission qui a rédigée ce rapport de quatre cent soixante-dix-sept pages a entendu cent quatre-vingt-quatre personnes (témoins, représentants des parties directement intéressées et experts, dont ceux du gouvernement français). Elle était présidée par un magistrat irlandais, le juge Declan Costello assisté de quatre assesseurs (deux britanniques, un néerlandais et un norvégien).

DEUX RÉACTIONS

LE MINISTRE FRANÇAIS DES TRANSPORTS : une étape dans une procédure.

Le ministre français des transports, M. Joël Le Theule, a diffusé le 25 juillet le communiqué suivant :

« *La commission d'enquête judiciaire constituée par le gouvernement irlandais après la catastrophe du pétrolier* Betelgeuse *avait pour mandat essentiel d'établir les faits, et le document de près de cinq cents pages qu'elle a rédigé est une étape importante dans la procédure judiciaire.*

» *D'un premier examen de ce volumineux rapport, il ressort que, quelle que soit l'hypothèse sur l'origine de l'incendie qui sera retenue en définitive par les juges qui auront à se prononcer sur l'affaire, les pertes en vies humaines auraient été, selon toute vraisemblance, considérablement moindres si les installations du terminal pétrolier de Bantry-Bay avaient été conçues et exploitées avec un plus grand souci de la sécurité.*

» *On rappelle d'autre part que des experts français désignés par le ministre des transports s'étaient rendus en Irlande le jour même de l'accident et que les ingénieurs et plongeurs français ont apporté une contribution importante à toute la phase d'investigation technique. Ces experts avaient été entendus par la commission d'enquête irlandaise. Comme le ministre des transports l'avait annoncé à l'Assemblée nationale lors du débat sur la catastrophe, la publication de leurs rapports et conclusions provisoires avait été différée jusqu'à la parution du rapport irlandais. Ces documents peuvent être maintenant consultés.*

» *Ces rapports mettent notamment l'accent sur celle des séquences d'événements qui leur avait paru la plus vraisemblable, compte tenu des témoignages recueillis et des observations qu'ils ont faites sur l'épave, lesquelles se sont d'ailleurs prolongées au-delà même de la date de clôture des investigations de la commission irlandaise. En particulier, la cassure du navire paraissait aux experts français être la conséquence de l'incendie et des explosions observées.* »

L'ARMATEUR : des hypothèses seulement.

La Compagnie française de navigation (filiale du groupe Total), armateur du Betelgeuse, « *se montre extrêmement surprise que le rapport de la commission d'enquête irlandaise prétende établir avec certitude et la plus grande précision quelles ont été l'origine et la séquence des événements qui ont abouti à la catastrophe.*

» *La commission ayant elle-même conclu à l'absence de son poste du responsable de la salle de contrôle du terminal*, ajoute un communiqué de la Compagnie, *ces conclusions ne reposent sur aucun témoignage oculaire. Elles reposent seulement sur un choix d'hypothèses s'appuyant sur l'unique déposition du* marine manager *du terminal absent au moment de l'accident et qui a relaté des conversations qu'il aurait entendues ou eues la veille, au sujet des opérations de ballastage, avec les officiers du bord qui ont péri avec le navire.*

» *La direction de Total C.F.N. ne peut donc que contester de la façon la plus catégorique cette partie des conclusions du rapport qui suppose en outre une conduite des opérations de ballastage parfaitement invraisemblable de la part d'un équipage hautement qualifié.*

» *Dans ces conditions, Total C.F.N. rappelle avec la plus grande fermeté sa thèse d'une explosion des citernes provoquée par un incendie ayant, à son opinion, pris naissance sur la jetée.* »

● *Automobilistes moins prudents.* — Le nombre de dépistages positifs contre l'alcoolisme au volant, effectués sur des automobilistes au cours du premier trimestre 1980 s'est élevé à 13 101 (11 121 en 1979), indique le ministère de l'intérieur. Durant ce même trimestre, on a constaté aussi un accroissement des excès de vitesse : 218 678 infractions du 1er janvier au 30 juin, au lieu de 193 683 durant la même période de 1989.

● *Nouvelle grève à Olympic Airways.* — Les quatre mille techniciens et employés au sol de la compagnie aérienne grecque Olympic Airways commencent de nouveau ce samedi 26 juillet une grève de quatre jours. Ils protestent contre le fait que la direction refuse de signer un accord prévoyant notamment des augmentation salariales. *(A.F.P.)* — *(A.F.P.)*

TRANSPORTS

Trop d'anglais sur les avions français

Deux députés viennent d'attirer de nouveau l'attention des pouvoirs publics sur l'abus que fait de la langue anglaise le monde aéronautique français (« Journal officiel » du 21 juillet).

M. Pierre Bas, député R.P.R. de Paris, fait remarquer au ministre des transports que les compagnies françaises ont, « *même dans leurs rapports avec les passagers* », pris l'habitude de « *ne vouloir reconnaître que les terminologies anglo-saxonnes* ». « *C'est ainsi*, indique-t-il, *que les billets de jeunes filles ou d'enfants comportent les mots* Miss *et* Child *et que les enfants voyageant seuls sur les lignes de ces compagnies se voient affublés d'une pancarte portant le sigle U.M., qui se traduit par* Unaccompanied Minor. *Cela est abusif lorsqu'il s'agit des lignes aériennes intérieures ne desservant, par définition, que des aérodromes métropolitains.*

M. Louis Odru, député communiste de la Seine-Saint-Denis, soulève une question analogue auprès du ministre de la culture et de la communication. Il écrit ceci : « *L'Association internationale des navigants de langue française a demandé à Airbus Industrie et à Air France de se concerter et de revenir à l'usage de la langue française pour les inscriptions des postes de pilotage des avions futurs, et en particulier de l'A-310. Une démarche analogue a été faite auprès d'Air France en ce qui concerne les nouveaux Boeing-727 récemment commandés par la compagnie nationale.*

» *Dans une réponse consternante, les responsables d'Airbus Industrie affectent de considérer la langue française en aéronautique comme un élément de décoration secondaire et accessoire au même titre que* « la peinture extérieure et l'habillage des sièges ».

» *Pour les Boeing-727, la direction d'Air France oppose à leur demande le supplément prohibitif de prix exigé par le constructeur américain (50 000 dollars par appareil). Par ailleurs, de nombreuses pressions sont exercées afin d'imposer l'usage unique de l'anglais dans les radiocommunications aériennes.* »

ENVIRONNEMENT

ENTRE HENDAYE ET TOULOUSE

Neuf chevaux meurent de chaleur dans un wagon

Neuf chevaux sont morts de soif dans un wagon de la S.N.C.F. qui les transportait avec dix-neuf autres bêtes de Hendaye à Toulouse. Les animaux, destinés à l'abattoir, avaient été entassés dans le même wagon et laissés sans aucune surveillance et sans eau pendant les dix-huit heures du voyage.

Les responsables de la S.P.A. de Toulouse sont décidés à « faire toute la lumière sur cette affaire ». Ils ont immédiatement alerté M. Pierre Micaux, parlementaire en mission qui a remis récemment un rapport au président de la République sur la condition animale (voir *le Monde* du 18 juillet). M. Micaux y souligne les conditions lamentables dans lesquelles, depuis des années, sont transportés les animaux de boucherie sous prétexte qu'ils sont destinés à l'abattoir.

Ainsi deux cents chevaux arrivent chaque semaine à Toulouse pour les boucheries hippophagiques. Ils viennent d'Espagne, mais aussi de Bulgarie et de Pologne. La S.N.C.F. affirme que seuls l'expéditeur et le destinataire sont responsables des animaux. Elle précise en outre que le wagon transportant vingt-huit chevaux venant d'Hendaye a bénéficié d'un « acheminement accéléré ».

Le rapport de M. Micaux n'énumère pas moins de vingt-cinq mesures destinées à « humaniser » l'importation du bétail. Leur mise en œuvre, estime la S.P.A., s'impose de toute urgence.

Le Monde

économie

ÉTRANGER

L'ÉCONOMIE LIBANAISE

Et pourtant elle tourne...

De notre correspondant

Beyrouth. — En publiant actuellement leurs bilans pour 1979, les banques libanaises affichent, les unes après les autres, les signes d'une vigoureuse santé — décidément à toute épreuve. Ayant surmonté la guerre de 1975-1976, elles sont presque toutes en pleine expansion, en dépit d'une crise politique aux effets d'autant plus pernicieux sur l'économie qu'elle dure depuis cinq ans, que ses phases violentes sont aussi nombreuses qu'imprévisibles et atteignent toutes les régions du pays, que, surtout, ses perspectives de règlement sont totalement bloquées pour une durée indéfinie et de toute évidence fort longue.

Les autres secteurs ont également réussi jusqu'ici une remarquable adaptation aux circonstances, même si leurs résultats sont moins uniformément spectaculaires. Ainsi, les exportations industrielles ont plus que doublé — en monnaie courante, il est vrai — en 1979 par rapport à 1974, dernière année précédant la guerre ; et il s'est créé plus de trois cents nouvelles usines en 1978-1979, totalisant environ 350 millions de livres libanaises de capitaux.

Des entreprises de toutes sortes (banques, industrie, assurances, transport, services) ont essaimé partout dans le Golfe et en Europe, créant des filiales génératrices de fonds rapatriables. En outre, le « matériel humain » libanais « se vend » toujours très bien : le Golfe accueille plus que jamais les cadres et techniciens libanais, et les firmes internationales ont recours à leurs services pour ces marchés lucratifs et difficiles. Cela engendre une émigration d'autant plus rentable pour le pays en transferts d'argent frais qu'elle se fait généralement sans accompagnement des familles et qu'elle est constituée de cadres aux salaires élevés.

La guerre enfin (ou la crise quand les hostilités sont en veilleuse) suscite son propre argent en provenance de l'étranger sous forme de bons en dollars, et, depuis le début de 1980, l'Etat libanais est lui-même renfloué à raison de 400 millions de dollars l'an par les pays arabes les plus riches. Résultat : une balance des paiements constamment positive (sauf en 1976), dont l'excédent, après être passé de 200 millions en 1978 à 500 millions de dollars en 1979, va probablement se maintenir à ce niveau en 1980, malgré le doublement de la facture pétrolière.

L'increvable mécanique

Tout irait-il donc pour le mieux pour l'économie libanaise ? Bien sûr que non ! Comment pourrait-il en être ainsi dans un pays qui, après avoir subi en dix-huit mois des dégâts équivalents, *grosso modo*, à une année entière de son produit intérieur brut, est, depuis lors, disloqué politiquement et constamment ébranlé par des affrontements graves, mais tellement répétés qu'ils en sont banalisés et que la presse internationale n'en parle guère ?

En mai et juin écoulés, l'increvable mécanique a paru d'ailleurs s'essouffler. Un net ralentissement de l'activité de détail — les commerçants parlaient de marasme, — constaté également par les banques au rétrécissement du volume des crédits documentaires, a suscité de vives inquiétudes sur le marché. Cependant, dès la mi-juin, une reprise s'amorçait. L'effondrement de l'économie libanaise, qui aurait dû se produire déjà mille et une fois, n'était pas encore au rendez-vous.

Cet arrêt passager a été provoqué par une série de facteurs, finalement tous conjoncturels. Le principal a été la hausse sans précédent des taux d'intérêt versés sur les grandes monnaies internationales : quand il peut obtenir 19 % sur le dollar et 17 % sur le sterling, l'épargnant libanais ne place évidemment plus son argent à 7 % en monnaie nationale. Alors qu'en Europe la spéculation sur les taux d'intérêt et les devises étrangères n'intéresse que de gros spéculateurs, au Liban chaque épargnant, ou presque, est cambiste dans l'âme. Il en est résulté une course fiévreuse vers le dollar, et les autres devises étrangères, alimentée en partie, paradoxalement, par des crédits en livres qui pouvaient être obtenus entre 7 % et 10 %.

La livre libanaise finançait ainsi ceux qui jouaient contre elle. Résultat : la part des dépôts en devises par rapport au total des dépôts, déjà considérable, est passée de 33 % à fin 1978 à 35 % à fin 1979 et à 38 % au 30 avril 1980. Durant les quatre premiers mois de 1980, la progression des dépôts en devises a été de 17,5 %, alors que celle des dépôts en livres n'a été que de 4,6 %. En conséquence, les surliquidités en livres (1,5 milliard en 1979) disparaissaient et faisaient place à une pénurie.

Pour freiner cette spéculation monétaire, en même temps qu'une spéculation foncière stimulée par une série de facteurs (la terre valeur-refuge en période d'instabilité, le morcellement du territoire accentuant son exiguïté et les migrations de population), la Banque du Liban a sévèrement encadré le crédit à partir de décembre 1979. Les taux d'intérêt créditeurs et débiteurs sur la livre sont montés de plusieurs points en 1980, atteignant 14 % sur les soldes négatifs. Cependant, l'argent n'étant pas devenu onéreux pour les seules opérations spéculatives, mais pour toutes les autres également, le frein a agi dans tous les secteurs, y compris là où ce n'était pas nécessaire.

Devises étrangères et aide arabe

A cet élément déterminant s'ajoutaient :

- Une inflation d'autant plus néfaste qu'elle est incohérente : alors que les prix des biens nécessaires (logement, alimentation, énergie, etc.) ont au moins triplé et, au pire, décuplé par rapport à l'avant-guerre (1974), les produits superfétatoires (vidéo, TV, transistors) voire nuisibles (alcools, cigarettes) coûtent moitié moins cher sous l'effet d'une contrebande généralisée qui a amené un Etat impuissant à détaxer le tabac.
- Une hausse des salaires (29 %) qui, en grévant les entreprises de lourdes charges, a freiné leur expansion.
- Un chômage « invisible » pour certaines catégories de travailleurs non qualifiés, et une pénurie aiguë de travailleurs qualifiés dans la plupart des secteurs et à tous les niveaux.

Toutefois, en même temps, les rentrées de devises étrangères ont battu tous les records au cours du premier semestre 1980, alors qu'elles étaient déjà, en 1979, de l'ordre de 150 millions de dollars par mois, ce qui est considérable pour un petit pays de trois millions d'habitants. Parallèlement, l'Etat a commencé de recevoir les chèques de l'aide arabe promise au sommet de Tunis en novembre 1979, et à laquelle on ne croyait que modérément à Beyrouth : 133 millions de dollars ont ainsi été perçus (40 millions de l'Irak, 38 de l'Arabie Saoudite, 30 des Emirats arabes unis et 25 du Koweït) sur les 400 millions promis par an durant cinq ans. Ces montants n'ont pas été utilisés à ce jour, mais le Trésor a remboursé sa dette à l'égard de la Banque du Liban.

Les taux d'intérêt sur le dollar ayant brusquement chuté en mai-juin, les surliquidités en livres sont de nouveau apparues dans les banques de Beyrouth. Elles étaient estimées à 500 millions de livres fin juin. Le Trésor émet à nouveau des bons pour les éponger (750 millions de livres depuis le début de l'année) et couvrir son déficit. Les réserves de la Banque centrale ont augmenté de 100 millions de dollars, soit une somme supérieure à l'augmentation de la circulation fiduciaire.

La tendance au marasme s'est inversée à partir de la mi-juin et l'économie a repris sa paradoxale marche en avant. La livre libanaise a, certes par rapport à 1974, cédé 35 % vis-à-vis du dollar, qui lui-même n'a pas été en très bonne santé ; mais, depuis le début de 1980, elle suit à peu près la même courbe que le franc suisse et le deutschemark. Performance unique compte tenu de la situation bloquée que connaît le Liban, qui s'explique par une couverture exceptionnelle : au taux actuel de l'or et des devises, elle équivaut à 28 milliards de livres pour une circulation fiduciaire de 3,8 milliards (737 % de couverture). Mais elle s'explique surtout par l'activité tous azimuts des Libanais, malgré la crise et à cause d'elle, qui permet à leur pays, pratiquement sans un touriste et avec une balance commerciale structurellement et lourdement déficitaire, d'avoir une balance des paiements excédentaire et de se créer, sur les plans individuel et collectif, des conditions de vie matérielle qui ne sont pas celles d'une nation dans le malheur.

LUCIEN GEORGE.

(1) 1 livre libanaise = 1,30 F.

SOCIAL

DÉCLENCHÉE PAR DES TRAVAILLEURS IMMIGRÉS

Une grève s'est étendue à la plupart des chantiers d'une entreprise spécialisée dans l'entretien des voies ferrées

De notre correspondant

Le Mans. — Voici trois mois qu'ils n'ont pas touché un sou si ce n'est les 200 F distribués au fil des collectes : trois mois que les travailleurs immigrés de chez Desquenne et Giral, une entreprise spécialisée dans l'entretien et la rénovation des voies ferrées, sont en grève. Sur les mille salariés concentrés sur une dizaine de chantiers itinérants, la C.G.T. annonce six cents grévistes, la direction quatre cents.

C'est près de Sablé, à Noyen, dans la Sarthe, que le conflit a pris naissance en mai. La gamelle avalée par tous les temps assis sur une traverse de chemin de fer : les Marocains, les Portugais, les Algériens et les Cambodgiens en ont eu assez. D'autant que le « village » qui les attendait le soir n'était que bungalows étroits entassés le long de la voie Paris-Nantes avec un confort sommaire et des douches parcimonieuses. Pas de frigo, pas de réfectoire, pas de salle de loisirs. Là-dessus sont venues se greffer des revendications de salaires et de prime de déplacement.

Les cadres et les administratifs ayant tenté de faire fonctionner les machines, les immigrés décidèrent d'occuper et de les bloquer. Quatre jours après, sur ordonnance du tribunal du Mans, les gardes mobiles « libéraient » les engins. Sans affrontement. Ce fut un événement à Sablé : c'était bien la première fois que la force publique intervenait dans la ville de M. Joël Le Theule, le ministre des transports. Puis le conflit s'est durci. Lorsque la direction accepte de négocier, elle accueille les délégués avec des vigiles et des chiens policiers au siège social des Mureaux, dans les Yvelines. Peu à peu, plusieurs autres chantiers sont touchés par le mouvement. A Rouen, les immigrés du chantier d'Oissel occupent le bureau de l'inspecteur du travail.

Une délégation des « grévistes sarthois » se rend à Chambéry pour convaincre des immigrés récemment engagés pour court-circuiter le mouvement et tenir les délais de ne pas faire capoter le mouvement. Les immigrés des chantiers parisiens occupent la Fédération nationale du bâtiment.

C'est que, entre-temps, si un accord a été conclu sur les salaires et la prime, M. Giral avait annoncé le licenciement de quarante et une personnes. « *Des fauteurs de trouble qui s'étaient livrés à des voies de fait.* » Il y a voies de fait et voies de fait : M. Le Theule n'a-t-il pas fait saisir le procureur de la République devant les conditions d'hébergement réservées aux habitants du « village de planches » de Noyen ?

Le conflit s'enlise. Le chantier de Chambéry vient de fermer définitivement : puisque Desquenne et Giral ne pouvaient respecter les délais, la S.N.C.F. le leur a retiré, tout comme celui de Metz qui devait démarrer début août. « *Si bien que si tout le monde décidait de reprendre aujourd'hui, je n'aurais pas forcément de travail à donner* », ironise M. Giral. La C.G.T. continue pourtant de mobiliser « *tant que les quarante et un otages n'auront pas été repris* ». Des délégations sont déjà en route vers le chantier du T.G.V. à Auxerre.

A Noyen, restent ceux qui auraient dû rentrer chez eux cet été, après parfois deux ans d'absence, et ceux qui auraient dû continuer le travail. Ils sont dans leurs bungalows, devenus des étuves après avoir été des igloos.

HAUTE COUTURE ET BAS SALAIRES

Sur la scène à grand spectacle de la haute couture, le coup d'envoi des collections de l'hiver 1980 sera donné le 27 juillet. C'est pour montrer certains aspects de l'envers du décor que la C.G.T. a organisé le 24 juillet, au rond-point des Champs-Elysées, une rencontre avec la presse et le public.

Les licenciements : dix-sept chez Cardin, dix chez Courrèges, ces derniers jours, ravivent les inquiétudes dans les ateliers. Les « secondes mains » sont payées comme les « smigards ». Avec un salaire de 4 080 à 4 200 F brut environ pour une formation équivalant à celle d'un technicien (C.A.P. plus deux ans et demi de stage environ), les rémunérations des premières mains qualifiées ont 30 % de retard sur les gains des professionnels de la métallurgie de même niveau.

La C.G.T. reconnaît la nécessité de la liaison de la haute couture avec le prêt-à-porter et l'industrie de l'habillement. Liaison qu'elle considère comme un « débouché naturel ». Mais elle dénonce le poids que fait peser sur la haute couture le financement des dépenses de prestige et de promotion de la griffe. Sur 3 milliards de chiffre d'affaires, en produits griffés, seulement 10 % de ce montant revient à la couture.

Les ouvrières de l'aiguille réclament la part qui leur revient dans la réalisation « de la recherche et de la création », alors que les ateliers sont trop souvent soumis à la seule recherche du profit.

● *La plus ancienne entreprise française d'enduction de tissus*, Cordoual, située à Pfastatt (Haut-Rhin) a annoncé, le jeudi 24 juillet, à son comité d'entreprise, qu'elle entamait la procédure légale de licenciement de l'ensemble de ses deux cents salariés. Cette société, dont le capital est détenu majoritairement par Rhône-Poulenc et par le groupe textile alsacien Schaeffe, connaissait depuis plusieurs années de sérieuses difficultés commerciales liées à la surproduction européenne dans le secteur de l'enduction. — *(Corresp.)*

● *Un plan de licenciements* concernant quatre-vingt-huit personnes a été présenté, le jeudi 24 juillet, par les administrateurs judiciaires de la société Dupré (textile et bonneterie) de Romilly-sur-Seine (Aube), qui emploie quelque sept cents salariés.

● *Quatre-vingts licenciements* ont été annoncés par la direction des Papeteries Etiennes, à Arles (Bouches-du-Rhône). Ils toucheront soixante-dix ouvriers et employés et dix cadres et agents de maîtrise, sur un effectif total de trois cent cinquante personnes.

● *Grève à l'URSSAF* (Union pour le recouvrement des cotisations de la Sécurité sociale et des allocations familiales). La quasi-totalité des quatre-vingt-cinq employées du service de la perforation situé à Bagnolet (Seine-Saint-Denis), sur les trois mille personnes qu'emploie l'Union, sont en grève depuis un mois, à l'appel de la C.G.T., de la C.F.D.T. et de F.O. Elles réclament un reclassement représentant une augmentation d'environ 400 francs par mois. Cette grève bloque une bonne partie du fonctionnement de l'organisme.

ÉNERGIE

Les « crises » pétrolières

Quand Mobil vante la « French connection »

Les crises pétrolières réussissent, on le sait, aux compagnies. Pour le premier semestre, toutes annoncent donc des bénéfices records. Avec Exxon, dont les profits — en hausse de 66 % — approchent 3 milliards de dollars pour les six premiers mois, Shell (+ 47 % au deuxième trimestre), Texaco (+ 49 %) et Conoco (+ 48 %) se portent bien, merci. Quant à Mobil, la seconde compagnie américaine, ses bénéfices ont atteint 688 millions de dollars ces trois derniers mois, en augmentation de 65 % par rapport à la même période de l'an passé.

Mobil a d'ailleurs trouvé une utilisation originale pour une — minuscule — partie de ses profits. Elle s'est en effet payé, la semaine dernière, une pleine page du *New York Times* pour — sous le titre « The French Connection II » — vanter la politique énergétique de la France. Une récidive, puisque déjà avait été loué de la sorte le programme nucléaire du gouvernement français.

Cette fois-ci, il s'agit de la politique charbonnière. « *Nos frères gaulois sont, une fois de plus, à l'avant-garde énergétique*, pouvaient donc lire les lecteurs du *New York Times. Dans un mouvement hardi pour réduire plus encore sa dépendance à l'égard du pétrole importé, la France se propose de quintupler sa consommation de charbon-vapeur dans l'industrie d'ici à 1990. Une fois encore, les Etats-Unis sont à la traîne, même si ce pays est assis sur la plus large réserve de charbon du monde.* »

Nulle part, il n'est dit, dans cet article, que l'utilisation du charbon dans l'industrie est en France pratiquement nulle (moins de 3 millions de tonnes), ce qui facilite une plus large pénétration, alors que les industriels américains brûlent déjà chaque année près de 70 millions de tonnes de charbon-vapeur, et les électriciens quelque 380 millions de tonnes.

Mais la démarche est habile qui joue sur l'actuel sentiment anti-français outre-Atlantique pour stimuler des sources d'énergie dans lesquelles Mobil est largement engagée (sur le thème « Vous n'allez pas les laisser faire mieux que nous »), tout en se mettant au mieux avec les pouvoirs publics en France, où la compagnie est aussi installée (le texte a été largement diffusé à Paris). Quel ministre français peut se targuer d'avoir vu sa politique vantée sur une pleine page du *New York Times* ? Heureux M. Giraud qui doit cela à l'une des « sept sœurs » ! — B. D.

● *Hausse des prix du pétrole du Venezuela et du Mexique.* — Le Venezuela a porté à 32 dollars le prix de son pétrole de référence (équivalent à l'*arabian light*), avec effet rétroactif au 1er juillet, a annoncé récemment M. Humberto Calderon-Berti, ministre vénézuélien de l'énergie. Le prix moyen des sept types de « brut » a ainsi augmenté de 60 cents (2,50 F) le baril.

Le Mexique, qui, lui, n'est pas membre de l'OPEP, a augmenté de 1 dollar le baril le prix de ses différentes qualités de pétrole, a annoncé simultanément le 3 juillet, la compagnie des pétroles mexicains (PEMEX). Les nouveaux tarifs prennent effet rétroactivement au 1er juillet et seront applicables jusqu'au 30 septembre. — *(A.F.P., Reuter.)*

AFFAIRES

L'AVENIR DE MANUFRANCE EXAMINÉ LUNDI A PARIS

Les actionnaires de la Société nouvelle Manufrance seront reçus le lundi 28 juillet à Paris au siège du C.I.A.S.I. (Comité interministériel pour l'aménagement de structures industrielles). Une précédente réunion, le 3 juillet n'avait donné aucun résultat, les fonctionnaires ayant considéré que les actionnaires de Manufrance n'avaient fait aucune proposition de nature à amener l'Etat à accorder une nouvelle aide à l'entreprise.

Commentant par avance cette nouvelle réunion, M. René Monory, ministre de l'économie, a déclaré « *avec un plan solide et un effort des actionnaires l'Etat pourrait intervenir* ». Qu'en sera-t-il ? Lors de sa visite à Paris, le maire communiste de Saint-Etienne a évoqué une opération qui pourrait peut-être permettre de débloquer la situation : il s'agit de l'éventuel rachat par la MACIF (une mutuelle actionnaire de la société nouvelle Manufrance) des actifs de l'ancienne société pour un montant de 100 millions de francs payables en plusieurs fois. Cette transaction si elle était menée à bien permettrait à la MACIF de donner sa garantie à un prêt de 40 millions de francs qui pourrait être consenti par le syndic. Cet apport permettrait à Manufrance de respirer, et pour peu qu'un plan crédible soit présenté, pourrait amener l'Etat à intervenir une nouvelle fois.

● ERRATUM. — Dans l'article consacré à la réunion du conseil d'administration de Manufrance (*le Monde* du 25 juillet), nous évoquions, dans la seconde colonne, l'intervention possible de deux entreprises : François Beauval et Novotex. Pour cette dernière firme, c'est Movitex qu'il fallait lire.

DANS L'ÉLECTRONIQUE

Le groupe britannique Thorn-EMI signe un accord de coopération avec le Japonais Sharp

Nouvelle alliance anglo-japonaise dans le secteur des biens de consommation électronique et de l'électroménager. Le groupe Thorn-EMI et la firme d'Osaka Sharp viennent de conclure un important accord de coopération. Il prévoit un échange d'informations technologiques, la cession croisée de brevets, un programme commun de recherche et une commercialisation réciproques. Ainsi Thorn-EMI va vendre — en attendant de les fabriquer en Grande-Bretagne — à travers son réseau implanté dans cent quarante pays les derniers fours à micro-ondes de Sharp. Cette dernière assurera la vente — sous sa propre marque — des « mixers » de Thorn-EMI.

Avec cent vingt-cinq mille employés et un chiffre d'affaires de près de 15 milliards de francs, le groupe Thorn-EMI est un grand fabricant d'appareils électroménagers, de composants et de matériels électroniques, de radio-télévision et de programmes audiovisuels. Il a signé récemment un accord avec J.V.C., filiale de Matsushita, pour commercialiser les vidéodisques du groupe nippon et coopérer à l'élaboration des programmes qui seront offerts aux utilisateurs.

Sharp (dix-neuf mille employés et 7 milliards de francs de chiffre d'affaires) a bâti sa prospérité sur la maîtrise des technologies de la micro-électronique appliquées aux biens de consommation. Devenu l'un des principaux fabricants mondiaux de calculatrices, la société se lance dans le petit appareillage électroménager.

[La liste devient longue de ces accords anglo-japonais. Qu'ils se traduisent par des rachats de sociétés britanniques, des implantations d'usines nippones outre-Manche, des « coopérations » technologiques et commerciales, importe peu. Ils permettent surtout aux firmes nippones d'enfoncer un coin dans le bastion Europe ; d'« angliciser », et par là d'« européaniser », leurs productions.

Dans ce pays en voie de sous-développement qu'est la Grande-Bretagne, « on » s'est apparemment résigné à vendre des pans entiers de l'industrie nationale. Au plus offrant. Deux secteurs sont particulièrement concernés : l'électronique et l'automobile. Actuellement, il s'agit de se partager les dépouilles du « lion britannique ». A ce jour, les Japonais se montrent — et de loin — les meilleurs. Philips, I.B.M., bien que plus discrets, ne sont pas inactifs. Exception faite des rachats de Chrysler UK par Peugeot et de Ronéo par la C.G.E., les groupes français ne semblent pas intéressés par ce partage. C'est dommage, car il y a encore, à n'en pas douter, des occasions à saisir. Ne serait-ce que dans les communications...]

● *Nouveau redémarrage chez Garnier.* — Un accord serait, le 28 juillet, avec la C.F.D.T., pour la reprise du travail à partir du 15 août chez Garnier (machines agricoles), à Redon (Ille-et-Vilaine). Mise trois fois en liquidation depuis 1970, l'usine était occupée depuis le 1er juillet 1979, après le licenciement de trois cent soixante-sept employés (*le Monde* du 17 juillet 1979). Elle devrait redémarrer avec environ vingt personnes le mois prochain, puis avec cinquante en fin d'année, mesure assortie de préretraites à cinquante-cinq ans pour une partie du personnel licencié.

Hausse de la livre - Baisse du yen
Reprise de l'or

MATIÈRES PREMIÈRES
Reprise du cuivre et du plomb

LA SEMAINE FINANCIÈRE

SUR LE MARCHÉ DES CHANGES

Hausse de la livre - Baisse du yen Reprise de l'or

Sur des marchés assez calmes, le DOLLAR a continué à fléchir doucement, tandis que la LIVRE STERLING accentuait sa montée et que le YEN baissait assez vivement. Fait marquant, l'or, qui avait chuté brutalement la semaine dernière, s'est raffermi très nettement dans un contexte qui apparaît haussier à bien des opérateurs.

Le DOLLAR a donc fléchi, mais assez peu, grâce au soutien discret des banques centrales. La baisse à répétition des taux d'intérêt outre-Atlantique n'est pas faite pour le raffermir, mais cela ne semble guère inquiéter les responsables. A moyen et à court terme, le dollar est voué à l'affaiblissement, estime l'un des experts de la Bank of America, premier établissement des Etats-Unis, car il souffre du « syndrome de la monnaie de réserve », c'est-à-dire qu'il y en a trop de par le monde (750 milliards hors de l'Union, dit-on, mais cela peut être contesté). Selon lui, les autorités américaines « poursuivant leur train-train », le fléchissement continuera, seule une grave crise de confiance étant susceptible de modifier la situation.

En conséquence, cet expert, M. Jeffrey Mizrahi, voit le dollar en 1981 à 1,61 DM (contre 1,7350 DM actuellement) à 1,50 FS (contre 1,60 FS) et à 200 yens (contre 223 yens). Il pronostique également un ajustement du S.M.E. à l'automne ou hiver prochain avec une réévaluation du DM de 2 %.

Enfin, M. Mizrahi a déclaré que les pays exportateurs de pétrole seraient désireux de doubler la part de l'or dans leurs réserves, qui n'est actuellement pas supérieure à 4 % ou 5 %. Ce propos est à rapprocher de celui tenu par le Dr Mast, conseiller économique du Crédit suisse, dans le bulletin trimestriel de l'établissement : « *Si les politiques des pays occidentaux continuent à être aussi regrettables* », le prix de l'once d'or pourrait monter brutalement et dépasser le niveau record de 850 dollars établi au début de l'année. Une telle opinion est frappante dans la mesure où le Dr Mast et le Crédit suisse étaient jusqu'à présent partisans de stabiliser ou de réduire le prix de l'or.

Propos ou pas, la spéculation et les investisseurs se sont intéressés à nouveau au métal jaune, dont le cours avait brutalement chuté de 660 dollars à 606 dollars la semaine dernière sur le rappel discret que les Etats-Unis « se réservaient le droit de vendre de l'or à tout moment ». Le prétexte de la reprise fut, mardi, l'occupation, à Téhéran, du siège du parti communiste que l'on confondit, à New-York, avec celui de l'ambassade soviétique. Mais la hausse n'en continua pas moins, favorisée par la baisse des taux d'intérêt, qui facilite l'achat de métal à crédit sur les marchés à terme. Du coup, l'once d'or valait 652 dollars vendredi.

Ailleurs, la LIVRE STERLING a très vivement monté, atteignant jusqu'à 2,40 dollars pour la première fois depuis avril 1975. A Paris, toutefois, elle n'a pas retrouvé, à 9,66 F, les 10 F de la fin juillet 1979. La fermeté de la livre est attribuée, outre l'attrait du pétrole de la mer du Nord, au maintien à 16 % du taux d'escompte britannique qui attire les capitaux étrangers, et cela malgré un chômage record en Grande-Bretagne.

Le YEN s'est nettement affaibli par rapport à toutes les monnaies, même le dollar, qui valait près de 224 yens à la veille du week-end contre 319 précédemment. Cet affaiblissement de la monnaie japonaise, auquel ne s'opposent pas les autorités monétaires, est dû, notamment, à l'augmentation du prix des achats de pétrole. Il n'est pas de nature à satisfaire les partenaires commerciaux du pays du Soleil-Levant, dont les exportations se trouvent ainsi favorisées : on sait ce qu'il en est déjà dans le domaine de l'automobile.

FRANÇOIS RENARD.

Cours moyens de clôture comparés d'une semaine à l'autre

(La ligne inférieure donne ceux de la semaine précédente.)

PLACE	Livre	$ U.S.	Franc français	Franc suisse	Mark	Franc belge	Florin	Lire italienne
Londres...	—	2,3935	9,6613	3,8260	4,1610	66,4914	4,5452	1975,83
	—	2,3755	9,6207	3,8174	4,1428	66,2764	4,5324	1971,66
New-York.	2,3935	—	24,7739	62,5586	57,5208	3,5997	52,6592	0,1211
	2,3755	—	24,6913	62,2277	57,3394	3,5842	52,4109	0,1204
Paris.....	9,6613	4,0365	—	252,51	232,18	14,5302	212,55	4,8897
	9,6207	4,0500	—	252,02	232,22	14,5161	212,26	4,8795
Zurich....	3,8260	1,5985	39,6011	—	91,9470	5,7541	84,1758	1,9364
	3,8174	1,6076	39,6790	—	92,1444	5,7598	84,2243	1,9361
Francfort.	4,1610	173,85	43,0694	108,7582	—	6,2580	91,5481	2,1059
	4,1428	174,40	43,0617	108,5252	—	6,2508	91,4046	2,1012
Bruxelles.	66,4914	27,7800	6,8821	17,3787	15,9792	—	14,6287	3,3652
	66,2764	27,9000	6,8888	17,3615	15,9977	—	14,6226	3,3614
Amsterdam	4,5452	189,90	47,0457	118,7988	109,2320	6,8358	—	2,3004
	4,5324	190,80	47,1111	118,7305	109,4036	6,8387	—	2,2987
Milan.....	1975,83	825,50	204,5088	516,4218	474,8346	29,7156	434,70	—
	1971,66	830,00	204,0382	516,4903	475,9174	29,7491	435,01	—

MATIÈRES PREMIÈRES

Reprise du cuivre et du plomb

METAUX. — *Sensible reprise des cours du cuivre au Metal Exchange de Londres malgré la perspective d'un ralentissement de l'expansion économique dans la plupart des pays industrialisés. La grève se poursuit dans les raffineries américaines — elle a commencé le 1er juillet.*

Hausse des cours du plomb à Londres qui n'en restent pas moins inférieurs de 220 livres environ à leur niveau record de mars dernier. Plusieurs producteurs américains ont majoré de 2 cents par livre le prix de leur métal pour le porter à 36 cents. Pour l'année en cours, il est prévu un excédent de production de 100 000 tonnes. La production mondiale devrait atteindre 4 millions de tonnes, la consommation 3,75 millions et les exportations vers les pays de l'Europe orientale 150 000 tonnes.

La hausse de l'or a entraîné celle de l'argent à Londres.

TEXTILES. — *Variations peu importantes des cours de la laine sur les divers marchés à terme.*

DENRÉES. — *Nouvelle baisse des cours du café. Le Brésil envisagerait de reprendre ses exportations, suspendues depuis le commencement du mois.*

Repli des cours du sucre malgré la diminution de 30 % des exportations cubaines vers les pays communistes du Comecon.

COURS DES PRINCIPAUX MARCHÉS

du 25 juillet 1980

Les cours entre parenthèses sont ceux de la semaine précédente

METAUX. — Londres (en sterlings par tonne) : cuivre (Wirebars) comptant, 944 (908,50), à trois mois, 958 (929,50) ; étain comptant, 7 160 (7 190), à trois mois, 7 185 (7 145) ; plomb, 353 (328) ; zinc, 309,50 (292,50) ; argent (en pence par once troy) 694,50 (645,10).

— New-York (en cents par livre) : cuivre (premier terme), 103,20 (96,50) ; argent, 16,35 (15,30) ; aluminium (lingots), inch. (75) ; ferraille, cours moyen (en dollars par tonne), inch. (75,50) ; mercure (par bouteille de 76 lbs), inch. (390-400).

— Penang (en dollars des détroits par picul de 22 lbs) : 2 167 (2 129).

TEXTILES. — New-York (en cents par livre) : coton, oct., 79,80 (83,05) ; déc., 77,75 (81).

— Londres (en nouveaux pence par kilo) : laine (peignée à sec), août, 370 (365) ; jute (en livres par tonne), Pakistan, White grade C, 208 (213).

— Roubaix (en francs par kilo) : laine, 28,10 (28,05).

CAOUTCHOUC. — Londres (en nouveaux pence par kilo) : R.S.S. comptant, 56,50-57,25 (56-57,25).

— Penang (en cents des détroits par kilo) : 292,50-293 (286-286,50).

DENREES. — New-York (en cents par lb) : cacao, déc., 2,370 (2,425), mars, 2,436 ; sucre, sept., 30,60, (29,95) ; oct., 30,60 (30,50) ; café, sept. 156,33 (162,04), déc., 167,16 (163,10).

— Londres (en livres par tonne) : sucre, août., 278 (290), oct., 303 (308,50) ; café, sept., 1 285 (1,345) ; nov., 1 305 (1 360) ; cacao, sept., 1 033 (1 062) ; déc., 1 074 (1 103).

— Paris (en francs par quintal) : cacao, sept., 994 (1 014) ; déc., 1 010 (1 030) ; café, sept., 1 237 (1 322) ; nov., 1 255 (1 313) ; sucre (en francs par tonne), oct., 3 015 (3 045) ; déc., 3 080 (3 100).

CEREALES. — Chicago (en cents par boisseau) : blé, sept., 453 1/2 (447 1/2) ; déc., 471 (464) ; maïs, sept., 324 1/4 (325 1/4) ; déc., 330 1/2 (343 1/4).

INDICES. — Moody's : 1 202,60 (1 185,60). — Reuter : 1 695,70 (1,697,80).

BOURSE DE PARIS

SEMAINE DU 21 AU 25 JUILLET

Décollage

APRES s'être donné trois semaines de réflexion au cours desquelles les différents indices ont très peu varié, le marché parisien de valeurs mobilières s'est enfin ébranlé. L'indice calculé par l'INSEE comme ceux de la Compagnie des agents de change ont amorcé un décollage qui, pour être lent, n'en est pas moins significatif puisque, en cinq séances, la hausse ressort à plus de 2 %.

Le mouvement, à peine amorcé lundi par un progrès insignifiant de l'indicateur instantané (+ 0,1 %), a véritablement commencé le lendemain, lors de la séance consacrée à la réponse des primes engagées au cours des trois mois précédents, l'indicateur gagnant 0,4 %.

Mercredi, l'or vola la vedette aux actions, comme il devait d'ailleurs le faire également à la veille du week-end. Autour de la corbeille, où l'on procédait aux opérations de liquidation mensuelle, les mines étaient cependant réjouies. Pas tellement à cause de la séance elle-même (+ 0,4 % tout de même), mais surtout en raison du bilan mensuel qui, somme toute, s'avérait très satisfaisant puisque, en quatre semaines, les différents indices avaient monté d'environ 4,4 %. Le nouveau mois boursier serait-il au moins aussi bon ?

Il démarra en tout cas sur les chapeaux de roue, le lendemain, l'indicateur instantané s'adjugeant 1,2 % environ à l'issue d'une séance beaucoup plus active que les précédentes. Comme de coutume, la perspective de bénéficier de quatre semaines de crédit avait décidé nombre d'opérateurs à reprendre les chemins du palais Brongniart.

Certes, le mouvement se ralentit très nettement à la veille du week-end (+ 0,1 % environ), mais il est clair que la baisse des taux d'intérêt et, en tout premier lieu, celle du taux de l'argent placé en report (revenu de 11 3/8 % fin juin à 9 7/8 % vendredi) constitue un puissant incitatif à l'achat, à crédit, de valeurs mobilières. D'abord parce que l'opération est moins coûteuse, mais aussi parce qu'une désescalade générale des taux comme il s'en produit une en ce moment (voir ci-contre) rend, même si elle a ses limites, les actions et leur rentabilité d'autant plus attrayantes.

Plus que la publication d'un indice des prix « satisfaisant » — toutes propositions gardées — pour le mois de juin (0,6 %) c'est bien la baisse des taux qui, comme à Wall Street, est, et sera, peut-être, à l'origine de la hausse boursière. Ne serait-ce que parce que les milieux d'affaires, comme tous les Français, savent déjà que l'indice de juillet sera beaucoup moins bon...

LE VOLUME DES TRANSACTIONS (en francs)

	21 juillet	21 juillet	23 juillet	24 juillet	25 juillet
Terme ...	104 185 706	111 667 706	143 764 364	231 565 483	—
Compt. ...	—	—	—	—	— (1)
R. et obl.	130 778 175	177 169 879	120 655 971	144 073 940	—
Actions	59 359 839	82 773 395	87 605 912	70 223 223	—
Total	294 323 720	371 610 980	352 026 247	445 862 646	—
INDICES QUOTIDIENS (INSEE base 100, 28 décembre 1979)					
Franç. ..	104,9	105,2	105,9	107,3	107,1
Etrang. .	111,1	110,6	110,4	111,5	111,4
COMPAGNIE DES AGENTS DE CHANGE (base 100, 28 décembre 1979)					
Tendance.	109,1	109,6	110,1	111,4	111,5
(base 100, 29 décembre 1961)					
Ind. gén...	106,8	106,9	107,7	108,3	107,9

(1) Non transmis.

LE MARCHÉ DE L'ARGENT

La détente, lentement mais sûrement

En ce mi-été, la détente des taux d'intérêt paraît bien engagée sur l'ensemble des marchés financiers mondiaux, même si les cadences apparaissent différentes en raison des particularités locales.

Ainsi, aux Etats-Unis, où les autorités monétaires, tout en réaffirmant leur refus du laxisme, laissent glisser le loyer de l'argent pour ne pas aggraver la récession, les taux continuent à baisser. Deux grandes banques, la Chase Manhattan et la Chemical ont ramené leur taux de base de 11 % à 10,75 %. L'un des économistes de la Bankers Trust, M. Lerner, voit ce taux-base à 9 % à la fin de l'année et même 7 1/2 % au premier trimestre 1981. D'autres, il est vrai, prédisent 10 1/2 % pour la même échéance, en raison du maintien de l'inflation à un rythme modéré, certes, mais encore soutenu. Dans l'immédiat, en tout cas, si le taux de base des banques tombe en dessous de 11 %, il est probable que le taux d'escompte fédéral, ramené récemment de 12 % à 11 %, devra encore être abaissé.

En Europe, bien que la Banque d'Angleterre ait refusé de diminuer son taux d'escompte, toujours fixé à 16 %, il est fort probable qu'elle le fera d'ici septembre.

Le raisonnement est le même pour la Bundesbank, qui est restée ferme sur ses positions antérieures, sans céder aux pressions des syndicats patronaux et ouvriers ouest-allemands en faveur d'une baisse des taux. Pour son président, M. Karl Otto Poehl, l'inflation est encore trop vive et le déficit de la balance des paiements trop élevé pour permettre une diminution significative du loyer de l'argent, même si la conjoncture s'assombrit. En conséquence, le taux d'escompte et le taux des avances sur titres (Lombard) sont restés fixés à respectivement 7,5 % et 9,5 %, niveaux records atteints le 2 mai dernier.

Toutefois, un certain assouplissement a été consenti, qui préfigure des mesures de plus grande ampleur, fin août ou début septembre : la Bundesbank a décidé d'augmenter les liquidités bancaires en accordant aux banques la prise en pension d'effets publics à long terme au taux de 9,2 %, contre 9,87 % précédemment. Demi-mesure, certes, mais mesure quand même.

En France, une détente assez nette a été relevée sur le marché de l'argent à court terme, où le loyer de l'argent au jour le jour est nettement descendu en dessous de 12 %, à 11 5/8 % et 11 3/4 %, tandis qu'à terme une réduction de 1/4 % était notée à un mois et trois mois — 11 5/8 % à 11 3/4 %. A six mois et un an, l'abaissement n'a été que de 1/8 %, 11 1/2 % à 11 5/8 %, les taux hypothécaires, de leur côté, perdent 1/4 % à 12 %, 12 1/8 %. Très logiquement, les banques ont été amenées à réduire pour la deuxième fois leur taux de base, le C.C.F. et la Compagnie financière le ramenant de 13 % à 12,75 %, et Odil Bungener de 13 % à 12,70 % au 1er août. Cette mesure devrait se généraliser sous huitaine, mais en ordre dispersé pour respecter la consigne officielle de suppression des ententes.

La baisse des taux de base devenait quasi automatique dans la mesure où l'écart séparant le dit taux de celui du loyer de l'argent à court terme approchait de 1 % : on sait qu'un point sur le marché monétaire équivaut à 0,30 % environ du taux de base bancaire.

Sur le front des émissions obligataires, les dernières bordées sont tirées avant la reprise des activités le 21 août : deux grands emprunts ferment le ban, celui de la B.N.P., 1 milliard de francs à 14,10 % nominal (13,78 % en rendement actuariel brut), en net recul sur les 14,30 % sur l'émission récente de la Banque hypothécaire européenne (mais la B.N.P. est une très grande « signature ») ; un emprunt G.O.B.T.P. de 210 millions de francs à 14,50 % nominal (idem en rendement actuariel brut). A la rentrée sont prévus, sans doute, deux « grands » emprunts, Crédit Lyonnais et Crédit Foncier. En attendant, 77 milliards de francs auraient été levés au 1er août, contre 65 milliards de francs pendant l'année 1979 tout entière. Selon M. Monory, ministre de l'économie, le total devrait atteindre 90 à 95 milliards de francs en 1980.

Sur le marché secondaire, aucun changement notable n'a été relevé (12,90 % pour les emprunts d'Etat de plus de sept ans, 13,46 %, pour le secteur public et 14,21 % pour le secteur privé). Mais un certain regain d'acticité est perceptible, la demande se montrant nettement plus forte sur les émissions à moins de sept ans, en raison de la baisse prévisible des taux de rendement qui pourrait intervenir à la rentrée. — F. R.

MARCHÉ LIBRE DE L'OR

	Cours 18-7	Cours 25/7
Or fin (kilo en barre).	[illegible]	83900
— (kilo en lingot)	[illegible]	84 [illegible]
Pièce française (20 fr.).	729 50	740 10
Pièce française (10 fr.).	398 ..	395 ..
Pièce suisse (20 fr.)...	600 50	602 ..
Union latine (20 fr.)...	585 20	[illegible] ..
● Pièce tunis. (20 fr.).	498 ..	520 ..
Souverain	735 20	763 .
● Souverain Elizabeth II	861 ..	935 .
● Demi-souverain	426 ..	415 50
Pièce de 20 dollars ...	294 ..	[illegible]
— 10 dollars ..	1470 ..	1490 ..
— 5 dollars ...	850 ..	825 ..
— 50 pesos ...	3347 ..	3535 ..
● — 20 marks ..	660 ..	655 ..
— 10 florins ...	604 ..	[illegible] ..
● — 5 roubles ..	351 ..	370 ..

DISCIPLINE BOURSIÈRE

Réunie en formation disciplinaire le 9 juillet, la Chambre syndicale des agents de change a décidé de sanctionner deux commis principaux de Bourse, employés chez deux agents différents, pour des « pratiques interdites » sur le groupe de cotation de l'action Institut Mérieux, en octobre 1979.

L'un des commis, indique l'avis de la Chambre syndicale placardé sur les piliers du Palais Brongniart, a reconnu avoir agi au détriment des clients en face desquels il est intervenu en suscitant, à posteriori, leurs ordres. L'autre a carrément réalisé des profits aux dépens des clients de sa charge dont il avait la responsabilité d'exécuter les ordres.

C'est lors d'un dépouillement de routine que la Commission des opérations de Bourse (COB), surprise par certains mouvements du titre Mérieux le 29 octobre, avait décidé, après avis de la Chambre syndicale, d'ouvrir une enquête. On ignore le détail des opérations reprochées aux deux commis principaux, mais il semble qu'ils ne soient pas les seuls en cause, d'autres employés, sans grade (1), ayant pu procéder à quelques « aller-retour » à l'occasion des fluctuations du cours de Mérieux ce jour-là. Il est d'ailleurs à noter que si ces pratiques sont officiellement interdites, l'« aller-retour », qui consiste pour le commis à acheter (ou à vendre) au premier cours des titres qu'il revendra (ou rachètera) avant la fin de la séance, afin d'empocher la différence, est très courant, et toléré sur presque tous les marchés boursiers du monde. Mais il y a, d'abord, des limites à ne pas dépasser, et, ensuite, une règle d'or à ne pas transgresser : le client ne doit jamais en faire les frais. Même si celui-ci est un riche et célèbre industriel de l'aéronautique... Une plainte a été déposée au parquet. — P. C.

Bourses étrangères

NEW-YORK

Ventes bénéficiaires

Parvenu la semaine précédente à son plus haut niveau depuis trois ans, le marché a été parcouru, ces derniers jours, par des courants de ventes bénéficiaires. Mais, faisant toujours preuve d'un grand dynamisme, il a relativement bien absorbé le choc, ne cédant qu'assez peu de terrain dans l'ensemble, comme en témoigne l'indice des industrielles, revenu seulement à 918,08, soit à 5,89 points en dessous de son niveau du 18 juillet dernier.

Les investisseurs restent toujours confiants dans les chances de succès de M. Reagan dans la course à la Maison Blanche, et, avec l'abondance des liquidités toujours en quête de placement, ils n'ont pas tenu compte des mauvaises nouvelles : hausse des prix de détail en juin (+ 1 %), nouvelle baisse des ventes de voitures (— 27 % entre le 10 et le 20 juillet), prévisions d'une augmentation du chômage et d'un déficit budgétaire de 60,9 milliards de dollars.

	Cours 18 juil.	Cours 25 juil.
Alcoa	65 1/2	66 5/8
A.T.T.	52 7/8	53 1/2
Boeing	39 7/8	38 3/8
Chase Man. Bank .	45 7/8	44 3/4
Du P. de Nemours	44 1/4	43 3/4
Eastman Kodak ...	57 5/8	60 1/8
Exxon	70 1/2	70 5/8
Ford	28 3/8	26
General Electric ..	55 3/8	54
General Foods	30 7/8	30 1/4
General Motors ...	51 5/8	49 1/8
Goodyear	15 1/8	14 7/8
I.B.M.	65 3/8	64 3/8
I.T.T.	30	28 5/8
Kennecott	28 3/4	30 1/4
Mobil Oil	76 7/8	77 3/4
Pfizer	41 1/8	40
Schlumberger	125 5/8	127
Texaco	37 1/2	37 5/8
U.A.L. Inc.	19 5/8	18 3/4
Union Carbide	44 7/8	45 7/8
U.S. Steel	22 1/2	21 7/8
Westinghouse	25	24 7/8
Xerox Corp.	58 3/4	57

LONDRES

Recul

Déçu que la Banque d'Angleterre n'ait pas abaissé son taux d'escompte, le marché, qui tablait sur une détente, s'est replié, après une nouvelle progression initiale suivie d'une courte pause.

Aux industrielles, des vedettes comme I.C.I., Beecham, Unilever et Glaxo ont subi des pertes sensibles, à peine atténuées par des tentatives de reprise sans lendemain.

Les pétroles, aussi, ont été affectés, l'annonce d'un ralentissement de l'exploitation des gisements de mer du Nord n'ayant pas fait très bon effet.

Quant aux fonds d'Etat, leur hausse a été freinée par les prévisions de croissance accélérée de la masse monétaire.

Seules les mines d'or ont monté rapidement (+ 7,9 %), dans le sillage du métal précieux.

Indices « F.T. » du 25 juillet : industrielles, 487,3 (contre 497,3) ; mines d'or, 383,8 (contre 355,5).

	Cours 18 juil.	Cours 25 juil.
Bowater	186	181
Brit. Petroleum ...	352	348
Charter	228	217
Courtaulds	70	68
De Beers *	9 7/8	10,06
Free State Geduld*	61 1/2	68 1/4
Gt Univ. Stores ...	444	442
Imp. Chemical	376	370
Shell	434	410
Vickers	144	135
War Loan	33 3/8	33 5/8

* En dollars.

Dunlop et le mystère malais

Qui cherche à prendre le contrôle du groupe britannique Dunlop, le cinquième plus gros fabricant mondial de pneumatiques avec un chiffre d'affaires de 1,7 milliard de livres (14,1 milliards de francs) ?

L'on commence très sérieusement à se poser la question à la Bourse de Londres, où, depuis le début de l'année, une main mystérieuse se porte régulièrement acquéreuse d'actions de la compagnie. Si régulièrement qu'en sept mois le cours du titre est passé de 51 à 81 pence (+ 59 %) et que 20 % du capital de Dunlop ont changé de mains.

Une O.P.A. serait-elle sur le point d'être lancée sur Dunlop ? Les dirigeants du groupe le redoutent et ont demandé au ministère du commerce de les aider à mettre un nom sur ce ou ces mystérieux acheteurs. Deux agents viennent d'être nommés par ce ministère pour procéder à une enquête.

Mais qui peut bien songer à s'approprier Dunlop, dont les affaires, comme la plupart de ses grands concurrents, ne sont guère brillantes, c'est le moins que l'on puisse dire, avec un bénéfice net revenu en 1979 de 21 à seulement 1 million de livres (de 189 à 9 millions de francs) ? D'après ce que l'on sait dans la City, les ordres d'achat émaneraient de la Malaisie. Le nom de la société Sime Darby de Kuala-Lumpur, propriétaire d'importantes plantations de caoutchouc, a d'abord été prononcé. Mais cette possibilité a été écartée et l'on parle maintenant de M. Ghafar Baba, ancien ministre de l'agriculture de la Malaisie, qui dirige plusieurs établissements financiers. Certains achats, dit-on aussi, seraient effectués pour le compte de compagnies malaises possédant de gros intérêts dans le pétrole et le bois.

A moins que le groupe japonais Bridgestone ne soit dans le coup, qui, depuis quelques mois, fait du « forcing » pour s'introduire sur le marché européen des pneumatiques. Sait-on jamais ? L'on ne devrait, en tout cas, pas tarder à le savoir. En effectuant il y a quelque temps la même démarche pour renforcer sa participation dans le capital de la Consolidated Goldfields, le fameux groupe De Beers avait été rapidement démasqué par les agents ministériels alertés par l'intéressé. — A. D.

Le Monde

UN JOUR DANS LE MONDE

LA CRISE DES NOUVELLES-HÉBRIDES

M. Walter Lini multiplie les concessions pour apaiser les partisans de l'opposition

A quatre jours de l'accession des Nouvelles-Hébrides à l'indépendance, qui doit intervenir mercredi 30 juillet, les négociations se poursuivent, tant à Port-Vila, dans l'île de Vaté, qu'à Luganville, dans l'île d'Espiritu-Santo, entre le gouvernement néo-hébridais, les dirigeants de l'opposition francophone, le mouvement coutumier de M. Jimmy Stevens et les représentants de la France et de la Grande-Bretagne. Au nom du gouvernement et du parti anglophone majoritaire, M. Walter Lini, premier ministre, s'est solennellement engagé, vendredi 25 juillet, à accorder à la communauté française et aux modérés francophones les diverses garanties souhaitées par Paris et Londres.

La situation demeure calme à Luganville, contrôlée depuis jeudi par les parachutistes français et les fusiliers marins britanniques. Un aviso-escorteur de la marine française, le « Protée », venu de Nouméa, avec deux cent cinquante hommes à bord, a jeté l'ancre, vendredi, dans le port d'Espiritu-Santo. Les dirigeants du Vemarana, fédération regroupant les formations d'opposition de cette île, souhaitent le maintien du détachement franco-britannique à Luganville, après la proclamation de l'indépendance, jusqu'au dénouement de la crise politique.

Londres a annoncé que l'archipel, qui prendra, mercredi, le nouveau nom de « République de Vanuatu », deviendra le quarante-quatrième membre du Commonwealth.

Sous la pression des deux puissances tutélaires du condominium franco-britannique, le gouvernement néo-hébridais a fait, vendredi, plusieurs concessions importantes. A sa demande, l'Assemblée représentative de l'archipel, où le Vanuaaku Paty (formation anglophone présidée par M. Walter Lini) détient vingt-six des trente-neuf sièges, a adopté un projet de loi foncière répondant aux préoccupations de Paris. Ce texte indique que le gouvernement garantira aux colons étrangers la poursuite de leurs activités agricoles en leur accordant des baux dont la durée variera de vingt à soixante-quinze ans.

Le premier ministre néo-hébridais, M. Lini, s'est engagé à maintenir le bilinguisme et le double système éducatif actuel. « *Nous ne voulons pas d'une situation où les anglophones monopoliseraient les professions de la fonction pu-*
néo-hébridais les apaisements qu'il
n'occuperaient que les domaines du secteur privé et de la technique », a-t-il notamment indiqué, en se défendant de toute idée de discrimination. « *Nous souhaitons pouvoir continuer à utiliser des professeurs français qualifiés, en même temps qu'un programme approprié sera mis au point pour leur remplacement* », a ajouté M. Lini devant l'Assemblée. Les élus de l'opposition francophone, qui boycottent cette instance, n'ont pas assisté à cette séance de travail.

Le secrétariat français aux DOM-TOM ne cachait pas, samedi 26 juillet, sa satisfaction d'avoir obtenu du gouvernement néo-hébridais les apaisements qu'il avait réclamés pour ses ressortissants et la sauvegarde de la présence culturelle française dans l'archipel.

En revanche, le problème principal — celui de la répartition des pouvoirs entre le gouvernement central et les institutions régionales prévues dans chacune des îles — n'est toujours pas résolu. Sur ce point aussi, toutefois, le premier ministre néo-hébridais a prodigué des assurances réformatrices. « *Le projet de législation sur la décentralisation sera examiné à l'occasion de la première session de l'Assemblée qui suivra l'indépendance* », a-t-il indiqué. Mais M. Lini est resté assez flou sur la teneur de ce projet dont l'élaboration est au centre des négociations en cours.

« Entre Mélanésiens »

Le changement de ton observé dans les déclarations d'intention du chef du gouvernement est néanmoins révélateur du souci du courant anglophone majoritaire de multiplier les « gestes » pour essayer de restaurer à tout prix son autorité sur l'ensemble de l'archipel avant la proclamation de l'indépendance. Ainsi, M. Lini a-t-il invité ses « frères » d'Espiritu-Santo à négocier avec lui, « *entre Mélanésiens, sans interférences étrangères* ». Il semble que des contacts directs aient déjà été noués entre le gouvernement néo-hébridais et M. Stevens. Pour confirmer sa bonne volonté, le premier ministre se serait notamment engagé à demander la réouverture de l'enquête sur le meurtre d'Alexis Yolou, le jeune député francophone tué le 11 juin, lors de la fusillade d'Isangel, dans l'île de Tanna.

De même, les insurgés d'Espiritu-Santo auraient reçu l'assurance qu'aucune arrestation n'aurait lieu à Luganville et qu'aucune mesure d'expulsion ne serait prise contre les sept citoyens français qui avaient été déclarés « *indésirables* ».

L'attitude conciliante de M. Lini contraste singulièrement, à quelques heures d'intervalle, avec les propos tenus par son porte-parole qui réclamait, le vendredi 25 juillet, une intervention « *plus ferme* » de la France et de la Grande-Bretagne contre M. Stevens et ses partisans (*le Monde* du 26 juillet). Elle contraste aussi avec la demande d'aide militaire formulée officiellement auprès de la Papouasie-Nouvelle-Guinée dont le gouvernement s'est déclaré prêt à envoyer une « *force de paix* » dans l'archipel. Cette demande doit être examinée, le 6 août, par le Parlement de cet Etat voisin.

Le « Comité international de soutien aux francophones des Nouvelles-Hébrides », présidé par M. Bruno Richez, ancien délégué-adjoint français à Luganville, affirmait, vendredi, à Paris, qu'il convenait de « *mettre en doute* » la bonne foi des autorités néo-hébridaises. « *M. Lini et son parti ont toujours utilisé la forfaiture et la supercherie pour instaurer un gouvernement totalitaire et francophobe*, déclarait-il. *Leurs promesses sont donc nulles.* »

Procès d'intention ? Il est trop tôt, de toute façon, pour qu'on puisse discerner si les apaisements prodigués par le gouvernement néo-hébridais procèdent uniquement de préoccupations opportunistes ou traduisent réellement un important changement de ligne politique qui pourrait aboutir à la « *solution pacifique* » souhaitée par les deux puissances de tutelle.

A. R.

L'enquête trimestrielle de l'INSEE confirme la dégradation de l'activité industrielle

Après les Etats-Unis, le Canada et le Royaume-Uni, la récession gagne l'ensemble de l'Europe occidentale, soulignait récemment une étude de la « *Chase Econometrics* ». « *L'élément le plus inquiétant* », affirme l'institut de prévision de Pennsylvanie, est la rapidité avec laquelle la récession se propage : « *Le temps de décalage entre le début d'une récession aux Etats-Unis et son installation en Europe était généralement de six à neuf mois. Il semble être maintenant de deux à trois mois.* »

Cette analyse paraît confirmée par l'enquête trimestrielle réalisée par l'INSEE auprès des industriels au mois de juin. Tous les indicateurs témoignent, en effet, désormais de la détérioration de la conjoncture industrielle française : la demande, intérieure comme étrangère, s'est infléchie au deuxième trimestre ; la production industrielle a cessé de croître ; les stocks de produits finis s'alourdissent ; la réduction lente des effectifs industriels se poursuit. Autre signe du ralentissement de l'activité, « *le rythme de croissance des prix à la production s'est ralenti et devrait se stabiliser* ».

Devant cette dégradation « *les perspectives de demande et de production des chefs d'entreprise sont orientées à la baisse* ». Et l'INSEE ajoute : « *Les industriels, très pessimistes sur l'évolution probable de l'activité industrielle, attendent à court terme une réduction de la production dans les industries de biens de consommation et de biens intermédiaires.* » Et les industries de biens d'équipement, jusqu'à présent épargnées par le retournement conjoncturel, « *ne devraient plus progresser* ».

Aux États-Unis

BAISSE DE 1 % DU TAUX D'ESCOMPTE

La Réserve fédérale américaine a abaissé d'un point son taux d'escompte le 25 juillet, ainsi ramené de 11 à 10 %. Ce nouvel abaissement est présenté comme « *une mesure technique* » destinée à aligner le taux d'escompte sur la baisse récente des autres taux d'intérêt à court terme. Le taux de base de certaines banques, dont la Chase Manhattan, avait été fixé récemment à 10,75 %, c'est-à-dire en dessous du taux d'escompte.

La précédente baisse, également qualifiée de « *technique* », remonte au 13 juin dernier, date à laquelle le taux avait été abaissé également d'un point, de 12 à 11 %.

A 10 %, le taux d'escompte américain retrouve son niveau du 16 août 1979, avant le premier train de mesures restrictives du crédit décidé par le FED le 6 octobre 1979 pour lutter contre l'inflation et soutenir le dollar.

Le numéro du « Monde » daté 26 juillet 1980 a été tiré à 519 792 exemplaires.

LE TIMBRE A 1,40 FRANC LE 1er AOUT ?

La hausse des tarifs postaux prévue pour cet été pourrait bien intervenir dès le 1er août. Bien qu'aucune confirmation officielle ne soit donnée de cette information, il paraît maintenant assuré que le prix du timbre à tarif normal passera à 1,40 F. Cette hausse, d'un peu moins de 8 %, se répercutera sur l'ensemble des tarifs postaux. Elle est justifiée par une augmentation des coûts de 28 % depuis deux ans. Depuis le mois d'octobre 1979, le prix du timbre a augmenté de plus de 16 %.

● *Un Super-Etendard de la base de Landivisiau* s'est abîmé en mer, le 25 juillet, vers 15 heures, au large de Perros-Guirec (Côtes-du-Nord). Le corps du pilote a été repêché dans la soirée par un dragueur de la marine nationale. Il était seul à bord. L'appareil faisait un vol d'entraînement à basse altitude (300 mètres) et la cause de l'accident reste encore inconnue.

● *Le colonel de l'armée de l'air*, Bernard Nicolas, et le commissaire principal de la marine, Jean-François Cléret, sont nommés à l'état-major particulier du président de la République, par arrêté publié au *Journal officiel* du 26 juillet. Ils remplacent respectivement le général de brigade aérienne François Mermet et le commissaire en chef de deuxième classe Alain Chabrol.

Après la mort de deux détenus palestiniens

LA TENSION PERSISTE EN CISJORDANIE

Jérusalem (*A.F.P.*). — La tension régnait le vendredi 25 juillet en Cisjordanie, à Gaza, ainsi que dans la partie arabe de Jérusalem à la suite de la mort, jeudi, du deuxième prisonnier palestinien qui a participé à la grève de la faim dans la prison de Nafkha (Neghev). (*Le Monde* des 25 et 26 juillet.)

L'armée israélienne a pris des mesures d'urgence pour éviter que la situation ne se dégrade lors de la sortie des fidèles des mosquées, après la prière du vendredi. Une tentative de manifestation à Ramallah, après la prière à la mosquée Gamal Abdel Nasser, a échoué.

D'autre part, tous les prisonniers palestiniens de la prison de Nafkha, en plein désert, continuent la grève de la faim pour la onzième journée consécutive en demandant l'amélioration de leurs conditions d'internement ou la fermeture de la prison. Plusieurs femmes et mères d'internés participent depuis vendredi à la grève de la faim.

Le général Dayan a qualifié d'« *inopportuns* » la loi proclamant Jérusalem « *capitale éternelle d'Israël et le transfert des services de la présidence du conseil israélien dans le secteur arabe de la Ville sainte* ». « *Cette décision*, a-t-il déclaré, *mettra des obstacles pour l'Egypte dans la poursuite du processus de la paix alors qu'Israël a un intérêt particulier de faciliter la tâche de l'Egypte en vue de mener les négociations avec Israël sur l'autonomie des Palestiniens.* »

La télévision israélienne a annoncé que le général Dayan sera hospitalisé, dimanche, pour subir un intervention chirurgicale pour une hernie. M. Dayan a été opéré d'un cancer aux intestins l'été dernier, quelques mois avant sa démission du gouvernement Begin.

● *Slogans antisyriens aux obsèques de Salah Bitar.* — L'ancien premier ministre syrien a été inhumé, le vendredi 25 juillet, à Bagdad. Recouvert du drapeau irakien, le cercueil a traversé les rues de Bagdad dans une voiture décapotable précédée de motards et de membres de la garde républicaine. La foule, qui se pressait tout au long du parcours, brandissait des banderoles accusant le président syrien Assad d'être « *l'assassin* » de Salah Bitar, d'être un « *traître à la cause de l'unité arabe, à la Palestine et à la Syrie* ». D'autres incitaient « *le peuple syrien à abattre le régime fasciste de Hafez Assad* ». — (*A.F.P.*)

NOUVELLES BRÈVES

● *Le roi Hussein de Jordanie* sera reçu le lundi 28 juillet à dîner au Trianon par le président Giscard d'Estaing, a annoncé, vendredi 25, M. Poirier, porte-parole de l'Elysée.

● *Les difficultés de la Compagnie fruitière.* — Les représentants syndicaux des marins et officiers C.G.T. ont annoncé que la Compagnie fruitière de navigation avait déposé son bilan le 24 juillet. Cette information, ont-ils précisé, a été confirmée par la marine marchande, mais non par la Compagnie. Ils ont indiqué, en outre, que le P.-D.G. de la Compagnie avait proposé de vendre deux de ses bateaux bananiers, le *Marsouin* et le *Belunga*, et de créer une nouvelle compagnie qui exploiterait, en location, deux navires battant pavillon ivoirien. « *Par ce biais*, ont-ils affirmé, *l'armement cherche à ne pas verser les indemnités de licenciement à ses équipages.* »

● *Les deux pirates de l'air du Boeing-737 de la Kuwait Airways* se sont rendus sans condition au représentant de l'O.L.P. à Koweït, M. Awni Battache, vendredi soir 25 juillet, plus de ving-six heures après avoir détourné l'avion entre Beyrouth et Koweït. Tous les otages encore détenus dans l'avion ont ainsi pu sortir sains et saufs de l'appareil. Les deux pirates — deux frères d'origine palestinienne, détenteurs de passeports jordaniens — ont déclaré avoir agi « *pour des motifs personnels* », en vue de se faire rembourser une somme de près de 1 million de dollars, représentant une dette contractée à leur égard, selon eux, par un financier koweitien. — (*A.F.P.*)

● *Accident de Rotterdam : équipage négligeant.* — Le capitaine et le premier pilote du super pétrolier libérien *Energy-Concentration* qui s'était brisé en deux, le 22 juillet, dans le port de Rotterdam, ont avoué leurs négligences au cours de leur interrogatoire.

Le premier pilote a notamment reconnu qu'il avait oublié d'exécuter l'ordre de répartir une partie de la cargaison, située dans les soutes centrales du pétrolier, afin d'équilibrer sa charge ; le capitaine, qui lui avait donné cet ordre, a reconnu, lui, qu'il avait négligé d'en contrôler l'exécution. — (*A.F.P.*)

● *M. Bernard Vigna*, le gardien de la paix grièvement blessé le 18 juillet, lors de la tentative d'assassinat contre M. Chapour Bakhtiar, est nommé chevalier de l'ordre national du Mérite, par décret publié au *Journal officiel* du 25 juillet.

● *M. Amedeo Didier Milone, âgé de vingt-trois ans*, un familier de François Laroche, l'antiquaire parisien qui avait été tué par balles le 28 juin à son domicile, a reconnu, le 25 juillet, avoir tué son ami après une dispute. M. Milone avait été soupçonné dès le début de l'enquête par les policiers de la brigade criminelle, mais il avait quitté Paris, et était l'objet d'un avis de recherche. A son retour, jeudi 24 juillet, il a été immédiatement appréhendé et conduit dans les locaux de la police judiciaire.

● *Après les deux premiers simples de la finale de la Coupe Galea de tennis*, disputés le 25 juillet à Vichy, la France et l'Espagne sont à égalité. Thierry Tulasne a battu Alberto Tous, 6-4, 6-3, 6-2, mais Jérôme Potier a été dominé par Juan-Bautista Avendano, 8-6, 6-2, 6-2.

A Washington, Pascal Portes, qui avait battu l'Américain Jimmy Connors, 6-4, 7-5, a dû abandonner, vendredi 26 juillet, en quart de finale, alors qu'il souffrait d'ampoules à un pied et était mené 2-5 par l'Italien Corrado Barazzutti.

A CANNES

Quatre-vingt millions de francs de bijoux volés à un prince du Qatar

De notre correspondant régional

Cannes. — *Quarante-huit heures après le hold-up de l'agence Cook, qui a rapporté 10 millions de francs à ses auteurs* (le Monde *du 26 juillet), un cambriolage a été commis à Cannes, au cours de la soirée du 24 juillet, dans la villa occupée par le prince Abdelaaziz Bin Ahmed Althani, fils de l'ancien émir du Qatar. Selon les premières estimations, 80 millions de francs de bijoux et 500 000 francs, en monnaie française et en devises étrangères, auraient été dérobés dans la chambre du prince, au moment où celui-ci dînait en famille à l'étage inférieur de la villa. Le vol pourrait être l'œuvre d'un « monte-en-l'air » particulièrement bien renseigné. La police a cependant placé en garde à vue le gardien de la maison, de nationalité tunisienne.*

Le prince Althani, âgé de trente-quatre ans, était arrivé à Cannes, le jeudi 3 juillet, et s'était installé avec trois de ses épouses, une quinzaine d'enfants et une vingtaine de domestiques ou de collaborateurs personnels, dans la villa Julia, 47, chemin des Collines, entre Cannes et Le Cannet. Sa quatrième épouse et une dizaine d'autres enfants séjournaient dans un palace de la Croisette. Selon les premières constatations de l'enquête, un malfaiteur aurait pu agir seul en franchissant la clôture de la villa et en accédant par une terrasse à la chambre du prince au premier étage.

Les bijoux, achetés par le prince dans plusieurs capitales européennes, se trouvaient dans des coffrets déposés sur une commode, et qui ont été fracturés à l'aide d'un poinçon. Pendant que le voleur opérait, la famille princière et sa suite prenaient ensemble leur dîner dans une salle à manger du rez-de-chaussée, après une longue journée de jeûne de ramadan. Le cambriolage n'a été constaté que tard dans la nuit, par l'une des épouses du prince Althani.

Hôte de Cannes pour la seconde saison consécutive, le prince Althani est l'un des fils du cheikh Ahmed, ancien émir du Qatar, décédé depuis plusieurs années et dont il a hérité la fortune personnelle, constituée par un important patrimoine immobilier et d'affaires en Europe — notamment à Genève, à Evian et à Londres, — en Iran et en Arabie Saoudite.

Contrairement à d'autres personnalités du Moyen-Orient séjournant sur la Côte d'Azur, le prince Althani, homme très pieux, ne s'était jamais fait remarquer, jusqu'ici, par son mode de vie, qui est très discret et essentiellement familial. Il ne figure pas parmi les habitués des établissements de jeux de la Côte. Il ne possède pas de yacht dans le port cannois, mais un parc de voitures de grosse cylindrée, notamment deux Jaguar, trois Mercedes et deux « américaines », toutes immatriculées en Suisse, sauf une portant une plaque des Alpes-Maritimes. Le prince serait titulaire de comptes dans deux banques cannoises où son secrétaire effectue régulièrement des retraits de l'ordre de 200 000 F à 300 000 F. Depuis une douzaine d'années, le prince n'est pas retourné au Qatar.

GUY PORTE.

MEURTRE A CYCLOMOTEUR

Un ouvrier demeurant à Parthenay (Deux-Sèvres), M. Gérard Thibeau, âgé de vingt et un ans, a été inculpé, vendredi 25 juillet, du meurtre de M. Yves Réault, épicier à Chiché (Deux-Sèvres), et écroué à la maison d'arrêt de Bressuire : vendredi, au début de l'après-midi, M. Réault, âgé de trente-quatre ans, pique-niquait avec sa femme et ses deux enfants, âgés de neuf et cinq ans. Un cyclomotoriste s'est arrêté à leur hauteur pour leur réclamer une somme d'argent sous la menace d'une arme. M. Réault lança son portefeuille, qui contenait 250 francs. Le cyclomotoriste tira alors sur M. Réault avant de s'enfuir. Atteint en plein cœur, celui-ci fut tué sur le coup. Grâce au signalement donné par Mme Réault, M. Thibeau a pu être identifié et arrêté.

LES AVEUX TARDIFS DU MEURTRIER D'UNE JEUNE FILLE

La brigade de recherches de Vannes (Morbihan) a arrêté, mardi 15 juillet, Philippe Malgogne, vingt-trois ans, manutentionnaire, qui a reconnu avoir assassiné, le 13 juin 1979, une amie de sa femme, Mlle Brigitte Sorel, lycéenne à Redon (Ille-et-Vilaine), âgée alors de dix-sept ans. Depuis cette date, la jeune fille avait disparu. Après avoir envisagé la fugue, puis l'enlèvement, la police a commencé à soupçonner Philippe Malgogne, dont le comportement, tour à tour cynique, excessivement attentionné et faussement inquiet, leur a semblé bizarre. Menant leur propre enquête, les parents de la victime avaient appris que le suspect avait été aperçu avec la jeune fille, dans une commune voisine, le jour de la disparition. Il aurait été ainsi le dernier à l'avoir vue. Entendu une nouvelle fois le 15 juillet, le jeune homme a avoué avoir tué Brigitte, « *visiblement soulagé* », selon le procureur du tribunal de Vannes. Il a été incarcéré à Vannes et mis à la disposition du juge d'instruction.

HUIT MORTS ET DEUX DISPARUS EN DEUX JOURS DANS LES ALPES

Avec le retour du beau temps, la montagne française est devenue meurtrière. En deux jours, jeudi 24 et vendredi 25 juillet, elle a provoqué la mort de neuf personnes dans les Alpes ; deux autres sont portées disparues.

Jeudi, un Espagnol âgé de vingt-cinq ans, M. Ymanol Castillejo, a fait une chute de deux cents mètres alors qu'il escaladait l'Alpe froide dans le massif de l'Oisans. Une Danoise, âgée de quarante et un ans, Mme Karin Holm, est tombée quant à elle dans un trou de neige au col des Fours (Savoie) et a été emportée par un torrent. Enfin, M. Gareth Main, dix-neuf ans, après une chute d'une centaine de mètres à l'aiguille du Tricot, est décédé à l'hôpital de Sallanches (Haute-Savoie).

La journée de vendredi a été marquée également par plusieurs accidents. Dans le massif des Cornettes de Bise, près d'Abondance (Haute-Savoie), trois alpinistes — M. Guy-Michel Bouffaud, de nationalité française, et M. von Ballusseck, quarante-sept ans, et son fils Félix, âgé de seize ans, de nationalité néerlandaise — ont fait une chute mortelle après qu'une corniche de neige ait cédé sous leur poids.

Enfin, un jeune couple français, dont l'identité n'a pas été révélée, a dévissé sur plus de deux cents mètres dans le Mont-Blanc du Tacul. Leur chute mortelle aurait entraîné une cordée de deux hommes qui n'ont pas encore été retrouvés.

هكذا من الأصل

Les mauvaises surprises de la chirurgie esthétique PAGE IV

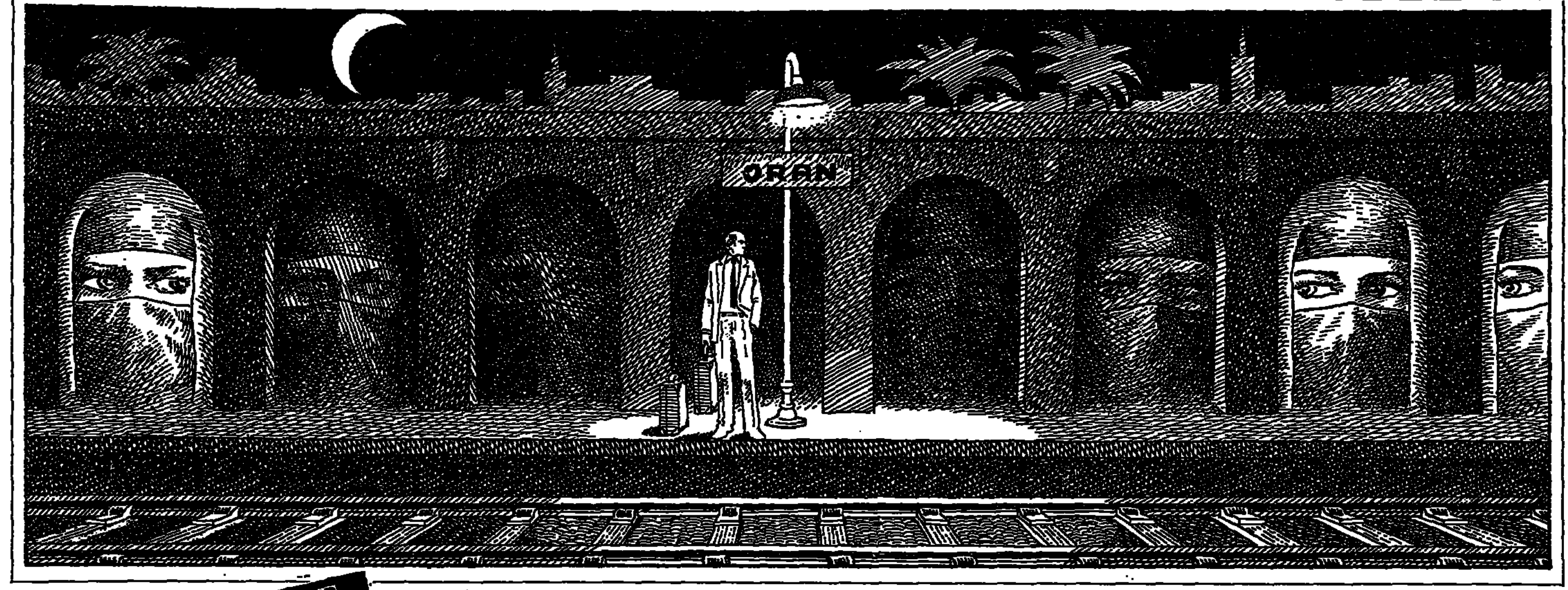
Sonnez binious, résonnez bombardes ! PAGE V

Les Jivaros, les terribles réducteurs de têtes PAGE XVI

SUPPLEMENT AU NUMERO 11038, NE PEUT ETRE VENDU SEPAREMENT

DIMANCHE 27 JUILLET 1980

Le Monde
DIMANCHE



JEAN-FRANÇOIS ALLAUX

UNE VILLE, UN ECRIVAIN.

ORAN par Assia Djebar

Chaque semaine d'été, un écrivain étranger évoque une ville du monde de son choix. Promenade sans itinéraire ni contrainte, au hasard des continents suivant le seul guide des affinités secrètes.

Après Istanbul (Juan Goytisolo), Bahia (Jorge Amado), Glasgow (Kenneth White), Bénarès (Severo Sarduy) et Vienne (Christiane Singer), voici Oran, seule ville d'Algérie dans laquelle l'auteur de « Femmes d'Alger dans leur appartement » a vu des femmes évoluer librement.

LES réflexions qu'un séjour oranais inspire à Albert Camus s'intitulent « la Halte d'Oran » (1). Comme si l'on ne pouvait, sur ce rivage, que s'arrêter, instant bref ou long, reprendre souffle, au creux de quelque course, et repartir. Ou, à défaut, en rêver...

En 1941, Camus s'arrête donc là un an et demi environ. Y piaffe. « *L'ennui à Oran* », s'écrie-t-il, puis avec amertume il se rappelle : « *Il y avait des jours où j'attendais de rencontrer, dans les rues d'Oran, Descartes ou César Borgia.* » Il en repartira, emportant dans ses bagages les miasmes réinventés du temps d'épidémie. Comment mourir là de mort toute simple ? Ce serait avoir accepté d'y durer. Plutôt la peste.

Quatre siècles auparavant, Diego de Suarez, soldat écrivain espagnol, se trouve acculé vingt-sept ans à Oran. Jours de misère défensive où le ravitaillement lui-même est attendu par mer de Malaga, quand les corsaires rifains ou algérois ne l'interceptent pas, tandis qu'au-delà des murailles les tribus arabes enterrent leurs silos... De Suarez ronge son frein — on n'assurait guère la relève des garnisons de ces présides. Aussi lui devons-nous, en cette fin du seizième siècle, la chronique de la place forte. Au même moment, Cervantès, cinq ans captif à Alger, vient à Oran: libre, bien mieux, « *émissaire spécial du roi catholique* ». Il n'y séjournera pourtant qu'un mois à peine, emportant la matière documentaire pour un drame.

Ainsi, l'on se croit perpétuellement de passage dans cette ville, regard ou esprit tourné ailleurs : vers l'Espagne, vers le Maroc (Tétouan, Oudja), vers Tlemcen, vers Alger... De chacun de ces horizons, ont déferlé soldats, commerçants, aventuriers, chômeurs. Les vagues humaines ne se sont ni rencontrées ni fondues : pas de creuset, un centre de vides superposés. Malgré le bruit quotidien du négoce, aujourd'hui encore, les gens ne semblent pas à demeure. Comme si, oisifs ou affairés, ils ne se perçoivent qu'en transit.

Venir à Oran ne pousse guère à arpenter les lieux, à questionner l'espace ou la poussière. Dans une neutralité du décor, un émiettement s'empare de notre durée intérieure... Ne pourrait-on qu'errer dans cette ville qui, espagnole, guettait et se confrontait aux Arabes, qui, française, se vivait espagnole, qui, aujourd'hui, cherche ses racines tantôt vers Tlemcen, aux traditions évidentes, tantôt vers l'Andalousie, originaire et disparue, ou pourquoi pas dans les courants alternés de l'émigration ? L'histoire à Oran s'est acharnée à installer des béances. Et c'est le temps, exfolié en tranches de siècles, de décennies ou d'heures immobiles évanouies, qu'on cherche, qu'on interroge.

Oran, 1906. En cette Algérie de début de siècle, Gide reste encore familier de Biskra ; Isabelle Eberhardt parcourt les nudités fauves du Sud-Oranais, en quête de reportages : le colonel Lyautey, muté d'Aïn-Sefra à Oran, ne regarde que vers le Maroc. Vers la fin de cet automne 1906, ou peut-être au début de l'hiver, un photographe de cartes postales débarque à Oran. Je ne connais pas son nom. Témoin anonyme, il se promène pour fixer les avenues grouillantes, les quartiers populaires, les places à la mode où le « tout-Oran » va au concert, le « Village nègre » débordant de musique un jour de fête. Je regarde aujourd'hui à la loupe plus de deux cents de ces images neuves d'un Oran ancien. Regard qui remonte le temps de trois quarts de siècle et qui immobilise. Une humanité resurgit comme en vitrine, peuple l'extériorité de cette cité du précaire et se campe, soudain durable.

Boulevard Séguin (futur boulevard Clemenceau, maintenant celui de l'Emir-Abd-El-Kader), au-dessus de la brasserie Tourtel de Tantonville, sur le balcon du deuxième étage, une élégante assise tend son buste vers l'agitation masculine du dessous. C'est le milieu de la matinée. Au premier, toutes les fenêtres sont closes. Un marchand de glaces ambulant attend sous l'un des deux palmiers du square. Dans cette foule d'Européens en chapeau et complet-veston, unique silhouette d'un notable « indigène », à la coiffe blanche et noire imposante. Au fond, deux jeunes vendeurs de journaux regardent l'appareil qui enregistre.

Même rythme

Le photographe parcourt le boulevard cossu, s'arrête devant l'Hôtel du Centre, dont le mur annonce l'achat de « tartres et lies de vin ». Un cireur d'une douzaine d'années prend la pose, sa boîte sous le bras. Un couple de colons, la cinquantaine grasse, défile sur un cabriolet voyant. Va-et-vient de carrioles. Un paysan dans sa kechabia suit à pied son âne tirant une charrette. Deux bourgeoises, un paquet sous le bras, se rangent. Une diligence et ses trois chevaux, au fond, s'avancent.

Place Kléber (2), un groupe d'enfants devant la fontaine. Deux garçonnets en pantalons golf et casquette, les deux autres, des Algériens, en gandoura blanche et pieds nus. Pas la moindre fillette arabe dehors. La pharmacie Caraffa, près de l'Hôtel Métropole où Napoléon III a dormi, est écrasée de soleil. Rue d'Arzew (3), les femmes sont plus nombreuses : devant le cabinet de lecture-librairie Fouque et le marchand de chaussures. Il est déjà presque 16 heures. Un adolescent en séroual blanc fait le beau.

Sur le plateau de Kargentah, voici le moment des manœuvres militaires. Des badauds sur un talus, une famille de petits Blancs, un groupe d'adolescents un peu déguenillés. N'importe, les tirailleurs déroulent leur ballet, semble-t-il, pour la ville entière étalée à leurs pieds. Pour tous ses yeux invisibles.

Comme si, des siècles avant 1906, trois quarts de siècle après, rien n'a fondamentalement changé dans le rythme de vie oranais : le spectacle seul, essentiellement extérieur, maintient sa permanence, et c'est celui qui regarde — *ou* celle qui épie, dans le hors-champ du photographe, ou peut-être derrière les persiennes fermées — qui lutte contre *sa propre dilution*.

Le *voyeur* de cette année 1906, qui par hasard réussit à nous transmettre un peu de sa présence, je l'imagine pénétrant la nuit à Oran, et en silence.

D'autres, plus notoires, entrèrent en triomphateurs. En 1509, le terrible cardinal Ximenes est reçu, après des combats sanglants (quatre mille musulmans tués, huit mille envoyés en captivité), en impérator : « *Salué par le canon de la forteresse, il aborde à la Marine où l'attendent, avec le général en chef, tous les colonels montés sur leurs chevaux caparaçonnés...* » Trois siècles après, en 1792, le chef militaire Mohamed el Kébir arrive dans la cité abandonnée, aussi glorieusement, mais en dévot, « *une mule portant les textes sacrés, suivie par les ulémas et les talebs* », l'armée avec son bey fermant la marche.

Or c'est dans la toute première jeunesse de la ville que son décor naturel, fait pour la tragédie, amoindri ensuite et maquillé par les successives occupations (espagnole, turque, française), servit au moins une fois de théâtre à l'échelle du Maghreb entier : en 1145, le dernier des Almoravides y meurt (la nuit, tombant avec son cheval d'une falaise), cerné par Abelmoumen, le premier Almohade qui l'attendait sur la montagne dominant Oran. Choc, ici même, des deux plus grandes dynasties berbères, au cours d'une nuit « *obscure et pluvieuse* », précisent les sources arabes.

Est-ce l'ombre d'un autre sultan marocain, Moulay Ismael, dont l'armée fut décimée au siège d'Oran en 1707, qui hante un contemporain, Mohamed Choukri ? Cherchant à oublier à Oran Tétouan et « *son pain nu* », il se souvient du proverbe : « *On entre à Oran pressé et on la quitte en s'enfuyant.* »

Ombres fragiles

Oran, dans toute biographie, se réduirait-elle à ce furtif passage ? Comme si *simplement* y vivre, s'y arrêter enfin, obligeait à une *totale* improvisation — et l'on n'y improvise certes que le parler. L'avenir à ancrer dans un vide de traditions paraît une menace, aussi massive que le djebel Murdjadjo. Alors les hommes reculent, dissimulant leur inquiétude derrière la gouaille, le rire.

Cette durée impossible à saisir semble là, et nulle part ailleurs en Algérie, annoncer un commencement. Une réalité féminine s'esquisse en ombres fragiles.

Quelques silhouettes d'un passé à peine répertorié. Badra, l'épouse du dernier bey, Hassan, « *marchait toujours*, dit-on, *avec un yatagan en or et une paire de pistolets à la ceinture* ». Cinquante ans après, Mestfa ben Brahim, le plus célèbre barde de l'Oranie, évoque Zohra, « *à la ceinture flottante* » qui vit à Oran « *la joyeuse* ». Parmi les nombreuses amoureuses du poète, elle sera la seule citadine. Dans les années 30, la caïda Halima, fille de féodal, certes, gère elle-même les biens de son époux, puis, veuve, s'enrichit... en faisant planter de la vigne ! A sa manière, prônant l'exemple d'un présent sans interdit. Quant aux chanteuses populaires d'aujourd'hui, ce sont précisément des Oranaises — Cheikha Rémiti et ses émules — qui, pour le débridé de leur expression érotique, se font interdire totalement par les médias.

Dans chacune des villes de l'Algérie nouvelle, les femmes, toutes les femmes, dès qu'elles s'aventurent dans les rues, deviennent des étrangères. Ainsi, dans l'architecture oblique d'Alger, avec ses blancs mauves qui resplendissent, la dépense de lumière du dehors semble exclure les passantes, voilées ou non, toutes ressenties en voleuses d'espace. Et les rares promeneuses, quand elles abandonnent une démarche furtive ou pressée, regard fixé alors sur le chemin parcouru et non sur celui qui s'ouvre devant elles, les voici s'avançant pour ainsi dire les yeux dans le dos, comme échappées à quelque secret maudit...

Dans Constantine au site d'un grandiose échevelé — fière cité dressée comme un cri au-devant de l'abîme, et peut-être au-dessus de son propre passé, — les noirs fantômes féminins rappellent seuls la part d'ombre, de silence obsédé du cœur tortueux de ce fameux nid d'aigle...

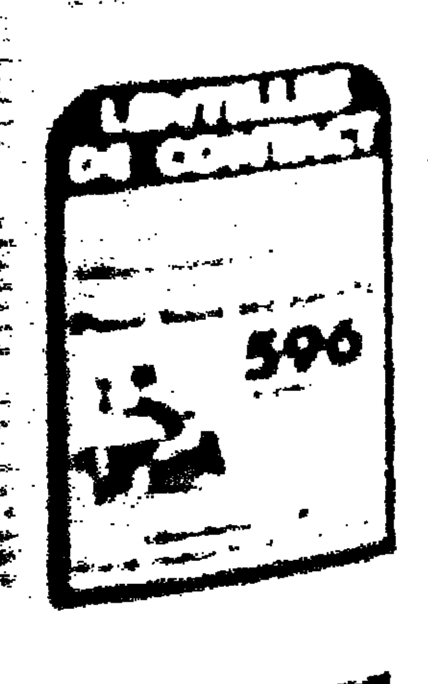
Mais, dans Oran neutre, désaffecté, des femmes de tous âges, de toutes conditions, circulent, regardent, vivent dehors dans un espace jamais, jusque-là, vraiment investi. Oran, seule ville algérienne à tenter de donner une apparence bi-sexuelle à ses artères. Se trouve ainsi subvertie sa malédiction du vide (chaque occupant historique ayant fait vider les lieux avant et après lui...).

Or c'est là, sans doute, que les Algériennes, un jour, pourront ne se souvenir d'aucun harem. Y inscrire enfin leur durée. ■

(1) Titre complet : *le Minotaure, ou la Halte d'Oran*.

(2) Place Hasni-Boudali actuellement.

(3) Devenue rue du Général-Leclerc, puis rue Larbi-Ben-di-hidi.



COURRIER

Psychanalyse et homosexualité

M. Georges Devereux a tenu à répondre aux deux correspondants, G. Serge et G. Marel, qui avaient réagi, dans le Monde Dimanche *du 8 juin à une phrase de son interview sur l'homosexualité. M. Devereux y avait déclaré :* « J'estime avoir mal conduit une analyse si un patient homosexuel angoissé devient un homosexuel content : l'analyse n'est réussie que s'il devient un hétérosexuel content » *(le Monde Dimanche* du 18 mai).

Réponse à G. Marel : Tout en « souhaitant » la transformation des homosexuels en hétérosexuels, je ne les y obligerais pas, même si j'avais le pouvoir de le faire. Ceux qui se font psychanalyser sont nécessairement des volontaires : l'initiative émane d'eux.

Réponse à G. Serge : Je n'ai jamais dit que je « ne puis souffrir » la vue d'un homosexuel content — deux de mes amis de jadis étaient des homosexuels « contents », dont l'un a fini par se suicider pour des raisons que j'ignore. Je ne dis pas que « *j'envoie* » l'homosexuel content se faire psychanalyser. Je n'envoie personne se faire psychanalyser. J'ai même *prévenu* des homosexuels « contents » (de leur homosexualité), qui voulaient entrer en analyse avec moi pour d'autres raisons, qu'ils risquaient de devenir hétérosexuels. Il est cynique de conclure de l'interview que je ne « *supporte* » que « *l'homosexuel malheureux, honteux, repentant* ».

G. Serge finit non seulement par rendre mon attitude responsable du suicide de jeunes homosexuels, mais me représente comme un champion de la norme, alors que tous mes écrits témoignent de ma lutte incessante contre la tendance à voir dans l'adaptation à une norme sociale une preuve de santé *mentale*. Freud a dit, en effet, que la transformation d'un homosexuel satisfait en hétérosexuel était improbable. Pour moi, Freud est mon maître, mais il n'est pas infaillible.

G. Serge me rapproche de l'Eglise catholique ; G. Marel des bourreaux de Mao. Mieux informés, les auteurs de comptes rendus de mon livre *Essais d'Etnopsychiatrie générale*, parus dans *Anti-Norme* et dans *Arcadie*, ont vu en moi un homme sans préjugés qui aime son prochain et cherche à le comprendre.

G. DEVEREUX.

Muschg à Zurich

J'ai lu avec surprise, dans *le Monde Dimanche* du 6 juillet, que mon collègue et ami Adolf Muschg était professeur de littérature allemande à l'université technique fédérale de Zurich. Or, il n'existe, à Zurich, qu'une université cantonale et une Ecole polytechnique fédérale. C'est à cette dernière qu'enseigne Adolf Muschg.

ROGER KEMPF.
(Professeur de littérature française à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich.)

PARTI PRIS

Mensonges

Je dis blanc et je fais noir. Rien n'est plus répandu que ce comportement. Le fossé est plus ou moins large entre le discours et l'action, mais il existe toujours. Chez nous-mêmes. Autour de nous. Dans tous les comportements individuels ou sociaux.

Les catholiques le savent bien, qui sont en perpétuel décalage entre l'idéal qu'ils professent et leurs gestes quotidiens. Les staliniens ne sont pas en reste qui ont élevé le mensonge à la dignité d'art politique. La droite, libérale ou non, bien sûr, n'a rien à leur envier.

Alors, pas de morale possible ? Ni individuelle ni collective ? Comme si la nature humaine ne pouvait exister que dans l'incessant camouflage de sa réalité. Comme si les sociétés ne pouvaient vivre sans occulter la vérité. On rêve de pureté. Mais ce n'est qu'un rêve.

YVES AGNÈS.

Le P.C. et les grèves de 47

J'ai pris connaissance avec intérêt de l'article de J.-J. Becker sur les grèves insurrectionnelles de la fin de 1947.

Délégué départemental de Force ouvrière dans l'Ain depuis fin 1946, j'étais en plein dans l'action et pour ainsi dire aux premières loges, puisque secrétaire adjoint de l'U.D.-C.G.T. Par la suite, je devais participer avec une centaine de camarades, le 18 décembre 1947, à la création de la C.G.T.-F.O.

Votre collaborateur estime « *peu probable* » que le P.C. ait cherché à cette époque à s'emparer du pouvoir. Mon point de vue est différent : j'estime au contraire plausible que le P.C. ait visé cet objectif. S'il n'a pas poursuivi son entreprise — notamment en faisant décider par le comité national de grève, le 9 décembre, la reprise du travail — c'est que deux obstacles majeurs s'étaient placés en travers de sa route.

Le premier était l'attitude déterminée, énergique, du ministre de l'intérieur socialiste, Jules Moch, visant à contrer un mouvement qui avait rapidement cessé d'être une action à caractère syndical, tant par sa forme, sa violence que par ses chefs, qui, à tous les échelons, étaient en fait des responsables du P.C. La calomnie communiste traitant Jules Moch de « fusilleur de la classe ouvrière » était sans fondement, car ce dernier ne faisait que défendre les libertés publiques contre une fraction politique et subversive du mouvement ouvrier, ce qui était strictement son devoir de ministre de la République.

Le deuxième obstacle, plus important encore à mon avis, était la présence, au sein du mouvement syndical, d'une fraction importante qui refusait la mainmise, les méthodes et l'entreprise du P.C. Ni ce dernier ni la C.G.T. entre ses mains ne pouvaient plus prétendre, dès le 15 novembre 1947 (date de la première conférence nationale de Force ouvrière), parler au nom de l'ensemble des travailleurs. C'est ce fait fondamental qui vouait son projet à l'échec, plus encore que l'autodéfense du gouvernement républicain.

C'est pourquoi, plutôt que d'aller à l'écrasement, le mot d'ordre d'arrêt de la grève fut lancé le 9 décembre. Neuf jours plus tard, Force ouvrière était fondée.

Il y a d'ailleurs deux séries de faits qui corroborèrent *a posteriori* cette interprétation des événements. D'abord, la campagne, d'une incroyable violence et qui dura plusieurs mois (au moins jusqu'en avril 1948), contre les militants de F.O., qui montre à quel point le P.C. vouait une haine implacable à ceux qui, au nom d'une fraction de la classe ouvrière, s'étaient opposés à leur prise de pouvoir. (J'en témoigne pour en avoir été victime.)

Ensuite, le scénario quasiment identique mis en œuvre quelques mois plus tard en Tchécoslovaquie et qui aboutit, avec des péripéties propres au contexte historique de ce pays, au « coup de Prague ». Coup réussi, qui montre que le mouvement communiste international ne répugnait pas, à cette époque, à la conquête de bastions nouveaux en Europe occidentale.

Deux différences avec la situation française :

1) Le « processus » avait rencontré en France des résistances imprévues, en tout cas sous-estimées ;

2) L'U.R.S.S. se sentait plus sûre de réussir en Tchécoslovaquie, avec l'armée rouge toute proche.

Ce qui, en définitive, est probable, quant à l'attitude du P.C.F. en 1947, c'est qu'il était prêt — si le processus qu'il avait lui-même engagé se montrait favorable — à *sauter le pas*.

JACQUES FAVIER
(Auxerre.)

Un satellite intéressant

Dans *le Monde Dimanche* du 22 juin, Maurice Arvonny prend à partie d'une façon directe mon collègue Peter Glaser, également vice-président d'Arthur D. Little, Inc. et auteur du projet de satellite solaire à mettre en orbite géostationnaire autour de la Terre.

Je suis particulièrement surpris que, devant un projet hautement intéressant et pouvant à long terme apporter une solution partielle à *la crise de l'énergie*, Maurice Arvonny ait jugé nécessaire d'émettre des jugements aussi négatifs que : « *projet qui défie le bon sens* », ou « *on a ici quitté la prospective pour l'infantilisme* ».

Je respecte, bien entendu, la liberté de la presse, mais je voulais attirer votre attention sur l'image anti-innovatrice qu'un tel article peut contribuer à donner à votre journal. Un congrès sur ce satellite solaire s'est tenu à Toulouse en juin et ce congrès ne considère pas ce projet comme étant dépourvu d'intérêt.

MICHEL D'HALLUIN,
vice-président d'Arthur L. Little Inc.



L'ENJEU DE L'URANIUM

L'article « Ruée vers l'uranium » de votre collaborateur, M. Richard Clavand, paru dans *le Monde Dimanche* du 6 juillet 1980, appelle de ma part les commentaires suivants :

1) Vivre au pays est un souhait légitime : sur une même surface du sol, la création d'une mine d'uranium permet précisément de réaliser ce souhait au profit de plusieurs centaines de personnes au lieu de quelques-unes.

2) La surface du sol occupée par une mine d'uranium correspond à quelques parcelles. En France, au total, la surface occupée par toutes les usines d'uranium est absolument sans commune mesure avec la disparition des terres cultivables consécutive à l'urbanisation ou à la construction de résidences secondaires.

3) Le danger du radon : on met en avant une nuisance potentielle imaginée. La réalité observable est que le personnel des exploitations minières d'uranium, bien davantage exposé dans la vie de tous les jours que le reste de la population, ne présente pas de problème de santé particulier après plus de trente ans d'exercice professionnel.

4) De toutes les activités industrielles, celles touchant le nucléaire sont les plus contrôlées, y compris au stade de l'exploitation minière, sur le plan sanitaire.

5) *Le « comité de défense » de* Saint-Sylvestre (Haute-Vienne) assimile l'occupant Cogema à l'occupant allemand. Sans faire aucun commentaire sur ce genre de comparaison, votre collaborateur mentionne bien par ailleurs qu'il est question de « indépendance énergétique de la France. Je ne sache pas que l'occupant allemand ait eu à cœur l'indépendance de la France, fût-elle énergétique ;

6) Depuis la dernière guerre, plusieurs milliers d'hommes ont créé l'industrie nucléaire française, *dont le premier stade est* la prospection du minerai d'uranium. Croyez-moi, ces hommes ont la discrète fierté de ce qui a été accompli et demeurent aussi motivés pour continuer à entreprendre.

Il est heureux que votre collaborateur ait, à la fin de son article, situé le débat dans sa vraie perspective. Il est en effet toujours possible d'exalter certains intérêts individuels, au demeurant respectables. Il est aussi toujours possible de prendre ces intérêts en compte de manière raisonnable. Mais si la question revient, en définitive, à savoir si certains intérêts individuels doivent ou non prendre le pas sur l'intérêt national, le déséquilibre des enjeux (une fois mis de côté les mythes attachés au mot uranium) est trop flagrant pour qu'il subsiste le moindre doute quant à la réponse.

CHARLES BIZARD
(Pau.)

∴

La radioactivité de l'eau distribuée à Limoges me préoccupe depuis fort longtemps et je souhaite compléter les informations contenues dans l'article « La ruée vers l'uranium » par les précisions suivantes.

En effet, dès 1957, je me suis intéressé personnellement à ce problème et devant le développement des installations minières situées à proximité des réserves d'eau potable de la ville, j'ai obtenu dès 1962 qu'un contrôle permanent de leur radioactivité soit effectué. Depuis lors, des analyses régulières ont lieu et elles n'ont jamais fait apparaître un taux de radioactivité inquiétant.

En outre, je tenais à vous faire part de deux remarques complémentaires :

— Si les normes françaises en matière de radioactivité ont été parfois dépassées à Limoges dans les eaux d'exhaure, elles ne l'ont *jamais* été dans l'eau distribuée en ville du fait de l'énorme dilution des effluents. L'élément le plus important, le radium 226, le seul à retenir en pratique, a une radioactivité moyenne dans l'eau de distribution de 2 *picocuries par litre. La concentration* maximale admissible par la population aux termes de la réglementation française est de 10 picocuries par litre. Or, elle vient d'être portée à 200 picocuries par litre par l'I.C.R.P. (la Commission internationale pour la protection contre les *radiations*).

— Le problème du baryum dans l'eau est suivi de très près à Limoges par le Laboratoire régional des eaux, construit et équipé depuis une dizaine d'années par la ville de Limoges. Jusqu'à ce jour, tous les dosages pratiqués ont donné lieu à des résultats nettement inférieurs au seuil de détection.

LOUIS LONGEQUEUE,
(sénateur de la Haute-Vienne, maire de Limoges.)



Enchères

« Pas d'amateur au-dessus de 10 francs pour ce magnifique objet d'art en or de robinet ? » En bras de chemise sous le soleil, le commissaire-priseur est de bonne humeur. Il ne ménage pas les plaisanteries un peu faciles qui font s'esclaffer un auditoire complice : **« Ah, t'es là, la Finette, t'as pas amené tes copines du troisième âge, aujourd'hui ? Elles ont eu peur d'attraper une insolation ? »**

Les habitués de la salle des ventes du chef-lieu ont quitté l'obscur local voûté où s'affairent en semaine les frères Renoud-Grappin, commissaires-priseurs à Besançon. « Le » Charles et « le » Paul, leur sœur qui tient la caisse, et leurs aides fidèles, qui vont avoir la tâche de fouiller dans les cartons et de présenter les lots au public, élevant au-dessus des têtes les bibelots, le réchaud à gaz et les pantalons fendus « de la défunte », font une partie de campagne.

Cette vente de succession, par un samedi radieux, c'est autre chose que les adjudications de scies circulaires, de classeurs en tôle et de lots de casseroles qui les conduisent de temps à autre à officier au petit matin dans un hangar déserté par quelque artisan en faillite. Aujourd'hui, c'est la fête. La petite cour des habitués de « la salle » a délégué quelques-uns de ses représentants, auxquels se sont jointes les voisines de la défunte, tout aussi désireuses de savoir « ce qu'elle avait » que d'emporter « un souvenir d'elle ». On papote, on commente, tandis que les breaks, les fourgonnettes, se tassent sur les trottoirs et s'empilent dans les cours de fermes. Les villageois regardent, un peu intimidés, débarquer ces gens de la ville qui parlent avec autorité et ont l'air de s'y connaître.

A la visite du matin, d'ailleurs, il ne paraissait y avoir que des experts, soupesant en silence les pots d'étain, scrutant d'un œil aigu le *dos des assiettes*, dédaignant le chromo du Sacré-Cœur de Jésus « pourtant si beau », faisant des moues, n'échangeant que quelques mots d'un air entendu et s'efforçant de se mettre dans les bonnes grâces d'un commis affairé et solennel.

L'après-midi, les « experts » se sont établis d'em*blée au premier rang des* sièges de fortune que l'on a alignés devant le perron. Certains, plus adroits à mener leur cour auprès des commis, ont réussi à demeurer à l'intérieur de la maison dont les profondeurs *sombres (le contrat avec* E.D.F. a été suspendu) s'agitent de silhouettes furtives : celles sans doute des héritiers.

C'est sans conteste la meilleure place. Outre qu'en *cas d'averse* on y est protégé de la pluie, elle permet de regarder de près, juste avant qu'ils ne soient présentés, les objets mis en vente, de consulter la marque des assiettes, de déceler si la « jolie gravure » a été *arrachée à une page* de l'Illustration, de repérer une ébréchure fatale ou de découvrir sous la poussière la signature d'un peintre qui a quelque chance d'être coté.

On peut aussi y mettre, l'espace d'un instant, le nez dans ces cartons de lessive, dans ces cageots et autres récipients qui vont servir de hors-d'œuvre à la vente et que l'on pourra emporter pour 5, 10 ou 20 francs. Il y a de tout dans ces lots-surprises. On y a pêle-mêle versé le contenu des tiroirs et des placards, et c'est pratiquement la loterie. Le chanceux y découvrira une collection d'insignes militaires de 1914-1918 ou quelques pièces de soie brochée d'or. Le moins chanceux se consolera de n'avoir trouvé au milieu de journaux froissés qu'un fer à repasser hors d'usage, un bol fêlé, une râpe à fromage rouillée, un cadeau Bonux et une serpillière d'époque, en se *disant que pour 10 francs*, de toute façon...

Faux calcul d'ailleurs, car à l'enchère s'ajoutent les frais. Quelquefois 17 %, parfois 18 % et même 20 % parce que, comme l'expli*quait naïvement* un de ces huissiers de canton qui, avec les notaires, sont eux aussi habilités à organiser des ventes aux enchères, « c'est plus facile à calculer ». Les ventes dont se chargent les huissiers et notaires ne diffèrent guère de celles que l'on confie aux commissaires-priseurs, sauf peut-être par l'apparition d'un personnage nouveau, généralement haut en couleur et fort en gueule : le crieur. Timidité, inexpérience, fragilité cardiaque ou crainte de se fatiguer... ces officiers ministériels conduisent rarement eux-mêmes les enchères. D'ordinaire, ils ont recours aux services de ces spécialistes semi-professionnels dont on devine qu'ils n'ont pas leurs pareils pour mettre de l'ambiance dans les repas de noces et les bals de sociétés.

Formés à la dure école des « *foires franches* » — où se dispersent le cheptel et le matériel d'un cultivateur — ils connaissent leur monde. On ne la leur fait pas. Derrière eux, tapi dans un coin discret, l'huissier ou le notaire n'a qu'à compter sa caisse : le crieur fait le reste, menant rondement son affaire, prenant les enchères et adjugeant lui-même d'un coup de la canne de marchand de bœuf qui lui tient lieu de marteau d'ivoire. Le tout assorti parfois d'une *chansonnette* de circonstance, du genre **« On s'est fait pouêt-pouêt »**, lorsque d'aventure une antique trompe d'automédon se présente à la vente, ou **« L'as-tu vue la casquette, la casquette ? »**, pour peu qu'un *vieux couvre-chef jaillisse* d'une malle en osier.



MARTIN VEYRON.

Le crieur se charge encore d'organiser la buvette sous quelque appentis voisin et c'est lui aussi qui prend en main la police des lieux, sachant ramener au silence les clients bavards par un tonitruant : **« N'emmerdez pas le crieur ! Laissez-lui faire son boulot, nom de Dieu ! »** Quand l'officiant vend les vaches d'une foire franche, la for*mule ne paraît pas vraiment* déplacée, mais elle devient un rien anachronique lorsqu'il tient un service en porcelaine dans ses mains devant un parterre de cadres moyens venus là dans l'espoir de meubler à bon compte *leurs résidences* secondaires.

Baste ! l'important c'est de vendre. Et tout se vend, dans ces sortes de kermesses où, l'ambiance aidant, les cotes dépassent parfois les prix pratiqués chez les antiquaires ou dans les grands magasins. Les malles qu'on transformera en bar, les pétrins, les cuivres pas toujours anciens, les pots en grès, font flamber les enchères, au grand ébahissement des autochtones, qui après un ricanement incrédule, font entre eux le compte de ce que pourraient leur rapporter leurs greniers où **« ils ont la même chose »**.

Lorsque les batteries de cuisine, la bouteille de butane, les boîtes à épices et les pieux souvenirs de Lourdes ont été vendus, lorsque la foule a fait le tour de la maison pour acheter les gros meubles, que la télé, l'armoire lorraine, les lustres et le linoléum ont été enlevés par de besogneux acquéreurs armés de tournevis, de marteaux, de vieilles couvertures et de ficelle, le public se raréfie. Reste le petit cercle des initiés, amateurs en salopette usagée, ferrailleurs en casquette à carreaux, professionnels de l'antiquité et clandestins de la brocante. Les marchands n'iront pas **« réviser »** au bistrot voisin (c'est-à-dire refaire les enchères entre eux et s'échanger les pièces pour lesquelles ils auront évité « **de se monter dessus** ») avant d'avoir « fait » les caves et les greniers. Car dans les tréfonds secrets de la bâtisse, alors que la nuit va tomber, ils ont quelque chance de trouver le poêle en fonte, la table-cible, le berceau ancien, le lit à rouleaux, voire la crédence Louis XV, qu'on a oubliés sous les toiles d'araignée et que se disputent les poules, les souris et les hirondelles.

Les propriétaires de résidences secondaires sont partis, les cours s'effondrent. C'est là qu'on peut, *si on ne craint pas les rats* ni la poussière, se rendre acquéreur d'un **« fond de cave »**, bric-à-brac informe, hérissé de planches, de grillage, de cadres de vélo, de cageots, de vieux sacs à pommes de terre dont on aura la délicieuse volupté de percer le mystère pour 5,85 francs (frais compris).

Et si la défunte y avait caché son magot ?

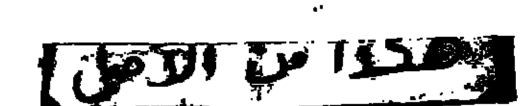
STÉPHANE MERCQ.

CONTE FROID

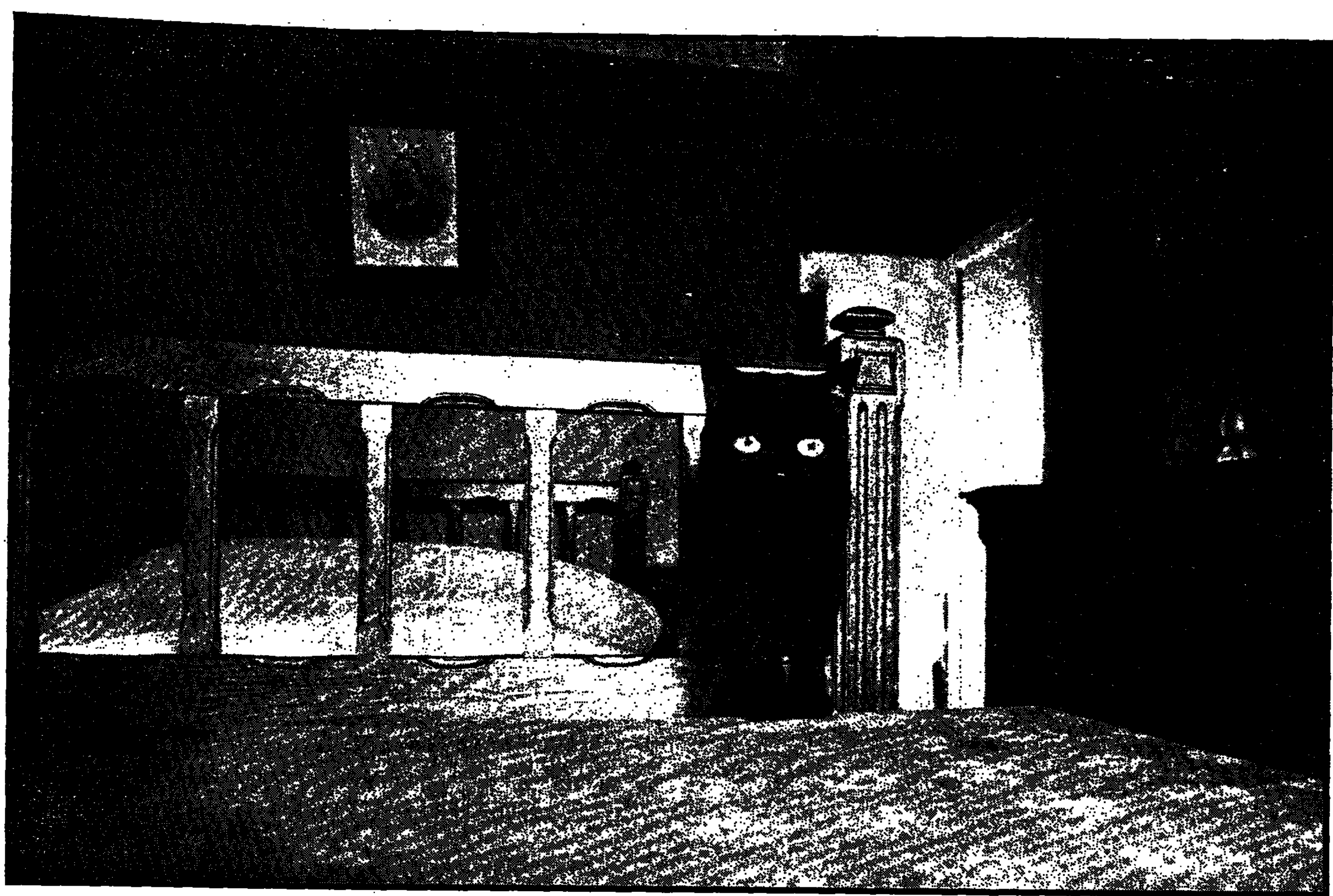
L'imprévu

Depuis le temps qu'on scrutait les nuages, c'est par le ciel qu'on attendait une invasion des extraterrestres.

JACQUES STERNBERG.



هكذا من الأصل



JEAN-PIERRE GAPIHAN

VIES

Le renard en son repaire

Dans le Luberon, François Morenas tient, depuis les années 30, une auberge de jeunesse. Deux grandes passions : le Giono du retour à la terre et le cinéma muet.

RICHARD DARMON

SUSPENSE dans la salle pendant la projection des *Périls de Pauline* Pearl White, l'héroïne des feuilletons muets américains des années 14, va-t-elle, une fois de plus, échapper à l'énorme rocher que des Indiens espiègles et emplumés tentent de précipiter sur elle ?... Le projecteur fait subitement machine arrière, les mêmes images repassent, s'arrêtant en position fixe au moment « fatidique »... « *Regardez là, comme c'est drôle*, dit l'opérateur goguenard ; *on peut faire ce qu'on veut !* » Le rocher remonté au sommet du cañon redescend...

François Morenas reste, à soixante-six ans, un « fada » du cinéma muet : en plein Lubéron, aux abords de Regain, son auberge de jeunesse fondée en 1936, c'est lui qui a aménagé, dans une remise, cette petite salle privée d'une centaine de places. En face, en plein vent, les sentiers du maquis et les murets de pierres sèches. A l'intérieur : des photos en noir et blanc de Chaplin, de Buster Keaton et de Rudolph Valentino se détachent sur le crépi des murs ; le pourpre épais des anciens fauteuils de l'opéra d'Avignon revissés sur le sol en pente ; un piano rangé sur le côté de l'écran, et sa glace qui permet au planiste de suivre les images sur lesquelles, comme autrefois, il improvisera...

Les soirs où l'auberge est pleine, comme à Pâques ou en été, après le dîner, on a le privilège de voir, outre les allers-retours à suspense de la pellicule et quelques montages spéciaux du projectionniste, de véritables pièces de collection : d'authentiques Méliès, quelques Murnau, des Keaton oubliés, ou des copies des premiers dessins animés. Sans parler des huit minutes déroutantes d'un film de Louis Feuillade, « colorié » à la main : *Bout de Zan fume un cigare*, tourné en 1905...

« *C'est ma passion*, répète François Morenas. *En 1945, j'ai commencé à faire la tournée des villages de la région avec quelques copies usées et un appareil rafistolé. J'allais en autocar, puis à bicyclette. Les gens m'attendaient avec impatience. Ils avaient gardé — ou repris — le goût des films muets. En tout cas, il y avait foule et parfois il fallait faire deux séances dans la soirée.* » Inlassable, François conte les péripéties de sa vie de colporteur de bobines, de baladin du « septième art » : « *Peu à peu je me suis fait connaître dans tout le Sud-Est, des Cévennes jusqu'à la vallée du Loup, de Nîmes à Briançon... Je n'arrêtais plus. La télévision n'existait pas dans les campagnes... Les gens avaient envie de rire. Surtout après la guerre.* »

Le Kid

Les années passant, il a réuni une collection de films, la plupart muets, dont il ne veut pas dire exactement le chiffre. « *Entre deux cents et trois cents. Parmi eux, j'ai quelques originaux venus de tous les pays du monde, principalement des Etats-Unis. Comme cette version du* Kid *que Chaplin lui-même avait fait saisir chez moi, à cause de ses différences importantes avec la copie définitive !* »

Quand les tâches de l'auberge sont moins lourdes ou quand le temps se met subitement en colère, empêchant toute randonnée, il bricole dans son petit studio de fortune, derrière la cabine de projection. Là, s'entassent de vieilles lanternes, des phonographes des premiers temps, des bobines rouillées.

L'auberge de jeunesse, plus encore que le cinéma, c'est toute la vie et la jeunesse de François Morenas, son fief, son repaire : en 1936, il décide avec des moyens de fortune d'ouvrir, à La Combe-aux-Geais, à mi-chemin d'Apt et du plateau d'Albion, sa première auberge. Dès cette époque, il l'appellera Regain pour rendre hommage à Giono, son « maître ». Giono, le poète contesté de Manosque, l'objecteur de conscience du Comtadour qui a voulu chanter les joies simples de la vie paysanne et du pacifisme, au moment où les divisions d'Hitler se préparaient à entrer en Tchécoslovaquie.. Dans une préface dédiée à François, il écrit : « *Le silence, la solitude, le marche des ombres et des lumières sur la terre, la violence, la douceur du vent, le parfum de l'air, la pureté de l'eau, l'écho des vallons, le divin désarroi de l'intelligence devant les choses simples, l'architecture des mythologies. Ici, rien de prédigéré, tout est à l'état natif, les essences sont intactes. La terre, l'eau, le ciel, le feu sont pour vous seul.* »

Et lui, Morenas, ancien membre des Jeunesses socialistes « *revenu à la nature* » après avoir échoué une première fois dans le cinéma, fervent « ajiste » (1), passionné par le discours des militants pacifistes et libertaires qui défilaient à l'auberge, il y croyait à la paix ! A Regain, comment ne pas croire à ce qu'on voulait, puisque les collines étaient si belles, la nature si paisible.

Les bruits de bottes qu'on commence à entendre à travers l'Europe n'empêchent pas les jeunes « clients » de l'auberge de former une communauté joyeuse où l'on ne cesse de discuter « art nouveau » et politique au milieu des chèvres, révolution et vie quotidienne autour de la cheminée, paix et objection de conscience devant les amandiers en fleur... Avec les congés payés, des milliers de jeunes se lancent sac au dos sur les routes : Regain devient un jalon pour ces affamés d'espaces verts, ces ennemis déclarés de la vie urbaine, de l'automobile et du « progrès ».

Dans *l'Hôtel des Renards*, un livre qu'il vient de faire paraître sur les trois premières années de l'auberge (2), François Morenas raconte avec une verve méridionale — où l'enthousiasme nuit parfois à la clarté — les interminables veillées et les chansons à la belle étoile, les espoirs parfois ambigus de ces écologistes de la première heure, de ces apprentis régionalistes qui découvrent les charmes du « terroir », du sol et des racines, de ces hédonistes du retour aux origines.

Pensez seul !

Même après Munich, encore moins après le pacte germano-soviétique, ils ne voulaient pas croire à la guerre. Parmi eux, il y avait Hastiez cet « aviateur des chèvres » qui comptait ramener la paix en lançant dans le ciel d'Europe de petits ballons rouges ; Odry, l'agrégé de mathématiques, qui en libertaire conséquent, fit don à l'auberge de tous ses livres et de son mobilier personnel, en écrivant sur le livre d'or de Regain : « *Contrairement aux bourgeois, possédez en commun et pensez seul !* » Il y avait aussi Yvonne, l'infatigable fée du logis, qui mourra écrasée en Allemagne sous les décombres d'un immeuble bombardé, et Rebecca, la « Pimbèche », qui lisait Aragon et Malraux sur sa chaise longue, mais qui sera fusillée à la Libération pour collaboration.

Comble du bonheur pour Morenas, le réalisateur d'un film de propagande sur les auberges de jeunesse décida de tourner à Regain l'inévitable séquence sur le retour à la terre. Pendant quelques jours, projecteurs, figurants et caméras avaient bousculé la nonchalance des journées ! Mais il resta de tout ce tourbillon... la chanson du film, celle qui forgea la légende de Regain : « *O frère de labeur ! Prisonnier des villes ! Rejette loin de toi, Livres et marteaux, Car la révolte gronde, Et ton corps nu appelle, Un monde nouveau.* »

En novembre 1939, Regain achève la première partie de son histoire : François est mobilisé dans l'artillerie ! Il « prendra le maquis » autour du mont Ventoux et, pendant cinq ans, fera avec des amis objecteurs de conscience venus de toute la France ce qu'il appelle de la résistance « passive » : quelques chèvres pour le lait ; des herbes et des racines à ronger ; des grottes glacées où se réfugier et attendre que passe enfin le long orage de la guerre. La survie, une sorte d'écologie pour temps de guerre. Un « véritable » retour à la terre.

Quarante ans après, très fier de ses pérégrinations autant que de son étrange salle de projection, le père-aubergiste de Regain ne s'est toujours pas lassé des joies et des beautés de la mère-nature : avec sa femme Claude, venue de Belgique pour peindre les couleurs du Midi, pendant des journées entières il balise et défriche les chemins de grandes randonnées, rédige des guides de promenades et continue, comme autrefois, d'accueillir les marcheurs de tous les âges qui font étape à l'auberge. Le soir, devant la cheminée rustique et les tables de bois sombre, il leur raconte intarissablement les mille histoires de sa vie, les antiques souvenirs de loups des dernières mères-grands du Luberon, ou les finesses cachées du scénario des films qui prolongeront la soirée jusque tard dans la nuit...

Mais, pris dans une multitude de discussions simultanément traduites en plusieurs langues, ses hôtes, les « habitués de Regain », ne l'écoutent pas toujours avec constance. Morenas explose : « *Ces jeunes d'aujourd'hui ! De mon temps...* »

Mais silence ! La projection commence.

(1) Les « ajistes » sont les adhérents du Centre laïque des auberges de la jeunesse, créé en 1933 et considérablement renforcé en 1936, dans le sillage du Front populaire et des premiers congés payés.

(2) *L'Hôtel des Renards*, de François Morenas, aux éditions Calmann-Lévy (1980).

BEAUTÉ

Les mauvaises surprises de la chirurgie esthétique

Certaines publicités promettent le miracle et le bonheur. Mais les victimes de la chirurgie esthétique sont nombreuses.

AGNÈS THIVENT

« *JE me sens très mal dans ma peau et j'ai du mal à m'accepter. En fait, je suis très malheureuse. Depuis plusieurs années, je ne vis pas. J'aimerais avoir un visage dans le style Brigitte Bardot. J'ai dix-huit ans.* »

Elles sont nombreuses celles qui pensent trouver le bonheur grâce à la chirurgie esthétique. Pour se faire opérer, elles s'imposent de lourds sacrifices financiers : elles sont souvent d'origine modeste, et la Sécurité sociale ne prend pas en charge, à de rares exceptions près, les interventions d'ordre esthétique.

L'opération peut apporter de très grandes satisfactions : à cette jeune fille qui dut attendre d'avoir dix-huit ans pour pouvoir être opérée d'un nez bossu trop grand, à cette femme qui se sentait, à soixante ans, trop jeune pour garder un visage ridé qui ne correspondait pas à la jeunesse qu'elle sentait en elle, ou à cette femme de cinquante ans que son patron voulait renvoyer parce qu'elle n'était plus suffisamment « présentable » pour être hôtesse.

Pour d'autres, c'est l'échec, voire le drame. P..., à vingt-cinq ans, veut se faire remonter des seins qui tombent après deux maternités. Elle s'adresse au chirurgien qui l'a déjà opérée du nez. « *J'avais confiance*, dit-elle, *puisque cette opération avait été réussie.* » Le résultat, elle me le montre : un sein ovale, l'autre rond, l'un plus gros que l'autre, des mamelons qui ne sont pas centrés et surtout d'énormes cicatrices. « *Quand j'ai vu le résultat*, dit-elle, *j'ai voulu me suicider. Maintenant je suis obligée de me maquiller les seins et ne peux plus avoir de rapports sexuels normaux. Mes cicatrices me paralysent.* »

Jacqueline, elle, a voulu, après avoir élevé ses enfants, s'occuper d'elle. Elle veut prendre soin d'un visage dont elle veut faire disparaître des séquelles d'acné. Un chirurgien plasticien la traite par dermabrasion : à la place des petits boutons, trois trous profonds, chacun de la taille d'une pièce de 10 francs. Défigurée, elle doit subir sept opérations de chirurgie réparatrice. « *Je ne pouvais plus sortir ; je me suis cachée, retirée du monde pendant quatre ans. Pour une femme qui n'aurait pas eu comme moi les moyens de payer ces interventions, c'était une vie gâchée. Quant au procès que j'ai engagé, la procédure dure depuis quatre ans et tout cela m'a coûté une fortune.* »

B..., elle, a soixante ans. Elle en fait dix de moins. Coquette et active, elle décide de se faire pratiquer un lifting du cou, pour effacer des rides qu'elle trouve laides. : « *Le chirurgien m'a fait un lifting complet. Je suis restée sur la table d'opération cinq heures au lieu de trois. Après quinze jours, mon visage est devenu noir. J'ai subi un véritable calvaire.* » Sa peau s'est rétractée. Les coutures consécutives au lifting se sont ouvertes, formant des plaies énormes. Il a fallu faire des injections de cortisone pour permettre la cicatrisation. « *Je n'ai jamais vu un lifting aussi raté* », dit un témoin. Maintenant, B... a oublié ses angoisses et elle continue à faire traiter ses rides, qui n'ont pas disparu.

G... habite une ville de province. Elle a vingt ans. Après deux interventions manquées de rhinoplastie, elle est désespérée. Son nez ressemble à un appendice en pâte à modeler. Le chirurgien qui doit tenter de lui rendre un nez présentable n'est pas sûr d'y parvenir. De nombreuses patientes subissent des défigurations plus ou moins graves. L'une a un visage figé et peut à peine sourire parce qu'au cours de l'opération le chirurgien a trop tiré la peau. Une autre, après une intervention qui devait la débarrasser de ses poches sous les yeux, est affublée d'un ectropion : le chirurgien a enlevé trop de peau, l'œil est tiré vers le bas, elle ne peut plus le fermer et il est constamment sec.

Malgré les tourments qu'elles subissent, peu de femmes portent plainte. Elles se cachent. « *Je ne veux pas que mon chirurgien ait des ennuis* », m'a dit B... C'est l'argument qu'elles utilisent presque toutes. « *Les victimes de la chirurgie esthétique ne portent plainte que s'il y a un accident très grave ou une mort* », déclare le docteur René, président de l'ordre départemental des médecins de la Ville de Paris. « *Or, pour punir les fautes et combattre les abus, il faut des témoignages. Mais nous ne lançons pas un appel à la délation* », précise le docteur René.

Déceptions

Pour d'autres, l'échec est psychologique : il va de la simple déception à la dépression, en passant par la frénésie de nouvelles opérations. A cinquante ans, Marie a voulu faire remodeler ses paupières supérieures. Son opération me semble réussie. Elle trouve qu'il reste des cicatrices que je ne vois pas. Maintenant, elle veut faire disparaître ses rides. « *Si je gagnais au Loto, je me ferais faire un lifting. J'en ai assez que tout le monde regarde mes rides.* »

Une opération de chirurgie esthétique peut ne rien résoudre. « *L'euphorie dure trois à six mois, parce que les opérés se sentent transformés* », expliquent les psychologues du service du docteur Grignon, à l'hôpital Saint-Antoine. « *Mais s'il ne se passe rien dans leur vie pendant ce laps de temps, ils se trouvent dans une situation encore plus délicate qu'au départ, quand ils se rendent compte que leurs problèmes demeurent.* » « *Un nombre important de gens déçus après une intervention vont chez le psychiatre* », dit le docteur Grignon, qui ajoute : « *Il existe des retombées psychiatriques qu'on ne connaît pas.* »

Les catastrophes chirurgicales et de nombreux échecs psychologiques sont causés par le manque de compétence et de scrupules de praticiens, parfois non chirurgiens, qui s'arrangent pour faire croire, par « clinique interposée », au miracle qu'est censée réaliser la chirurgie esthétique. Et Dieu sait si on en promet dans certaines institutions spécialisées, ouvertement, ou par omission, en ne mettant pas en garde les patients contre les risques d'échec ou de complication.

Pour en avoir le cœur net, je décide de partir à la recherche du bonheur par rhinoplastie interposée. Comme la patiente moyenne, je ne sais guère à qui m'adresser, n'ayant pas de relations dans le milieu médical parisien ni parmi les esthéticiennes. Or celles-ci fournissent une part importante de leur clientèle à certains chirurgiens esthétiques, qui les inondent de publicité et savent, en retour, être « reconnaissants ». L'une d'elles me confirmait qu'elle percevait une ristourne sur chaque cliente fournie au chirurgien. Certains instituts de beauté réputés de Paris procèdent de même. Une esthéticienne de province me confiait même avoir été entraînée dans un véritable racket : un chirurgien esthétique d'une certaine notoriété conviait des esthéticiennes de toute la France à adhérer à un « centre de rajeunissement », moyennant le versement de 5 000 francs : « *Je devais toucher 500 francs sur chaque cliente que je lui aurais envoyée. En échange, il me promettait de m'adresser, pour les soins postopératoires, toutes les opérées de la région. Mais quand j'ai pu constater le résultat catastrophique des opérations qu'il pratiquait, j'ai abandonné tout contact avec ce monsieur.* »

Pour trouver un chirurgien, j'ai donc eu, comme beaucoup, recours à la publicité, que l'on trouve en abondance dans certains magazines féminins, et même, maintenant, dans des hebdomadaires à grand tirage. Ce sont les cliniques qui pratiquent ce racolage, les médecins n'ayant pas le droit de faire de publicité. Pourtant, en téléphonant à certaines cliniques pour demander une consultation, on me conseille de m'adresser directement au chirurgien dont on me fournit le nom et les coordonnées.

Je prends rendez-vous auprès de deux cliniques différentes, mais c'est le même praticien qui me reçoit, à son cabinet personnel, doublé d'un « centre esthétique ». La salle d'attente manque de standing. Le médecin me reçoit en blouse bleue d'opération. Dans son bureau, on ne s'entend pas à cause du bruit de la rue. Je lui expose mon problème : « *Me faire refaire un nez que je trouve trop large.* » Il a dû me regarder trois minutes. « *Votre pointe de nez est disgracieuse, l'opération est d'une très grande simplicité.* » Il me fera donc un nez au pied levé. Le seul détail qu'il me fournit, c'est le prix de l'intervention : 5 000 francs. Ce sera l'opération la moins chère et la consultation la plus courte : moins de dix minutes.

Me voici, à présent, dans une « clinique d'esthétique » : il s'agit d'un cabinet privé. Je suis reçue par un homme dont je ne sais rien : à ma demande, il me tend son papier à en-tête : Dr X..., attaché de chirurgie plastique. Le titre d'attaché n'est pas protégé, pas plus que celui de clinique. Plutôt bel homme ce docteur, style jeune cadre dynamique, un peu trop décontracté à mon goût. Il regarde mon nez : « *Vous avez dû avoir un accident.* » Je n'ai pas eu d'accident. Il m'apprend qu'il faudra décoller mes cartilages nasaux, que c'est très délicat, que l'opération coûte 7 000 francs.

Troisième tentative dans une autre clinique parisienne. Dans la salle d'attente, deux hommes. L'un, opéré, porte un pansement sur le nez, l'autre est comme moi, candidat à une opération du nez. On nous remet un papier sur la rhinoplastie : je conclus de cette notice d'« information » qu'il faut absolument se faire opérer du nez si le vôtre ne vous plaît pas ; après on se sent beaucoup mieux... La directrice de la clinique me reçoit. Je lui expose mon problème : « *Remarquez, vous n'étiez pas si vilaine que ça avec votre nez.* »

C'est sans doute ce qu'on appelle le sens de la psychologie. Elle mitraille mon nez avec son appareil photo, sous tous les angles. « *Vous avez dû avoir un accident, vous avez dû tomber sur le nez quand vous étiez petite.* » Pas de chance : ni l'un ni l'autre. Elle me montre longuement des albums de photographies de nez avant et après l'opération. Elle ajoute, gracieusement : « *Votre peau est aussi vilaine que votre pointe de nez.* » Décidément, il faudra que je me fasse opérer : il m'en coûtera 6 000 F. « *Mais on peut vous faire des facilités de paiement.* » Elle me fixe un autre rendez-vous, avec le chirurgien cette fois. Je n'ai pas retenu son nom, mais elle l'a choisi pour moi « *pour son savoir-faire et sa délicatesse* » : c'est avec lui que je choisirai mon nez.

L'usine

Dans cette autre clinique qui fait une abondante publicité sur la chirurgie du bonheur et le sérieux de la chirurgie esthétique, c'est l'usine. Il y a un défilé et une agitation permanents dans la salle d'attente, qui n'est autre que le hall de la clinique. Je suis reçue par la « collaboratrice de la directrice », qui aurait dû me recevoir et qui me verra, si j'attends. Mais je n'attendrai pas. Sa collaboratrice me dit qu'elle comprend mon problème et fait venir le chirurgien qui me « voit » deux minutes, tâte mon nez. Il part en me tapant sur l'épaule. « *Il me faudra du cartilage* », me dit-il. Un peu inquiète, je m'informe de ce qu'on va me faire. « *On vous opérera après une personne à qui on aura enlevé du cartilage pour vous le mettre.* » On veut tout simplement me faire une greffe. Mon cas étant « ordinaire », ce sera 6 000 F : 50 % au comptant, le reste en trois mois, tranquillement. Comme j'hésite un peu, la dame m'encourage : « *Faites-vous photographier, c'est 100 F, mais compris dans les 6 000 F.* » Quand j'aurai pu me rendre compte noir sur blanc — ou peut-être en couleurs — à quel point mon nez n'est pas beau, je je me déciderai...

La seule consultation sérieuse me sera donnée par le docteur Rouveix, à la clinique Paul-Doumer. Il est le seul à être étonné par ma demande, me disant que mon nez va très bien avec le dessin du visage. Il m'examine cependant, prend la peine de m'expliquer, schéma à l'appui, ce qu'on va me faire, étudie les formes possibles. Il est le seul à dire qu'un nez s'étudie en fonction d'un visage, me prévient que j'aurai des hématomes et que l'anesthésie générale présente un risque. Le résultat esthétique est garanti à 100 %. Un inconvénient de taille pourtant : ce n'est pas lui qui m'opérera, mais un autre médecin.

Au cours des précédentes consultations on ne m'a pratiquement jamais parlé des risques de l'opération, on ne m'a jamais interrogée sur mes motivations réelles, ma psychologie, mon passé, mon entourage... Tout chirurgien plasticien digne de ce nom insiste pourtant sur la nécessité non pas d'une, mais de plusieurs entrevues préalables avant l'opération. « *Il y a des personnes que l'on ne découvre qu'à ce moment-là, pour s'apercevoir qu'il ne faut pas les opérer, parce que cela ne résoudrait pas leur problème*, déclare le docteur Mouly, secrétaire général de la Confédération internationale de chirurgie plastique, qui ajoute : « *La chirurgie plastique est un domaine très difficile, où les problèmes psychologiques et morphologiques sont très étroitement liés.* » « *Quant à vous* ajoute-t-il, *j'aurais refusé de vous opérer. Votre nez n'a aucune raison d'être modifié. Il va bien avec votre visage. Je vous l'aurais corrigé, uniquement si vous aviez exercé un métier artistique. Il n'aurait de toute manière pas été question d'ajouter du cartilage, mais au contraire d'en enlever.* » « *Il m'arrive de refuser des opérations*, poursuit-il, *parce que les patients se polarisent sur un défaut physique ou supposé tel, alors que le désordre est d'un autre ordre.* » « *Ce n'est pas parce qu'une femme changera de visage que son mari reviendra* », fait remarquer le docteur Grignon, chef du service de chirurgie faciale de l'hôpital Saint-Antoine. Le docteur Faivre, président de la Société française de chirurgie esthétique, lui, déclare qu'il ne faut jamais opérer quelqu'un qui ne sait pas exactement ce qu'il veut; c'est qu'il a un trouble relevant de la psychiatrie.

Cette manière de promettre le bonheur et le miracle à chaque ligne, comme le font certaines publicités rédigées sous forme d'articles, est assez inquiétante. Le docteur Glicenstein, secrétaire du Syndicat national des chirurgiens plasticiens nous déclare : « *Je ne fais pas le même métier. Ces publicités prennent les femmes pour des objets qui suivent une mode. On ne peut pas aller à la clinique du bonheur, comme on va dans un grand magasin. La chirurgie esthétique se fait avec une anesthésie ; elle laisse des cicatrices et présente des risques opératoires.* » « *C'est pourquoi la publicité est impensable* », précise le docteur Grignon.

Plus grave peut-être encore, et cela explique beaucoup d'opérations ratées : n'importe qui peut s'instituer chirurgien esthétique... même sans être chirurgien. J'ai au moins trois fois eu affaire à des praticiens non spécialistes de chirurgie : un gynécologue, un O.R.L., un stomatologue. Rien ne peut empêcher un dermatologue de pratiquer la chirurgie esthétique. En fait, il n'existe actuellement, en France, aucun enseignement de chirurgie esthétique à part entière. On se forme sur le tas, en milieu hospitalier.

Pour moraliser la profession, deux tendances se font jour. Celle du docteur Faivre et de sa Société française de chirurgie esthétique. Pour lui, « *c'est une spécialité à part entière. Il faut l'isoler de la chirurgie plastique et réparatrice, alors qu'elle veut la garder dans son giron. C'est une garantie pour le public que d'avoir affaire à des praticiens qui ont l'habitude de pratiquer les six opérations de la chirurgie esthétique : nez, lifting, seins, abdomens, oreilles décollées, culotte de cheval* ». En revanche, l'ordre des médecins et les chirurgiens plasticiens se refusent à séparer chirurgie esthétique et chirurgie plastique et réparatrice, en invoquant d'une part le caractère néfaste d'une spécialisation excessive, et surtout « *la démédicalisation de cette discipline qui doit faire partie intégrante de la chirurgie* ».

Garanties

En attendant, la chirurgie esthétique en tant que telle n'est pas reconnue par l'ordre des médecins, alors que la spécialité de chirurgie plastique et réparatrice l'est depuis 1970. Les praticiens actuellement formés passent tous par *deux* années de chirurgie générale, auxquelles s'ajoute une spécialisation. De plus, pour être admis à la Société de chirurgie plastique, le candidat est soumis au vote d'une commission de spécialistes.

Le conseil national de l'ordre des médecins a d'autre part *décidé d'ajouter le terme* « esthétique » à la dénomination de la qualification en « chirurgie plastique reconstructrice », pour bien montrer que cette spécialité peut couvrir la chirurgie esthétique. « *Cela permettrait*, déclare-t-il, *de garantir au patient que le chirurgien a une formation très complète.* » « *Cependant*, précise le docteur Glicenstein, *même une formation sérieuse n'est pas une garantie totale pour le résultat ou la moralité du praticien.* » L'appartenance d'un praticien à la Société de chirurgie plastique offre tout de même de sérieuses garanties à un candidat à l'opération, même si elles ne sont pas totales.

Il serait souhaitable que la société fasse connaître plus nettement au public les spécialisations précises d'une partie de ses membres. Quelques chirurgiens plasticiens, en effet, ne pratiquent que certaines interventions (nez et lifting, par exemple) parce qu'ils ne savent faire que celles-là. Quand ils acceptent d'en pratiquer d'autres, le résultat est parfois catastrophique. D'autres, en revanche, décident par goût personnel de ne pratiquer que des interventions choisies.

On peut aussi s'adresser à des services hospitaliers qui offrent des avantages, notamment financiers. La Société de chirurgie esthétique, et particulièrement quelques-uns de ses membres, *travaille elle* aussi à offrir le maximum de garanties aux patients. On peut cependant regretter que plusieurs de ses membres n'aient pas — ce qui pourrait paraître élémentaire — la qualification de chirurgien. Il faut se méfier d'autres sociétés aux titres pompeux, puisque n'importe qui peut fonder une société dont les membres peuvent se limiter à trois, dont deux présidents.

Pour l'heure, l'ordre des médecins se préoccupe de lutter contre les abus. Si ceux-ci « *ne sont pas toute la chirurgie esthétique* », comme le précise le docteur René, ils sont d'autant plus fâcheux que les victimes, ainsi que le faisait remarquer le docteur Mouly, en sont souvent des personnes d'origine modeste. ■

MONTMARTRE

Sacré chœur

Simone et Lucien, les anges gardiens du Sacré-Cœur, poussent sur la Butte la chansonnette nostalgique.

CLARISSE NICOIDSKI

SI personne, jusqu'à ce jour, n'a dérobé — Dieu nous en garde ! — une part du gros gâteau qui surplombe les rues de Montmartre, c'est grâce à Simone et Lucien, qui en sont les — anges — gardiens. Toute la nuit, le tronc des pauvres va continuer de sentir l'encaustique — saveur de miel, — les cierges se tiendront bien debout, pâles et rangés jusqu'à l'extinction de toute flamme. Le Petit Jésus, astiqué, récuré, mouché, aura, *demain matin, c'est juré*, le même sourire, le plus rose et bleu du monde... Et voilà que les derniers touristes-photographes ont pris une dernière tranche de ce crépuscule sur la ville vue d'en haut, traînées rouges sur fond de nuages : inespéré ! Alors, Simone et Lucien, bras dessus, bras dessous, descendent « *se remettre un peu* » au *Favori*... un bistrot, voyons ! Et un peu plus encore. Silhouettes de Simone et de Lucien, nouées l'une à l'autre, dans l'éternité des rues tortueuses de Montmartre et des escaliers qui, dit la chanson, « *sont durs aux miséreux* », tandis que, même arrêtées, même factices, les ailes des moulins ne cessent de faire leur petit boulot pénard : « *Elles protègent les amoureux* ». Simone et Lucien s'en vont retrouver les amis du comptoir... Sur le zinc, le Pernod a des chatoiements d'absinthe interdite, la Suze fait *surgir une floraison* jaune, la menthe distille d'inaccessibles soleils. Pas de tabourets de bar... non, mais, vous vous croyez où ? Trois tables le long du mur, attendant peut-être les Trois Frères invisibles qui errent dans la rue ; toile cirée à carreaux rouges et blancs pour jouer aux échecs, aux avatars, aux avanies. Qu'on se repose en paix.

Le patron y va de sa tournée, la patronne de son sourire : fatigués, le *sourire* et la patronne. Réunis, les vieux Montmartrois, dépossédés des jardins, de la vigne. Et de la java du 14 Juillet. Regroupés les sans-patrie : Youssef rit d'une blague qui lui reste dans la moustache, intraduisible, de toute façon ! Deux pots, c'est bon. Trois, c'est mieux. Quatre, c'est vert émeraude. Cinq, c'est presque rouge... La toile de fond est prête : tous en scène. C'est Lucien — dit Lulu — qui commence : « *Voici des roses blanches, pour ma jolie maman...* » Simone verse une larme et enchaîne : « *Là-bas, elle m'attend...* » On rectifie : « *T'as sauté des mots* ». Allez ! c'est reparti : « *Sur son petit lit blanc, là-bas, elle m'attend...* » Puis Simone éprouve le besoin d'affirmer : « *On n'a pas tous les jours vingt ans.* »

Le patron se joint au duo : *A la claire fontaine ?*

Chiche, une ballade en campagne et une petite rengaine claire comme de l'eau de roche, pour dire une amour morte.

Jamais je ne t'oublierai. Simone et Lucien *font une* pause. Youssef, en intermède, dit un conte berbère. On a beau ne pas comprendre, c'est joli et puis, *faut* bien lui faire un plaisir : bravo ! Bouche bée, le loubard de passage qui sirote un crème pendant qu'on répare sa moto attend la suite. Il y a une heure à peine, il disait à une « chouette nana » : « *Quand t'es pas là, je flippe un max.* » Et voilà que tendrement, oui tendrement, l'œil de Lucien s'allume. son béret basque se penche coquinement vers Simone dont il prend la main, et il lui avoue avec des trémolos que Paul Delmet n'aurait pas désavoués : « *C'est pour ton charme que je t'aime...* » Simone se souvient qu'elle fut effectivement une bien jolie rousse et que son sourire, troué aujourd'hui de quelques murmures, fut éclatant. Mais, passé cette minute d'émotion, on reprend le dessus : Youssef, la patronne, le patron, le quincaillier du bas de la rue, et même, et même ce « British » de l'hôtel du dessous, baptisé Fred Astaire, décidé à saisir vite, très vite, ce rien du tout qui va s'évaporer aux lumières de l'aube, tous évoquent un légionnaire aux viriles odeurs de sable chaud.

Encore un verre, un autre verre. Les pigeons roucoulent, consciencieux, en dépit des airs pollués qui engluent leurs ailes ; dans le gosier des piafs souffle un air tout neuf, et, par miracle, ils trouvent soudain à se mettre dans le bec, un peu de *mouron* égaré sur les *trottoirs* de l'âme. ■

BREIZ

Sonnez binious résonnez bombardes

En 1956, la musique bretonne faisait son entrée dans la marine française : le bagad de Lann-Bihoué était né. Depuis, les sonneurs ont progressé et les festivals déplacent les foules.

MICHELLE MAJORELLE

EN 1681, dans ses « Arrest concernant les paroisses », le Parlement de Bretagne faisait *« itératives défenses à toutes personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, de danser ni jouer publiquement, ni de s'y arrêter les dimanches et jours de fête durant l'office divin, afin de ne pas gêner, par le bruit, la célébration de celui-ci »*... Pour toute infraction, 20 livres d'aumônes. Malgré l'augmentation des amendes de 50 livres en 1686 à 300 livres en 1699, les foudres de l'excommunication brandies par l'évêché, rien n'y fit : les Bretons dansaient, sonnaient du biniou et de la bombarde, et payaient.

« N'oubliez pas un détail qui a son importance », écrivait Cormejeanne, préfet du Finistère, aux maires de son département, le 30 octobre 1870, pour leur transmettre ses instructions au sujet de la mobilisation, *« que les mobilisés, joueurs de musette ou de biniou, aient soint d'emporter leurs instruments. Ils jouiront d'un supplément de solde »*. De moral aussi sans doute, pour mieux se battre. Les Bretons qui, deux siècles plus tôt, étaient taxés quand ils faisaient du bruit, allaient être payés pour sonner. Evolution intéressante dans l'appréciation d'une musique populaire.

Car musique populaire il y a, incontestablement, faite pour accompagner les travaux et les jours, les fêtes aussi, la danse surtout. Car la musique bretonne était surtout un accompagnement de la danse. Une vieille paysanne de Saint-Herbot disait à Jean-Michel Guilcher (1) : *An dans a zalh an den en e zav* (« La danse maintient l'homme debout ») Oui, et ce qui fait danser les hommes et les femmes en Bretagne, depuis des siècles, c'est, d'une part, le chant, dont la forme la plus connue reste le « kan a diskan », d'autre part, la musique instrumentale traditionnelle. Un peu de violon dans le Bas-Léon, de vielle en Haute-Bretagne, mais le biniou et la bombarde restent le couple instrumental le plus durable et, géographiquement, le plus étendu. Le petit tambour qui les accompagnait a disparu au dix-neuvième siècle ; l'accordéon va s'y adjoindre au début du vingtième. Peu importe, talabarder (joueur de bombarde) et biniaouer (joueur de biniou) vont ensemble.

Ce sont des exécutants rétribués. *« A la fin du siècle dernier, les sonneurs quimpérois faisaient valoir leurs talents au marché de la ville,* rapporte J.-M. Guilcher. *Leurs couples se répartissaient à distance les uns des autres et jouaient. Les campagnards allaient des uns aux autres et retenaient qui leur plaisait pour leur noce ou leur aire neuve. »* Leur réputation allait souvent bien au-delà des limites de la commune.

Déjà, avant la guerre de 1914, les sonneurs avaient un répertoire qui dépendait du goût du public : les jeunes hommes avaient rapporté du service militaire le goût du piano mécanique et de l'accordéon. *« Les Bretons ont voulu devenir comme les autres,* explique Jean-Pierre Pichard, responsable du conservatoire régional de Lorient. *Ne plus être les ploucs, ceux qui baragouinent. Les sonneurs appartenaient à une civilisation rurale un peu dépassée. Avec l'arrivée de l'accordéon, plus moderne, le biniou a commencé à battre de l'aile. La guerre de 1914 a accentué le contexte francophone. Les hommes, en partant au front, ont quitté le costume. Ils en ont rapporté le vin rouge. »* Bref, en 1930, il restait une soixantaine de sonneurs pour toute la Bretagne, une espèce en voie de disparition : le métier ne nourrissait plus son homme.

Plus de sonneurs, plus d'instruments : le patrimoine musical breton est menacé d'anéantissement. A Paris, en 1942, quelques hommes caressent le rêve de revenir en Bretagne. Ce sont des Bretons de l'émigration, qui s'appellent Polig Montjarret, Dorig Le Voyer, Robert Marie, René Tanguy... Mais ces rêveurs sont aussi des hommes décidés qui refusent de laisser perdre ce qui reste encore dans les mémoires, au pays, et ils fondent la Bodadag ar sonerion, (BAS), l'assemblée des sonneurs. Sur une idée — *« Sauver ce que les vieux connaissent encore »* — ils vont collecter les airs, fabriquer les instruments qui manquent.

1 200 airs

Polig Monjarret, pendant dix ans, va noter le répertoire des sonneurs qui vivent encore ; son butin : mille deux cents airs environ. Dorig Le Voyor, faute d'ébène, va utiliser tous les bois possibles, buis et gaïac pour les bombardes, cormier, alisier, acacia, slim (2) pour les binious. Les anches aussi sont introuvables, ces languettes fines et élastiques en roseau, dont les vibrations produisent le son.

Malgré les difficultés, c'est le succès aussi. En quelques années, B.A.S. va regrouper un millier de sonneurs. Parallèlement vont se développer les bagadou, ensembles de bombardes, grands binious et batteries : à l'origine du premier bagad, celui des cheminots de Carhaix, en 1948, Polig Monjarret, encore. L'exemple est suivi par Quimperlé, Rostrenen, Quimper, Morlaix (bagad Koad sec'ho, 1949), Auray et son bagad de cheminots, en 1950, voilà pour les premiers. D'autres suivent, beaucoup d'autres : dix, quinze, vingt par an, qui disparaissent très vite parfois. Là où quelques Bretons sont ensemble naît un bagad : Marseille, Toulon, Bordeaux, Lyon, Montréal, Abidjan, Paris, bien sûr. C'est dans un bagad du quinzième arrondissement que commenceront à sonner, dans les années 46-47, Donatien Laurent, aujourd'hui directeur, à l'université de Brest, du centre de recherche bretonne et celtique (3), et Alain Cochevelou, plus connu sous le nom d'Alan Stivell.

Mais il ne suffit pas d'être nombreux, très nombreux à vouloir sonner. Manque cruellement la technique, à tel point que dans les années 50 on a pu dire que *« pour faire breton, on jouait faux »*. Il n'existe pas de méthodes, pas de recueils. L'enseignement dispensé est rare, empirique, très différent d'un bagad à l'autre. C'est près des Ecossais, dont ils ont pu apprécier le jeu aux Festivals interceltiques de Quimper, en 1950 et 1951, que les Bretons iront prendre des leçons. Emile Allain, Titi Hudin, Donatien Laurent, Henri Léon, dit « La Pie ». La Pie revient avec un diplôme du College of Piping de Glasgow, sonne jusqu'en 1956 à la Kevrenne ar Flamm, passe à Brest-Saint-Marc et fonde, à Porspoder, le Skolaj beg an treis (4), stages d'été destinés aux moniteurs de bagadou, qu'il animera jusqu'à sa mort accidentelle en 1962. C'est au cours de cette période, en 1956 exactement, que, grâce à André Monteil — qui était alors secrétaire d'Etat à la marine et député du Finistère, — naît le bagad militaire de la base aéronavale de Lann-Bihoué, près de Lorient : tous les sonneurs pourront venir y faire leur service militaire, ce qui va garantir la qualité technique de la formation. Et, depuis, on peut voir défiler talabarders, biniaouers, et tambourinaires, sous l'uniforme de la marine française...

L'influence de La Pie et la commission technique des bagadou, créée en 1954 au sein de la BAS, vont être à l'origine des progrès considérables réalisés par les sonneurs. Un concours annuel répartit les formations en trois catégories correspondant à trois niveaux techniques différents. *« La musique bretonne a évolué de façon incroyable en dix ans,* déclare Hervé Jaouen, qui est responsable des stages BAS et sonneur au bagad Kemper. *Aujourd'hui, un bagad de troisième catégorie joue aussi bien qu'un bagad de première catégorie il y a dix ans. »* Bodadeg ar sonerion, depuis sa création, a formé vingt mille sonneurs, qui se sont fait entendre au Festival international des cornemuses de Brest jusqu'en 1971, au Festival interceltique de Lorient, qui a pris le relais. Dans les fest-noz aussi, ces fêtes de nuit qui, à partir de Poullaouen où elles existaient traditionnellement, ont éclos partout en Bretagne.

Il y a eu cent cinquante mille spectateurs, en 1979, au Festival de Lorient, et Alan Stivell a rempli l'Olympia il y a deux ans. Parallèlement, des milliers de jeunes, entre dix et vingt-cinq ans, apprennent aujourd'hui à jouer de la bombarde, ou du biniou : cela représente beaucoup d'élèves pour un petit nombre de professeurs.

Christian Faucheur, étudiant en anglais, enseigne la bombarde le lundi soir à Quimper, dans l'ancien gymnase. Ses élèves, débutants, ont entre neuf et douze ans, les plus jeunes travaillent sur la flûte à bec, *« à cause de l'écartement des doigts, on ne peut pas jouer de la bombarde avec des petites mains. » « René, tu pinces l'anche aux deux tiers, en serrant les lèvres, attention, sans mordre. Pour faire une note juste, il faut que ton souffle vienne d'un seul coup faire vibrer ton anche. »* Les débuts sont durs pour tout le monde, y compris pour l'auditeur de passage.

Enracinement

C'est un autre son de bombarde à Saint-Pierre-Quilbignon, un faubourg de Brest, le samedi après-midi. Les cours sont organisés par le Centre breton d'art populaire ; en seconde année le professeur est Yves Tanguy, talabarder au bagad Brest-Saint Marc : *« J'ai commencé la bombarde à quatorze ans, à Saint-Marc, c'était le seul endroit où c'était gratuit. C'était nettement plus économique que le piano : avec une anche à 1,10 F, je m'en sortais. On se réunissait dans une baraque délabrée, sans instructeur, sauf Marcel Ropars, qui venait quand il avait le temps. Quand La Pie est arrivé, il a tout bousculé, et j'ai eu envie de prendre des responsabilités. En 1954, à Saint-Marc, nous étions des écoliers, des commerçants, des fonctionnaires, des gens du bâtiment qui travaillions à la reconstruction de Brest, des employés de l'Arsenal. La bombarde, c'est une technique difficile, mais qui attire les gens de toutes cultures, de toutes classes sociales. Pourquoi mes élèves veulent apprendre à sonner ? C'est très varié et un peu diffus. Par volonté inconsciente d'enracinement et de retour au naturel, souvent : ce sont les mêmes que l'on retrouve dans les fest-noz et dans les manifestations antinucléaires. Pour quelques-uns, il s'agit d'approfondir une culture. Ecoutez-les, depuis qu'ils sont arrivés, ils n'ont joué que des danses. »* Ils sont neuf, entre treize et vingt-cinq ans, sept garçons et deux filles, lycéens pour la plupart, ou élèves dans des écoles professionnelles ; les deux plus âgés sont l'un employé à l'Arsenal, l'autre comptable à la marine.

Et voici le niveau supérieur. A l'école des télécommunications de Bretagne, près du Conquet, la kevrenn Brest-Saint-Marc répétait, pour préparer un enregistrement, avec six binious, sept bombardes et six tambours. C'est que les disques des bagads de première catégorie, Bleimor, Quimper, Rennes, Brest-Saint-Marc, se vendent bien, l'été surtout : les touristes rapportent volontiers chez eux un disque de musique bretonne. Les petits groupes Diaouled ar menez ou An Triskell, qui animent les fest-noz, connaissent aussi un réel succès commercial. Le reste de l'année, la clientèle est constituée, localement, par des jeunes gens du pays qui suivent de très près tout ce qui sort dans le domaine breton. *« Mais malgré la pointe de l'été, où la demande est doublée,* dit une disquaire de Quimper, *il y a depuis deux ans, et après le grand succès de Stivell, une chute importante des ventes de disques « bretons ». La raison est simple : il n'y a pas de renouvellement. »*

Quelques fausses notes donc dans cet enthousiasme collectif. La musique bretonne se vend encore bien, aux dépens de la tradtion parfois. Loeiz Ropars, chanteur et sonneur de bombarde, a sauvé de l'oubli le « kan a diskan » (6) : *« Le fest-noz vient de Poullaouen. En sortant le mot et la chose de son terroir, on l'a vidé de sa substance... L'Amicale des anciens d'Algérie, la section locale du parti communiste, tout le monde a son fest-noz, cela fait rentrer l'argent... »* Mais les chanteurs actuels, Jean-Pierre Motreff, les sœurs Goadec, sont des octogénaires.

Les jeunes sonneurs, eux, se sentent mal dans leur peau, parfois, dans leur « déguisement » (le mot est d'eux) pour amuser les touristes. Car si leur technique a évolué vers un très haut niveau, les fêtes bretonnes, elles, n'ont guère changé en dix ans. Il leur arrive de refuser de défiler, et ils rêvent d'être pris au sérieux, de jouer en concert : le répertoire reste à trouver. En musique de concert, il existe principalement, aujourd'hui, *la Cantate du bout du monde,* de Jeff Le Penven.

Il y avait eu aussi l'expérience de Pierre-Yves Moigne, responsable, à Brest, auujourd'hui, du Centre breton d'art populaire. Musicien classique, premier prix du Conservatoire de Paris en écriture musicale, il avait créé, en 1956, l'orchestre Son a Koroll (Danse et Chant), qui faisait de la musique bretonne à partir d'instruments non traditionnels. C'était un précurseur : le public, étonné, n'a pas suivi, mais il pense toujours que *« l'histoire de la musique est un échange entre musique populaire et musique savante »* et qu'*« il s'agit maintenant de continuer une tradition, avec des instruments nouveaux. La musique bretonne m'intéresse en fonction du présent et de l'avenir, pas obligatoirement du passé. Après tout, c'est l'homme qui compte, et la possiblité qu'il a de s'exprimer »*.

Yvon Palamour qui reste, pour ses pairs, le meilleur sonneur de bombarde de sa génération, a un atelier de menuiserie au bourg de Pluvigné, près d'Auray. *« Je pense que, plus il y a de tentatives de renouvellement, plus il y a des chances que quelque chose en sorte. La tradition ? Bien sûr, mais vous savez, il y a cinquante ans, le fin du fin, c'était de sonner la Marseillaise. On n'invente pas la musique traditionnelle, elle est là. On ne sonne jamais comme son ancien, la vie change, la musique aussi. »*

Alors, malgré le grand succès populaire qu'elle connaît depuis plusieurs années, la musique bretonne devrait-elle changer, simplement pour continuer à vivre ? ■

(1) *La Danse populaire en Basse-Bretagne,* de Jean-Michel Guilcher, thèse, 1963.

(2) Slim : nom donné à un bois récupéré par Dorig Le Voyer, à Carhaix, et dont les pièces avaient servi à la construction du pavillon de l'Indochine à l'Exposition coloniale de 1931. Ce bois poussait le long d'une rivière appelée Slim.

(3) Centre de recherche bretonne et celtique de l'université de Bretagne occidentale, faculté des lettres, B.P. 860, 29279 Brest.

(4) Skolaj beg an treis : Collège du bout de la plage. Beg an treis est un lieu-dit de Porspoden, où Henri Léon, dit la Pie, était maître d'école.

(5) Centre breton d'art populaire, 37 bis, rue Victor-Hugo, 29200 Brest.

(6) Kan a diskan : littéralement « chant et déchant ». C'est une technique vocale propre à la Haute-Cornouaille, où deux exécutants chantent tour à tour, le premier disant une phrase musicale que le second accompagne pendant les dernières notes, puis répète à son tour.

● Conservatoire régional de musique, chants et danses traditionnels de Bretagne : siège social, propriété Chevassu, 56100 Lorient.

● Quelques fêtes bretonnes en été :

— Les fêtes de Cornouaille, la dernière semaine de juillet à Quimper ;

— Le festival interceltique de Lorient, à partir du 9 août.



JEAN HIN

REFLETS DU MONDE

INTERNATIONAL Herald Tribune

La onzième plaie d'Egypte ?

L'histoire parlait d'invasions de grenouilles, de nuées de moustiques, de tourbillons de mouches et d'armées de sauterelles, mais point du tout des ânes. Et pourtant... Les ânes viennent d'être portés au rang de fléau national par M. Abdel Razzek Abdel Meguid, vice-premier ministre égyptien de l'économie, que cite l'*International Herald Tribune* : *« Nous devons déclarer la guerre aux ânes,* a-t-il dit. *Au lieu d'engraisser des vaches, qui pourraient nous donner de la viande, notre fourrage est dévoré par des ânes qui sillonnent le pays sans aucune raison valable. »* Son opinion est soutenue par M. Gamal Kamal, professeur d'agronomie à l'université du Caire, qui reproche au ministre de l'agriculture de ne pas encourager les paysans à se débarrasser de leurs ânes, mules et chevaux, dont le nombre est estimé à cinq millions, en faveur de camions et de tracteurs. Le professeur, d'après le journal Al Gomhouriya, affirme que le prix de la viande a augmenté d'au moins 90 % depuis deux ans parce que les ânes consomment le fourrage qui pourrait nourrir le bétail. L'âne mange autant qu'une vache ou un buffle, sinon davantage, et vit trois fois plus longtemps. »

La solution a peut-être été trouvée par l'hebdomadaire *Akher Saa*, cité dans le même article et qui déclare : *« Laissez-nous développer nos campagnes de planning familial auprès des populations villageoises non seulement pour qu'elles planifient les naissances dans leurs familles, mais aussi pour avoir la certitude que leurs ânes ne se multiplient pas de manière inconsidérée. »*

le soleil

Gare aux nudistes

Le quotidien de Dakar *le Soleil* s'en est pris récemment avec une virulence peu commune aux touristes étrangers qui, au mépris de toute pudeur, viennent pratiquer le nudisme sur les plages sénégalaises. *Le quotidien se* demande si *« le statut de touriste est un passe-droit aux obligations, s'il confère une liberté souveraine qui fasse fi des lois, coutumes et conventions sociales du pays visité. Le Sénégal est un pays croyant, un pays de pudeur, et ses habitants tiennent à ce qu'il le reste. »* Evoquant une affaire de viol qui avait abouti à la condamnation de deux Sénégalais, provoqué par le comportement indécent de touristes, le quotidien rappelle que *« les adeptes du nudisme sont passibles de sanctions pour attentat à la pudeur, du côté de la loi »* et ajoute : *« Mais ils peuvent aussi craindre le pire du côté de la vindicte populaire. »*

LE SOIR

Une histoire de fous

Tout internement psychiatrique abusif est révoltant — mais que dire lorsque celui-ci se prolonge durant plus de trois quarts de siècle ? C'est pourtant ce qui est arrivé à une Australienne, aujourd'hui plus que centenaire, d'après le récit que *le Soir*, de Bruxelles, fait de son interminable mésaventure. Le quotidien écrit : *« Une Australienne, actuellement âgée de cent deux ans, a passé les quatre-vingt-une dernières années de sa vie dans des hôpitaux psychiatriques. Le problème, c'est que personne ne connaît les raisons de ses internements.*

» La patiente, Sophia Stewart, était âgée de vingt et un ans lorsqu'elle fut examinée dans un hôpital psychiatrique. C'était en 1899, mais on n'a jamais trouvé de rapports expliquant les raisons de son internement. L'intéressée elle-même est incapable d'éclaircir le mystère. On a néanmoins indiqué que, en Australie, certaines personnes très âgées demeurent dans des institutions psychiatriques parce qu'elles se retrouvent démunies de tout soutien. »

Agence France-Presse

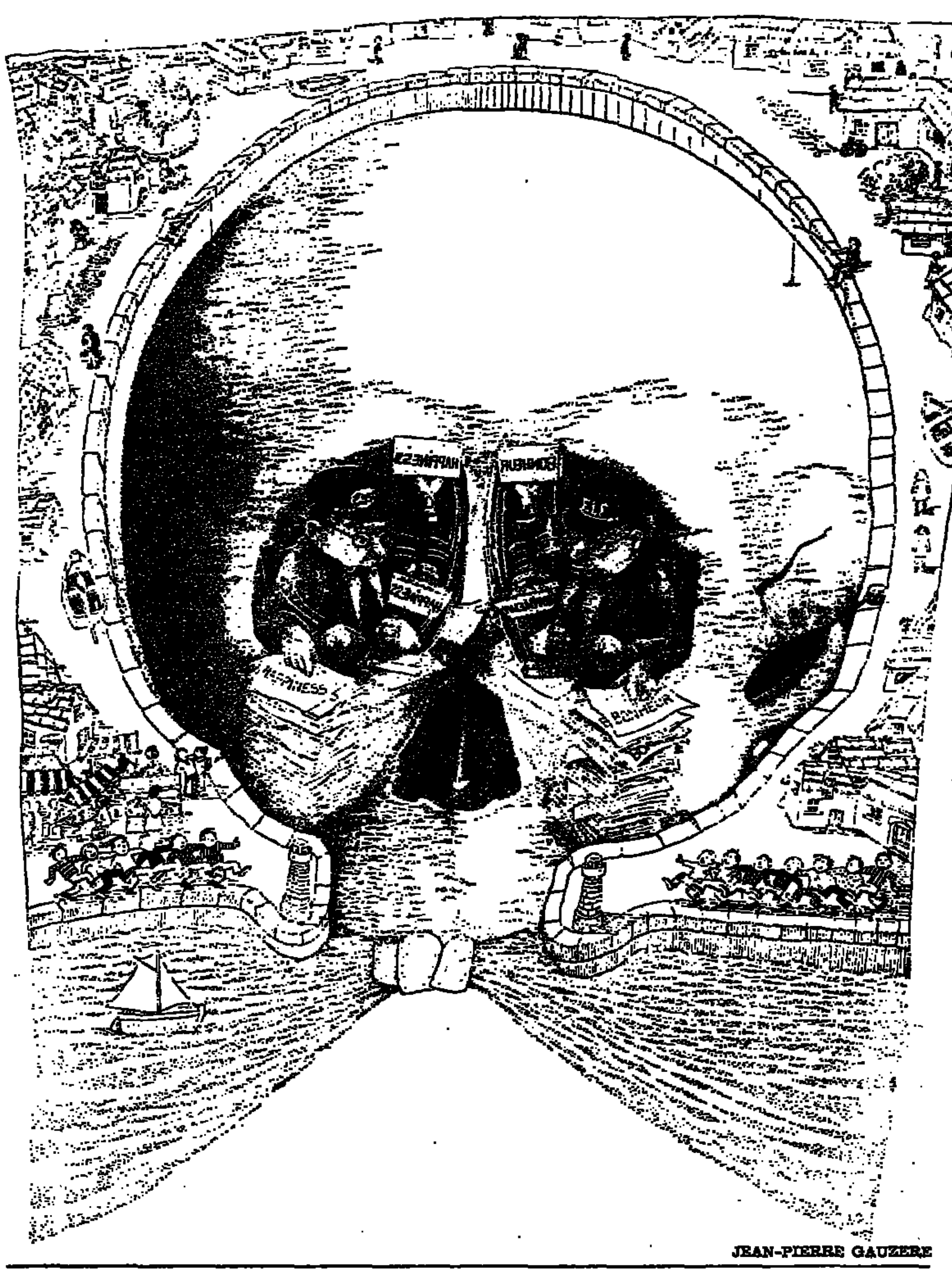
Les frontières de l'art ou l'art des frontières ?

« Ectabane », groupe plastique en bronze de Jean Ipousteguy, aura causé bien des soucis à son sculpteur français et à ses acheteurs berlinois. Voici, en effet, la petite histoire que rapporte l'*A.F.P* : *« L'œuvre est trop imposante pour franchir les obstacles frontaliers est-allemands et son transport par route entre Rudolfstein (Bavière) et Berlin a dû être décommandé. Les experts est-allemands ont, en effet, établi que cette pièce « colossale » de 11 tonnes et de 5 mètres de large dépasse de 70 centimètres la largeur du couloir routier encadré de chicanes bétonnées inamovibles qui traverse chaque poste frontière de la R.D.A. Le Sénat de Berlin-Ouest a consacré près de 10 millions de francs français à l'acquisition de cette œuvre pour orner le nouveau centre ultra-moderne des congrès. Il envisage de faire découper « Ectabane » pour faciliter le transport... »*

THE TIMES

La part du feu

Les feux de Bengale étaient bien innocents, ceux des bûchers funéraires où l'on conduisait les veuves l'étaient moins, ceux qui, aujourd'hui, jalonnent la protestation des femmes indiennes sont bien inquiétants. Voici ce que relate le correspondant du *Times* à Delhi : *« Une série d'horribles suicides est utilisée dans le cadre de la campagne entreprise pour mettre fin à la tradition indienne des dots. Les journaux rapportent fréquemment le cas de jeunes femmes, désespérées par les exigences impitoyables de leurs belles-familles réclamant de plus grosses dots, qui se sont arrosées d'essence et immolées par le feu. La tragique fin de ces « épouses brûlantes » sert d'argument aux responsables d'une campagne contre la tradition des dots transformées en un pernicieux système social qui rend les femmes vulnérables et les livres aux extorsions et aux souffrances. Le nombre des femmes qui choisissent la mort pour échapper aux pressions familiales dues au système dotal n'est pas connu. On parle de deux cents cas par an pour la seule ville de Delhi (...). En principe (même si plus d'un père y laisse des plumes sur le plan financier), la dot est payée et le couple vit heureux. Mais les choses tournent mal quand une belle-famille peu scrupuleuse exerce des pressions sur la nouvelle épousée et exige plus d'argent. Sa vie devient épouvantable si son père manque à donner la voiture, le scooter ou l'argent promis (...). La lutte contre les dots est un des aspects de la lente prise de conscience des Indiennes quant à leur place dans une société dominée par les hommes. On leur a promis un renforcement de la loi relative au viol et aux sévices sexuels. Leur protestation commence à faire craquer la carapace d'autosuffisance et l'apathie masculines. »*



JEAN-PIERRE GAUZERE

NORVÈGE

Stavanger, an 14 du pétrole

Le petit port norvégien de Stavanger est la base de départ pour les champs de forage de la mer du Nord. L'arrivée des pétroliers y a sérieusement « changé la vie ».

THÉRÈSE ET JEAN-MARIE BRESSON

QUAND, en juin 1966, Esso commença à entreprendre, sur la plate-forme *Ocean Traveller*, les premiers forages au large de la côte de Norvège, peu de gens, même parmi les spécialistes, auraient pu imaginer le rush des compagnies internationales, le développement économique et l'accession au titre de « capitale pétrolière de la Norvège » de la ville de Stavanger (quatre-vingt dix mille habitants) où le Parlement norvégien décidera, en mai 1972, d'établir le siège de l'Oil Directorate et des compagnies pétrolières norvégiennes.

Avant l'arrivée à terre des premiers barils de pétrole en provenance des plates-formes, les habitants de Stavanger qui s'appellent, dans leur dialecte *dont ils sont* très fiers, des « siddiser », c'est-à-dire des citoyens, titre réservé avec un soin jaloux aux Norvégiens nés dans l'enceinte de la ville, vivaient sous le règne de « King Oscar », le bon Viking barbu et moustachu des boîtes de sardines Chr. Bjelland & Co, une des industries les plus prospères du Comté de Rogaland, établie à l'orée de la révolution industrielle.

Malgré la perte catastrophique, en 1884, de la presque totalité de la flotte de pêche au large des côtes d'Islande et la destruction de la moitié des bateaux marchands pendant les cinq ans d'occupation allemande, la sardine a fait vivre, jusqu'en 1955, 65 % des habitants ; ce taux est descendu, en 1977, à 4 % ou 5 %, non seulement à cause de l'accroissement des industries en relation plus ou moins directe avec le pétrole, mais parce que la mécanisation est presque totale, et que les prix, trop élevés, ne sont plus compétitifs sur le marché.

La ville s'est toujours glorifiée d'avoir produit, non seulement les meilleurs pêcheurs, mais aussi les meilleurs constructeurs de bateaux de Norvège. Leur rôle, depuis le développement des forages, est passé au premier plan : treize compagnies avec une flotte de cent sept bateaux, et un tonnage de 2 515 897 tonnes, sans compter les barges qui desservent les plates-formes des compagnies pétrolières.

Le port, avec un trafic de plus de vingt mille navires en 1978, est l'un des plus actifs de la côte. Bien abrité du vent, réchauffé par le Gulf Stream, il n'est jamais pris par les glaces et reste accessible tout au long de l'année avec ses 2,6 kilomètres de quais et une profondeur de trente pieds, suffisante même pour de gros tonnages.

Toujours en fête

Les compagnies pétrolières ne sont pas basées à Stavanger même, mais à Dusavik dans les faubourgs, et à Tananger, ville voisine qui se dresse sur la péninsule délimitée au sud par Sola et Sandnes, à l'ouest par Hafrsfjord, au nord par Randaberg et à l'est par Byfjorden, au milieu de collines recouvertes de gras pâturages : 1800 hectares sur lesquels paissent vaches et moutons, 3 628 bovins, 263 ovins, 4 040 porcs, au dernier recensement.

A l'image de la campagne environnante, Stavanger offre l'aspect paisible d'une ville de province, toujours en fête à cause des oriflammes aux couleurs de Norvège qui décorent les rues et claquent dans le vent. Les maisons de bois multicolores aux toitures de bardeaux de « Stranden », le « Gamle Stavanger », le plus vieux quartier de la ville, se pressent autour de la cathédrale de style anglo-normand, *construite en 1125 par l'évêque* Reignald de Winchester, assisté par les artisans anglais qui l'avaient accompagné.

Sur les larges marches qui descendent au port, de jeunes Norvégiens blonds, en T-shirts et blue-jeans — le rouge semble être une couleur d'uniforme, sans doute par contraste avec la grisaille des jours crépusculaires et des longues nuits hivernales — bavardent en mangeant les crevettes roses vendues sur les étals du marché où se côtoient les cerises d'Italie, les tomates des Canaries, les fraises et les concombres, productions des serres locales, et des fleurs en rangs serrés, y compris les immortelles séchées pour piquer *dans la mousse entre les doubles* fenêtres, et rappeler, dans le froid de l'hiver, que le printemps a été beau.

Le soleil brille sur le port, les toitures, les pavés des rues. Tout étincelle de propreté, comme partout ailleurs, en Norvège, chaque habitant est responsable de son bout de trottoir, de sa portion de caniveau ; il doit les balayer l'été, les sabler et les débarrasser de la neige l'hiver.

Ce « Stavangerois » propre et discipliné, que pense-t-il de l'industrie pétrolière ? Rolf Gustavsen, « siddis » depuis plusieurs générations, employé à Ingersoll-Rand qui équipe en matériel lourd la plupart des plates-formes de forage vit, avec sa femme et ses quatre enfants, dans une maison de bois confortable. Grand, blond, athlétique, amoureux de la mer et des bateaux, il semble le Norvégien type.

« Cela peut paraître indécent, à un moment où la nation entière pleure encore les cent vingt-trois disparus de la plate-forme Alexander Kielland, de dire que le pétrole a apporté d'heureux changements dans notre pays, dit-il. *Et pourtant... Oubliée la triste période du début du siècle, où huit cent mille Norvégiens ont été contraints par la faim d'émigrer aux Etats-Unis. Oubliées les années de guerre qui ont détruit nombre de villes et de villages du Nord. Notre niveau de vie s'est amélioré. Les impôts prélevés sur les opérations en mer du Nord rapportent environ 12,7 milliards de dollars à l'Etat norvegien. De quoi lui permettre d'équilibrer son budget ! A Stavanger même, nous espérons que les édiles utiliseront un jour les taxes perçues pour diminuer nos impôts locaux, mais ce n'est pas encore arrivé ! En revanche, l'aide sociale a été augmentée, les hôpitaux améliorés, les écoles modernisées. Et on ressent chez nous la « qualité de la vie » dont vous parlez tant : près de la moitié des habitants de Stavanger ont une résidence secondaire, certains en ont même deux, une pour l'hiver, une pour l'été, où ils peuvent se livrer aux divertissements favoris des Scandinaves, la pêche, le bateau ou le ski. Peu de chômeurs, cent vingt-neuf seulement dans une ville de 90 000 habitants, contre mille en 1967 à cause de l'affaiblissement de l'industrie sardinière.*

Golf

— Et les inconvénients ?

— *Le prix des locations a doublé en quelques années, une maison comme la mienne, en pleine campagne, se loue de 3 000 à 4 000 couronnes (1) par mois. La ville est pleine d'étrangers prêts à payer le prix fort pour un repas au restaurant ou une soirée dans un bar, nous ne pouvons plus sortir ni inviter des amis au dehors, car la vie est trop chère. Mais ce sont des inconvénients mineurs et la Norvège reste encore l'un des rares pays où il fait bon vivre. »*

C'est aussi l'opinion de Jocelyn Burns et de Mary-Ann Carter, Anglaise et Américaine, qui vivent à Stavanger depuis deux ans, et dont les maris sont géophysiciens à Esso. C'est la compagnie qui leur a trouvé les maisons où elles habitent, dans le quartier résidentiel de la ville : *« Non, nous n'avons pas eu de gros problèmes d'adaptation. Presque tout le monde parle anglais couramment dans le milieu des affaires, et même dans les magasins où la plupart des vendeuses suivent des cours de langues depuis l'arrivée des étrangers. Les programmes de télévision sont le plus souvent en anglais et sous-titrés en norvégien. »*

Mme Burns a pris des cours de norvégien et pense qu'une connaissance, même imparfaite, de la langue, a facilité ses rapports avec ses voisins dès les premiers jours. Quant à Mme Carter, elle se déclare satisfaite des contacts qu'elle a avec les Norvégiennes du club de golf dont elle fait partie, un parcours de dix-huit trous sur les bords du lac de Stokkavatnet que les sportifs de la région apprécient. Grâce aux différents clubs et cours d'Esso, toutes les activités sont permises : poterie, vannerie, peinture, sport, bridge, ski, patinage, squash, tennis, voile, cheval, que sais-je ?

« Et l'école ?

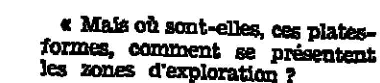
— *Nous avons une école américaine avec des professeurs américains. »*

Jocelyn Burns a fondé un jardin d'enfants bénévole pour les petits de quatre à cinq ans, de langue anglaise, dans le sous-sol de sa maison. Le sous-sol d'une maison norvégienne, mis à part sauna et buanderie, est généralement réservé aux enfants. Ils peuvent y pénétrer directement du dehors, sans salir de boue et de neige les pièces de séjour de la maison, et y recevoir leurs camarades.

C'est aussi le cas chez M. et Mme Petit. Ils ont deux filles, Florence, treize ans, et Sandrine, neuf ans. Les Petit vivent depuis trois ans à Dusavik, comme la plupart des deux cent cinquante familles françaises dont les pères travaillent à Elf, Total et Comex. Gilles Petit travaille dans le pétrole depuis dix-huit ans, et a presque toujours vécu hors de France, au hasard des forages et des prospections. La plus grosse difficulté qu'il a rencontrée à Stavanger ? Le rythme de travail des Norvégiens, plus lent que celui des Français, leur peu d'intérêt pour les heures supplémentaires (l'Etat prend, en impôts, 80 % de ce qu'elles rapportent). Le climat ? Il n'est jamais très froid malgré le vent et le brouillard. C'est un autre problème pour les gens qui travaillent sur les plates-formes.







« Mais où sont-elles, ces plates-formes, comment se présentent les zones d'exploration ?

— *Le champ de gaz de Frigg, découvert en juillet 1971 par Elf-Norg, opérateur de l'association franco-norvégienne Pétronord, se situe à hauteur du 60e parallèle, à mi-chemin entre le sud des Shetlands et la ville de Bergen, de part et d'autre de la ligne de partage des eaux britanniques et norvégiennes.*

» *Ekofisk, découvert en 1970, se localise entre l'Ecosse et la côte sud de la Norvège et Statfjord découvert en 1974, sur la frontière Norvège - Angleterre. Quarante-quatre pour cent de la partie norvégienne de Statfjord appartiennent à Statoil, compagnie pétrolière autochtone, le reste est à huit compagnies privées, dont Esso Exploration & Production Norway Inc., qui a une part de 9 %. Ce champ a été mis en exploitation en 1978.*

— Y a-t-il beaucoup de personnel à Elf ?

— *Environ cinq cents personnes, cent Français et quatre cents Norvégiens formés par la compagnie, et qui prendront notre place dès la fin de leur formation. Déjà, tous les ans, une quarantaine d'ingénieurs sortent du Rogalands Distrikthoyskole (collège régional) avec un diplôme en technologie du pétrole. Depuis 1973, l'école maritime de Stavanger forme des ouvriers qualifiés pour travailler sur les plates-formes et dans les bases de la côte.*

— Le nombre des écoles de la ville est impressionnant. Mais y a-t-il une école française ?

— *Les compagnies françaises,* répond Mme Petit, *louent quelques salles de Kampen Skole, une école communale, pour les enfants français de la ville. Mes filles vont en classe tous les jours, sauf le samedi, de 8 heures à 14 heures, avec un arrêt d'une demi-heure pour un court repas, et de brefs intervalles entre les leçons. Elles suivent les cours du C.N.T.E.* ((Centre national de télé-enseignement), *vingt séries d'une ou deux semaines, qui sont envoyées à Rouen pour les corrections. Elles sont guidées par les professeurs français de la mission laïque (dans le primaire) et se sentent plus stimulées qu'en France.*

— Il n'y a pas eu non plus de gros problèmes d'adaptation ?

— *La vie en Norvège est une vie rêvée pour un amoureux de la nature. Du ramassage des champignons à la pêche des moules, en passant par celle des truites et les promenades en forêt ou en bateau sur le fjord, nous avons toute la gamme des distractions champêtres et des sports de plein air.* »

Tempérance

Stavanger, ville de marins, n'a pas de boîtes de nuit, et seulement un théâtre et deux cinémas. Les communautés religieuses et les sociétés de tempérance sont toutes-puissantes dans cette cité longtemps isolée. L'aéroport de Sola relie tous les jours la ville aux aéroports de Norvège, à Aberdeen, Londres, Amsterdam, Copenhague, et toutes les semaines à New-York et Chicago, mais le chemin de fer n'a été terminé qu'en 1941 par les Allemands et il faut compter une dizaine d'heures par la route jusqu'à Oslo (400 kilomètres). Les sessions de la Tee-To-Tal, société de tempérance qui prêche l'abstinence complète d'alcool, continuent à remporter un vif succès. Il est vrai que la loi les encourage : il est interdit de conduire avec plus de 0,05 % d'alcool dans le sang, dose obtenue par l'absorption d'un simple whisky. Un chauffeur norvégien ne boira même pas un verre de bière avant de prendre la route : il est passible de vingt et un jours de prison ferme et d'un retrait de permis d'au moins un an.

Comme l'explique M. Lars Gellein, chargé de l'information, à l'hôtel de ville de Stavanger, une ville aussi sage ne pouvait que trouver les solutions les meilleures au problème d'immigration dû au pétrole : douze mille étrangers en douze ans, soixante nationalités différentes : Suédois, Finnois, Américains, Français, Anglais, Indiens, Ceylanais, Pakistanais, Italiens, etc. Pas de ghettos pour eux, pas de quartiers réservés ; éparpillés dans toute la ville, ils n'ont pu que s'intégrer à leur environnement.

Ce confort apparemment paisible ne suffit pas. Au mois de juillet a eu lieu une grève très dure du personnel des plates-formes, pour de meilleurs salaires et conditions de travail. ■

(1) 100 couronnes = 85 F environ.

VILLES

Des H.L.M. dans les vieilles pierres

Les lenteurs de l'administration ont parfois du bon. On allait démolir de vieilles bâtisses à Ganges, dans l'Hérault. Finalement, on y a aménagé des logements sociaux.

RICHARD CLAVAUD

LES nouvelles H.L.M. de Ganges (trois mille huit cents habitants), dans l'Hérault, pourraient être classées monument historique. Situés dans le vieux centre ville, ces logements sociaux sont nés de la réhabilitation d'un ensemble de maisons et d'hôtels construits entre le seizième et le dix-huitième siècle. A cette époque, l'industrie de la soie faisait la richesse de Ganges. Mais l'arrivée du nylon a tué l'industrie traditionnelle et l'héritage architectural n'a pu être entretenu.

Lorsqu'en 1955 la municipalité décide de se lancer dans un programme de construction de logements, toutes ces vieilles bâtisses paraissent condamnées. Les Bâtiments de France, ne trouvant aucune solution financièrement satisfaisante pour les conserver, sont prêts à donner leur accord pour la démolition. La plupart des maisons ont été abandonnées par leurs habitants en raison de leur vétusté et de leur manque de confort.

Tout le monde veut du neuf : les vieux hôtels doivent disparaître. La ville commence à acheter les bâtiments, les architectes imaginent de beaux cubes en béton pour les remplacer. Mais d'échanges de dossiers en demandes de permis, le temps passe. Si bien qu'en 1976, alors que la municipalité est propriétaire de la majorité des immeubles, aucune décision définitive n'a été prise. Depuis les années 50, les mentalités ont évolué, et le vieux centre ville ne paraît plus aussi « irrécupérable » qu'avant. On hésite même à démolir.

Les lenteurs de l'administration ont parfois du bon. Elles ont permis à un jeune architecte de s'intéresser au problème. Antoine Dalbard, architecte parisien qui a des attaches familiales dans la région, est persuadé qu'il ne faut pas démolir. Alors qu'il travaille à la rénovation de l'îlot Drouot, à Paris, il voit, dans ces vieilles maisons, une occasion unique de retrouver une des raisons d'être de l'architecte : construire en détruisant le moins possible le cadre de vie naturel des gens. Pour lui, les villes sont malades et la greffe d'un centre artificiel ne fait qu'aggraver leur état. Il faut se servir de ce qui existe et qui, dans le cas de Ganges, est loin d'être négligeable. Cet ensemble de cours, de jardins intérieurs et de passages semi-privés avait une raison d'être : organiser les rapports sociaux, faire un quartier vivant. C'est cette fonction qu'il s'agit de retrouver en réhabilitant le quartier. Antoine Dalbard abandonne Paris et vient s'installer à Ganges.

Le conseil municipal est attentif à ses arguments. Mais la ville a besoin de logements sociaux, peu conciliables en apparence avec la réhabilitation d'un centre historique. Les exemples de quartiers restaurés où le mètre carré vaut de l'or ne manquent pas.

Course aux emprunts

Antoine Dalbard ne veut pas faire une version cévenole du Marais. Réhabiliter n'est pas restaurer. Ganges n'est pas Paris ni même Avignon et le conseil municipal ne veut pas loger le Tout-Montpellier à la recherche d'une résidence secondaire ni les touristes en mal de Cévennes. Ganges se trouve au cœur d'une région économique en difficulté ; si l'on veut que la population reste au pays et y travaille, il faut aussi pouvoir la loger. Peut-on faire des H.L.M. dans de vieux hôtels ? Et à quel prix ?

L'entreprise n'est pas simple. Pour acheter les immeubles, la ville a dû se lancer dans la course aux emprunts. Le nouveau conseil municipal élu en 1977 doit se décider rapidement sur l'utilisation de son patrimoine. A partir de 1979, il devra rembourser près de 1 500 000 F en trois ans.

Antoine Dalbard, qui s'occupe du montage financier de l'opération, pense utiliser au maximum la réforme du financement du logement préparée en 1977. Mais certains décrets d'application ne sont pas encore publiés. La direction de la construction accepte quand même de jouer la carte de l'expérimentation et un accord intervient. L'OPAC (1) devient propriétaire des immeubles pour une durée de trente-quatre ans et verse en échange à la ville une somme qui lui permet de rembourser ses emprunts. La Mission des villes du Massif Central accepte également de participer à l'opération dans le cadre des contrats de pays.

Tout le monde se met au travail. Trois îlots sont délimités dans le périmètre à réhabiliter. Un projet chiffré est préparé pour une première tranche de cinquante logements qui constituent l'îlot numéro un. Il en ressort que la réhabilitation du vieux Ganges ne coûtera pas plus cher à la ville que la construction d'immeubles neufs et, commente l'architecte, « *c'est quand même autre chose qu'on propose aux futurs locataires !* » Dix-neuf mois après la première réunion à la mairie autour de l'idée de réhabilitation, les travaux commencent.

Pour la réalisation du chantier, Antoine Dalbard fait appel aux artisans locaux, qui, après une courte période de méfiance, envers cet architecte « parisien », sont très intéressés par le projet. L'entreprise artisanale serait-elle l'entreprise de pointe ? « *C'est la mieux adaptée à ce genre d'opération,* explique l'architecte. *Il faut que les ouvriers sachent faire plusieurs choses : le sous-œuvre, reprendre un enduit, mais aussi refaire une génoise ou une charpente. La grosse entreprise ne peut pas se plier à ces exigences.* »

Même type de problème pour le matériel. Là aussi, il a fallu innover. La traditionnelle grue à longue flèche posait le problème du partage de son utilisation entre les divers corps de métiers. Il fallait un outil que l'on puisse déplacer à volonté. Une échelle automotrice — mise au point avec l'aide des utilisateurs et d'un constructeur — a résolu la question.

Autre volet de l'opération, les rapports avec la population. Si la municipalité s'était laissée séduire par un projet de réhabilitation, qu'en pensaient les habitants de Ganges qui figuraient sur les listes de demande de logements sociaux ? Allaient-ils, eux aussi, préférer l'ancien ? Il fallait démontrer, une fois de plus, que « *ce vieux tas de pierres pouvait être agréable à habiter* ».

Partager sa vie

D'emblée, beaucoup ont été conquis par la possibilité de retrouver dans ce centre ville le mode de vie traditionnel d'une ville occitane où les rapports sociaux sont très forts. Partager des cours, des jardins, c'est aussi partager sa vie. « *Les gens ne veulent plus partir dans la périphérie,* constate Antoine Dalbard ; *ils préfèrent se regrouper au centre pour vivre mieux. Ici, ils se sentent chez eux.* » D'autant plus qu'ils ont la possibilité de savoir quel genre de logement ils peuvent habiter, grâce à l'appartement témoin qui existe depuis juillet 1979. Cette pratique, réservée à l'accession à la propriété, est plus rarement utilisée pour des locations.

Ce rôle de liaison entre le bâti et l'individu ne s'arrête pas au logement proprement dit. L'architecte et la municipalité ont décidé de conserver les rez-de-chaussée des immeubles pour aménager des commerces : « *Il faut réimplanter des échoppes pour retrouver le mode de vie du vieux Ganges et éviter la séparation entre l'espace marchand et l'espace habité. Mais nous ne voulons pas d'artisans pour touriste ; nous voulons des gens qui sachent vraiment faire quelque chose.* »

Quand l'îlot numéro un sera terminé, fin 1980, la municipalité décidera s'il convient d'étendre la réhabilitation à l'îlot numéro deux. Quant à l'îlot numéro trois, constitué par une belle bâtisse du dix-huitième siècle, l'hôtel Bertrand, il restera propriété communale et sera utilisé à des fins sociales (foyer, centre culturel, etc.), afin d'animer l'ensemble du quartier.

Ganges ne devrait pas rester une opération isolée. Les élus des communes voisines, invités à se rendre compte de l'état des travaux, se sont tous déclarés très intéressés par cette possibilité de récupération de l'espace et par la qualité architecturale du résultat. On verra peut-être d'autres opérations de ce genre dans cette région où vivre dans des vieilles pierres ou dans du béton n'était jusqu'ici qu'une question de revenus. ■

(1) L'Office public d'aménagement et de construction (OPAC) a une compétence élargie ; il peut construire et aménager.

CROQUIS

Pedro et sa guitare

Des favellas de Caracas à la Chapelle des Lombards à Paris, il y a quand même un point commun : la salsa, la « sauce » afro-cubaine. Musique des loubards de Caracas, Puerto-Rico, ou Spanish-Harlem, elle incarne souvent l'espoir de se hisser au niveau des plus grands. Nombreux sont ceux qui rêvent d'en devenir des stars.

Maigre, écorché, voûté, un visage de vingt ans déjà marqué, Pedro a fait le chemin avec sa guitare basse. Il a essayé l'Allemagne, puis Paris, un peu par hasard. A la Chapelle des Lombards, le premier soir, il a été engagé pour jouer dans le groupe le plus réputé de la capitale. Pedro n'en croit pas encore tout à fait sa chance, il répète : « *C'est incroyable !* » dans son espagnol syncopé. Il ne parle pas un mot de français. Pas encore.

Quand je l'ai rencontré, il était salle Wagram, décontracté avant le concert, papillonnant autour des plus jolies filles avec une mondanité parfaitement imitée. Content, étonné, souriant, malgre et maladif de toute son enfance dans les favellas. Détendu, mais les yeux toujours mobiles et inquiets, à l'affût de l'attention qu'on pouvait lui accorder.

« *Je vais jouer dans un grand casino, très connu, comment s'appelle-t-il... ? l'Olympia !* » Je l'ai félicité.

Il n'était pas encore vraiment sûr d'être une star, Pedro, mais il croyait déjà que toutes les Françaises parlaient espagnol. On le présentait en disant : « *C'est un excellent bassiste* », et cela lui faisait plaisir. Il n'avait rien vu de Paris, que deux salles de concert, et un bon nombre de Vénézuéliens et d'Antillais. Il avait décidé de rester. Il était sûr de tenir sa chance.

A la fin du concert, quand le chef de l'orchestre l'a présenté à la foule, Pedro a redressé son corps filiforme et, de quelques coups de patte énergiques, il a fait chanter à sa guitare quelques notes rondes et puissantes. Paris était à ses pieds, Paris allait être conquis.

BRIGITTE DYAN.

Le vieux vélo

Mon vélo a disparu. Il a déserté sa place habituelle, près des boîtes aux lettres, où j'avais pris l'habitude de le saluer chaque matin avant d'aller... prendre le métro.

Qui s'en encombrera ? Son pédalier est faussé, la roue arrière souffre de voilage chronique et la rouille, du guidon au dernier des rayons, s'est installée sur son anatomie comme en terrain conquis.

Notre rencontre date d'un jour de printemps, il y a quelques années, dans une vente aux enchères où j'avais fait emplette de sa carcasse (mais non de son âme) moyennant quelques dizaines de francs. Compagnon endurant de ma période écolo, derrière Brice Lalonde, il fut de toutes les manifs, reprit tous les slogans : « *Des vélos, pas d'autos* », criais-je. « *Hin-crr-hin-crr* », grinçait-il en retour, approbatif et un brin ironique. Aussi à l'aise avec les Hollandais huppés de Saint-Germain qu'au fond des départementales périgourdines.

Las, nous évoluâmes. J'emménageai à Montmartre et lui, se faisant vieux, se brouilla avec la configuration de mon nouveau quartier. Je l'entendais geindre, à chaque tour de roue, en gravissant la rue du Mont-Cenis. Il me garda rancune de l'avoir trahi avec un vulgaire vélomoteur. Je le voyais bien, sous son porche de relégation, se rouiller de rancœur.

Il trouva néanmoins, agonisant et poussiéreux, la force d'un ultime combat contre la bêtise humaine. On décréta en haut lieu qu'il dérangeait les allées et venues des bipèdes. Notes au vitriol du syndic, regards acerbes de la concierge : rien n'y fit. Ligué avec la Mobylette des voisins du sixième et le landau du jeune couple du second, il opposa une résistance non violente qui désarma toutes les hargnes.

Ce matin, la concierge est partagée : côté cour, d'insistantes imprécations contre les « *vauriens* », « *surtout dans ce quartier, vous pensez !* ». Côté loge, j'en suis sûr, une secrète jubilation.

Je ne crois pas à un vaurien. Je crois qu'il a suivi la piste des éléphants d'Afrique : sentant sa fin prochaine, il est parti vers quelque cimetière de banlieue, où se couchent les vélos rouillés abandonnés par les écolos oublieux.

DANIEL SCHNEIDER.

Nuisances tziganes

A la sortie de la ville normande, à côté de l'ancien dépôt noirâtre du chemin de fer jouxtant la zone industrielle, il se dresse là, obsédant, érigé comme un défi permanent aux gens du voyage.

C'est un mur de 2,20 mètres de haut sur 120 mètres de long et 40 mètres de large. Il cloître de vieux « routards » qui ont quitté les Indes aux environs de l'an mil pour arriver en France au début du quinzième siècle : les tziganes.

C'est un mur qui rime avec honte, et ceux qui ont la mémoire des justes se souviennent qu'un peuple itinérant et mystérieux a presque entièrement disparu dans les camps nazis.

Le scandale n'agite pas la petite cité pétrie de conformisme bien-pensant. Le doute, quant au bien-fondé de ce chef-d'œuvre de l'accueil, effleure à peine les édiles. Ils ont « fait du social » et sont fiers d'avoir résolu, selon leurs critères, le très technique problème de la gestion, du contrôle et du ramassage... des tziganes errants.

Dans le camp, c'est lugubre. De hautes plaques de ciment gris enferment une allée centrale goudronnée. De part et d'autre, ont été damés des emplacements en mauvais ballast, impossible à nettoyer, et sur lequel les enfants se blessent. Cinq points d'eau sont branchés sur le périmètre, mais l'électricité n'est toujours pas installée. En hiver, sous peine d'amende, quarante caravanes s'entassent, là où le camp peut en recevoir la moitié. Des hommes libres, qui traditionnellement stationnaient par clan, les roulottes en cercle autour du feu, sont aujourd'hui contraints à s'aligner rationnellement dans un parc, sous la houlette de la gendarmerie.

Tel qu'il est, méprisant et inhospitalier, le terrain entraîne la zizanie et invite au départ. Bien sûr, il n'est plus étincelant de propreté comme au jour de sa triste inauguration, mais comment se comporter en parfait campeur dans un enclos inspiré par le dédain ?

La notion de terrain vague elle-même, chargée d'un peu de liberté sinon de poésie, a disparu. Tout est programmé au sein d'un POS qui englobe la ZAC, la ZI et la ZUP. L'évolution de l'urbanisme se pose en terme de terrain à conquérir et à nommer. Malgré les tracasseries et les interdictions de stationner, les nomades avalent l'espace civil pour vivre et circuler. Maintenant, il n'y a plus le moindre interstice pour nicher.

Les Tziganes ne se plient pas aux bonnes mœurs sédentaires. Exclus du paysage et des urbanités, ils sont niés. Selon sa sensibilité, selon sa propre symbolique, on sera, ou non, scandalisé par le mur fait aux Tziganes. Avec un peu de chance, la colère nomade ou un soupçon de bon sens municipal enfin retrouvé mettront l'infamante clôture à terre. Mais le mur qui ceint les crânes blancs, occidentaux et statiques, n'est pas prêt d'être abattu. Solidement construit sur des certitudes confortables, il ne s'offre pas à la lézarde du relativisme culturel, ni même à celle de la tolérance et du respect.

Il est cimenté par le racisme ordinaire.

YVES-BRUNO CIVEL.

TRAIT Libre

GALERON

Quelques livres d'enfant illustrés par Henri Galeron : chez Harlin Quist, *le Kidnapping de la cafetière*, de Kaye Saari : *Ça n'a pas d'importance*, d'Alain Diot ; *Moka, Moise, Max et moi*, d'Albert Cullum ; *Quatre chevaux dans une boîte*, de David McNeil ; *l'Oubli de Noé*, de John Goldthwaite, et *Quand*, de Galeron. Chez Gallimard (« Enfant-images ») : *Voyage au pays des arbres*, de Le Clézio ; *le Doigt magique*, de Roald Dahl ; *la Pêche à la baleine*, de Prévert ; *Histoires naturelles*, de Jules Renard, et (« Folio Benjamin ») : *En cherchant la petite bête*, de Jacques Charpentreau.



Radio-Té

minuit

Samuel Fuller

Cocotiers !

L'archite



«Cinéma de minuit»

Samuel Fuller, années 50

JACQUES SICLIER

THE *Big Red One*, qui fut un des événements du dernier Festival de Cannes, a ramené l'attention sur Samuel Fuller, cinéaste américain aujourd'hui âgé de soixante-neuf ans (il est né le 12 août 1911) et une nouvelle génération de cinéphiles a pu, récemment, découvrir, dans une rétrospective de l'Action Christine, à Paris, quelques-uns des films qui le rendirent célèbre. C'est le — bon — moment que choisit le « Cinéma de minuit » de FR 3 pour lui consacrer un cycle qui comprend, dans l'ordre chronologique : *Baïonnette au canon* (1951), *le Port de la drogue* (1952), *Maison de bambou* (1955), et *Quarante tueurs* (1957). Belle occasion pour une révision car, encore que les admirateurs ne lui manquent pas en France, Samuel Fuller y a provoqué des passions et des querelles idéologiques qui ont souvent masqué son originalité fondamentale, son rôle exact dans le cinéma américain des années 50.

On ignora longtemps ses deux premiers films : *J'ai tué Jesse James* (1949, sorti seulement en 1976), et *le Baron de l'Arizona* (1950, révélé l'année dernière au « Cinéma de minuit »). En fait, sa réputation, chez nous, s'est faite sur *J'ai vécu l'enfer de Corée* (1950) et *Baïonnette au canon*, qui, traitant tous deux de l'intervention américaine dans le conflit coréen et présentés tous deux en pleine actualité des événements, furent attaqués par la presse de gauche comme apologies de cette intervention et incitation à la guerre contre le monde communiste. C'était l'époque de l'affrontement des blocs Est-Ouest, d'une forte tension internationale et des opinions très tranchées. Ceux qui ne voulaient pas voir la vérité sur le stalinisme et les procès des « traîtres » dans les pays de l'Europe de l'Est trouvaient dans les défaillances de la démocratie américaine, dans le maccarthysme et la « chasse aux sorcières », dans les dangers de la guerre de Corée des raisons de contester un impérialisme américain transparaissant à travers le cinéma hollywoodien, alors en proie à un profond malaise.

Samuel Fuller, taxé de réactionnaire, de fasciste, passait pour exalter la violence et l'agressivité de la droite américaine. A revoir aujourd'hui *Baïonnette au canon*, on pourra constater que Fuller y donne de la guerre, sur le terrain coréen, la même vision noire, antihéroïque que, dans *The Big Red One* où il s'est référé à son expérience personnelle de combattant contre le nazisme. On pourra constater qu'il n'étale pas avec complaisance le spectacle de la violence, qui est, pour lui, une des réactions primitives et nuisibles de l'être humain. Tous ses films portent, d'ailleurs, la marque des pulsions élémentaires, des passions et de la violence physique par lesquelles se définissent des rapports de force dont il n'a jamais laissé entendre qu'il les approuvait mais qu'il n'a pas condamnés par des messages explicités. Ce n'était d'ailleurs plus, comme à l'ère rooseveltienne ou pendant la deuxième guerre mondiale, le temps des certitudes et de l'optimiste. Cinéaste instinctif, metteur en scène du mouvement et de l'émotion, Fuller ne prenait parti que par ses images, ses mises en scène ; il gardait une position individualiste.

Le cas du *Port de la drogue* illustre parfaitement sa démarche et le malentendu qui pouvait en naître. Titré d'abord *Pickpocket*, puis *Pick-up on South Street*, ce film, réalisé en 1952, semblait se rattacher à la série « anti-rouge » dénonçant l'infiltration communiste intérieure. A New-York, dans le métro, un voleur (Richard Widmark) s'empare du portefeuille d'une jeune femme (Jean Peters), dans lequel il trouve un microfilm. La jeune femme transportait, sans le savoir, le plan d'une arme de la défense nationale américaine, à destination d'un avocat, agent communiste. Celui-ci, en cheville avec la pègre new-yorkaise, retrouve le voleur par l'intermédiaire d'une vieille indicatrice.

Bien que *Pick-up on South Street* ait reçu le Lion de bronze à la Biennale de Venise 1953 pour ses qualités de mise en scène, il ne fut distribué en France (par la firme anglaise Rank) qu'en 1961, dans une seule version doublée où l'espionnage était devenu un trafic de drogue, d'où le titre français ! Il n'en fut pas moins traité avec mépris ou traîné dans la boue par les critiques de gauche, qui virent là une « *histoire maccarthyste* », liée, de surcroît, aux années du procès des Rosenberg. Fuller s'est évidemment inspiré du climat politique de l'époque aux Etats-Unis, mais aucun de ses personnages n'agit par conviction idéologique.

L'intérêt, l'argent, la lâcheté, le cynisme, la brutalité, sont le lot commun d'êtres dégradés pêchant en eau trouble, épaves d'une société réglée par une « morale » en marge. Il n'est même pas sûr que l'agent communiste soit un communiste et s'il est, en fin de compte, livré à la police, aucun des survivants de cette triste aventure ne se trouve racheté, ne devient un bon citoyen. L'amour entre le voleur et la fille (le rôle avait été écrit par Fuller pour Marilyn Monroe, qui fut retenue par la préparation de *Les hommes préfèrent les blondes*, de Howard Hawks) naît dans un climat de suspicion et de tragédie.

La critique américaine, elle, ne s'y était pas trompée. Elle reprocha à Fuller de n'avoir fait vivre que des personnages immoraux et minables. *Pick-up on South Street* n'a certes pas servi la propagande anticommuniste. C'est un film sur la corruption et l'avilissement qui dépasse tous les « films noirs » de l'époque par le paroxysme émotionnel de sa mise en scène et son réalisme du comportement. Il annonce *les Bas-Fonds new-yorkais* (1960), baroque et sulfureuse peinture d'une pègre sans merci.

Maison de bambou, présenté en France en 1956, avait été mieux accueilli, et c'est avec ce film et le suivant, *le Jugement des flèches*, que Fuller fut consacré par *les Cahiers du cinéma*. *Maison de bambou*, tourné au Japon, oppose, à travers une histoire policière (un agent fédéral se glisse dans un gang américain opérant à Tokyo, pour le démanteler) deux formes de civilisation, tout en montrant que flics et bandits agissent selon les mêmes méthodes et n'ont pas plus les uns que les autres de noblesse et d'héroïsme.

Quant à *Quarante tueurs* (resté inédit en France, on n'a jamais su pourquoi), c'est un western d'une fulgurance et d'une beauté confondantes (les grands mouvements d'appareil) où une femme mûre vêtue de noir et montée sur un cheval blanc (Barbara Stanwyck extraordinaire) dirige, en Arizona, une bande de quarante hors-la-loi et se heurte à un agent fédéral (Barry Sullivan) plus très jeune lui non plus. On y vit frénétiquement la haine et l'amour en pensant toujours à la mort, cette préoccupation fondamentale d'un grand cinéaste qui est toujours resté un indépendant à l'égard des genres, des stéréotypes, du système hollywoodien.

★ *Baïonnette au canon*, dimanche 27 juillet ; *le Port de la drogue*, dimanche 3 août ; *Maison de bambou*, dimanche 10 août ; *Quarante tueurs*, dimanche 10 août, FR 3, 22 h. 40.

Le pays d'où je viens

Cocotiers !

CATHERINE HUMBLOT

QUELLE honte ! On a déjà vu (avec consternation) le samedi 12 juillet l'émission consacrée à la Réunion. Un vrai dépliant touristique, une vision folklorique, aseptisée de la musique, une nullité exemplaire. Il y avait même un chanteur déguisé en « pauvre » pour faire chanteur du peuple. Il chantait devant une baraque en tôle mais comme c'était un décor, elle était propre et d'une jolie couleur : qu'il est doux d'habiter un bidonville !

Et voilà que FR 3 récidive avec la Martinique (samedi 2 août) et la Guadeloupe (samedi 9 août), car il s'agit d'une série « Le pays d'où je viens », réalisée par Maurice Dumay et Jean-Pierre Janssen. A la limite on ne parlerait pas de ces émissions si elles ne révélaient une vision aussi superficielle et grave de la musique comme de la réalité quotidienne, sociale, politique et culturelle de ces îles appelées DOM (Départements français d'outre-mer), si elles ne traduisaient un aussi grand mépris. Le mépris colonial.

Qu'y voit-on ? Les mêmes images ou à peu près. Des cocotiers, des belles plages, la mer, des chanteurs et danseurs en costumes folkloriques, quelques groupes de musique de danse. Rien de la vraie musique, rien des recherches actuelles qui s'opèrent autour des racines. La culture antillaise, produit des civilisations africaine, indienne et européenne — dans un contexte particulier, l'esclavage, — se caractérise par de grandes ambiguïtés et une situation conflictuelle. Depuis quelques années des intellectuels et des artistes dénoncent la domination de la culture française, « l'aliénation » et « l'acculturation » qu'elle a imposées, effectuent des recherches sur l'histoire, sur la langue, sur toutes les formes d'expression d'une culture vivante, populaire, d'une culture si longtemps reniée, méprisée, écrasée.

L'histoire ? L'histoire de la Martinique se limite ici à des anecdotes sur Joséphine de Beauharnais (qui a rétabli l'esclavage aux Antilles). La poésie guadeloupéenne s'arrête à M. Christophe, charpentier à la retraite, un Blanc qui écrit des poèmes en français (« *C'est le pays des ibiscus, des grandes plages au sable blanc, de soleil, de climat bon en toutes saisons* »), pas un mot sur le mouvement créole, sur des poètes comme Serge Deviper, Sony Rupaire, Guy Cornely, Joby Bernabe...

Quant au gro'ka qui est l'objet privilégié des recherches théoriques (beaucoup de thèses s'affrontent autour de cette musique née pendant l'esclavage ; « danse infâme » pour les maîtres qui la considéraient à juste titre comme un appel à la révolte, elle fut tour à tour interdite puis folklorisée quand le pouvoir vit qu'il était impossible de la faire disparaître), quant au gro'ka, en plein renouveau, revisité aujourd'hui par des musiciens comme Carnot, Velo, Lockel, Konket, devenu le symbole de la lutte anticolonialiste, on n'en verra rien, on n'en entendra rien, sinon la réflexion d'Ibo Simon : « *C'est une musique traditionnelle qui n'a pas su évoluer* ».

On ne s'étendra pas plus sur des émissions aussi mauvaises. Simplement dire qu'au moment où la Réunion, plus encore la Martinique et la Guadeloupe affrontent des questions graves, qui concernent leur avenir, au moment où certains musiciens livrent une bataille liée à la prise de conscience noire dans le monde, affirment l'identité de leur pays, montrer des cocotiers et des musiciens folkloriques procède de ce travail de « déculturation » opéré par le pouvoir en place et justement dénoncé par ceux dont on a oublié (oublié ?) de parler.

Une nouvelle série d'Antenne 2

L'architecture des Français

FREDERIC EDELMANN

MILLE jours pour l'architecture : un chiffre symbolique, une campagne du ministère de l'environnement et du cadre de vie qui l'est aussi un peu, mais qui témoigne, sinon de la volonté réelle de changement du gouvernement (il y a trop d'intérêts, trop d'élections en jeu), au moins d'une prise de conscience, comme on dit aujourd'hui, tardive. La campagne a été lancée l'automne dernier par le ministre, M. Michel d'Ornano. Elle durera longtemps, très longtemps : sensibiliser les Français, comme on dit encore, à ce dont ils ont été écartés depuis tant d'années, les rendre plus vigilants à l'égard des stéréotypes dont ils se sont nourris, dont on les a gavés, plus sensibles à une qualité dont on ne voit guère d'exemples, est chose ardue. D'autant que le gouvernement, pour sa part, et les pouvoirs locaux — la mairie de Paris au premier chef — se satisfont de peu lorsqu'il s'agit de qualité et se montrent infiniment tolérants lorsqu'il s'agit de belle et bonne médiocrité.

Mille jours : la télévision s'y met, Antenne 2 en l'occurrence, qui, du 21 juillet au 22 septembre, diffusera chaque soir à 18 h. 30 une série de quarante sujets, intitulée « *Dis-moi où tu habites* », sur l'architecture et la vie quotidienne (1). Le réalisateur, Patrick Camus, et son équipe ont parcouru huit régions françaises (2), interrogeant ici un habitant, là un architecte, là encore tel élu ou tel responsable d'association, filmant les maisons, les villages ou les villes dont ils se satisfont ou non. Laisser parler, sans parti pris, laisser voir, sans réticence ni enthousiasme, ce que font, aiment ou détestent les Français.

Ce qu'ils savent de l'architecture, de leur architecture. L'émission rejoint ainsi l'esprit du rapport de Jean-Michel Bloch-Lainé récemment publié (*le Monde* du 17 juillet), qui est d'aller pêcher l'architecture chez ceux qui la vivent, non de leur en imposer une idée. Ainsi entend-on beaucoup d'évidences, de lieux communs, de ces mises en garde en vain proférées depuis trente ans, de ces appels en vain lancés ici et là et qu'on se prend, ô stupeur ! à considérer désormais d'un œil bienveillant. Si tard qu'elle vienne, cette série est cependant une bonne chose, et M. Michel d'Ornano ne s'y est pas trompé, qui a voulu la présenter lui-même à la presse : « *Il faut qu'on parle d'architecture* », a-t-il déclaré à cette occasion. « *Il faut rendre à nouveau l'opinion publique sensible à l'architecture, que les gens comprennent qu'elle les concerne* ». Mais aussi, a-t-il suggéré, « *sensibiliser l'opinion aux formes nouvelles* ».

Formes nouvelles ? Ce n'est en revanche pas exactement l'intérêt de ce « Dis-moi où tu habites ? », dont les trois ou quatre émissions présentées à titre d'exemple à la presse montraient surtout du pastiche anodin, rassurant sans doute pour le paysage français, mais peu encourageant pour la création architecturale avec un grand A. Constructions « pépères », gentillettes, bien de chez nous (et c'est tant mieux, répétons-le), qui n'empêchaient pas leurs « concepteurs » ou leurs occupants de parler comme des grandes personnes de « cellules ». On dit d'ailleurs que certains appellent déjà leurs salles à manger des « forums ». Où l'architecture va-t-elle donc se loger ?

Chaque soir, durant deux mois, et durant sept minutes chaque soir, les Français vont donc pouvoir se sensibiliser à ce qui fait leur vie quotidienne, leur paysage, leur pays, en écoutant d'autres Français. Pour avoir trop construit dans le silence, sans écouter et sans parler, les architectes, qui construisent moins — quand ils construisent encore, — vont devoir écouter sans parler ou presque, ce qu'ils ne voulaient pas entendre et qu'ils savent désormais. Mais de tant de silences et de mots que sortira-t-il pour l'architecture française ? Si l'on en croit l'affreux générique de l'émission, très style « Année du patrimoine », il n'en sortira pas grand-chose.

(1) Série coproduite par Antenne 2, Eurocrope et le ministère de l'environnement et du cadre de vie.

(2) Provence (du 21 au 25 juillet, du 28 juillet au 1er août, et le 4 août) ; Bretagne (du 5 au 8 août et le 11 août) ; Rhône-Alpes (du 12 au 15 août et le 18 août) ; Val-de-Loire (du 19 au 22 août et le 25 août) ; Gironde-Dordogne (du 26 au 29 août et le 1er septembre) ; Normandie (du 2 au 5 septembre et le 8 septembre) ; Nord-Pas-de-Calais (du 9 au 12 septembre et le 15 septembre) ; Ile-de-France (du 16 au 19 septembre et le 22 septembre).

les films de la semaine

Les notes de Jacques SICLIER.
★ A VOIR. ★★ GRAND FILM

Indomptable Angélique

DE BERNARD BORDERIE
Lundi 28 juillet
FR 3, 20 h 30

Pâles clichés romanesques de l'aventure en mer (la Méditerranée du dix-septième siècle) ; érotisme kitsch de Michèle Mercier affrontant une révolte de galériens, menacée de viol par un corsaire, jetée à fond de cale, livrée à des chats affamés et vendue comme esclave à Candie. Involontairement drôle.

Le Rosier de Mme Husson

DE JEAN BOYER
Lundi 28 juillet
TF 1, 20 h 35

Adaptation moderne (1950), par un Marcel Pagnol pas très inspiré, d'une nouvelle de Maupassant dont la version 1931, par Bernard Deschamps, avec Fernandel et Françoise Rosay était autrement fidèle à l'univers de l'écrivain et d'un style cinématographique original. Jean Boyer n'en a tiré qu'une terne comédie, mais Bourvil en « rosier » normand saisi par la vie parisienne est drôle.

La Taverne de New Orleans

DE WILLIAM MARSHALL
Mardi 29 juillet
A 2, 18 h 25

★ *Le producteur William Marshall — alors marié à Micheline Presle — réalisa ce film (supervisé par Robert Florey) d'après un scénario d'Errol Flynn, à Nice, Villefranche-sur-Mer, Cagnes-sur-Mer, où fut reconstituée la Nouvelle-Orléans de 1860. On y retrouve la mythologie de l'aventure hollywoodienne des années 40, à cause d'Errol Flynn surtout. Intéressant comme une sorte de document sur la carrière américaine de Micheline Presle, qui tient ici avec complexité un rôle de créole quelque peu femme fatale.*

La Brigade des cow-boys

DE WILLIAM HALE
Mardi 29 juillet
FR 3, 20 h 30

★ *Titre français absurde. Il s'agit du voyage de sept jeunes Texans partis de Dallas pour aller se battre avec les Sudistes. Pas exactement un western, mais un film sur la guerre de Sécession où les illusions et l'héroïsme sombrent dans la dérision et l'amertume. Œuvre insolite, attachante malgré une réalisation souvent maladroite.*

La Guerre des Bootleggers

DE RICHARD QUINE
Mercredi 30 juillet
FR 3, 20 h 30

★ *Retour à l'époque de la prohibition sous l'effet de la mode rétro. Quelques éléments de satire sociale (la corruption et les trafics) qui ne mènent pas loin. Mais Richard Quine a fait preuve de brio dans les scènes d'action, les rebondissements de l'intrigue et la description de pittoresques canailles cherchant à s'emparer d'un stock de whisky clandestin.*

Anna de Brooklyn

DE CARLO LASTRICATI
Jeudi 31 juillet
FR 3, 20 h 30

Gina Lollobrigida revient d'Amérique, veuve et riche, dans son village des Abruzzes où Vittorio de Sica (qui a supervisé la mise en scène) est un improbable curé. Des prétendants briguent sa main et sa fortune. On est très loin, hélas ! de Pain, Amour et Fantaisie, *dont cette comédie languissante et purement folklorique voulait retrouver le succès.*

Les Fous du stade

DE CLAUDE ZIDI
Jeudi 31 juillet
A 2, 20 h 35

★ *Les Charlots (Jean-Guy Fechner, Gérard Filipelli, Gérard Rinaldi, Jean Sarrus) et Claude Zidi ont repris la recette burlesque de leur premier triomphe,* les Bidasses en folie. *Campeurs en Provence, les Charlots vont se retrouver et se distinguer aux Jeux olympiques, ce qui ne manque pas de saveur par les temps qui courent. Succession de gags visuels, folie soigneusement contrôlée (ces quatre lurons ne sont pas les Marx Brothers), caricature gardant un pied dans le réalisme attendri.*

La Symphonie pastorale

DE JEAN DELANNOY
Vendredi 1er août
A 2, 23 h

★ *André Gide porté pour la première fois à l'écran dans une adaptation d'Aurenche et Bost, Michèle Morgan revenue de son exil aux Etats-Unis, le prestige de Jean Delannoy (réalisateur de* l'Eternel Retour*), tout cela fit un grand prix du festival de Cannes 1946 (le premier) pour le film français le plus surfait de l'immédiate après-guerre.* La Symphonie pastorale *a joué, certes, un rôle historique dans la « tradition de la qualité », mais on ne supporte plus depuis longtemps les artifices de son style psychologique. L'étoile est pour Michèle Morgan (frémissante, remarquable, justement récompensée à Cannes par le grand prix d'interprétation féminine) et les images d'Armand Thirard.*

Branle-bas au casino

DE RICHARD THORPE
Dimanche 3 août
TF 1, 20 h 35

★ *Comment faire sauter la banque du casino de Venise grâce au cerveau électronique d'un navire de l'escadre américaine. Ou la joyeuse parodie des « casses » mirobolants des films noirs. Rythme allègre et constamment soutenu pour un divertissement où tous les acteurs font preuve de fantaisie.*

Le Port de la drogue

DE SAMUEL FULLER
Dimanche 3 août
FR 3, 22 h 40

★★ *Il n'y a ni port ni drogue dans ce film qui se passe à* New-York, *où un pickpocket a dérobé, par hasard, un microfilm destiné à un agent communiste. La version doublée — la seule distribuée en France en 1961, neuf ans après la réalisation du film — avait transformé les espions en trafiquants de stupéfiants, dans le titre et dans le dialogue. Prudence politique à l'époque, mais qui a complètement dénaturé le sens de cette œuvre. Fuller a traité l'affrontement violent d'êtres en marge, vivant dans un monde ignoble, fait surgir la noirceur d'un univers de cynisme et de lâcheté où un amour et des rapports moraux peu banals s'établissent entre un voleur et une fille louche, proche de la prostitution. Anticonformiste et corrosif (personne n'est « racheté » à la fin).* Pick-up on South Street *est un des plus grands films de Fuller.*



Une heure de bonheur

POESIE : SOLSTICE D'ETE
Lundi 28 juillet
A 2, 21 h 55

Des soleils de studio illuminent ce solstice mouillé : de sa boîte magique, Marcel Jullian fait surgir une poésie subtile, *déguisée en chansons*, en films, et même de « vrais » poètes. Jean Piat dit Verlaine par surprise, au milieu d'un tourbillon d'images de *Jules et Jim*.

Qui savait que Guillermo Vilas était poète ? Ses vers sont scandés de coups de raquette alanguis. Pas de répit, le pape aussi est poète. Et voici une façon de Roi-Soleil : Jean Le Poulain quitte un « Midi, roi des étés » quelque peu ressassé *pour s'offrir Charles d'Orléans* et une surprise : « La révolte des boutons de braguette » de Jean Cocteau. Le Brassens éternel, celui des années 50, ouvre et clôt ce programme ponctué de Ferré du même cru, de Guy Béart nouveau, de Marc Ogeret.

Jean Piat réapparaît avec l'humour de La Fontaine et de Sacha Guitry. Marcel Jullian croise le fer de la réplique avec son ami et complice, l'historien Pierre Miquel ; cela donne « La réponse des cosaques zaporogues au sultan de Constanti*nople » d'Apollinaire, et on ne* s'ennuie pas. Marie-Christine Barrault s'envole avec Mac Orlan... A ce rythme, Marcel Jullian *nous* offre vraiment la télévision pour le plaisir, et le plaisir, ici, c'est la poésie. Un mot qui, paraît-il, fait peur, fait fuir. Mais une heure d'antenne comme *celle-ci*, allègre, bon enfant, primesautière, a des chances de réconcilier le public avec le vrai du mot. — A. B.

Jeunesse de 1646

TELEFILM : AU FEU LE PREFET
Mercredi 30 juillet
A 2, 20 h 30

En mai 1646, au collège des jésuites de La Flèche, un élève de rhétorique, Jean-François du Coudray, « fait le mur », accom*pagné d'un « petit ». Cette fugue* sera à l'origine d'un affrontement sévère : pouvoir disciplinaire contre contestation et soif de liberté ; c'est le contrepoint des luttes politiques qui opposent dans le même temps Mazarin et les grands seigneurs frondeurs. Effervescence chez les bons Pères, choc des idées, escalade de la violence. L'émeute couve. Les élèves sont consignés, puis délivrés par les externes entrés par effraction. *Le préfet de discipline*, véritable responsable de la révolte (incarné par Jean-Marie Proslier), sera malmené et, à travers lui, l'ordre bafoué, ridiculisé. Puis, avec l'intervention d'« éléments incontrôlés » au service des Pères, la violence atteindra son paroxysme *et* du Coudray sera la cible des balles.

Cette histoire est vraie ; les *événements se sont réellement* passés en 1646 au collège de La Flèche. On y a ajouté des éléments provenant d'autres *révoltes* dans d'autres collèges de jésuites du sud-ouest de la France. Ce film montre un aspect ignoré de la révolte d'une classe qui sera écrasée en 1789, mais, à travers les revendications idéalistes, la soif d'absolu et de liberté, l'intransigeance, le refus de la médiocrité et de la tartuferie de cette jeunesse, l'auteur suggère un curieux rapprochement avec celle d'un mois de mai plus proche.

Un film de William Klein

DOCUMENT :
HOLLYWOOD-CALIFORNIA
Mercredi 30 juillet
A 2, 22 h 5

William Klein, le peintre (il a travaillé avec Fernand Léger), le photographe révolutionnaire de New-York, Rome, Moscou, Tokyo, le dessinateur subversif de *Vogue*, s'est emparé du cinéma. On se souvient de *Polly Magoo* et de *Couple modèle*, ses deux *longs métrages. Mais son premier* court métrage, *les Lumières de Broadway*, avait sans doute été le premier film « pop ». Le voici revenu au centre fastueux et mythique du cinéma : Hollywood. Des starlettes sans avenir, des producteurs de second plan, un patron de studios en sommeil, les lauréates du prix annuel de *Play-Boy*...

La reine du porno est interviewée dans une danse lascive ; un producteur répond au téléphone, à l'interphone, donne des ordres sans interrompre le dialogue avec le cinéaste. Montage *brillant, enlevé : le mouvement* des chants, des danses, de la musique est ralenti par de vastes travellings le long des rues et des allées des studios. — A. B.

Une île écologique

DOCUMENTAIRE :
LANZAROTE
Jeudi 31 juillet
TF 1, 16 h 10

« Lanzarote ? Connais pas. » Dieu merci ! », dirait le peintre Manrique, natif de cette île de l'archipel des Canaries et bien décidé à la protéger des promoteurs et des touristes. Ce territoire, ravagé au dix-huitième siècle et au dix-neuvième siècle *par les éruptions volcaniques*, a été dompté et mis en valeur par l'acharnement des hommes. Les quarante mille habitants de Lanzarote sont devenus la démonstration vivante d'une éco*logie bien comprise depuis que Manrique s'est découvert, il y a* dix ans, une véritable vocation dans ce domaine. Avec lui, la mentalité de la population s'est peu à peu transformée. Avec Alfonso Tolosa, jeune père de famille qui, au volant de son vieux camion, fait des commissions aux quatre coins de l'île, *on découvre un univers de gens* simples, une réalité où le mot écologie a une signification profonde.

Le savant fou d'Auschwitz

LE NOUVEAU VENDREDI :
« LA CHASSE
AU DOCTEUR MENGELE »
Vendredi 1er août
FR 3, 20 h 30

« Il était extrêmement beau et élégant, on aurait dit une star de cinéma ; nous l'appelions Rudolf Valentino. Mais c'est l'homme le plus cruel que la terre ait porté. » Ce portrait du docteur Mengele est tracé par Margaret Englander, rescapée d'Auschwitz, et dont la fille est morte au camp. Le « dauphin de Hitler », le « tueur n° 1 d'Auschwitz », le « savant fou » qui utilisait les enfants jumeaux, les femmes enceintes, les gitans pour ses expériences eugénistes était, au dire de Wilhelm *Sassens, son ami et ancien SS, « un homme intellectuellement brillant, bon philosophe, grand historien et, bien sûr, grand médecin »*. Ce fils de riches industriels est resté jusqu'en 1949 à Gunzburg, et l'usine familiale a continué à faire vivre l'économie de la région. Les menaces contre les anciens *nazis vont* le faire fuir à Buenos-Aires, mais, en 1959, « la chasse au docteur Mengele » commence. Traqué par les services secrets israéliens, dénoncé par Eichman, il réussit à obtenir, en 1962, la nationalité paraguayenne, grâce à l'appui du président Stroessner. En 1964, la prime promise pour sa capture par le gouvernement allemand s'élève à 60 000 marks. Les demandes d'extradition *réitérées émanant* de l'ambassade d'Allemagne demeurent vaines. On ne sait où il se cache ni qui le protège. En 1980, *une commission sénato*riale américaine a demandé au gouvernement paraguayen l'extradition de Mengele. Il n'a pas été extradé, mais, désormais, il est privé de tous ses papiers.

Lundi 28 juillet

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 Jeune pratique.
Les nouveaux permis moto.

12 h 30 Jeu : Avis de recherche.

13 h Journal.

13 h 30 Série : Les héritiers.

14 h 25 Sports · Huascaran.
Record du saut en delta-plane du Huascaran au Pérou.

14 h 50 Dessin animé.

15 h Wickie le Viking.

15 h 25 Croque vacances.
Dessin animé ; 15 h. 30, Bricolage : un cerf-volant « canari » (et à *15 h. 45*) ; 16 h. 36, Isidore le lapin ; 15 h. 39, Variétés ; 15 h. 42, Infos-magazine ; 15 h. 48, Dessin animé.

16 h Documentaire : Lettres d'un bout du monde.
Voyage au Japon. Par J.-E. Jeannesson.
Première émission : les sept esprits d'un patron. Une grande entreprise au Japon.

17 h Jeux olympiques d'été à Moscou.
Plongeon ; cyclisme.

19 h Court métrage : L'horloge parlante.

19 h 20 Emissions régionales.

19 h 45 Caméra au poing.
Pour une tartine de miel.

20 h Journal.

20 h 35 Cinéma : « le Rosier de Mme Husson ».
Film français de J. Boyer (1950), avec *Bourvil, G. Dermoz, J. Pagnol, M. Perrey,* G. Baconnet, H. Vilbert, J. Dunot, G. Reuver, P. Carton. (N.)
Faute de trouver une « rosière » convenable, les dames patronnesses d'un village normand décernent leur prix de vertu à un jeune paysan nigaud qu'un voyage à Paris va dégourdir.

21 h 50 Documentaire : Grands-mères.
Série de J. Prappat : Emilie Lihou.
A l'occasion du tournage du film de René Allio, Moi, Pierre Rivière, René Feret avait fait la connaissance d'Emilie Lihou, qui découvrait, avec passion, à soixante-quinze ans, le métier d'actrice. Elle se raconte ici.

22 h 35 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

12 h Sports : Jeux olympiques.
Cyclisme : course contre la montre (en direct de Moscou).

13 h 30 Journal.

14 h Aujourd'hui madame.
Des auteurs face à leurs lectrices.

15 h 5 Feuilleton : Switch.
Utopia.

15 h 55 Sports : Jeux olympiques.
Athlétisme (en direct de Moscou).

19 h 45 Variétés : Maman, si tu me voyais !
Avec Al Jarreau, Esther Galil, Louis Chedid.

20 h Journal.
Avec une édition spéciale sur l'Afghanistan.

20 h 50 Variétés : Le Moulin-Rouge reçoit l'UNICEF.
Avec Village People, Amanda Lear, Jairo, Sacha Distel, Dalida, le french-cancan du Moulin-Rouge, Charles Aznavour, Georges Chakiris, Jean-Claude Brialy, Jerry Lewis, Ginger Rogers...

21 h 55 Poésie : Solstice d'été.
Vagabondage, de M. Jullian.
(Lire notre sélection.)

22 h 50 Sports : Jeux olympiques.
Résumé de la journée.

23 h 45 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 Journal.

19 h 20 Emissions régionales.

19 h 40 Pour les jeunes.
Carroyage ; Hebdo-jeunes.

20 h Les Jeux.

20 h 30 Cinéma public (cycle Angélique) : « Indomptable Angélique ».
Film français de B. Borderie (1967), avec M. Mercier, R. Hossein, C. Rode, R. Pigaut, B. Dietrich, E. Manni. (Rediffusion.)
A la recherche de Joffrey de Peyrac, Angélique, embarquée sur une galère en Méditerranée est enlevée par un corsaire, qui veut la violer, et vendue comme esclave au marché de Candie.

21 h 50 Journal.

Mardi 29 juillet

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 Jeune pratique.
Le reggae.

12 h 30 Jeu : Avis de recherche.

13 h Journal.

13 h 45 Série : Les héritiers.

16 h Scoubidou.

16 h 20 Croque vacances.
Dessin animé ; 16 h. 28, Isidore, le lapin ; 16 h. 31, Infos-nature ; 16 h. 35, Variétés ; 16 h. 41, Momo et Ursule.

17 h Documentaire : Lettres d'un bout du monde.
Voyage au Japon. J.-E. Jeannesson.
Deuxième émission : autrefois, la femme était le soleil. Sur le rôle et la place de la femme dans la société japonaise.

18 h Jeux olympiques d'été à Moscou.
Boxe (quarts de finale), haltérophilie (finale 110 kilos).

20 h Journal.

20 h 30 Série : Mathias Sandorf.
Réalisation Jean-Pierre Decourt, avec I. Bujtor, J. Speidel, C. Giraud, M. Peitsch.

21 h 20 Documentaire : Les Français du bout du monde.
Un Français au Mexique.
Goulven Elie, un Breton de Saint-Brieuc, est parti, à seize ans, en Afrique. Il est aujourd'hui professeur au lycée franco-mexicain de Mexico en même temps qu'il enseigne le yoga.

22 h 5 Musiciens du soir.

22 h 35 Jeux olympiques d'été à Moscou.
Résumé filmé de la journée.

23 h Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

10 h 30 A.N.T.I.O.P.E.

12 h 45 Journal.

13 h 35 Série : Ah ! quelle famille !
Bon voisinage.

14 h Aujourd'hui madame.
Le mensuel.

15 h 5 Feuilleton : Switch.
Est pris qui croyait prendre.

15 h 55 Variétés : Spécial Catherine Lara.

16 h 25 Cinéma : « la Taverne de New Orleans ».
Film américain de W. Marshall (1950), avec E. Flynn, M. Presle, V. Price, A. Moorehead, V. Francen, J. Gérald, H. Manson. (N.)
En 1860, à la Nouvelle-Orléans, un capitaine de bateau et une créole (qu'il a installée dans une taverne) mènent, chacun de son côté, une vengeance contre un riche armateur.

18 h Récré A 2.
Le fantôme de l'espace ; Mlle Rose et Charlemagne ; La panthère rose ; Satanas et Diabolo.

18 h 30 C'est la vie.
(Lire notre article page IX.)

18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.

19 h 20 Emissions régionales.

19 h 45 Variétés.

20 h Journal.

20 h 35 Les dossiers de l'écran : « Du feu dans le ciel ».
Téléfilm de J. Jameson ; réal. F. Cailleud. Avec R. Crenna, E. Ashley, D. Dukes...
Une catastrophe sans précédent menace l'Arizona : une comète se dirige vers la Terre. Le gouvernement américain ordonne de garder l'information secrète afin d'éviter la panique.

22 h Débat : Les dangers venus de l'espace.
Avec MM. G. Israël, physicien ; J. Audouze, directeur de l'Institut d'astrophysique au C.N.R.S. ; A. Vidal-Madjar, maître de recherches au C.N.R.S. ; P. Lena, astrophysicien ; J. Delumeau, professeur au Collège de France ; D. Malaise, de l'université de Liège.

23 h 5 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 Journal.

19 h 20 Emissions régionales.

19 h 40 Pour les jeunes.
Le lac aux perches : la chaîne alimentaire ; Les couleurs du temps de l'été.

20 h Les Jeux.

20 h 30 Cinéma pour tous : « la Brigade des cow-boys ».
Film américain de W. Hale (1968), avec J. Caan, M. Sarrazin, B. Scott, D. Stroud, P. Petersen, M. Burns, M. Vincent, H. Ford. (Rediffusion.)
En 1862, sept jeunes gens de Dallas, brûlant d'un enthousiasme naïf, partent rejoindre les forces sudistes pour lutter de leur côté. Leur idéalisme est mis à rude épreuve.

22 h 5 Journal.

Mercredi 30 juillet

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 Jeune pratique.
Le reggae.

12 h 30 Jeu : Avis de recherche.

13 h Journal.

13 h 30 Série : Les héritiers.

13 h Le petit prince orphelin.
Le vieux capitaine des guêpes.

16 h 25 Croque vacances.
Dessin animé ; 16 h. 30, Bricolage : un boomerang (et à 16 h. 44) ; 16 h. 35, Isidore le lapin ; 16 h. 38, Infos-magazine ; 16 h. 40, Variétés ; 16 h. 47, Momo et Ursule.

17 h Documentaire : Lettres d'un bout du monde.
Voyage au Japon. Par J.-E. Jeannesson.
Troisième émission : une honorable partie de « go ». Comment le Japon est devenu une des plus grandes puissances économiques.

18 h Jeux olympiques d'été à Moscou.
Epreuves du saut à la perche.

19 h 20 Emissions régionales.

19 h 45 Caméra au poing.
Sur des terres secrètes.

19 h 55 Tirage du Loto.

20 h Journal.

20 h 30 Série : Les incorrigibles.
Réalisation A. Isker, avec F. Tirmont, G. Segal, E. Marconi, A. Medina, G. Ostland...

21 h 30 Cela s'appelait l'Empire.
Série de sept émissions de Michel Droit. La France africaine.
L'histoire de la colonisation, depuis le traité de Paris, en 1763, jusqu'à la constitution des deux grands ensembles : Afrique occidentale française et Afrique équatoriale française.

22 h 30 Jeux olympiques d'été à Moscou.
Basket, finale dames, finale messieurs.

23 h 30 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

10 h 30 A.N.T.I.O.P.E.

12 h 45 Journal.

13 h 35 Série : Ah, quelle famille !
L'ami de la famille.

14 h Les mercredis d'Aujourd'hui madame.
Chansons et sourires.

15 h 5 Feuilleton : Switch.
La vengeance.

15 h 55 Sports : Jeux olympiques.
Athlétisme, en direct de Moscou.

20 h Journal.

20 h 30 Téléfilm : Au feu le préfet.
De P. Miquel et A. Boudet.
(Lire notre sélection.)

22 h 5 Document : Hollywood California.
(Lire notre sélection.)

23 h 5 Sports : Jeux olympiques.
Résumé de la journée.

23 h 58 Journal

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 Journal.

19 h 20 Emissions régionales.

19 h 40 Pour les jeunes.
Le lac aux perches : la progéniture des perches ; Carroyage.

20 h Les Jeux.

20 h 30 Cinéma : « la Guerre des bootleggers ».
Film américain de R. Quine (1970), avec P. McGoohan, A. Alda, R. Widmark, M. Johnson, W. Geer, J. Williams, S. Zesnor.
A l'époque de la prohibition, un agent fédéral s'assure le concours d'une fripouille et d'un tueur pour s'emparer de 600 litres de whisky distillé clandestinement par un jeune agriculteur.

22 h Journal.

Jeudi 31 juillet

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 Jeune pratique.
Le tabac.

12 h 30 Jeu : Avis de recherche.

13 h Journal.

13 h 30 Série : Les héritiers.

14 h 25 Objectif santé.
Amibiase.

14 h 35 Visite au pays de Guignol.

15 h Wickie le Viking.

15 h 25 Croque vacances.
Dessin animé ; Infos-nature ; Parmi les diables et les sorcières ; Variétés ; Momo et Ursule.

16 h 10 Documentaire : Regards sur le monde.
Lanzarote.
(Lire notre sélection.)

17 h Jeux olympiques d'été à Moscou.
Athlétisme.

20 h Journal.

20 h 30 Dramatique : « le Chien des Baskerville ».
D'après le roman de Sir Arthur Conan Doyle ; adaptation J. Marcillac. Mise en *scène R. Gérôme.* Réal. *G.* Polgoss ; avec A. Haber C. Alers, J.-P. Gernez...
Un exceptionnel policier à la limite du fantastique et de l'épouvante.

22 h 30 Des courts métrages racontés.
Le Chant du styrène, *d'A. Resnais* (1958) ; Van Gogh, *d'A. Resnais* (1948).

23 h 20 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

10 h 30 A.N.T.I.O.P.E.

12 h 45 Journal.

13 h 35 Série : Ah, quelle famille !
La belle époque.

14 h Aujourd'hui madame.
La police.

15 h 5 Feuilleton : Switch.
Quel est l'autre David Ross.

15 h 55 L'invité du jeudi : Yves Simon.

17 h 20 Variétés : Ray Charles à Montreux.

18 h Récré A 2.
Le fantôme de l'espace ; Félix le chat ; Satanas et Diabolo ; La panthère rose.

18 h 30 C'est la vie.

18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.

19 h 20 Emissions régionales.

19 h 45 *Variétés*.

20 h Journal.

20 h 35 Cinéma : « les Fous du stade ».
Film français de C. Zidi (1972), avec : les Charlots, P. Préboist, M. Kelly, G. Croce, J. Seller, P. Gille, F. Cadet.
Quatre garçons font du camping dans un village de Provence, où passe un athlète allemand porteur de la flamme olympique. Ils vont organiser, d'une manière farfelue, la cérémonie, puis participer aux Jeux olympiques.

22 h Gala des grandes écoles.
L'histoire des spectacles.

23 h Sports : Jeux olympiques.
Résumé de la journée.

23 h 45 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 Journal.

19 h 20 Emissions régionales.

19 h 40 Pour les jeunes.
Le lac aux perches : le printemps ; Enfants de France : deux enfants du Pays basque.

20 h Les Jeux.

20 h 30 Cinéma (cycle comédies italiennes) : « Anna de Brooklyn ».
Film italien de C. Lastricati (1957), avec G. Lollobrigida, V. de Sica, A. Nazzari, D. Robertson, P. de Filippo, C. Mascalioni, M. Girotti, G. Paliotti.
Une Italienne des Abruzzes, émigrée aux Etats-Unis, revient dans son village natal, veuve d'un riche industriel américain. Trois notables rivalisent pour l'épouser, mais elle est amoureuse du beau forgeron qui la dédaigne.

22 h 5 Journal.

Vendredi 1er août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 **Jeune pratique.**
Le Québec.
12 h 30 **Jeu : Avis de recherche.**
13 h **Journal.**
13 h 35 **Série : Les héritiers.**
14 h 25 **Maintenant c'est plus joli.**
15 h **Scoubidou.**
15 h 20 **Croque vacances.**
Dessin animé ; Bricolage : un œuf culbutot ; Isidore le lapin ; Infos-nature ; Cour d'or ; Variétés ; Momo et Ursule.
16 h **Jeux olympiques d'été à Moscou.**
Canoë, finales hommes et dames.
17 h 30 **Histoire sans parole.**
Buster Keaton et Fatty à la fête.
17 h 50 **Ballets - Jazz.**
Warm-up ; Up there... souls dance, undressed together.
18 h 20 **Regards sur le monde.**
Ballade en Irlande.
Un festival de musique traditionnelle à Flead - Nua.
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Caméra au poing.**
Sur des terres secrètes.
20 h **Journal.**
20 h 30 **Dramatique : « la Petite Valise ».**
Réal. Roger Dallier, avec A. Adam, P. Dubost, D. Rivière, V. Le Poulain, M. Chevit...
Un jeune clerc de notaire apprend qu'il a gagné à la Loterie nationale, mais il s'agit d'une coquille typographique dans le journal.
21 h 45 **Jeux olympiques d'été à Moscou.**
Football (finale, troisième place).
22 h 30 **Série : Châteaux de France.**
Vaux-le-Vicomte.
23 h 15 **Journal.**

DEUXIÈME CHAINE : A 2

10 h 30 **A.N.T.I.O.P.E.**
12 h 45 **Journal.**
13 h 35 **Série : Ah, quelle famille !**
Un brave homme.
14 h **Aujourd'hui madame.**
Quatre générations de femmes.
15 h **Feuilleton : Switch.**
Chantage à la bombe.
15 h 50 **Sports : Jeux olympiques.**
Athlétisme, en direct de Moscou.
18 h 50 **Jeu : Des chiffres et des lettres.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Variétés.**
20 h **Journal.**
20 h 30 **Série : Winnetou.**
Cheval noir contre cheval de fer.
21 h 35 **Magazine : Ah ! vous écrivez.**
Emission littéraire de B. Pivot.
Avec Mme A. Cohen (la Dentelle du cygne) ; *MM. P. Soupault* (le Bon Apôtre ; En joue ; Vingt Mille et Un Jour) ; G. Passey (l'Homme d'intérieur).
22 h 35 **Journal.**
22 h 45 **Ciné-club : « la Symphonie pastorale ».**
Film français de J. Delannoy (1946), avec M. Morgan, P. Blanchar, L. Noro, J. Desailly, R. Luguet, A. Clément, J. Louvigny, A. Glado. (N. Rediffusion.)
Un pasteur du Jura a recueilli une enfant, aveugle et presque idiote, élevée à l'état sauvage. Il en a fait un être humain, une belle jeune fille, pour laquelle il éprouve un amour qu'il n'ose s'avouer.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 **Journal.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 40 **Pour les jeunes.**
Le lac aux perches : l'hiver ; Titre en poche : « Bede ».
20 h **Les Jeux.**
20 h 30 **V 3 - Le nouveau vendredi : La télévision d'ailleurs, la chasse du docteur Mengele.**
Enquête : J. Ware ; réal. : M. Beckham.
(Lire notre sélection.)
21 h 30 **Documentaire : La France musicale.**
(Lire notre sélection.)
22 h 25 **Journal.**

Samedi 2 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 30 **Série : Qu'est-ce qui fait courir papa ?**
13 h **Journal.**
13 h 30 **Le monde de l'accordéon.**
13 h 50 **Au plaisir du samedi.**
En direct de Brienne, Festival aviation (et à 15 h. 30, 16 h. 20 et 17 h. 40) ; 13 h. 50, La petite maison dans la prairie ; 14 h. 39, Maya l'abeille ; 15 h. 23, La cloche tibétaine ; 16 h. 41, Le magazine de l'aventure.
18 h **Jeux olympiques d'été à Moscou.**
Finales toutes catégories judo.
19 h **Trente millions d'amis.**
Spécial animaux abandonnés.
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 45 **Caméra au poing.**
Le docteur volant.
20 h **Journal.**
20 h 30 **Variétés : Numéro un.**
Avec K. Cheryl, Carlos, J. Manson, W. Sheller, A. Cordy, Joelle, E. Mitchell, et les ballets de B. Collins.
21 h 30 **Série : Starsky et Hutch.**
Le poids lourd, réalisation de N. Sgarro, avec G. Lockwood, S. Cumbuka, B. Behrema, S. Buckner, J.R. Miller...
22 h 30 **C'est arrivé à Hollywood.**
Les animaux vedettes.
22 h 50 **Journal.**

DEUXIÈME CHAINE : A 2

12 h **Journal des sourds et des malentendants.**
12 h 15 **La vérité est au fond de la marmite.**
Succès praliné.
12 h 45 **Samedi et demi.**
13 h 35 **Document : La France vue du ciel.**
Le grand jardin de la France : le Sud-Ouest.
14 h **Les jeux du stade.**
Avec les Jeux olympiques.
20 h **Journal.**
20 h 35 **Dossiers éclatés.**
Le querellé ou la nécessité d'être comme tout le monde.
De P. Dumayet ; réal. A. Boudet. Avec S. Bouy, J. François, M. Ozeray...
L'affaire Isaac de Caille, à la fin du dix-septième siècle ; les difficultés que pouvaient rencontrer nos ancêtres pour prouver leur identité.
22 h 25 **Variétés : Bravo.**
Avec Y. Saint-Martin, J. Lanzman, Dorothée, H. Rolland, Ph. Bouvard, G. Descrières, M. Maillet.
23 h 25 **Sports : Jeux olympiques.**
Résumé de la journée.
0 h 20 **Journal.**

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 **Journal.**
19 h 20 **Emissions régionales.**
19 h 40 **Pour les jeunes.**
Le lac aux perches : la pollution ; See and tell : les animaux d'Afrique.
20 h **Les Jeux.**
20 h 30 **Festivals d'été : Châteauvallon.**
Par H. Polage.
Une retransmission, en direct, du Festival de danse de Châteauvallon. Le Ballet-Théâtre de Joseph Russillo présente une évocation chorégraphique sur le thème des « Histoires extraordinaires » *d'Edgar Poe.*
21 h 25 **Le pays d'où je viens : la Martinique.**
Une émission de M. Dumay et J.-P. Janssen.
(Lire notre article page IX.)
22 h 25 **Journal.**
22 h 45 **Aspects du court métrage français : « l'Armoire ».**
Scénario : M. Combes et J.-P. Moulin. Réal. : J.-P. Moulin.

Dimanche 3 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

9 h 15 **A Bible ouverte.**
9 h 30 **La source de vie.**
10 h **Présence protestante.**
10 h 30 **Le jour du Seigneur.**
11 h **Messe.**
Célébrée en la paroisse Sainte-Bénigne, à Pontarlier (Doubs). Prédicateur : Père Alain Ponsar.
12 h **La séquence du spectateur.**
12 h 30 **La bonne conduite.**
13 h **Journal.**
13 h 20 **Variétés : Country Music.**
14 h 10 **Variétés : Les grands moments du music-hall.**
Mouloudji à l'Olympia, avec l'Orchestre de l'Olympia.
(Lire notre sélection.)
15 h 15 **L'énergie c'est nous.**
Connaître sa consommation.
15 h 30 **Tiercé à Deauville.**
15 h 40 **Le monde merveilleux de W. Disney.**
Voleur malgré lui.
16 h 30 **Jeux olympiques d'été à Moscou.**
Résumé.
18 h 25 **Série : Les faucheurs de marguerites.**
19 h 25 **Les animaux du monde.**
Formes et couleurs dans les mers des Tropiques.
20 h **Journal.**
20 h 35 **Cinéma : « Branle-bas au casino ».**
Film américain de R. Thorpe (1961), avec S. McQueen, B. Balzen, J. Huston, P. Prentiss, D. Jagger, J. Weston, J. Mullaney. (Rediffusion.)
Deux officiers de marine et un ingénieur américains utilisent le cerveau électronique du navire, sur lequel ils servent, pour faire sauter la banque d'un casino de Venise.
21 h 50 **Portrait : Eduardo del Pueyo.**
La volonté d'être pianiste.
23 h 5 **Journal.**

DEUXIÈME CHAINE : A 2

12 h 45 **Journal.**
13 h 20 **Série : Embarquement immédiat.**
Le mal de l'air.
14 h 15 **Jeu : Les descendants.**
15 h **Cirque : Le chapiteau du prince.**
15 h 30 **Variétés : Aretha Franklin.**
16 h 55 **Opéra : « la Tosca ».**
De Puccini. Livret de Illica et Giacosa, avec le New Philharmonia de Londres, le Chœur Ambrosian Singer. Dir. musicale, B. Bartoletti. Avec R. Kabaivanska, P. Domingo, Sh. Milnes, G. Luccardi, A. Mariotti, M. Ferras, B. Grella.
(Lire notre sélection.)
18 h 55 **Stade 2.**
20 h **Journal.**
20 h 35 **Jeux sans frontière.**
En Yougoslavie.
22 h **Documentaire : A deux pas de chez nous.**
La Hongrie.
23 h 30 **Journal.**

TROISIÈME CHAINE : FR 3

20 h **Feuilleton : La flèche noire.**
N° 5 : La partie d'échecs.
20 h 30 **Série : Les merveilles de la mer.**
N° 3 : Nos amis les dauphins.
21 h **Rue des Archives ; Attention ! Ecoles...**
(Lire notre sélection.)
21 h 50 **Journal.**
22 h 10 **Court métrage : Le Naevus.**
Réalisation : M. Manet.
22 h 40 **Cinéma de minuit (cycle S. Fuller) : « le Port de la drogue ».**
Film américain de S. Fuller (1952), avec R. Widmark, J. Peters, T. Ritter, M. Vye, R. Kiley, W. B. Bouchey, M. Stone, H. Slate, G.E. Stone, G. Eldredge, S. Randall (v.o. sous-titrée. N.)
A New-York, un pickpocket, qui a dérobé le portefeuille d'une jeune femme dans le métro, se trouve mêlé à une affaire d'espionnage communiste et pris entre un réseau rouge et le F.B.I.

PÉRIPHÉRIE

LUNDI 28 JUILLET

- TELE - LUXEMBOURG : 20 h., série : Les grandes batailles du passé ; 21 h., *Quand vient l'hiver*, film de V. Saville.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., série : L'homme de l'Atlantide ; 20 h. 55, Jeu : la bulle ; 21 h. 10, *les Disparus de Saint-Agil*, film de P. Véry.
- TELEVISION BELGE : 20 h. 5, Cycle Gabin : *Rue des prairies*, film de D. de la Patellière ; 21 h. 25, Document : Les Chicanos, A la recherche d'un nouvel Eldorado ; 22 h. 30, Résumé des Jeux olympiques.
— TELE 2 : 21 h., Eurovision en direct de Moscou des Jeux olympiques.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 20, Série : Les chevaux du soleil ; 21 h. 15, L'aventure de l'art moderne : l'abstraction ; 22 h. 20, Le journal des Jeux olympiques.

MARDI 29 JUILLET

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Série : La corde au cou ; 21 h., *Miroir, Miroir*, film de J. Lee.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Série : Daniel Boone ; 20 h. 55, Jeu : la bulle ; 21 h. 10, *Philippe le Petit*, film de H. Zecchoche.
- TELEVISION BELGE : 20 h. 35, Série : Le retour du Saint ; 21 h. 25, Portrait wallon : la famille Duysinx ; 22 h. 25, Résumé des Jeux olympiques.
— TELE 2 : 21 h., Eurovision, en direct de Moscou, des Jeux olympiques.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 20, Série : Les chevaux du Soleil ; 21 h. 15, Etranges familles d'autrefois, avec l'historien Philippe Ariès ; 22 h. 25, Le journal des Jeux olympiques.

MERCREDI 30 JUILLET

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Hit-Parade ; 21 h., Cycle John Wayne : *l'Escadron noir*, film de R. Walsch.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Série : Les brigades du Tigre ; 20 h. 55, Jeu : la bulle ; 21 h. 10, *Nazarin*, film de L. Buñuel.
- TELEVISION BELGE : 20 h. 10, Les sentiers du monde : En pays Tamoul (Inde), avec le cinéaste-conférencier J. Lefebvre ; 21 h. 5, Dramatique : *Zoo, ou l'assassin philanthrope*, de M. Rochat, d'après Vercors.
— TELE 2 : De 16 h. 10 à 22 h. 30, Eurovision en direct de Moscou des Jeux olympiques.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 35, Jeu : vrai ou faux ; 21 h. 10, *l'Ordinateur*, téléfilm de Don Leaver ; 22 h. 10, Le journal des Jeux olympiques.

JEUDI 31 JUILLET

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Série : Histoire de la marine ; 21 h., *Carmen*, film de C. Jaque.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Série : Le retour du Saint ; 20 h. 55, Jeu : la bulle ; 21 h. 10, *Poussière d'étoile*, film d'A. Sordi.
- TELEVISION BELGE : 20 h. 25, *Liaisons secrètes*, film de M. Quine ; 22 h. 15, Résumé des Jeux olympiques.
— TELE 2 : 19 h., Eurovision en direct de Moscou des Jeux olympiques.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 20, *Le Convoi de la dernière chance*, film reportage de B. Saunders ; 21 h. 20, Série : Les peupliers de la Prétentaine ; 22 h. 20, Moi aussi je parle français : la Louisiane ; 22 h. 50, Le journal des Jeux olympiques.

VENDREDI 1er AOUT

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Série : Les grands explorateurs : Mary Kingsley (1862-1900) ; 21 h., *Les Sept Bérets rouges*, film de M. Siciliano.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Série : L'île aux trente cercueils ; 21 h. 10, *le Chant du monde*, film de M. Camus.
- TELEVISION BELGE : 20 h. 20, Série : Il était une fois le pouvoir ; 21 h. 10, *Salvatore Giuliano*, film de F. Rosi ; 23 h. 25, Résumé des Jeux olympiques.
— TELE 2 : 21 h., Eurovision en direct de Moscou des Jeux olympiques.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 19 h. 50, Allocution de M. Georges-André Chevallaz, président de la Confédération ; 20 h., Emission nationale du 1er août, réalisée en direct de Müstair (Grisons) ; 21 h. 40, Le journal des Jeux olympiques.

SAMEDI 2 AOUT

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Série : La chute des aigles ; 21 h., *La Règle du jeu (III) : les Colonels*, film de H. Kenurth.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Série : Arsène Lupin ; 20 h. 55, Jeu : la bulle ; 21 h. 10, *Opération fric*, film de M. Lupo.
- TELEVISION BELGE : 20 h. 20, *L'Homme du Kentucky*, de B. Lancaster ; 22 h. 10, Résumé des Jeux olympiques.
— TELE 2 : 21 h., Eurovision en direct de Moscou des Jeux olympiques.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 25, Série : Les dames de cœur ; 21 h. 20, Récital Bernard Lavilliers enregistré lors de son passage au Palais des Sports ; 22 h. 30, Le Journal des Jeux olympiques.

DIMANCHE 3 AOUT

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Série : La petite maison dans la prairie ; 21 h., *Absences répétées*, film de G. Gilles.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Série : Rush ; 20 h. 55, Jeu : la bulle ; 21 h. 10, *Amour sans lendemain*, film de F. Festa Campanile et M. Franciosa.
- TELEVISION BELGE : 20 h. 5, Variétés : spectacle de magie ; 21 h. 5, *Le Loup cervier*, téléfilm d'A. Dhouailly.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 19 h. 45, *Deux Hommes dans l'Ouest*, film de B. Edwards ; 21 h. 50, Concert : Haydn et Chostakovitch, par le Nuovo Trio Italiano.

A VOIR

Le temple du bel canto

DOCUMENTAIRE : LA FRANCE MUSICALE
Vendredi 1er août
FR 3, 21 h 30

L'idée de Maurice Leroux, « montrer l'existence d'un Hexagone musical », a amené les caméras de Geoffroy de Mandiargues à Toulouse. Toulouse, c'est, bien sûr, le Capitole, « temple du bel canto » depuis plus d'un siècle, mais c'est aussi le phénomène Michel Plasson, chef d'orchestre vedette et directeur de ce théâtre. Toulouse, c'est encore un conservatoire de quelque trois mille élèves, avec son propre orchestre symphonique, un orchestre de chambre national, un ensemble d'instruments anciens. La France musicale du Sud-Ouest jouit d'une belle vitalité, que soutient un public enthousiaste qui envahit la halle aux grains pour la saison des concerts symphoniques, et qui reste fidèle au Théâtre du Capitole pour les innovations musicales : ici, Xavier Darasse participe aux Semaines internationales de l'orgue et du clavecin.

Un extrait de *Turandot*, de Puccini, les prestations des chœurs et du quatuor du Capitole, celle des solistes de Toulouse et des ensembles symphoniques de la ville donnent une image de ce « visage polyphonique de la France » qui, de région à région, permet les échanges d'informations musicales à l'intérieur de l'Hexagone.

Le pull-over de Mouloudji

LES GRANDS MOMENTS DU MUSIC-HALL
Dimanche 3 août
TF 1, 14 h 10

Le pull-over noir qui était l'uniforme — nécessité devenue mode — de Saint-Germain-des-Prés dans les années 50 va toujours aussi bien à Mouloudji. Il suffit d'en voir un, surmonté d'un petit col blanc, pour entendre les nuances tremblantes de la voix sourde, mi-exotique, mi-gouailleuse. Et apparaît le visage tourmenté et chaleureux. Mouloudji est un tendre.

Il chante « *Un jour tu verras, on se rencontrera* », il chante Montparnasse, Piaf, Django Reinhardt, son pote le gitan. Il a gardé l'humour en demi-teinte de ces années 50 qui venaient d'échapper à l'Apocalypse et n'en voulaient plus. Il chante l'amour et l'amitié avec le sourire d'un homme qui en a gardé les bons souvenirs. « *Je voudrais tant que tu te souviennes des jours heureux où nous étions amis...* »

Mouloudji commence avec *le Coquelicot* et termine avec *les Feuilles mortes*, histoires d'amours disparues, mélodies nostalgiques, des tubes qui traversent le temps ; leur sensibilité est éternelle.

L'inépuisable succès de Puccini

OPERA : LA TOSCA
Dimanche 3 août
A 2, 16 h 55

Plus qu'aucun autre ouvrage du répertoire peut-être, *la Tosca* permet de vérifier l'excellence de la sagesse populaire selon laquelle le malheur des uns fait le bonheur des autres. Pour avoir trop abusé de situations fortes, le drame de Victorien Sardou est tombé dans l'oubli, mais l'opéra de Puccini connaît depuis quatre-vingts ans un succès qui ne semble pas prêt de s'épuiser.

Pour apprécier toute la vitalité de cette musique franche et tendre comme le bon pain, il faut avoir été l'entendre au moins une fois depuis ces galeries supérieures de l'Opéra, que les uns nomment le poulailler et les autres le paradis. Là se retrouvent les amateurs qui ne peuvent payer très cher le plaisir de suivre en fredonnant les airs d'un opéra qu'ils connaissent par cœur. Car *la Tosca* fait chanter, et c'est bien naturel : lorsque la moitié de l'orchestre diffuse la ligne vocale à l'unisson, on éprouve inconsciemment le besoin de s'y joindre.

Il y a néanmoins dans *la Tosca* assez de richesses harmoniques et de trouvailles orchestrales pour susciter l'intérêt des musiciens qui, après avoir fait la fine bouche, doivent se rendre à l'évidence. Ce qu'on perd en pureté musicale, on le gagne en puissance dramatique, car peu de compositeurs ont manifesté un sens aussi aigu du théâtre. Non seulement le rythme dramatique ne faiblit jamais, mais l'orchestre est déjà un théâtre à lui seul qui se superpose à l'autre, et d'une façon plus subtile qu'on ne le croit au premier abord.

L'éducation nationale

RUE DES ARCHIVES : ATTENTION ! ECOLES...
Dimanche 3 août
FR 3, 21 heures

Françoise Dolto et le réalisateur Antoine Léonard Maestrati ont visionné quelque 40 000 mètres de pellicule ; parmi les archives de l'INA de ces quinze dernières années, ils ont choisi des documents d'actualités, des extraits de films et de séries télévisées. Ces « rentrées des classes » modèles de 1969, ce « dialogue » instauré après 68 par Mme le Censeur autour des problèmes de crédits, de locaux, de tabliers et de maxi-manteaux, ce ne sont pas des caricatures.

Dans un psychodrame, les enfants mettent l'institutrice en accusation, mais en face de parents ambitieux ou devant le juge pour enfants, ou encore sous la férule d'un professeur « au service de l'enseignement », qui saura s'exprimer, s'épanouir ? L'éducation, ne serait-ce que ces modèles à reproduire (comment les contester ?), l'autorité, l'ennui ? Les enfants pourront voir ce film (diffusé à une heure « convenable » pour un soir de vacances). Ce sont eux qui sont appelés à conclure, à proposer des moyens de changer l'avenir.

RADIO

Une ballade roumaine

DRAMATIQUE :
« MAITRE MANOLE »
Jeudi 31 Juillet
France-Culture, 20 h

On pourra réentendre ou découvrir cette semaine une dramatique de l'écrivain roumain Lucian Blaga (1895-1961), mise en ondes par Arlette Dave d'après une adaptation de Miron Niculescu.

L'œuvre de philosophe, de *poète et de dramaturge* de Lucian Blaga a joué un grand rôle dans la culture roumaine de l'entre-deux-guerres. A la différence d'un grand nombre d'auteurs de cette époque, Blaga ne pouvait être rangé ni parmi les modernistes influencés par les avant-gardes françaises et allemandes ni parmi les traditionalistes intransigeants. On le définit généralement comme un métaphysicien et un styliste, soucieux en même temps de participer à la constitution d'une culture moderne nationale. Après guerre, au moment où les intellectuels roumains n'ont d'autre choix que celui du silence *ou de l'académisme*, Blaga trouve refuge dans un grand travail de traduction de Goethe. La jeune génération des années 60, s'évadant du réalisme socialiste, va redécouvrir un poète qui s'était tenu à l'écart de l'esthétique officielle, et rendre hommage à l'un des créateurs d'une pensée nationale.

La ballade roumaine de « Maître Manolé » retrace l'histoire d'un bâtisseur chargé par un prince de la construction *d'une église. Pour venir à bout du* maléfice qui ruine chaque nuit ses travaux, Manolé apprend qu'il doit emmurer dans les fondations du bâtiment la première jeune femme qu'il rencontrera. Or la première qu'il rencontre, c'est bien sûr sa propre femme. Le sacrifice est accompli, l'église sauvée. Mais le Maître Manolé se suicide.

C'est à partir de ce récit populaire que Lucian Blaga a construit sa tragédie. Les forces surnaturelles, les lois et les sentiments y composent une incantation rigoureusement menée, dans une langue à la fois lyrique et paysanne, proche de *la ballade.* — B. A.

Le rendez-vous des wagnériens

« LA TETRALOGIE »
EN DIRECT DE BAYREUTH
France-Musique
Les 28, 29 juillet, 1er et 2 août

Les wagnériens, pour la plupart, sont des gens à principes. Ils ont leurs habitudes acquises par une longue ascèse. Ils savent, par exemple, que tous les deux ans France-Musique retransmet en direct le premier cycle de l'*Anneau du Nibelung ;* à l'avance ils en ont noté les dates, l'heure. Et puis, voilà, tout est changé : *Siegfried* ne sera pas retransmis en direct le 31 juillet, car, ce soir-là, l'Orchestre natio*nal de France donne un concert* au Festival de Salzbourg sous la direction de Lorin Maazel. Pour suivre les exploits de ce *jeune sauvage aux bras blonds*, aussi borné que son père, Siegmund, était inspiré, il faudra attendre le 1er août, à 13 h. 5, et boire tout l'ouvrage d'un seul trait, sans les entractes qui lui donnent sa véritable respiration. Heureusement, ce jour-là comme les autres, la présentation sera assurée par Dominique Jameux, qui, d'une année sur l'autre, ne se lasse pas de raconter aux auditeurs de France-Musique, avec une virtuosité confondante, cette longue histoire qui finit *exactement comme elle avait* commencé. — G. C.

ÉMISSIONS RÉGULIÈRES

DU LUNDI AU VENDREDI

● **FRANCE-INTER** (informations toutes les heures) : 4 h. 30 ; Coucou doux ; 6 h. 30, P. Douglas ; 7 h. 15, Chronique politique ; 7 h. 25, Bloc-notes économique de B. Harteman ; 7 h. 40, Le temps des vacances ; 7 h. 50, La météo ; 8 h. 30, Revue de presse ; 8 h. 45, Toute latitude ; 11 h., G. Klein et B. Hulot ; 12 h., Cinémélodies ; 12 h. 45, Le jeu des 1 000 F ; 13 h., Inter 13.

13 h. 30, Les histoires de France, par P. Miquel et M. Desbarbat ; 14 h. 5, Vous avez souri, de D. Marmet et J. Morzadec ; 15 h., C. Chebel ; 16 h., Show à la tête, de B. Mabille ; 17 h., Les Français de la IVe République, de P. Lamour et C. Villers ; 18 h., Le magazine de P. Bouteiller ; 19 h. 20, Le téléphone sonne le mercredi : Le jardin d'un écrivain.

20 h. 5, Loup-Garou, de P. Blanc-Francard ; 21 h 5, Feed back, de B. Lenoir ; 23 h. 5, Radio belge ; 1 h., Allo Macha ; 3 h., Au cœur de la nuit.

● **EUROPE 1** (informations toutes les heures) ; 5 h., J.-C. Laval ; 6 h., J.-C. Laval et Mme Europe 1 ; 6 h. 45, Bonjour la France, de P. Boute ; 8 h. 30, La revue de presse de M. Pascal ; 8 h. 35, Un livre, un succès, de P. Kramer ; 8 h. 45, C. Barbier ; 11 h., Le sweepstake ; 12 h., Sisco, de P. Bellemare ; 13 h., Europe midi.

13 h. 30, Interpol, de P. Bellemare ; 14 h., Histoire d'un jour, de P. Alfonsi ; 15 h., Le kikekoa, de F. Diwo ; 16 h 55, Bon appétit, la France ; 17 h., Hit-Parade, de J.-L. Lafont ; 19 h., Journal.

19 h. 30, Boom Hollywood, de Y. Hegann ; 20 h. 30, Chlorophylle, de M. Abraham ; 22 h. 30, Europe-panorama ; 22 h. 40, Top à Wall Street ; 23 h 10, Séance de nuit ; 1 h., La ligne ouverte.

● **R.T.L.** (informations toutes les demi-heures) ; 5 h. 30, J.-P. Imbach ; 8 h. 35, Anne-Marie Peysson ; 11 h., La grande parade, de M. Drucker ; 13 h., Journal de P. Labro.

13 h 30, Deux fois vingt ans, d'E. Pagès ; 15 h. 30, Gala dans un miroir ; 16 h 30, Les grosses têtes, de P. Bouvard ; 18 h., Journal de P. Alexandre.

18 h. 30, Hit-Parade ; 20 h. 30 et 22 h. 30, Relax Max, avec M. Meynier ; 22 h., Le journal d'E. Pellet ; 0 h., Les nocturnes, avec G Lang ; 3 h., Variétés.

● **R.M.-C.** (informations toutes les heures) ; 5 h., Max Lafontaine ; 6 h. 30, J.-R. Cherfils et Sylvie ; 8 h. 40, J.-P. Foucault ; 12 h., Le million, avec P Gérard ; 14 h., F Fernandel ; 14 h. 30, Vie privée ; 15 h. 45, Toute la vérité, avec S. Allemane ; 16 h., Cherchez le disque ; 17 h., Croque-musiques ; 19 h. 30, Capsule, avec M Toesca et C. Bordé ; 21 h., Motus ; 22 h. 15, Le livre de l'été.

LE WEEK-END
SAMEDI

● **FRANCE-INTER** (informations toutes les heures) : 5 h., L. Bozon ; 8 h. 30, Revue de presse ; 8 h. 45, Chronique de politique étrangère ; 9 h. 10, La clef verte ; 10 h. 30, J.-C. Averty ; 12 h., Vécu, de M. Tauriac ; 12 h 45, Le jeu des 1 000 F ; 13 h., Samedi actualité magazine, d'Y. Mourousi ; 14 h. 5, L'oreille en coin ; 18 h., L'orteil en vacances ; 19 h., Journal ; 20 h. 10, La tribune de l'histoire de l'été, par A. Castelot et A. Decaux : Alexandre Dumas voyage ; 21 h. 15, La musique est à vous, par J. Fontaine ; 22 h 10, Les tréteaux de la nuit ; 23 h. 5, Au rythme du monde, de M. Godard ; 0 h., Radio belge ; 1 h., Allo Macha ; 3 h., Au cœur de la nuit.

● **EUROPE 1** : 6 h., F. Rivière ; 9 h., Journal ; 9 h. 15, C. Barbier ; 12 h., Le Sisco ; 13 h., Europe-Midi ; 14 h., Kikekoa ; 17 h., Hit-parade, de J.-L. Lafont ; 19 h., Journal ; 19 h. 30, Hit-parade des clubs, de J.-C. Laval ; 22 h. 30, Europe panorama ; 22 h. 45, Concerto pour transistor, d'E. Lipmann ; 0 h., Viviane ; 1 h., Service de nuit, avec Y. Hegann.

● **R.T.L.** : 5 h. 30, J.-P. Imbach ; 9 h. 20, Stop ou encore, avec P Sabatier ; 14 h., W R.T.L., Country Lang, avec G Lang ; 18 h. 30, W.R.T.L., rock avec B. Sohu ; 22 h. 15, W.R.T.L., Live, de D Farran.

● **R.M.-C.** : 5 h., J. Melado ; 8 h. 15, L'événement de la semaine, avec M. Ullmann ; 8 h. 45, La tauromachie ; 9 h., La grille musicale ; 12 h., Télématch ; 13 h., La discothèque d'une personnalité ; 15 h., Hit-Parade, avec P Sulak ; 17 h., Cent ans de music-hall ; 18 h., Hôtel de Paris ; 19 h. 30, Musiques, avec M Cotet.

DIMANCHE

● **FRANCE-INTER** (informations toutes les heures) : 5 h., L. Bozon ; 9 h. 30 (et à 14 h. 5), L'oreille en coin ; 12 h., Dimanche actualités magazine, avec Y. Mourousi ; 18 h., Le témoin ; 19 h. 20, La vie du sport ; 20 h. 15, Luis Mariano ; 21 h. 15, La musique est à vous ; 22 h 10, Jamparade, d'A Francis ; 23 h. 5, Mirages, de J. Pradel ; 0 h. 5, Inter-danse ; 1 h. 30, Les choses de la nuit.

● **EUROPE 1** : 6 h., Julie ; 8 h. 35, C'est dimanche, de Christian Morin ; 12 h. 30, Europe midi dimanche ; 13 h., Les années 60, de B. Willar ; 13 h 30, Dr Jingle et Mr Yann, de Y. Hégann ; 15 h 30, Hit-parade ; 19 h., Europe-soir ; 19 h 30, Journal auto-moto ; 19 h. 40, Chlorophylle ; 22 h. 30, Europe panorama ; 23 h., Pour ceux qui aiment le jazz ; 0 h., Viviane ; 1 h., Service de nuit.

● **R.T.L.** : 6 h., J.-P Imbach ; 9 h. 20, Stop ou encore ; 13 h 30, Poste restante, de J.-B. Hébey ; 18 h. 30, Hit-parade, avec A Torrent ; 21 h., Grand Orchestre de P Petit ; 22 h. 15, W.R.T.L., Hit-parade des clubs avec B Sohu

● **R.M.-C.** : 5 h., J. Melado ; 11 h., Le Chouette-club, avec C Chabrier ; 12 h. 50, Le Hit-parade, avec J. Melado ; 15 h., P. Sulak ; 19 h. 30, Le Hit-parade ; 20 h. 30, Musique classique, avec L. Rose ; 22 h., Musiques... avec M. Cotet.

Lundi 28 juillet

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Réveil en d'autres lieux.
8 h., Les chemins de la connaissance : Histoire de l'action de l'homme dans son environnement ; à 8 h. 32, Migrations en Auvergne et en Limousin au dix-neuvième siècle : Martin Nadaud.
8 h. 50, Echec au hasard.
9 h. 7, Les lundis de l'Histoire : Le Mexique avant Christophe Colomb.
10 h. 45, Le texte et la marge : « Liouba », avec Marina Grey.
11 h. 2, Evénement-musique, en direct d'Avignon.
12 h. 5, Agora : « la Folie d'Abraham », avec J. Souyrin.
12 h. 45, Panorama.
13 h. 30, Atelier de recherche musicale : Jazz
14 h. Sons : Chemins de fer (à Amsterdam).
14 h. 5, Un livre, des voix : « Une forêt soumise », d'E. de Brissac.
14 h. 47, Bureau de contact.
15 h., Centre de gravité : Qu'est-ce que la beauté humaine ?
16 h. 10, Les travaux et les jours... d'un radio-amateur.
16 h. 50, Actualité : A la faculté de Nanterre, une bibliothèque en péril.
17 h. 32, La notion d'organisation en musique : L'explosion polyphonique.
18 h. 30, Du côté de O'Henry : Le manuel du mariage.
19 h. 30, Présence des arts : Une famille de peintres américains, les Wyeth.
20 h., Le Couteau de verre, de J. Reis.
21 h., L'autre scène ou les vivants et les dieux : « Aurélia » (troisième partie).
22 h. 30, Nuits magnétiques : Avignon ultrason.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, La Musique aux champs : œuvres de Chopin, Adam, Meyerbeer, Kreisler et R. Strauss ; 7 h. 30, Intégrale de l'œuvre pour orgue de Buxtehude.
8 h., Un grand soleil chargé d'amour : Richard Wagner, « le Bonheur » (S. Wagner), par l'orchestre symphonique de Berlin, dir. J. Bell ; 8 h. 35, Kiosque-matin ; 9 h. 30, Le délire des doigts : intégrale de l'œuvre pour piano de F. Liszt.
10 h., Un grand soleil chargé d'amour (suite) : « Wesendonck Lieder » (Wagner), « A la manière de Wagner et de Strauss » (Casella), « Deux épisodes de Faust » (Liszt) ; 11 h., Wagner et nous.
11 h. 25, Concert : Œuvres de Weber, Rachmaninov, Beethoven, par le Nouvel Orchestre philharmonique, dir. G. Delogu, avec M. Rudi, piano (concert du 29 mai 1980 salle Pleyel) ; 13 h. 3, Jazz vivant estival : œuvres de Jobim, Garner, Gershwin, Mancini, Burke-Van Hensen, Edison-Davis, par le Quintette de Harry Edison.
14 h., Un grand soleil chargé d'amour (suite) : œuvres de Beethoven, Tessier et Raff.
17 h. 30, Festival de Bayreuth 1989 (en direct) : « l'Or du Rhin », la Tétralogie (R. Wagner), par l'Orchestre du Festival, dir. P. Boulez, avec M. Intyre, M. Egel, S. Jerusalem, H. Zednik, M. Salminen, F. Huebner, H. Becht, H. Pampuch, H. Schwarz, C. Reppel, O. Wenkel. *(Lire notre sélection.)*
21 h., Musique de chambre : « Quatuor à cordes n° 76 en ré mineur » (Haydn), « Quatuor à cordes n° 1 » (Janacek), « Quatuor à cordes n° 17 en si bémol majeur » (Mozart), par le Quatuor Alban Berg.
23 h., Les Nuits d'été : Edimbourg. Autour du compositeur écossais Thea Musgrave ; La tradition populaire musicale écossaise ;

Mardi 29 juillet

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Réveil en d'autres lieux.
8 h., Les chemins de la connaissance : Histoire de l'action de l'homme dans son environnement ; à 8 h. 32, Migrations en Auvergne et en Limousin au dix-neuvième siècle : Les fils de l'Auvergne à la conquête de Paris ; à 8 h. 50, La clairière de feu.
9 h. 7, La matinée des autres : Flamenco 79.
10 h. 45, Un quart d'heure avec... Le R.-P. Bruckberger (deuxième partie).
11 h. 2, La notion d'organisation en musique : L'organisation sérielle (et à 17 h. 32).
12 h. 5, Agora : Portrait d'un chef-opérateur de cinéma, avec P.-W. Glenn.
12 h. 45, Panorama.
13 h. 30, Libre parcours variétés.
14 h., Sons : Chemins de fer (à Pékin).
14 h. 5, Un livre, des voix : « la Dame du Nil », de P. Gedge.
14 h. 47, Magazine international.
16 h. 50, Actualité : Le sculpteur Ipoustéguy.
18 h. 30, Du côté de O'Henry : L'amour et la servitude.
19 h. 30, Sciences : Sauver l'esprit et les plantes des jardins anciens.
20 h., Dialogues avec... J.-L. Barrault et M. Marceau : L'art du mime.
21 h. 15, Musiques de notre temps.
22 h. 30, Nuits magnétiques : Avignon ultrason.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, La Musique aux champs : œuvres d'Adam, Liszt, J. Strauss, Tartini-Kreisler ; 7 h. 30, Intégrale de l'œuvre pour orgue de Buxtehude.
8 h., Un grand soleil chargé d'amour : François Couperin, « Sonate » ; 8 h. 35, Kiosque-matin ; 9 h. 30, Le délire des doigts : intégrale de l'œuvre pour piano de Liszt.
10 h., Un grand soleil chargé d'amour (suite) : « Leçons des ténèbres » (Couperin) et des œuvres de R. de Visée et Weiss ; 11 h. 30, Couperin et nous.
11 h. 45, Concert : Œuvres de Campra, Gilles, par l'Orchestre philharmonique de Chambéry et les chœurs du Cercle philharmonique, dir. P. Bonnaz ; 13 h. 5, Jazz vivant estival : des œuvres d'Armstrong et Young par le Quartette du saxophoniste ténor Guy Lafitte ; des œuvres de Klaeger, Herzog, Gershwin et Terry par le Quintette du trompettiste Clark Terry
14 h., Un grand soleil chargé d'amour (suite) : « le Tombeau de Couperin » (Ravel), par l'Orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, dir B. Haitink, « A la manière de Ravel » (Casella), par Lia de Barberiis, piano.
15 h. 30, Festival de Bayreuth 1980 (en direct) : « la Walkyrie », la Tétralogie (R. Wagner), par l'Orchestre du Festival, dir. P Boulez, avec P. Hofmann, M Salminen, D.-M Intyre, J. Altmeyer, G Jones, H. Schwarz, C. Reppel, K. Middleton : à 15 h 55 : Acte I ; à 18 h. : Acte II ; à 20 h. 25 : Acte III.
22 h., Les Nuits d'été. Le nouvel instrument : le nouveau piano ; œuvres de Schönberg, Bartok, Stravinski, Chostakovitch, Messiaen, Cage, Xenakis et Stockhausen ; 23 h., Evocation des grandes villes d'Europe : Glasgow.

Mercredi 30 juillet

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Réveil en d'autres lieux.
8 h., Les chemins de la connaissance : Histoire de l'action de l'homme dans son environnement (Méthode de datation) ; à 8 h. 32, Migrations en Auvergne et en Limousin au dix-neuvième siècle : La colonie auvergnate de Paris.
8 h. 50, Echec au hasard.
9 h. 7, Matinée des sciences et des techniques.
10 h. 45, Le livre, ouverture sur la vie.
11 h. 2, La notion d'organisation en musique : L'organisation tonale (et à 17 h. 32).
12 h. 5, Agora : La revue « H Histoire », avec L. Theis
12 h. 45, Panorama : Le Liban (première partie)
13 h. 30, Les tournois du royaume de la musique.
14 h., Sons : Chemins de fer (en Transcam d'Edéa).
14 h. 5, Un livre, des voix : « l'Homme au gerfaut », de P. Savatier.
14 h. 47, L'Ecole des parents et des éducateurs : Parler d'argent devant et avec les enfants.
15 h. 2, Point d'interrogation : Vie et mort des civilisations (l'Afrique, l'Amérique, l'Océanie).
16 h., Contact.
16 h. 10, Les travaux et les jours... d'un régisseur et jardinier.
16 h. 50, Actualité : Les mises en pages de journaux (la part de création).
18 h. 30, Du côté de O'Henry : Les lignes de la main.
19 h. 30, La science en marche : Promenade au jardin des sciences.
20 h. Festival d'Avignon : « Ecouter mourir ». Livret et musique : Nguyen Thien Dao. Mise en scène : J.-L. Martinoty.
22 h. 30, Nuits magnétiques : Avignon ultrason.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, La Musique aux champs : œuvres de Rossini, Chabrier, Massenet et J. Strauss ; 7 h. 30, Intégrale de l'œuvre pour orgue de Buxtehude.
8 h., Un grand soleil chargé d'amour : Antonio Vivaldi ; 8 h. 35, Kiosque-matin ; 9 h. 30, Le délire des doigts : Liszt.
10 h. 15, Un grand soleil chargé d'amour (suite) : « Concerto pour basson et cordes en si bémol majeur » (Vivaldi), « Concerto pour hautbois » (Marcello) ; 11 h. 15, Vivaldi et nous.
11 h. 40, Concert de musique sacrée : « Davidde penitente », cantate pour trois voix solistes, chœur et orchestre (Mozart), « Concerto pour piccolo et orchestre » et « O qui coeli », motet (Vivaldi), par le Nouvel Orchestre philharmonique, dir. P. Bellugi ; 13 h. 5, Jazz vivant estival (Williams, Olivier, Smith, Ellington, Trumbauer, E. Blake).
14 h., Un grand soleil chargé d'amour (suite) : Œuvres de Beethoven, Bruckner, par l'Orchestre philharmonique de Berlin, dir. H. von Karajan ; (L. Dallapiccola), avec E. Soederstroem et le Groupe instrumental, dir. F. Prausnitz ; 17 h. 20, Vivaldi et nous.
17 h. 50, Concert (Festival d'Aix-en-Provence 1978) : « Jam sole clarior », motet, « Salve Regina » (Scarlatti), « Gloria en ré majeur pour soli, chœur et orchestre » (Vivaldi), par le Nouvel Orchestre Philharmonique, dir. R. Leppard, et les chœurs Elisabeth Brasseur, dir. C. Brilli ; 19 h. 5, Kiosque-soir.
20 h. 30, Festival Estival de Paris (en direct de l'église Saint-Merri à Paris) ; « Ouverture dans le style italien », « Symphonie n° 3 en ré majeur » (Schubert), « Concerto pour flûte et orchestre en sol majeur » (Mozart), par le Nouvel Orchestre philharmonique, dir. G. Akoka, avec Ch. Larde, flûte.
23 h., Les Nuits d'été : Dublin. Itinéraire d'un compositeur irlandais, John Field.

Jeudi 31 juillet

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Réveil en d'autres lieux.
8 h., Les chemins de la connaissance : Histoire de l'action de l'homme dans son environnement (Les incendies de forêts) ; à 8 h. 32, Migrations en Auvergne et en Limousin au dix-neuvième siècle : Quand la colonie s'organise ; à 8 h. 50, La clairière de feu.
9 h. 7, Matinée de la littérature.
10 h. 45, Questions en zig-zag : « Quand Guillaume II gouvernait de la Somme aux Vosges », avec M. Blancpain.
11 h. 2, La notion d'organisation en musique (et à 17 h. 32).
12 h. 5, Agora : Portrait d'un critique de cinéma, avec J. de Baroncelli.
12 h. 45, Panorama.
13 h. 30, Renaissance des orgues de France : La collégiale Notre-Dame de Vernon.
14 h., Sons : Chemins de fer (Le cauchemar du garde-barrière).
14 h. 5, Un livre, des voix : « Les moissons de l'ombre », de J. Laborde.
14 h. 47, Départementale : à Castres.
16 h. 50, Actualité : La création d'hybrides est-elle sans limites ?
18 h. 30, Du côté de O'Henry : Mammon et le petit archer.
19 h. 30, Les progrès de la biologie et de la médecine : Soleil et peau.
20 h., « Maître Manole », de L. Blaga (rediff.). *(Lire notre sélection.)*
22 h. 30, Nuits magnétiques.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, La Musique aux champs : œuvres de Rossini, Mozart, Pugnani-Kreisler, J. Lanner ; 7 h. 30, Intégrale de l'œuvre pour orgue de Buxtehude.
8 h., Un grand soleil chargé d'amour : Igor Stravinski, « Dumbarton Oaks » ; 8 h. 35, Kiosque-matin ; 9 h. 30, Le délire des doigts : intégrale de l'œuvre pour piano de Liszt.
10 h., Un grand soleil chargé d'amour (suite) : « Hommage à Dürer » (M. Zbar), par l'Orchestre national de France, dir. P. Stoll ; 11 h., Stravinski et nous.
11 h. 50, Concert (échanges internationaux) : Œuvres d'A. Bozay, Lutoslawski, Stravinski, par l'Orchestre symphonique de l'Etat hongrois, dir. J Kasparzyk, avec Z. Bende, baryton ; 13 h. 5, Jazz vivant estival : œuvres de Millinder, Hefti et Youmans, avec Panama Francis and his Savoy Sultans, d'Evans, Lange et Delannay, par un ensemble de jam sessions.
14 h., Un grand soleil chargé d'amour (suite) : Œuvres de Beethoven, par le Quatuor Busch, Tchaïkovski, Stravinski, Liapounov, Balakirev ; 17 h. 10, Stravinski et nous.
17 h. 40, Concert (échanges internationaux) : « Furioso » (Liebermann), « Symphonie en trois mouvements » (Stravinski), « Concerto pour piano, trompette et orchestre à cordes » (Chostakovitch), « Till Eulenspiegel » (R. Strauss), par l'Orchestre symphonique de la Radio de Francfort, dir. H. Iwaki.
19 h. 30, Festival de Salzbourg (en direct du Grossen Festspielhaus) : « Roméo et Juliette », extraits (Prokofiev), « Concerto pour piano et orchestre en si bémol mineur » (Tchaïkovski), « Le Sacre du printemps » (Stravinski), par l'Orchestre national de France, dir. Lorin Maazel, avec H. Gutierres, piano ; 21 h. 30, Le délire des doigts.
22 h. 30, Les Nuits d'été. Le nouvel instrument : le nouvel orgue, œuvres de Messiaen, Darasse, Boucourechliev, Cage-Zacher, De Pablo, Bosmans, Ligeti, Tamba ; 23 h. 30, Evocation des grandes villes d'Europe : Dublin (deuxième partie) aspects de la musique traditionnelle en Irlande.

Vendredi 1er août

FRANCE-CULTURE

7 h.2, Réveil en d'autres lieux.
8 h., Les chemins de la connaissance : Histoire de l'action de l'homme dans son environnement (La phyto-écologie) ; à 8 h. 32, Migrations en Auvergne et en Limousin au dix-neuvième siècle : Conséquences économiques et sociales
8 h. 50, Echec au hasard.
9 h. 7, Matinée des arts du spectacle.
10 h. 45, Le texte et la marge : Livres pour les vacances.
11 h. 2, La notion d'organisation en musique : La conquête de la complexité.
12 h. 5, Agora : « Naître aujourd'hui », avec G. Ponthieu.
12 h. 45, Panorama.
13 h. 30, Musiques extra-européennes.
14 h., Sons : Chemin de fer (Yaoundé).
14 h. 5, Un livre, des voix : « la Leçon d'anatomie », de V Volkoff.
14 h. 47, Un homme, une ville : Nadar à Paris.
15 h. 50, Contact.
16 h., Rencontres d'Avignon.
18 h. 30, Du côté de O'Henry : Vingt ans après.
19 h. 30, Les grandes avenues de la science moderne : la production d'énergie atomique.
20 h., Mauricio Kagel.
21 h. 30, Black and blue : Dixieland jubilée.
22 h. 30, Nuits magnétiques : Avignon ultrason.

FRANCE-MUSIQUE

7 h. 3, La Musique aux champs : œuvres de Glinka, Sarasate, Grieg, Haendel et J. Strauss ; 7 h. 30, Intégrale de l'œuvre pour orgue de Buxtehude.
8 h., Un grand soleil chargé d'amour : Ludwig van Beethoven, « Premier concerto pour piano et orchestre », avec C. Solomon, piano ; 8 h. 35, Kiosque-matin ; 9 h. 30, Le délire des doigts : intégrale de l'œuvre pour piano de Liszt.
10 h., Un grand soleil chargé d'amour (suite).
11 h. 40, Concert (échanges internationaux) : Œuvres de Beethoven, Prokofiev, par l'Orchestre philharmonique de Berlin, dir. H. von Karajan, avec A.-S. Mutter, violon.
13 h. 5, Festival de Bayreuth 1980 (différé) : « Siegfried », la Tétralogie (R. Wagner), par l'orchestre du Festival, dir. P Boulez, avec M. Jung, H. Zednik, M Intyre.
20 h 20, Concert (cycle d'échanges franco-allemands) : Mozart, Schubert, Schumann, Stravinski, par l'Orchestre radio-symphonique de Sarrebruck, dir. Hans Zender.
22 h. 15, Les Nuits d'été : œuvres de I. Pleyel et G. Onslow ; 23 h. 5, Vieilles cires : Œuvres de Mendelssohn, Liszt, Stokovsky, Rimsky-Korsakoff, Saint-Saëns et Chopin ; 0 h. 5, Grandes œuvres, grands interprètes : œuvres de Schumann (Trio Ravel et Quatuor Juillard) et Brahms (Quatuor Italiano, L. Rose, violoncelle, E. Istomin, piano, et Isaac Stern, violon).

Samedi 2 août

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Réveil en d'autres lieux.
8 h., Les chemins de la connaissance . Regards sur la science.
8 h. 30, Comprendre aujourd'hui pour vivre demain : Le tourisme populaire
9 h. 7, Matinée du monde contemporain.
10 h. 45, Démarches... avec P. Jaworski et H. Blake.
11 h. 2, Hommage aux grands interprètes de Mozart.
12 h. 5, Le Pont des arts.
14 h., Sons : Chemins de fer (à Tokyo).
14 h. 5, Avignon ultrason.
16 h. 20, Alfred Deller, un an après.
17 h. 30, Jean Carteret, ou le pèlerin de la transparence.
18 h. 30, La R.T.B.F. présente « la Lettre brouillée », de R. Georgin (« L'expérience mystique », dix-septième partie).
20 h., Le Maître du haut château, de P.K. Dick.
21 h. 30, Musique enregistrée.
21 h. 55, Ad lib, avec M. de Breteuil.
22 h. 5, La fugue du samedi.

FRANCE-MUSIQUE

7h. 3, Réveil matin : œuvres de Vogelweide, Reuental, Brennenberg, Wolkenstein ; 7 h. 30, Des extraits de Carmina Burana et des œuvres de Orff, Rudel, A de la Halle et Abelard ; 8 h. 35, Kiosque-matin ; 9 h. 30, Musiques de troubadours.
11 h. 30, Concert : Œuvres de Beethoven, Schumann, Brahms, par le Musikverein Quartett, avec P. Badura-Skoda, piano (concert du 7 janvier 1980 au Grand Auditorium dans le cadre du cycle « Piano-Cordes ») ; 13 h. 5, Jazz vivant estival ; Fr. Couturier et M. Sardaby, pianistes.
14 h., Collection particulière : Du XIIe siècle à la Renaissance. Trouvères et troubadours français : « Musique pour Saint-Thomas de Canterbury ».
15 h. 30, Festival de Bayreuth 1980 (en direct) : « le Crépuscule des dieux », de R. Wagner, par les Chœurs (dir. N. Balatsch) et l'Orchestre du Festival, dir. P. Boulez, avec M. Jung, F Mazura, F. Huebner, H. Becht, G. Jones, J. Altmeyer, G. Killebrew, O. Wenkel, G. Schnaut, K. Clarke, N. Sharp, I. Gramatzki et M. Schiml ; à 18 h. 45 : Acte II ; à 20 h. 55 : Acte III.
23 h., Les nuits d'été : comment l'entendez-vous ? « Mozart », par Eric Rohmer ; 1 h., Le dernier concert : Festival Georges Enesco, œuvres de Schubert, Tchaïkovski et Ravel, avec V. Tretiakov, violon, et M. Erohin, piano.

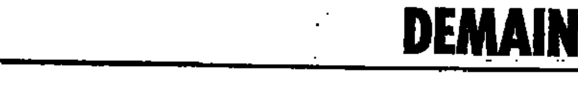
Dimanche 3 août

FRANCE-CULTURE

7 h. 7, La fenêtre ouverte.
7 h. 15, Horizon, magazine religieux.
7 h. 40, Chasseurs de son.
8 h., Orthodoxie et christianisme oriental.
8 h. 30, Protestantisme.
9 h. 10, Ecoute Israël.
9 h. 40, Divers aspects de la pensée contemporaine : Le Grand Orient de France.
10 h., Messe à l'abbaye bénédictine de Valognes.
11 h., La musique et les mots : Un poème, des musiciens (Heine et Eichendorff).
12 h. 5, Allegro.
12 h. 40, Musique de chambre : Récital A. Ruiz-Pipo, piano, donné au Grand-Palais pour le Salon d'Automne.
14 h., Sons : Chemins de fer (Ferry-boat, de Kowloon à Hong-Kong).
14 h. 5, Le Songe, d'A. Strindberg.
15 h. 40, Musique enregistrée.
17 h. 30, Escales de l'esprit : « les Vacances », de la comtesse de Ségur (quatrième partie).
18 h. 30, Ma non troppo.
19 h. 10, Le cinéma des cinéastes.
20 h., Zalmen ou la folie de Dieu, d'E. Wiesel (première partie, redif.).
22 h., Festival d'Avignon : « Attitudes », de P. Bosmans. Mise en scène : M. Blondel.

FRANCE - MUSIQUE

7 h. 3, Réveil-Matin : « Messe de l'homme armé », de Josquin des Prés ; 7 h. 30, Œuvres de Jacob, Gombert, Lejeune, Jannequin, Goudimel, de Lassus, Gastoldi, Palestrina et Marenzio ; 9 h. 10, « Concerto Vocale » : œuvres de S. d'India, Frescobaldi et Donati.
11 h., Festival de Salzbourg (en direct du Mozarteum) : Mozart matinée, « Symphonie en mi bémol majeur », « Concerto pour hautbois et orchestre en ut majeur », « Airs de concert » et « Symphonie en ré majeur », par l'Orchestre du Mozarteum, dir R. Barchai, avec Ch. Eda-Pierre, soprano, et H. Holliger, hautbois ; 13 h 5, Jazz vivant estival : Ch. Escoude et B. Ferre, guitaristes ; 14 h., Œuvres de Tallis, de Lassus (dir. B. Turner), Varèse (dir. P. Boulez) et Bruckner (dir. Furtwaengler).
17 h. 30, Récital de piano Gerald Moore (Récital d'adieu à Londres le 20 février 1967) : Œuvres de Mozart, Schubert, Rossini, Brahms, Schumann, Wolf, Mendelssohn et Haydn, avec E. Schwarzkopf, V. de Los Angeles et D. Fischer-Dieskau ; 19 h. 5, « Quatuor à cordes n° 15 en la mineur », de Beethoven ; 19 h. 40, Des notes sur la guitare : « Concerto pour guitare et petit orchestre » (H. Villa-Lobos), par l'Orchestre symphonique de Londres, dir. A. Prévin, avec J. Bream.
20 h. 30, Festival de Saint-Denis : « Symphonie n° 8 en mi bémol », de Mahler (concert du 11 juin 1979 en la basilique de Saint-Denis), par l'Orchestre national de France, le nouvel Orchestre philharmonique, les chœurs et la maîtrise de Radio-France, dir. S. Ozawa, le chœur Philharmonia de Londres, dir. N. Balatsch, et le Chœur d'Enfants de Paris, dir. R. de Magnée, avec B. Hendricks, T. Zylis-Gara, B. Vogel, sopranos, N. Denize et Q. Wenkel, altos, F. Lindroos, ténor, S. Nimsgern, baryton, et P. Meven, basse.
23 h., Les Nuits d'été : Saturnales, œuvres de Rameau (dir. Mac Gegan), Berlioz (dir. Ch. Munch), Respighi (dir. S. Ozawa), Murail, Valambrini, Boque Alsina (dir. W. Seiss).



MODERNITÉ

Profession : renifleur social

Gérard H. Rabinovitch fait partie de ces chercheurs « nouvelle vague » qui essaient de déceler les mutations. A la croisée de trois domaines : la vie quotidienne, la production des idées, la technologie.

DOMINIQUE BOUCHET

GERARD H. RABINOVITCH travaille au sein du Centre d'études des modes de vie (C.E.M.V.) depuis sa constitution, il y a deux ans. Le C.E.M.V. regroupe une dizaine de chercheurs, technologues, architectes, ingénieurs, sociologues, philosophes, qui mettent en commun leur savoir et leur savoir-faire pour réfléchir sur la mutation de civilisation. Gérard H. Rabinovitch est, en outre, chargé de cours à l'Institut d'urbanisme de l'université de Vincennes et chargé de recherche pour la D.G.R.S.T. (Délégation générale à la recherche scientifique et technique). Il se présente lui-même comme un « renifleur social ».

∴

« Qu'est-ce qu'un renifleur social ?

— Un renifleur social est quelqu'un qui part en éclaireur dans le quotidien. Il y fait de la prospection et de la prospective, dans le sens où il en déduit des lignes de devenir.

» Il se trouve à la croisée de trois domaines : la vie quotidienne, la production des idées et la technologie. Et il voyage. Il est capteur des souches d'innovation de ces trois grands champs et il fait leur synergie. Par sa capacité de balayage, il crée des configurations. Il dit : ce qui se passe là dans tel domaine de la quotidienneté a des incidences, ou se trouve en interaction, avec ce qui se dit là dans le domaine des idées. Et l'ensemble est en corrélation avec ce qui se passe au niveau de la technologie. Il produit, à partir de cette position privilégiée, des récits. Il fonctionne avec tout ce qui est dans la modernité. Il s'y fait plaisir et il en est l'analyseur. Disons que son savoir-faire est une grande absence de préjugés et une grande capacité d'observation. C'est à la fois une sublimation du voyeurisme et un état mental qui suspend les frontières et les distinctions.

— Et cet « état mental » trouve preneur ? Plus précisément, à quoi attribuez-vous le fait que cette démarche intéresse ceux qui ont le pouvoir de financer ce travail ?

— Ces mutations s'effectuent de toute façon. Et les gens qui sont les décideurs le sentent bien. Mais ce n'est pas parce qu'ils ont des capacités, ou un pouvoir, ou un savoir-faire de décideurs, qu'ils sont pour autant capables de flairer, de percevoir ces mutations. Ils savent qu'ils doivent les gérer, mais ils ne savent pas de quoi il s'agit.

» Il y a dix ans, tous les jeunes chercheurs marxistes travaillaient pour les ministères. On ne demandait même presque que des marxistes. Parce c'étaient les seuls qui étaient producteurs de sens. Ce fut la période d'apogée, d'une certaine façon, de la pensée marxiste.

» Il n'y a plus cette demande maintenant. C'est fini. Un mot de Giscard dit : « *Etre capable de gérer l'imprévisible.* » Les décideurs intègrent qu'il y a de l'imprévisible. Au lieu d'essayer de le contrôler, ils essayent de le gérer. Et, pour le gérer, il faut en savoir quelque chose. Il n'y a plus la mégalomanie de vouloir contrôler le futur.

— Le renifleur social serait-il alors un informateur de type nouveau pour un pouvoir lui-même en pleine mutation ?

— Peut-être. Ce sont bien les ministères, les grandes entreprises, les collectivités locales qui sont les commanditaires de son travail. Plutôt qu'*informateur*, il faudrait dire conteur spéculatif sur le devenir de vie des gens, sur les mutations décelées dans la galaxie des activités humaines : ludiques, intellectuelles, culturelles, technologiques. Il n'est pas quelqu'un qui va dire aux gens : voilà ce qu'il vous faut. Il est quelqu'un qui va dire : voilà où et comment semblent s'opérer les mutations.

— On nous annonce que les années 1980 seront « technologiques et gaies ». Est-ce que c'est bien ce que repère le renifleur social ? Quelles souches de mutations voit-il dans le quotidien d'aujourd'hui ?

— Il suppose ceci : tout le monde parle de la mutation technologique. Il y a, en effet, mutation technologique. Dix mille revues traitent de cela. Mais la mutation de civilisation n'est pas que technologique. Elle est aussi bien de la vie quotidienne, avec les incidences que cela peut avoir sur l'accélération ou la limitation de la mutation technologique. De même sur la mutation de la pensée, du mode de réflexion. La mutation en cours n'est pas seulement la mise en place de nouvelles technologies, l'électronique en particulier. Mais c'est que, par exemple, les gens vivent différemment au niveau de leur corps. Il y a une nouvelle façon de se bouger. Les indices ne manquent pas. Prenons les nouveaux sports, deltaplane, surfin, windsurfin, skateboard, rollskate. Ils ont des caractéristiques communes. Quel est leur attrait ?

» Peut-être est-ce qu'il ne s'agit plus de fonctionner dans un système de levier, de production par soi-même d'énergie, comme c'est le cas pour un coureur, un sauteur ou un lanceur. Là, le corps se met sur un faisceau énergétique. Le jeu consiste à tenir en équilibre sur ce faisceau. Jusqu'aux limites. Le corps n'est plus lui-même le propulseur. Le propulseur devient extérieur à l'activité sportive. Ce sera la pente, la vague, le vent.

L'ondulatoire

» Il y a des choses semblables dans la danse. Les nouvelles danses, jerk, salsa, reggae, béguine, ont en commun qu'elles animent les corps sur eux-mêmes. L'essentiel n'est pas qu'elles seraient libérées d'un pas spécifique ou du couplage avec un partenaire, mais qu'elles recomposent une autre gestuelle. Dans une mobilité qui n'est plus mécanique et rituelle, mais ondulatoire, à faible amplitude, faisant jouer doucement les articulations sur elles-mêmes.

» On trouve des éléments analogues dans les nouvelles gymnastiques rééducatives. Elles ne font plus appel à la « macro-gestuelle », amplifiée par le système de poids, de poulies, de leviers, mais, au contraire, au micro-musculaire, à la contraction du muscle sur lui-même ou à la préhension d'objets spécifiques.

» Cet ensemble désigne une mutation importante au niveau kinésique. L'ondulatoire à faible amplitude se substitue graduellement au mécanique de forte pesée et à l'envergure des gestes.

» Une mutation est en cours aussi au niveau du sensoriel. Le toucher, par exemple. Dans la pédagogie Montessori, on voit apparaître des systèmes de discrimination et d'apprentissage du discriminant par le tactile.

» La plupart des objets du quotidien, que ce soient la chaîne hi-fi, la télévision, l'interrupteur électrique, ne fonctionnent plus par le système antérieur de la rotation d'un bouton-volant mais par une mécanique du pressoir. Cette évolution s'accentue. Le prochain système sera synoptique. Il s'agira simplement de mettre en contact. Comme deux cellules nerveuses.

» L'œil, lui aussi, s'expérimente dans le quotidien et gagne en capacité de discrimination. Je pense à un phénomène très banal, en cinéma en v.o. L'œil doit lire deux informations, l'image et le sous-titre. Simultanément. Il y a là une expérimentation quotidienne, non réfléchie, un apprentissage de toute une population à exercer son regard de telle façon qu'il puisse discriminer deux réseaux d'informations.

» Ce sont des exemples de micromodifications. Il y a une incidence parce que cela veut dire : feu vert pour l'invention de machines qui s'adresseront à des gens capables de plus grandes discriminations aussi bien auditives que visuelles et que tactiles. Ces machines, pour être bien accueillies, devront tenir compte de ce nouveau corps « cool ». Elles possèdent déjà leurs médiateurs, leurs inducteurs. Ce sont les jeux électroniques. Dans le ludique, elles entraînent les joueurs à un nouveau type de contact avec la machine. Bowling Allen ou Basket-Ball sont particulièrement fascinants. Ici on commande le déplacement dans l'espace par simple rotation d'une boule à l'aide de la paume de la main. Peut-être verra-t-on apparaître, demain, dans les automobiles, à la place du volant actuel, une commande directionnelle dérivée de ces jeux.

» En même temps, il faut prendre en considération les seuils de tolérance. Une technologie qui efface le plaisir a peu de chance de prendre. Ou encore, des plaisirs fortement investis ralentiront la diffusion sociale de nouvelles technologies. Je pense aux journaux. Tant que les gens aimeront lire leur journal dans le métro, aux toilettes ou ailleurs, parce que la fonction d'un journal n'est pas seulement d'information mais aussi de plaisir — c'est l'endroit où on le lit, comment on le lit, quelle sorte de temps il remplit, — il n'y aura pas de place pour la seule information télématique sur écran vidéo. Il y aura les deux.

Venir du futur

— Vous parliez tout à l'heure de mutation dans la production des idées et des théories...

— C'est le fait que tous les grands modèles de la pensée occidentale tombent en désuétude. En gros, tout ce qui a fait la pertinence des modes de description — la notion de réel, la notion de preuve, la notion d'expérience, les figures de temporalité, passé-présent-futur — est en train de basculer. Mais, en même temps, cela ne peut se faire qu'à partir de ces notions elles-mêmes. Par exemple, on nous raconte aujourd'hui qu'il y a des mouvements de particules qui vont du futur vers le passé. Ce n'est pas tant qu'il y ait vraiment des particules qui fassent cette remontée du temps, mais c'est qu'on est obligé de décrire, avec le mode de description temporel employé jusqu'à maintenant, des mouvements qui lui échappent. Sinon on ne peut pas communiquer. Donc, dans un premier temps, on élabore un paradoxe : venir du futur. Dans un deuxième temps, on sera obligé d'inventer de nouvelles façons d'énoncer la temporalité.

Le phénomène est analogue pour les modes de description de la réalité. Aussi bien chez les psychologues tels ceux du Mental Research Institute de Palo-Alto aux Etats-Unis (1), qu'en physique fondamentale. Voir le livre de d'Espagnat (2). La notion de réel éclate. En épistémologie aussi. Je pense au *Contre la méthode*, de Feyerabend (3).

» C'est la fin des grands systèmes. On ne va plus penser avec des systèmes totalisateurs. On pense avec des fragments. Peut-être cela a-t-il commencé quand les physiciens ont dit : « Pour décrire la lumière, nous » avons une théorie, celle des » particules. Et nous en avons » une autre, la théorie ondulatoire. » Et ils ont accepté de fonctionner tous les deux. C'était affirmer qu'il ne pouvait pas y avoir un seul grand système d'énonciation valable pour un champ ou pour l'ensemble des champs.

» Il y a un renoncement au fantasme de totalisation, de connaissance absolue synthétisée et rassemblée sous un seul grand récit. Ce n'est pas seulement la fin des grands systèmes, c'est la fin des grands récits. Il n'y a plus que des petits énoncés opérateurs. Voyez Lyotard (4). Ce renoncement est aussi une mutation. On entre dans la multiplicité et le multipolaire.

— Au Centre d'études des modes de vie, c'est de la prospective que vous faites. Quelle est la différence avec la futurologie ?

— La place de quelqu'un qui fait de la prospective est une place d'accélérateur. Contrairement à un futurologue, il ne dit pas comment cela va être. Il ne peut pas le savoir. Il se pense pris dans le mouvement. Il sait que des souches de mutations apparaissent partout. Il les repère. Il les agence. Il est devancier plutôt que futurologue. Il dit : « Voilà ce qui se produit. » En le sachant, en le repérant et en montant des scénarios dans lesquels il fait se connecter la mutation technologique avec la mutation des corps, la mutation des corps avec la mutation des idées, il précipite — au sens d'une précipitation chimique — l'ensemble de ces éléments, et, en même temps, il précipite au sens de la vitesse. C'est-à-dire qu'il fait s'accélérer le processus avant même que celui-ci ait pris complètement de l'amplitude.

Le futurologue trace un récit de prévisions. Il fait des extrapolations linéaires. Il agence les choses et fixe un but : voilà comment va être la société.

Le prospectiviste ne fixe pas de but. Il fait de la reconnaissance. Il repère et fait se rencontrer les nouvelles lignes-forces de la modernité. ■

(1) P. Watzlawick, S. Weakland, R. Fisch : *Changements, paradoxes et psychothérapie*, ainsi que : *la Réalité de la réalité*, le Seuil.
(2) *A la recherche du réel*, chez Gauthier-Villars.
(3) Paru au Seuil, collection « Science ouverte ».
(4) *La Condition post-moderne*, éditions de Minuit.



MARTIN VEYRON

ÉTATS-UNIS

Le bureau du futur

Le bureau du futur : réseau et terminaux. Xerox, parmi d'autres, s'apprête à affronter la concurrence pour des marchés juteux.

JEAN-FRANÇOIS AUGEREAU

FLEGMATIQUE, les dents serrées sur le tuyau de sa pipe, Martin Kay donne des ordres à la machine avec un rien d'ennui distingué. Sur l'écran de contrôle de télévision apparaît un texte au contenu banal. Martin Kay effleure une nouvelle fois les touches du terminal; et les lettres, en italique un instant plus tôt sur l'écran, s'impriment en caractères gras. La démonstration tourne bientôt au jeu car, aidé de son seul clavier, il peut, en quelques secondes, bouleverser ou modifier le texte : supprimer un mot, en rajouter un autre, souligner une phrase, faire des paragraphes supplémentaires, réduire le texte, changer sa présentation, l'agrémenter d'un graphique, ou en faire une copie.

Changement de décor. Voici qu'apparaît le rappel des messages adressés à Martin Kay depuis le début de la matinée. Veut-il connaître le contenu de l'un d'entre eux ? Il appuie sur une touche et aussitôt le texte s'inscrit sur l'écran. Libre à lui, ensuite, de l'archiver ou, au contraire, de le mettre au panier en fonction de son contenu.

Création, modification, émission, réception, impression, dessin ou stockage des documents, le système Alto que Xerox a mis au point dans son laboratoire californien de Palo-Alto peut tout, ou presque tout. Né du mariage subtil de l'informatique, de l'électronique et des télécommunications, cet outil encore expérimental — que rodent en Suède, aux Etats-Unis et bientôt en Grande-Bretagne, quelques privilégiés — préfigure ce que sera peut-être un jour le bureau du futur. Un bureau multifonctions, plus « intelligent », mieux adapté, et libéré, entre autres, des tâches contraignantes et répétitives. Le temps perdu à accomplir certaines de ces opérations, sans grand intérêt pour celui qui les fait, ne se compte plus, et coûte de plus en plus cher aux entreprises.

A coups de milliards de dollars, les grands de l'informatique, comme I.B.M., de la reprographie, comme Xerox, de l'industrie pétrolière, comme Exxon, investissent et multiplient les expériences pour la conquête de ce marché, dont les pouvoirs publics français espèrent que nos industries prendront une part. Le pourront-ils face à ces géants nullement prêts à partager ce gâteau qui, selon certains spécialistes, se monte à plusieurs milliards de dollars pour les seuls Etats-Unis ? Qu'importe, l'heure n'est pas encore aux comptes et, pour tous ceux-là, le bureau, au sens traditionnel du terme, doit être remplacé. Il a vécu victime de son gigantisme, de son inadaptation aux conditions présentes et de son manque de rentabilité.

Paperasserie

Gigantisme dans la mesure où, comme le note Paul Strasmann de la Xérox, l'essentiel de la main-d'œuvre américaine est aujourd'hui constitué de travailleurs de l'information, c'est-à-dire de comptables, de juristes, de fonctionnaires, de secrétaires, de documentalistes, etc. La France ne fait d'ailleurs pas exception à cette règle, elle dont les « travailleurs du savoir » (ensemble des catégories de personnel participant au traitement de l'information) représentent la moitié de la population active. Inadaptation, car le bureau traditionnel est étouffé par le poids écrasant de la paperasserie, et son manque de rentabilité entraîne une augmentation régulière des coûts de ce secteur.

Du fait de la rapide croissance de l'usage, combiné à l'informatique, des technologies de mémorisation (machines à dicter, micro-fiches, micro-films), de communications (audiovisuel, télécommunications), de collecte et de restitution de l'information (machines à écrire, fac-similé, photocopieurs), le bureau traditionnel est donc appelé à de profonds changements. Ainsi, l'amélioration de la circulation de l'information touchera l'ensemble des activités du secteur tertiaire, les parties administratives des secteurs primaire et secondaire, notamment les cadres et les personnels des secrétariats qui seront alors disponibles pour des tâches moins ingrates et plus enrichissantes. Du moins, les promoteurs du bureau du futur le prétendent-ils.

Schématiquement, le bureau du futur sera avant tout un réseau et des terminaux. Un réseau pour permettre au sein de l'entreprise l'échange d'informations en reliant entre eux les hommes et, par conséquent, les terminaux par l'intermédiaire desquels ils pourront dialoguer et en transmettant ces informations sous des formes diverses (caractères, images...) entre les hommes et entre les mémoires. De tels réseaux sont déjà en cours d'expérimentation qui, comme Ethernet, développé par Xerox, permettent, grâce à un câble co-axial à haut débit, aux personnels de l'entreprise de se joindre. C'est une première étape qui, à terme, donnera lieu vraisemblablement à l'interconnexion de tels systèmes par des réseaux spécialisés, relayés ou par satellites. Les projets ne manquent pas.

Moins d'emplois ?

Alors, le bureau du futur, révolution ? Non, plutôt une évolution et davantage un phénomène sociologique que technologique. Si chacun s'accorde à reconnaître à la bureaucratie telle qu'elle nous est peinte, une meilleure productivité, une coordination améliorée dans les secrétariats, une amélioration des conditions de fonctionnement des services, un plus grand intérêt du travail, quelques-uns se demandent si sa mise en place n'amènera pas une réduction importante d'emplois dans certaines catégories de personnels administratifs. Pour le moment les réponses à ces questions ne sont pas encore très claires, pas plus d'ailleurs que celles concernant les types de matériels qu'il faudra mettre en place.

C'est peut-être la raison pour laquelle, David Kearns, le numéro deux de Xerox, est en retrait par rapport à l'enthousiasme de ses chercheurs. « *La reprographie*, dit-il, *restera notre priorité pour les années 80 et peut-être même 90, et la source principale de nos revenus et de nos profits. L'automatisation du travail des cols blancs ne se fera que lentement, car les mentalités sont difficiles à modifier, et les changements se feront département par département, étage par étage.* » Une opinion que beaucoup d'autres partagent. « *Il semble que l'on n'assistera pas avant 1990*, disent-ils, *à l'apparition de systèmes intégrés apportant une solution globale à toute l'activité d'un type de bureau. En effet, on peut s'attendre à un effet sensible, dès le stade précédent, des équipements ponctuels, sur les rôles des employés et par voie de conséquence sur l'organisation des entreprises, et il faudra que les uns et les autres s'y fassent.* »

Une raison supplémentaire, pour David Kearns, de se préparer car, affirme-t-il, « *le bureau du futur est, avec l'énergie, le meilleur marché de l'avenir* ». Aussi, en attendant, chacun s'efforce de combler ses insuffisances et de nouer des alliances pour être prêt le jour venu à affronter la concurrence. ■

Edité par la S.A.R.L. *le Monde*.
Gérants :
Jacques Fauvet, directeur de la publication.
Jacques Sauvageot.



Commission paritaire n° 57 437.

DÉCOUVERTE

Roman Jakobson de la peinture à la linguistique

Roman Jakobson, le plus grand linguiste de ce temps, raconte comment la découverte de la linguistique structurale a été liée à la naissance de la peinture abstraite.

CHRISTIAN DELACAMPAGNE

L'ŒIL vif, la voix assurée, l'esprit alerte et la répartie *prompte : tous ceux qui*, récemment, ont eu l'occasion d'entendre Roman Jakobson parler en public n'ont pas manqué d'être frappés par sa jeunesse et sa vivacité. Pourtant Jakobson — le plus grand linguiste du vingtième siècle après Ferdinand de Saussure, et le dernier représentant d'une génération de chercheurs qui ont bouleversé les sciences humaines — a quatre-vingt-quatre ans cette année. Et il n'a rien perdu de son bel appétit pour la vie !

Né à Moscou en 1896, élevé parmi les peintres et les poètes, il fut l'ami, entre autres, de Malévitch, Khlebnikov, Mandelstam, Maïakovski. Après avoir fondé, en 1915, le Cercle linguistique de Moscou, il partit pour Prague en 1920. Alors s'ouvrit pour lui une longue période d'errance : quittant la Tchécoslovaquie, il gagna le Danemark, puis la Suède, la Norvège et finalement les Etats-Unis, où il enseigna successivement à New-York, Columbia et Harvard, sans jamais perdre le contact ni avec l'Europe ni avec des recherches qui s'élaboraient apparemment fort loin des siennes.

Nomade de la pensée, Jakobson a toujours voulu rompre les barrières séparant les diverses sciences humaines. Pour lui, la linguistique, l'ethnologie et la psychanalyse ne sont que des approches complémentaires et souvent parallèles d'une même réalité complexe : le phénomène humain. D'une discipline à l'autre, des structures analogues peuvent être mises au jour, à l'aide de méthodes qui se ressemblent étrangement. Bref, Jakobson peut passer à bon droit pour un pionnier du structuralisme — comme ses amis plus jeunes, Claude Lévi-Strauss et Jacques Lacan.

Tout cela, des livres déjà anciens comme les *Essais de linguistique générale* (1) le montrent bien. Ce que l'on connaît moins, en revanche, c'est la genèse du processus par lequel le célèbre linguiste est parvenu à définir les règles de la méthode structurale, à isoler l'aspect formel de la langue et à considérer les ensembles culturels comme des sortes de langages. On soupçonnait le lien entre une telle découverte et la naissance de la peinture abstraite, dans l'avant-garde russe des années précédant immédiatement la révolution ; mais le voici clairement mis au jour dans ces *Dialogues* que Jakobson vient d'avoir avec Krystina Pomorska (2) et où, pour la première fois, le savant s'abandonne, en toute franchise, aux plaisirs et aux jeux de la mémoire.

La tradition

Rien d'excessivement anecdotique, au demeurant, dans ces souvenirs ; aucune trace de complaisance, pas de vanité d'auteur. La qualité de ces textes tient à l'éclairage nouveau qu'ils jettent sur la théorie elle-même. Tantôt, Jakobson est amené à reformuler ses propres conceptions, à les préciser ; tantôt, au fil de la conversation, il découvre des liens nouveaux entre des idées anciennes. Les amateurs de linguistique proprement dite compléteront cette lecture par celle d'un autre ouvrage de Jakobson, plus technique celui-ci, qui sort simultanément aux éditions de Minuit : *la Charpente phonique du langage* (3).

Evoquant les rapports de l'avant-garde russe avec la linguistique naissante, Roman Jakobson nous a dit :

« Le caractère ouvertement expérimental de la peinture russe — et internationale — du début du siècle a permis de mettre en évidence les éléments constituants des arts graphiques : en particulier la relation entre géométrie et sémantique dans la peinture, les variations historiques de l'idée de perspective, la diversité des traitements du modèle par le peintre, enfin les ressemblances et différences entre ces problèmes tels qu'ils se posaient dans l'expression visuelle (spécialement en peinture) et dans le langage (spécialement en poésie).

» *Un autre des problèmes importants* pour la jeune génération d'artistes et d'interprètes de l'art résidait dans la façon de plus en plus complexe dont on approchait la tradition : on n'hésitait pas à reconnaître l'existence de liens indissolubles entre la tradition et sa négation révolutionnaire, de même qu'avec des traditions diverses ou alternatives. La nécessité apparaissait d'un horizon historique et géographique élargi sur toutes ces questions, libéré à la fois de l'esprit de clocher et de l'éclectisme.

» Et ces questions se révélèrent également décisives pour les diverses applications du langage, spécialement pour la poésie. La leçon donnée par les arts plastiques, entre autres par le cubisme, imprima donc une forte impulsion à la linguistique et à la poétique naissantes.

— *De même que la peinture, la poésie a toujours joué un grand rôle dans votre vie. Quels sont les poètes qui vous ont le plus marqué ?*

— Dans mes écrits, j'ai reconnu l'importance de Mallarmé et de Novalis pour mes jeunes années d'école, ainsi que le rôle bouleversant de Velimir Khlebnikov, le plus grand poète et théoricien de notre siècle (4), qui a stupéfié, frappé et guidé l'imagination de mon adolescence.

Énigmes

— *Pourriez-vous préciser en quoi les recherches de certains poètes de l'avant-garde russe, comme Khlebnikov ou comme Maïakovsky ont recoupé votre propre travail de théoricien et de linguiste ?*

— Quand j'ai commencé, en 1914, mes études de linguistique et mes recherches au département de linguistique de l'université de Moscou, les œuvres de Khlebnikov et de Maïakovsky rivalisaient, dans mon esprit, avec les riches énigmes du folklore et de la poésie médiévale russes, et stimulaient mes efforts pour élucider leurs codes particuliers, afin de découvrir les lois générales du langage et de la poésie. Mon premier essai pour pénétrer dans les labyrinthes de la parole poétique libérée fut d'ailleurs consacré à Khlebnikov. Je l'écrivis en 1919, pendant que je préparais avec le poète une édition de ses œuvres complètes ; mais cet essai ne parut que deux ans plus tard, à Prague.

— *Ne pensez-vous pas que les écrivains qui ont poursuivi les recherches linguistiques de Khlebnikov sont souvent tombés, hormis Joyce et quelques autres, dans un formalisme stérile ?*

— Vous parlez de « formalisme » stérile » : en fait, il s'agit là d'une tautologie ! La vérité est que la jeune linguistique russe et les études littéraires naissantes, qui furent particulièrement actives tout au long des années de la première guerre mondiale et de la Révolution, furent traitées péjorativement de « formalistes » par l'esprit étroit de leurs adversaires. Cette appellation demeura, et fut utilisée ensuite par les chercheurs eux-mêmes. Elle retrouva plus tard, parmi ceux-ci, sa nuance ironique, quand on décida de l'appliquer à ces études qui tendent à restreindre leur but à la somme mécanique de procédés à *détecter dans* les œuvres du langage, sans regarder les liens structuraux qui les relient à un ensemble organique. Vous connaissez des prosateurs et des poètes qui se bornent à cette approche mécanique. Cependant, l'influence de Khlebnikov est presque générale sur la poésie russe. Elle peut apparaître stérile chez les écrivains d'esprit stérile ou, au contraire, pleine de promesses et féconde, quand le poète invente des liens organiques avec son modèle... »

(1) Editions de Minuit, deux tomes, 1963 et 1973.

(2) Flammarion, traduit du russe, 1980.

(3) Editions de Minuit, traduit de l'anglais, 1980.

(4) Velimir Khlebnikov (1885-1922) : poète russe, inventeur de la langue « transmentale ». Un choix de ses poèmes et de ses textes sur le langage vient d'être traduit en français sous le titre *la Création verbale* (Christian Bourgois, 1980).

L'éclair de juillet des Trois Glorieuses

هكذا من الأصل



HISTOIRE

L'éclair de juillet des Trois Glorieuses

Les trois glorieuses journées des 27, 28 et 29 juillet 1830, qui renversèrent Charles X, ne sont plus guère célébrées. Elles représentent pourtant un des plus forts symboles de l'histoire contemporaine.

MAURICE AGULHON

ON se battait depuis la veille, avec des résultats incertains. Mais ce jour-là le peuple, submergeant la garde, put forcer les portes de l'Hôtel de Ville. Aussitôt « *une collecte rapide permet d'acheter deux drapeaux tricolores (...), l'un pour l'Hôtel de Ville, l'autre pour Notre-Dame, qu'une centaine de jeunes gens, étudiants et typographes mêlés, sous la conduite de l'étudiant en droit Petitjean envahissent, ils grimpent quatre à quatre l'escalier de la tour Nord, et voilà que, presque simultanément, le drapeau tricolore se déploie sur Notre-Dame et sur le beffroi de l'Hôtel de Ville, la foule pousse des acclamations frénétiques, on pleure, on s'embrasse, il est 11 heures, des milliers d'hommes en blouse, en veste, en haillons, armés de piques, de fusils, de sabres, de haches, les yeux et les bras levés vers les sommets de la cathédrale, saluent de cris et de larmes le vieil étendard de la liberté...* ».

Encore une journée et la victoire sera complète.

Ce récit auquel Jean-Louis Bory a prêté sa plume ardente, c'est celui des trois glorieuses journées des 27, 28 et 29 juillet 1830, qui renversèrent le trône de Charles X, roi de France, pour lui substituer Louis-Philippe, roi des Français. Aujourd'hui, dans nos livres d'histoire les plus répandus, le millésime de ce grand sursaut national est redescendu au rang de péripétie. Entre 1815 (Waterloo, chute de Napoléon, fin de la grande aventure « Révolution et Empire ») et 1848 (IIe République, suffrage universel, point de départ de la démocratie politique moderne) s'étend la morne plaine de la monarchie dite « censitaire » ou « constitutionnelle », ou « bourgeoise ». Trois règnes, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe, avec tout juste entre ces deux derniers un relais plus tumultueux. Dans la mémoire collective, 1830 est en passe d'être aussi aplati, résorbé ou escamoté qu'il a été exalté en son temps. Serait-ce la plus grande mystification de notre histoire ? C'est apparemment ce que pensait Jean-Louis Bory, quand, pour épigraphe à la splendide reconstitution historique dont nous avons cité quelques lignes, il choisit cette dédicace triste :

« *Aux maçons, serruriers, tailleurs, mécaniciens (...) qui se sont battus par trois très beaux jours de la fin d'un mois de juillet, persuadés de se battre pour la liberté, alors qu'ils le faisaient pour que l'action des mines d'Anzin de 1 000 francs en 1815 passe à 150 000 en 1834.* »

Comment a-t-on pu tromper aussi complètement le peuple naïf à l'époque, et la postérité jusqu'à hier ?

Le plus célèbre tableau de l'art français, peut-être, *La Liberté guidant le peuple* ou *la Barricade*, d'Eugène Delacroix : c'est juillet 1830. Le plus émouvant de nos hymnes patriotiques :

Ceux qui pieusement sont morts [pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la [foule vienne et prie (...)
(...) Toute gloire près d'eux passe [et tombe éphémère
Et comme ferait une mère
La voix d'un peuple entier les [berce en leur tombeau.
Victor Hugo.

C'est pour les morts de juillet 1830.

La plus forte et la plus inspirée de nos œuvres historiques — celle de Michelet, — il nous le dit lui-même, « *fut conçue d'un moment, dans l'éclair de juillet. Une grande lumière se fit, et j'aperçus la France* ».

La France était-elle donc si mal en point avant 1830 ? La monarchie de Louis XVIII (puis de Charles X) avait été restaurée en 1814 et 1815 du fait des défaites de Napoléon, et avec l'assentiment décisif des étrangers vainqueurs, les souverains de Russie, de Prusse, d'Autriche et d'Angleterre. Ces ennemis, du coup, étaient devenus nos « alliés » tandis que les forces nationales et populaires amies de la France, qui tâtonnaient en Pologne, en Italie ou en Allemagne du Sud, devenaient nos ennemis. Du fait de ce grand renversement initial, les Bourbons, « revenus dans les fourgons de l'étranger », seront indéfiniment soupçonnés par l'opposition libérale d'avoir assumé l'humiliation du pays et trahi l'intérêt national au profit de la Sainte Alliance des rois contre les peuples. Ils ne cesseront de s'en défendre, et l'histoire leur a rendu justice. La politique de Louis XVIII et de Charles X a été aussi nationale qu'il était possible en cette conjoncture difficile, elle s'est vite émancipée de la Sainte Alliance, elle a contribué à libérer les Grecs de l'autocratie ottomane, et mis enfin le pied à Alger à la barbe de l'Angleterre.

Reste que cette politique française active et parfois efficace était menée sous le drapeau blanc, et que le drapeau tricolore, celui de la « grande nation » de 1789, de 1792 ou de 1805, était proscrit. Les libéraux et patriotes ne pardonnaient pas à la monarchie restaurée... ce symbole. Dérision que d'attacher plus d'émotion à un signe qu'aux réalités ? Peut-être moins qu'il ne paraît, et l'on peut le comprendre aujourd'hui, que les réflexions modernes sur la conscience collective valorisent la notion d'identité. Le drapeau blanc, celui d'avant 1789, faisait des années tricolores 1789-1814 une parenthèse fâcheuse, et reniait le visage alors pris par notre nation. En revanche, revendiquer le drapeau tricolore, c'était accepter, pour l'essentiel, le tournant pris en 1789 vers une politique moderne et rationnelle, dont les visées fussent libérales, démocratiques et humaines. La France rejette-t-elle ou accepte-t-elle l'image qui est la sienne depuis 1789 ? Tel était l'enjeu de 1830.

Cela dit, le drapeau blanc flottait depuis 1815, quinze ans déjà. Pourquoi la monarchie de Charles X parut-elle brusquement insupportable en juillet 1830 ?

Violation

De la modernité révolutionnaire, Louis XVIII avait accepté, en 1814, l'idée que son pouvoir fût borné par une règle du jeu constitutionnelle : la charte. Et il le fut en effet. Et pendant quinze ans — il faut rendre à nouveau aux Bourbons cette justice — la France commença un sérieux apprentissage des procédures électorales, de la discussion des lois dans des chambres élues et de l'animation de la compétition politique par la presse. Or voici qu'au printemps de 1830, Charles X et son ministre Polignac cessèrent de jouer le jeu et préférèrent casser par ordonnances la loi électorale et la liberté de la presse, plutôt que d'accepter à la Chambre des députés une majorité qui ne leur convenait pas. Ce fut la cause immédiate de la Révolution de juillet et, là encore, l'enjeu symbolique fut peut-être plus important que l'enjeu politique concret du moment. On peut rêver, même aujourd'hui — on a souvent rêvé depuis 1830, — d'une époque et d'une culture où une violation de la Constitution par le pouvoir exécutif suffisait à jeter les députés dans la sécession, les journalistes dans une protestation collective allant jusqu'à la parution illégale, et le peuple dans la rue. Ce fut ainsi pourtant. Prendre ou non le droit au sérieux ? C'est aussi à cette question que 1830 répondit oui.

C'est pourquoi, à peine intronisé par les députés, qui avaient préféré — par une indéniable méfiance bourgeoise — un « roi citoyen » à ce collectif tumultueux de citoyens qu'eût été une République, Louis-Philippe prêta solennellement serment de respecter la charte révisée.

On peut se demander pourquoi ce serment prononcé assez simplement, dans une salle provisoire du Palais-Bourbon devant deux cents notables de noir vêtus fut considéré comme un acte significatif. C'est que Charles X avait lui aussi juré de respecter la charte, en 1825, mais à Reims, dans la cathédrale, entre les mains d'un archevêque, au milieu de toutes les pompes catholiques du sacre. Un roi « sacré », agenouillé devant les prêtres... L'événement avait alors revêtu les deux éclats antagonistes de la ferveur et du scandale. D'ailleurs, la charte de 1814, bien qu'elle reconnût officiellement la liberté de conscience et de culte des minorités religieuses, proclamait tout aussi haut, et non sans contradiction, le catholicisme religion de l'Etat. La charte révisée de 1830 supprima évidemment cette dernière disposition, abandonna — cela va sans dire — la procédure du sacre et fonda, ou plutôt rétablit, la laïcité de la vie publique.

Pour les contemporains, ce troisième grand enjeu de 1830 ne fut pas le moindre. Le parti catholique (aujourd'hui nous aimerions mieux dire clérical) se sentit vaincu, et le principe tout moderne de la séparation du religieux et du politique franchit une étape décisive de son accomplissement.

Telle fut cette révolution, qui en rendant les trois couleurs à la France lui donnait, avec toute la force alors reconnue aux symboles et aux principes les traits d'un Etat de droit, moderne, et libéral. C'est à se demander alors pourquoi 1830 n'a pas « tenu » devant l'histoire, pourquoi son souvenir s'est estompé jusqu'à ce jour. Il y a sans doute bien des raisons à cela, dont deux nous paraissent importantes. La première est l'accoutumance. Le libéralisme est entré dans nos codes, il est même « entré dans les mœurs » ; et il nous est aujourd'hui si naturel d'avoir un drapeau tricolore, un Etat non confessionnel, la liberté de la presse et des pouvoirs publics dépendant d'élections librement disputées, que nous imaginons à peine l'époque où ces aspirations simples constituaient un programme de gauche et les objectifs d'un combat partisan et longtemps incertain.

Libération

La deuxième raison tient au fait que 1830 survint en plein cœur de ce qu'on a longtemps appelé la « révolution industrielle », disons le développement et l'affirmation d'une classe de manufacturiers, de négociants, de banquiers, d'entrepreneurs capitalistes de toute sorte, animés d'un dynamisme tout neuf et d'une parfaite bonne conscience devant les duretés de la concurrence et l'euphorie de l'« enrichissement ». Le libéralisme, qui était le maître-mot du moment en politique, devait tout naturellement l'être en économie, sous la forme de la libre entreprise et de la non-intervention de l'Etat dans les affaires de l'usine.

Or ce libéralisme fut dur, la condition prolétarienne fut cruelle, et les premiers soulèvements populaires plus ou moins motivés par ces nouvelles données furent réprimés sévèrement au nom de l'ordre public et de la liberté érigés en dogme. Disons-le tout net : le sang ouvrier devait couler plus abondamment sous Louis-Philippe, qu'il n'avait coulé sous Charles X.

Pour la conscience des hommes de notre temps, dont la sensibilité a été enrichie par la critique socialiste (même chez ceux qui n'adhèrent pas expressément à l'idéal socialiste), cela est malaisément pardonnable. La brutalité du « capitalisme sauvage » a donc éclaboussé le régime issu des vœux de la bourgeoisie libérale, terni l'image par ailleurs sympathique du roi-citoyen, et compromis jusqu'aux Trois Glorieuses.

Nous ajouterons encore au dossier deux considérations. L'une est de pure suggestion et ne saurait avoir de réponse rigoureuse : le fait que la lutte des classes ait souvent été sanglante dans la France tricolore issue de Juillet 1830 prouve-t-il qu'elle l'eût été moins dans une France par hypothèse demeurée blanche, ou noire ?

L'autre est plus étayée : si le mouvement ouvrier et populaire, d'abord républicain puis socialiste, s'est montré si vivace au cours du dix-neuvième siècle, c'est bien à 1830 qu'il le doit aussi. C'est bien 1830 que la plupart des historiens assignent comme point de départ de « l'histoire du mouvement ouvrier », précisément parce que c'est dans l'élan de la révolution parisienne que se produisirent les premières rencontres, les premières prises de conscience réciproques, des théoriciens bourgeois et des combattants ouvriers ; parce que c'est dans les quatre années de liberté irrépressible, d'effervescence sociale et intellectuelle à la fois, qui vont de juillet 1830 à avril 1834, que se sont formées et développées avec une rapidité prodigieuse les forces nouvelles de la démocratie.

Paradoxe de voir dans une même révolution (1830) le triomphe de la bourgeoisie et le baptême du socialisme ? Non pas, si l'on revient au mot-clef de liberté. Qui dit liberté dit critique et recherche, donc ouverture sur l'avenir. C'est bien parce qu'on eut alors un grand élan de liberté que se mirent en place à la fois un régime socio-politique neuf et les conditions de son propre dépassement, lequel, comme on sait bien, ne tarderait guère à paraître.

Cette « vérité » abstraite peut même s'étayer d'une histoire plus matérielle. Louis-Philippe a fait marquer sa victoire dans le paysage parisien par l'érection, place de la Bastille, de la colonne de Juillet, tombeau et signe commémoratif des combattants tombés au cours des Trois Glorieuses.

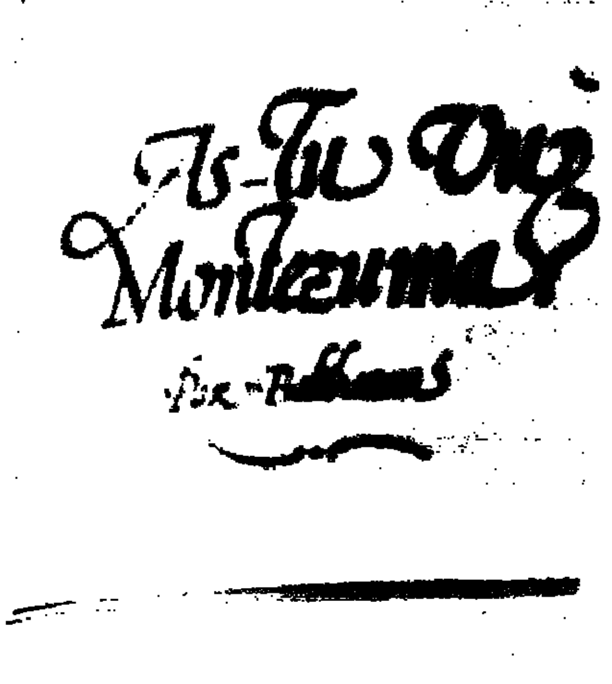
Or, loin d'être perçue et méprisée comme un monument à la gloire des Perier et des Laffitte, des Thiers et des Guizot, des rois bourgeois et des Joseph Prudhomme, la colonne de Juillet a été aussitôt prise en charge par la tradition démocratique parisienne comme son symbole et son signe de ralliement. En 1840, c'est à peine si Louis-Philippe osa venir l'inaugurer, tant il prévoyait — à juste titre — que la place serait inondée d'une foule républicaine fervente. Le 27 février 1848, le gouvernement provisoire éprouvera le besoin de venir reproclamer la République nouvelle au pied de ce symbole de la révolution précédente. La Commune de Paris de 1871 verra se prolonger la tradition de ces visites, et l'on en trouve de nos jours un dernier écho dans le choix fréquent que font les manifestations populaires de ce point de départ ou d'aboutissement. ■

— Sur la révolution de 1830, la meilleure étude historique récente est en anglais :

— DAVID PINKNEY, The French Revolution of 1830, Princeton (U.S.A.), 1972.

— On peut lire en français les récits de : JEAN-LOUIS BORY, la Révolution de Juillet, Gallimard, 1972, et de G. DE BERTIER DE SAUVIGNY, la Révolution de 1830 en France, A. Colin, 1970.

— Le numéro spécial de Romantisme, revue du dix-neuvième siècle, 1980, 2-3, préparé par C. Duchet et M. Agulhon, évoque à la fois les aspects politiques classiques et les aspects littéraires et culturels de ce premier tournant du siècle.



BIZARRERIES

Les Jivaros terribles « réducteurs de têtes »

La réputation des Indiens Jivaros, les terribles « réducteurs de têtes », a longtemps fasciné les Occidentaux. Cette bizarrerie rituelle s'accompagnait d'une autre : l'absence, chez eux, de tout pouvoir politique.

PHILIPPE DESCOLA ET ANNE-CHRISTINE TAYLOR

LES Jivaros illustrent, avec un luxe de détails le plus souvent imaginaires, l'archétype d'un Indien des forêts profondes de l'Amazonie. Cette notoriété involontaire repose sur la pratique de la réduction des têtes humaines — *« à la grosseur d'un poing »*, aime-t-on à préciser, — si galvaudée que tout jeune lecteur de *Tintin* identifiera immédiatement le sort affreux qui menace son héros capturé par les « Bibaros » (1). L'écho suscité en Europe par les *tsantsa* — le terme indigène qui désigne les têtes réduites — est toutefois relativement récent. Quoique la pratique soit attestée depuis longtemps, ce n'est que dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle que les *« Jivaros réducteurs de têtes »* en viendront à synthétiser une certaine image de la bizarrerie exotique.

La mesure de l'engouement pour les *tsantsa* est donnée par la masse de papier qu'on a pu noircir à leur sujet : sur les quelque mille trois cents écrits qui intéressent de près ou de loin les Jivaros (et dont seule une infime fraction est fondée sur une expérience de première main), près d'un quart traite exclusivement des têtes réduites.

Dès le dix-septième siècle, un missionnaire jésuite, Figueroa, décrit — sans s'en émouvoir d'ailleurs, — le procédé de réduction des têtes pratiqué par les Indiens de la province de Maynas. Mais ses chroniques ne dépassent guère le cercle restreint de la Compagnie de Jésus. Par la suite, curieusement, aucun des voyageurs qui visiteront la région jivaro ne mentionnera la réduction des têtes, tout en s'étendant à loisir sur la pratique de la décapitation des victimes ; c'est en 1860 seulement que se propage brusquement la fièvre des *tsantsa*. Une première tête est ramenée en Europe par un Espagnol inconnu, puis une autre, *« trouvée dans un petit temple »* par un savant italien, qui l'envoie pour expertise à l'anthropologue anglais W. Bollaert ; celui-ci *fait aussitôt demander* un complément d'informations en Equateur.

A la même époque, on en présente une troisième — don de l'ambassadeur du Pérou — à la Société d'anthropologie de Paris, devant un aréopage d'éminents savants, dont Broca et Quatrefages. On s'interroge interminablement, au cours d'une séance mémorable, sur la nature des procédés techniques mis en œuvre. Entre-temps, Bollaert reçoit de son correspondant une lettre fantaisiste et compassée, où se manifestent les sentiments contra*dictoires des Equatoriens* à l'égard des Jivaros : il est à la fois gêné de ces coutumes qui contaminent d'un tenace relent de sauvagerie le renom d'un pays désormais indépendant, et flatté de l'intérêt qu'on porte en Occident aux mœurs insolites de « ses indigènes ». Sur la base de ces informations, Bollaert publiera en Angleterre, en 1863, plusieurs articles qui auront un grand retentissement. La vogue des *tsantsa* gagne rapidement l'Amérique du Nord, qui affronte le problème à la mesure de ses moyens : cette même année, un savant en ramène, en effet, une dizaine, qu'il présente à l'American Ethnological Society.

C'est à partir de cette date que la *tsantsa* deviendra un objet familier des musées et des cabinets de curiosité occidentaux. Dès 1862, on exhibe une tête réduite à l'exposition universelle de Londres, et il s'en vend une à Paris vers 1870 pour la somme exorbitante de 1 500 francs de l'époque. La demande finit rapidement par excéder la production, surtout lorsque, vers 1880, l'Equateur en interdit le commerce. Les intermédiaires principaux de ce trafic lucratif étaient les métis de la petite ville de Macas, qui obtenaient les *tsantas* des Jivaros en échange de pièces de tissu ou de sabres d'abattis. Lorsque l'approvisionnement devenait défaillant, ils fabriquaient eux-mêmes les têtes, et cette pratique clandestine se répandit ensuite dans le reste de l'Equateur et même jusqu'à Panama, *la* matière première étant fournie en abondance par les cadavres non réclamés des hôpitaux. La multiplication de fausses *tsantsa* témoignait de la simplicité du procédé qui préside à leur fabrication ; un médecin autrichien réussit d'ailleurs en 1894 à faire quatre têtes réduites tout à fait présentables avec la dépouille mortelle de ses patients, en suivant point par point la méthode décrite dans une revue savante.

Fantasmes

Mais c'était l'idée que des « primitifs » puissent maîtriser une telle technique qui intriguait une époque où l'on assistait, par ailleurs, à la naissance de l'anthropologie scientifique. Au même moment, on voit surgir le mythe, encore vivace actuellement, selon lequel la réalisation des *tsantsa* est fondée sur l'usage de techniques ésotériques et d'herbes mystérieuses. On croit même volontiers que les Jivaros réduisent également la boîte crânienne, et cette notion a engendré toute une littérature fantasmagorique tendant à prouver qu'ils possèdent le secret de la guérison du cancer...

Bien entendu, la réduction des têtes n'est pas le signe d'un sadisme morbide, mais une technique rituelle complexe, destinée, d'une part, à enfermer dans une partie du corps de l'ennemi l'âme vengeresse qu'il libère à sa mort — et qui viendrait autrement tourmenter son meurtrier et provoquer des désordres sociaux, — et, d'autre part, à assurer la reproduction des hommes *et des plantes cultivées, au* travers d'une série de médiations symboliques. Au bout de quelques années, la fonction rituelle de la *tsanta* disparaît et elle peut alors sans dommage être vendue aux commerçants métis qui en font le trafic.

En remontant plus près de la source du mythe jivaro, c'est-à-dire en Amérique du Sud et tout particulièrement en Equateur, l'on s'aperçoit que, au contraire de l'Europe, l'obsession de la *tsantsa* y est presque absente. Le terme jivaro, pour commencer, n'est pas un mot indigène, mais *une déformation* espagnole de l'expression *shuar* — les gens — par laquelle s'autodésigne le plus important des quatre groupes tribaux (2) qui sont généralement inclus sous le vocable « jivaro ». Très rapidement d'ailleurs, le terme « jivaro » se transforme en nom commun et sert à désigner, de façon générique, tous les Indiens belliqueux qui refusent les bienfaits de la civilisation espagnole.

Les Shuars deviennent ainsi, à travers l'avatar jivaro, l'archétype de tous les peuples rebelles des régions tropicales. En effet, ce qui frappe avant tout les premiers conquistadores confrontés aux Shuars, c'est absence apparente de tout pouvoir politique et l'état de « guerre civile » permanente dans lequel ils vivent, deux traits qui font d'eux une sorte de négatif de la civilisation chrétienne du seizième siècle. En revanche, la chasse aux têtes n'impressionne pas outre mesure les Espagnols, d'abord parce qu'elle était pratiquée par un grand nombre d'autres tribus de la haute Amazonie, et aussi parce qu'elle représentait sans doute une forme de mutilation familière aux soudards de l'époque.

Les sentiments dominants à l'égard des Jivaros chez les Espagnols de la période coloniale restent ainsi longtemps ambigus : agacement d'abord, devant l'« insolence » de ces gens sauvages et fiers de l'être, qui massacrent allégrement toutes les expédi*tions* militaires envoyées pour les réduire, mais aussi admiration pour leurs vertus guerrières et leur belle apparence physique : malgré l'échec qu'il subit, le missionnaire jésuite Lucero ne peut s'empêcher d'évoquer *« la vision plaisante »* qu'offre le spectacle d'une foule de Jivaros. Il faut dire que la légende de leur invincibilité s'appuie sur une solide tradition de défaites cuisantes infligées aux envahisseurs.

Avant l'arrivée des Espagnols, déjà, une armée inca, commandée par le grand Huayna Capac, avait été battue par les Jivaros Palts et forcée de se replier ignominieusement devant ces sauvages *« dévergondés qui montraient leurs parties honteuses »*. Benavente, l'un des premiers conquistadores à pénétrer dans la région, au seizième siècle, est à ce point découragé qu'il écrit : *« Ce sont les gens les plus insolents que j'aie jamais vus depuis que je suis dans les Indes occidentales. »* Les Espagnols finissent toutefois par fonder quelques petites villes dans la région, afin d'exploiter les placers aurifères par la mise en coupe réglée des indigènes. Mais leur domination sur les Jivaros restera de courte durée, car, bientôt, éclate une série de soulèvements, qui culminent, en 1599, avec le massacre de la plus grande partie de la population blanche.

Pendant tout le dix-septième siècle, la soumission des Jivaros devient une obsession permanente chez les Espagnols, qui lancent contre eux de nombreuses expéditions militaires et missionnaires, invariablement suivies d'échecs sanglants. L'inutilité de ces tentatives de *réduction* devient si patente que le vice-roi finit par les interdire en 1704, et, peu après, le Saint-Siège suspend *sine die* toutes les missions d'évangélisation. Au dix-neuvième siècle, l'attitude des créoles à l'égard des Shuars se modifie et prend une allure de condamnation morale virulente ; il est impératif de les soumettre, car ils commettent en permanence des crimes non plus contre le pouvoir, mais bien contre l'humanité. On trouve couramment, sous la plume des missionnaires de l'époque, des anathèmes de ce genre : *« Le Jivaro est un être à part... il tue pour tuer, sans autre motif que son caprice...* [sa famille] *est un lupanar, où la débauche la plus éhontée s'étale sans retenue ni vergogne. »*

MORGAN

« Pacification »

Garcia Moreno, le dictateur ultra-catholique qui avait voulu offrir l'Equateur à Napoléon III, écrit froidement : *« Le jour n'est pas loin où il nous faudra pourchasser en masse, les armes à la main* [la race jivaro] *pour la faire fuir de notre sol. »* Il voulait remplacer les Shuars par des colons allemands et catholiques, dont les valeurs morales étaient sans aucun doute plus proches des siennes.

En cette seconde moitié du vingtième siècle, les Shuars sont toujours là, et les colons ne sont plus, pour eux, une hypothétique menace bavaroise, mais la quotidienne réalité. Leur territoire est envahi peu à peu par des paysans sans terres des Andes équatoriennes, que des gouvernements successifs, faute de pouvoir ou de vouloir effectuer une véritable *réforme* agraire, ont encouragé à coloniser l'Amazonie. Par rapport à d'autres tribus indiennes du bassin amazonien, et tout particulièrement du Brésil, les Shuars, dira-t-on, sont bien lotis, car leur nombre (plus de trente mille) et leur bellicosité leur ont permis d'échapper à ce génocide que leur promettait Garcia Moreno.

Pour annexer leurs terres, on ne s'est pas servi, ou presque pas, des mitrailleuses, mais plutôt des missionnaires, qui ont ainsi préparé la voie de la colonisation.

La « pacification » des Shuars une fois réalisée, le gouvernement pouvait alors construire des routes de pénétration pour permettre aux colons de s'installer toujours plus avant dans la région. Une législation inadaptée assimile actuellement les territoires de chasse des Shuars à des « terres en friche » qui doivent donc revenir, faute d'être cultivées, au domaine de l'Etat. Ce même Etat peut alors redistribuer légalement aux colons des terres sur lesquelles les Shuars n'ont aucun titre formel, si ce n'est d'y avoir résidé depuis bien avant la découverte des Indes occidentales. Les colons, qui sont gens de la montagne et peu familiers de la vie dans la jungle, n'ont rien de plus pressé que de défricher massivement cette inquiétante forêt et de la remplacer par des pâturages. Là où les Shuars poursuivaient autrefois le pécari, on n'aperçoit plus maintenant que quelques vaches étiques...

Dans les premiers temps de la colonisation spontanée, l'appropriation des terres shuares s'effectuait par un mélange de ruse et de violence. Un colon venait *offrir* à un Shuar quelques marmites de fer et une demi-douzaine de coupons de tissu pour qu'il déguerpisse et aille s'établir plus loin. Puis les amis et parents du colon arrivaient en masse et s'installaient tout autour de son lopin de terre, déplaçant de gré ou de force les autres familles shuares de la localité. La plupart préféraient partir d'eux-mêmes, plutôt que de continuer à vivre dans une région dominée par la présence des Blancs. Ceux qui décidaient malgré tout de rester se voyaient légalement confisquer leur terres et devenaient des ouvriers agricoles misérablement payés au service des colons.

Lorsque les zones de refuge commencèrent à manquer et qu'il devint impossible de fuir toujours plus loin devant la vague massive des colons, les Shuars décidèrent de passer à l'action. Plutôt que de se lancer dans une résistance armée à l'issue incertaine, ils choisirent de s'organiser en une fédération indigène, avec l'aide de quelques missionnaires salésiens, conscients soudain des résultats catastrophiques que cinquante ans d'évangélisation traditionnelle avaient produits.

Coopératives

Fondée en 19.., la Fédération des centres shuars connaît des débuts difficiles, car elle doit faire face à l'hostilité des colons, indignés que des Indiens soient assez insolents pour vouloir relever la tête. Le mépris auquel se heurtent les Shuars n'est d'ailleurs pas tant de nature raciste que culturelle, car, en Equateur, un Indien qui s'habille, parle et se comporte comme un Blanc n'est plus perçu comme un « indigène ». Or les Shuars n'ont nulle envie de perdre leur âme et de se blanchir culturellement, et il est significatif que l'une des toutes premières exigences de la jeune Fédération ait été l'abandon du terme péjoratif de « jivaro » dont on les affublait.

L'effort d'ethnogenèse shuar s'est ainsi particulièrement manifesté dans le domaine de la revalorisation de la culture traditionnelle et de la revendication d'une spécificité positive face à la culture dominante. L'instrument principal de ce renouveau est une station de radio qui couvre toute la région sud-orientale de l'Equateur et qui émet en permanence des programmes en langue shuare. La radio sert aussi à l'alphabétisation bilingue des enfants, entièrement prise en charge par la Fédération, et dont le contenu est plus adapté à la vie en forêt que les manuels scolaires des bureaucrates de Quito. Mais la grande affaire de la Fédération, c'est la lutte constante contre l'invasion, planifiée ou sauvage, des terres tribales.

A travers la création de coopératives agricoles légalement constituées, les Shuars ont réussi en partie à freiner le mouvement, mais les convoitises demeurent, et seule, sans doute, l'attribution par le gouvernement équatorien d'une vaste réserve territoriale permettrait d'enrayer la colonisation.

Il reste que la Fédération shuare, la plus importante et la plus dynamique de toutes les organisations indigènes du bassin amazonien, a réussi de façon exemplaire à faire sauter le carcan d'affabulations dans lequel la vision occidentale enfermait les Jivaros en parvenant à forger une impressionnante unité face à l'agression du monde blanc. A l'insu des amateurs d'exotisme, les « jivaros » ont pris congé de notre mythe ; pour les Shuars, il s'agit maintenant de se battre pied à pied pour ne point perdre les leurs. ■

(1) Dans *l'Oreille cassée*, Hergé, Casterman, 1947.
(2) Les Shuars, les Achuars, les Huambisas et les Aguarunas.







CHAPITRE VI

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS : 1970, sous le règne du roi de France François VI. Le chevalier Larose, secrétaire général de la Louisiane, acquiert la conviction que son prédécesseur, mystérieusement assassiné, a été victime d'une compagnie pétrolière. Mais il lui faut aussi préparer les élections prochaines, où le parti conservateur risque de perdre le pouvoir.

Où il apparaît

SURVINT septembre, et les embouteillages reparurent dans le centre de Saint-Louis. Les passants arboraient un tel bronzage qu'il semblait que l'Amérique eût fait retour à ses premiers occupants. J'allais tôt, chaque matin, au Cercle sportif piquer une tête dans l'eau du « Bain romain », rosie par ses marbres : en fait de Romains, on y était entouré de sachems rôtis sur les plages corses, de squaws revenues tout dorées d'une croisière au long cours. Dès les premiers jours de rentrée, la presse néophile se déchaina. Enquêtes, courbes, tableaux prouvaient la décadence du commerce extérieur néo-français. Les conservateurs tombaient à 51 % des intentions de vote. Verrier du Broc exploitait son avantage :

« *La Nouvelle-France, mes chers compatriotes*, déclara-t-il à la télévision de Chicago, *est soumise au plus terrible défi de son histoire. Je ne suis pas de ceux qui veulent briser l'unité nationale, et je ne prétends nullement faire affronter, d'une rive à l'autre de l'Atlantique, des Français dont les intérêts sont communs. Tout ce que nous demandons, c'est que la politique de la France soit une politique pour tous les Français. Que le gouvernement du roi soit composé de ministres qui voient le monde tel qu'il est, tel qu'il a évolué depuis la guerre. Tout ce que nous demandons, c'est que nos alliés soient placés face à leurs responsabilités envers nous, qui avons si longtemps supporté seuls le fardeau de leur relèvement économique et moral. Qu'on leur dise franchement qu'ils peuvent bien s'unir, mais qu'il n'est pas tolérable qu'ils s'unissent contre nous !* »

Laissant aux politiciens l'avantage de cette apparente modération, les boutefeux se rattrapaient sournoisement dans les rubriques de simple information : « *Dix étudiants taxus et mexicains appréhendés pour trafic de drogue* » ; « *Incident au large de Boston : une vedette de l'Union coupe la route à un chalutier gaspésien* » ; « *Menace sur nos exportations : que font à Mexico les dirigeants de la chambre de commerce de Baltimore ?* »... Dans les dépêches diplomatiques, qui depuis mon arrivée nous parvenaient régulièrement, je lus que *Foot*, embarrassé par ce tintamarre, jouait l'apaisement auprès de notre ambassade. Mais la presse d'outre-frontière, quant à elle, répondait à nos journaux sur le même ton. Le 16 septembre, des chômeurs brisèrent les vitres de notre consulat d'Atlanta. Sur instruction de M. de la Trémoille, je fis distribuer quelque argent aux principaux éditorialistes néophiles, sans passer par les filières ordinaires, et tout rentra dans l'ordre. Mais les sondages ramenaient désormais les deux camps à égalité.

Tel était mon horizon, tandis que l'histoire retentissait des grondements menaçants de Caracas : Gomez confirmait ses appétits envers les gisements de pétrole, faisant monter de plusieurs tons le débat électoral. Verrier du Broc hurlait devant de vastes auditoires : « *Il faut appliquer sans défaillance la vieille doctrine de Tocqueville : aucune puissance du continent américain ne doit se développer sans tenir compte des intérêts légitimes de la France !* » D'après les rapports de police, même les Noirs applaudissaient la doctrine de Tocqueville. L'énorme machine conservatrice s'ébranlait enfin, montrait la prospérité des vingt dernières années, tentait de détourner à son profit la tension internationale, puisque « *on ne change pas de cheval sous l'orage, au milieu du gué* ». Les techniques de sondage s'affûtaient : 73 % de l'électorat louisianais révélaient à l'Institut de l'opinion que, à leur avis, « *toutes mesures devaient être prises pour maintenir notre niveau de vie* ». A quoi 78 % des futurs votants répliquaient aussitôt, sondés par la Société d'analyses numériques, que, selon eux, « *le progrès économique a besoin de la paix pour s'affermir* ».

que la reine des images

CONVOQUE à Versailles, le lieutenant général partit avec son épouse le 11 octobre au soir, en toute simplicité. Ils n'emmenaient qu'une vingtaine de personnes de la maison ou de la livrée, et prirent donc l'une des frégates régulières, où l'on avait réservé le compartiment de première classe. Je quittai l'aéroport Laclède dans la voiture de M. de la Trémoille, et m'installai le lendemain, selon les ordres, dans son propre bureau.

J'eus un secret plaisir à m'installer dans ce saint des saints de la Louisiane. Là, durant quelques jours, je réglai un certain nombre de questions, la plupart relevant des élections et des candidatures, beaucoup concernant aussi la traditionnelle administration, que rien n'arrête jamais. Je donnai plusieurs audiences. Chaque soir, après le ménage, Le Gall procédait devant moi à la vérification réglementaire des systèmes de sécurité. M. de la Trémoille eut la discrétion de ne se manifester qu'à trois reprises. Le 20, je rangeais les papiers en prévision de son retour, quand je reçus un appel inattendu : Lesbia était à Saint-Louis, en route pour la Turquie. Elle disposait de trois heures, qu'elle souhaitait me consacrer, et proposa de passer me prendre à la lieutenance pour un dîner rapide. Je lui dis de venir aussitôt.

Elle était éblouissante, ce soir-là. Un manteau de léopard jeté sur les épaules, une robe blanche insolemment courte, découvrant les jambes adorablement galbées, mais aussi la rondeur des seins ; ses lèvres, d'un orangé profond, évoquaient la « fleur d'amour » des légendes indiennes. Elle entra sur la pointe des pieds, dévorée des yeux par le garde de service. Quand la porte se fut refermée, elle laissa négligemment glisser sa fourrure sur la maquette du Jules-Verne et s'immobilisa, feignant l'extase devant le décor, digne de Bois-du-Houx, où l'accueillait son amant.

C'est à un récit objectif que je m'efforce aujourd'hui, puisque nul ne le lira jamais. Aujourd'hui encore, pourtant, jai peine à croire que Lesbia, dans l'amour qui nous accapara sur-le-champ, au mépris de toutes convenances, n'ait été emportée que par son plan, ou par le contact de nos chairs avides. Il y eut bien une passion véritable, presque teintée d'angoisse, dans les étreintes répétées qui nous unirent, sur le canapé qu'elle avait malicieusement préféré au confort bourgeois de la chambrette. Comme si j'imaginais ne jamais la revoir, je la possédai avec la fureur d'un fauve.

Elle refusa la douche commune, voulant se reposer un instant encore. Je me rappelle avoir ri sous le jet brûlant, en me disant que j'enfreignais la rigoureuse consigne qui m'enjoignait de ne laisser approcher âme qui vive du télévidéophone Jupiter. S'il prenait fantaisie à Lesbia d'entrer en conversation directe avec Versailles, où à cette heure le roi devait dormir ! Mais quand je revins au bureau, elle était toujours allongée, nue, sur le canapé dévasté. Elle avait seulement abaissé les stores et allumé les lumières. Nos vêtements parsemaient les tapis. Sa peau lisse et bronzée, la pointe mauve de ses seins dressés, la suave courbe du ventre, sa jambe droite repliée dans un geste impudique : tout cela m'apparut de façon presque irréelle.

« *Tu es le plus joli secret d'Etat qui ait jamais été dévoilé ici*, dis-je. *Mais tu n'as pas dîné !*

— *Faut-il que je t'aime, grand fou !* soupira Lesbia en se levant avec nonchalance. *Je dois être à l'avion dans une demi-heure. Il va falloir que tu me prêtes une voiture à sirène pour te faire pardonner !* »

Je téléphonai au chauffeur l'ordre de se tenir prêt. Il y eut encore un délicieux fou-rire, quand l'actrice revint de la salle de bains, drapée dans un peignoir ducal trop petit. Puis je la laissai partir, après un dernier baiser passionné, vers son destin. Lorsque le mouchoir qui s'agitait eut disparu, je remontai au bureau du lieutenant général, pour trouver Le Gall dans l'antichambre, en compagnie des deux agents préposés au ménage, et la destruction sur place du contenu de la corbeille à papiers. J'eus peine à dissimuler un mouvement d'humeur : les coussins étaient encore en désordre, et j'aurais aimé profiter un instant du parfum de ma maîtresse, qui devait voltiger encore autour du mobilier d'apparat. Je devinais cependant que Le Gall, les lèvres légèrement pincées, entendait bien exercer son office : je lui livrai le bureau.

s'intéresse de trop près

Il n'eut pas un regard pour le peignoir jeté à terre, qu'un des valets ramassa soigneusement. Il ouvrit la porte de la petite chambre, constata son ordre parfait et entreprit le rituel examen du mobilier. Insensible à mon regard ironique, il glissa la main derrière le canapé, sous la tapisserie. Narine froncée comme un chien de chasse, il suivait le parfum invisible. Je le vis passer devant le télévidéophone, puis se raviser, revenir à l'appareil, et ôter machinalement la plaque du boîtier métallique où se dissimulent les fusibles et la prise de courant.

« *Vous faites du zèle, ce soir*, lui dis-je, agacé. *Il faudra que je vous offre un flacon de Numéro Cinq de Chanel, puisque vous semblez l'apprécier.*

— *Pour Dieu, monsieur, voyez-vous ?* », s'exclama-t-il soudain, l'œil fixe et la voix étouffée. Il tenait en main un petit disque argenté qu'il venait de détacher du creux de la plaque. Sa main libre eut un mouvement impératif qui signifiait : Silence !

Les deux agents étaient dans la salle de bains, d'où provenaient des bruits de nettoyage. Je sentais mon cœur battre à grands coups. Si atroce que fût la vérité, elle finit par m'apparaître avec autant d'évidence qu'à mon compagnon : c'était un micro-émetteur qu'il avait découvert, et qu'il s'empressa de remettre en place, pour éviter de donner l'éveil. Le ménage achevé, les lumières éteintes, les portes verrouillées, le garde aposté comme tous les soirs, nous nous rendîmes directement à la salle de conférences. Je mis moi-même le brouilleur en marche : c'est alors seulement que j'osai parler, d'un ton artificiellement énergique.

« *Au rapport, Le Gall* .

— *Micro-émetteur Charles Cros Z 36, monsieur. Fonctionne sur piles plus d'un mois et transmet les sons dans un rayon de huit cents mètres à un récepteur à peine plus grand. La première chose à faire est de le remplacer par un semblable pour examiner s'il est en état d'émettre. Je pense qu'il faudrait convoquer MM. Boisbrûlé, Balandin et les spécialistes du service secret.* »

Ainsi fut fait. La réunion improvisée confirma nos pressentiments. L'appareil était neuf, en parfait état de marche. Depuis le départ du duc, aucun visiteur n'était resté seul dans le bureau et n'avait donc pu le placer où nous l'avions trouvé. Aucun, sauf Lesbia Sainte-Beuve. A 11 heures du soir, après avoir câblé à Versailles le télégramme le plus discret et le plus difficile de toute ma carrière, je me trouvai donc avec une dizaine de policiers et d'agents spéciaux devant un plan à grande échelle de Saint-Louis. Il fallut relever les maisons, d'ailleurs peu nombreuses, compte tenu des dimensions imposantes de la cour d'honneur et du parc, où pouvait se situer le récepteur. Je doublai la garde du Palais, ordonnai que nul ne pût sortir sans une fouille minutieuse. Une ronde fut faite dans les jardins. Dans le même temps, des brigades bardées d'électronique se lançaient à l'assaut des neuf immeubles suspects dont l'un, le centre commercial, comportait quarante-huit étages.

Dès une heure, Boisbrûlé grattait à la porte de mon cabinet où je m'étais fait porter du café et des pains au jambon. On venait de découvrir le récepteur, branché sur un magnétophone — la bande était vierge — dans un bureau vide du centre commercial. Je câblai ce premier résultat. Selon le concierge, le bureau était loué depuis l'avant-veille par la société Pierre Barrault, Enquêtes et filatures, l'une des polices privées les plus connues et les plus sérieuses de Saint-Louis. Nous décidâmes de faire garder l'endroit. Son premier visiteur se ferait mettre la main au collet.

Je renonce à décrire ma brève nuit. Parfois, le sommeil me prenait et me faisait voir Lesbia, amoureuse et tendre comme quelques heures plus tôt. Dans les moments de veille, je l'imaginais blottie à l'avant de l'appareil qui survolait l'Atlantique, objet des attentions dérisoires du personnel de cabine. A quoi pouvait-elle songer ? Quelque émotion se mêlait-elle à la joie de m'avoir berné ?

Je pensais rageusement à l'accueil imprévu qui l'attendrait à Constantinople, celui de notre service secret. A 8 heures, le téléphone m'arracha à un cauchemar où des sosies de Le Gall se camouflaient sous des tarbouches. On venait d'appréhender, à son arrivée, le locataire du bureau ; Boisbrûlé allait l'interroger. N'y pouvant tenir, je m'installai dans une pièce voisine où j'entendais sans peine.

La conversation fut brève, ahurissante. Le suspect, Arnolphe Touffait, enquêteur patenté de la société Barrault, avait mission d'enregistrer, entre 8 heures du matin et 8 heures du soir il ne savait quoi, pour le compte d'il ne savait qui. Son rôle se fût borné, dès la présente journée, à mettre en marche le magnétophone, changer les bobines, et emporter le soir les bandes enregistrées. Son patron authentifia ses dires, et nous ouvrit ses livres : il s'agissait d'un mari jaloux, venu exposer l'avant-veille ses craintes sur la conduite de sa femme, sa certitude qu'elle rencontrait un amant, de jour, dans un appartement de location, place Royale. « *J'ai pu placer l'émetteur*, avait-il indiqué. *Je paie d'avance l'écoute pour une semaine.* »

à l'industrie du son

Au milieu de la matinée, l'enquête était presque achevée. Il y avait bien un appartement vide au 6, place Royale, dont la location avait été conclue et le prix acquitté en liquide, l'avant-veille également, par Mme Dingby, citoyenne des Etats de l'Union. Elle n'y avait pas remis les pieds, elle se révélait inconnue à l'hôtel qui était prétendument son domicile antérieur, l'adresse fournie par le mari jaloux était également fausse. Restait à savoir s'il oserait venir aux bureaux de la police privée pour récupérer les bandes qui justifiaient cette comédie.

Voilà ce que je pus exposer à M. de la Trémoille, qui débarqua peu après midi. Je ne lui révélai de mon imprudence que ce qui me parut strictement nécessaire, et je ne sais ce qu'il devina. Toujours est-il qu'il me témoigna dans ces moments difficiles une compréhension véritablement paternelle, que je ne puis oublier.

« *Au fond, mon cher, vous étiez la victime idéale. Il est bien heureux pour vous que l'on ait choisi de vous utiliser, non de vous assassiner comme le pauvre Malartic. N'ayez crainte : si ce Dingby reparait, ce dont je doute fort, on saura le faire parler. Mais le plus intéressant est ce que vous ignorez encore : le roi, inquiet des rapports que je lui ai faits, n'a pas de renseignements meilleurs en métropole. Il est donc probable que nous recevions, dans quelque temps, la visite de Mgr le duc d'Aquitaine, de qui vous connaissez la popularité ici. La préparation du voyage, la nature de la mission du prince, les conversations politiques qu'il pourrait avoir dans mon bureau, voilà ce qui sans doute intéressait nos espions. Cela suppose qu'ils connaissaient presque aussitôt que moi les intentions royales. Voilà des gens qui jouent une bien forte partie. Je gage que vous avez quelques idées à ce sujet...* »

En fin de soirée, un long téléchiffre parvint de Versailles. Lesbia, à Constantinople, avait craqué aussitôt et fourni sa version de l'affaire, la seule que la malheureuse connût en effet. Elle devait des sommes énormes, près d'un million. Philippe Auclair, son impresario, lui avait subitement offert de les payer pour elle, en échange d'un tout petit service : il lui suffirait de placer le dispositif à l'intérieur du télévidéophone, dans des conditions qui lui avaient été dictées par le menu. Ainsi la Compagnie Lumière, de qui dépendait, elle devait en être consciente, sa propre prospérité, pourrait-elle traverser victorieusement une passe délicate : il était en effet important, pour ses dirigeants, de connaître à l'avance les intentions du gouvernement en matière de fiscalité cinématographique. Depuis ces aveux, Lesbia était en pleine hystérie, invoquait en sanglotant mon nom. On s'apprêtait à la conduire, par avion spécial, dans une discrète maison de santé des Pyrénées. Quant à l'impresario, il avait certes récupéré ses bagages à l'aéroport de Constantinople, mais il avait disparu en tapinois, remarquant l'accueil fait à Lesbia. La police du sultan le recherchait.

On découvrit Philippe Auclair au bout d'un mois, dans un bouge de Smyrne, mort d'une injection trop forte de morphine. Quant à la Sainte-Beuve, il allait être de mon triste devoir de laisser les midinettes et adolescents du monde entier pleurer sa tragique disparition, quelques semaines plus tard. Même aujourd'hui, sauf pour ces pages, il reste de mon devoir de leur laisser penser que, si elle ingurgita un tube de gardénal, c'est parce que le superbe acteur mexicain Enrico Delsal, son ancien partenaire de *Désirs enfouis*, vivait désormais avec une danseuse japonaise.

Jamais le sieur Dingby ne se manifesta. Nous n'avions plus besoin de lui pour savoir quels adversaires nous affrontions : il n'était au monde guère d'organismes qui eussent pu préparer avec tant de minutie cette affaire, et qui y fussent intéressés malgré les risques, sinon la redoutable Compagnie des huiles de moteurs, propriétaire à cent pour cent de la Compagnie Lumière, principal bailleur de fonds du parti néophile. Comme toujours, rien ne permettait d'inculper ni de compromettre ses agents ou ceux de sa filiale, même si tant de précautions les désignaient plus sûrement qu'un indice. Et en cas de découverte, n'avait-on pu même escompter que le seul perdant ne serait autre que moi ? Versailles aurait alors dû, de manière bien difficile à justifier, me remplacer, si près des élections, par un agent nouveau : on y gagnait encore quelque chose... Ce calcul n'échappa point au roi, qui me fit transmettre après quelques jours son absolution.

Je rappelle ici le mot cynique et leste du souverain, que me rapporta en s'étouffant de rire le lieutenant général :

« *M. Larose peut continuer d'illustrer deux vertus bien françaises : la galanterie et la promptitude. Plaise à Dieu que tous les galants soient aussi prompts à réparer !* »

Ainsi, jour après jour, comme le remémore naïvement mon agenda, me semblait-il pénétrer plus avant le cœur de mes semblables, et les secrets du monde tel qu'ils le font. Je n'en étais au vrai, je l'aperçois aujourd'hui, qu'à maîtriser la plus élémentaire des grammaires. Il me restait à mesurer ce que peut le hasard, lorsqu'il conspire avec les passions à susciter des événements.

(A suivre.)

NUMISMATIQUE

La chasse au trésor

ALAIN WEIL

QUI n'a jamais rêvé de découvrir un trésor monétaire ? Evénement rare mais pourtant possible, accessible, puisqu'il n'est pas de semaine sans que la presse nous relate de miraculeuses trouvailles : un cultivateur trouve, dans son champ, un vase rempli de pièces antiques ; un jardinier découvre dans son terrain un rouleau de louis d'or ; ou bien encore, un ouvrier met au jour, sur un chantier de démolition, une cassette bruissante d'écus d'argent. Bon an, mal an, le sol français fournit une centaine de trésors, dont chacun présente un intérêt, bien qu'ils n'aient pas tous une valeur importante.

Les trouvailles comprenant plusieurs milliers de pièces ne sont pas rarissimes : en avril 1816, des cantonniers, réparant une vieille chaussée de Vannes, découvrent un pot contenant plus de trois mille « antoniniens » (pièces de billon) ; tout récemment, en 1979, une trouvaille de la même importance a été faite sur les bords de la Gironde. Mais, dans les deux cas, les monnaies étaient de peu de valeur marchande.

Beaucoup plus intéressante fut la découverte, en 1867, du fameux trésor d'Auriol (près de Marseille). Un agriculteur venait buter, à chaque labour, contre une dalle de pierre ; il se décida un jour de la déterrer et, ce faisant, il découvrit un vase renfermant plus de deux mille cent trente petites monnaies d'argent grecques. Notre homme alla voir l'horloger du village, lui proposant l'échange de tout le trésor contre une montre en or, mais l'horloger, faisant la fine bouche, lui offrit seulement une montre en argent ; dépité, le laboureur refusa l'offre et, grâce à ce refus, la quasi-totalité des pièces nous est parvenue.

Il suffit parfois d'une ou deux pièces rares pour faire un vrai trésor, et les chasseurs d'aujourd'hui le savent bien, étant informés des prix par les nombreux catalogues de marchands ou de vente aux enchères.

Bouchée de pain

Au dix-neuvième siècle, le public était beaucoup moins averti et il arrivait parfois à l'inventeur d'une grande rareté d'en demander une bouchée de pain ; c'est ainsi qu'un boueux trouva, vers 1875, à Boulogne-sur-Mer, un rarissime aureus de Gordien d'Afrique, pièce unique à l'époque. Il s'empressa de le vendre à un orfèvre qui, pièce d'or contre pièce d'or, lui attribua royalement un louis de 20 francs. L'orfèvre céda bientôt la monnaie pour 1 000 francs à un notable de Douai, qui le revendit lui-même 5 000 francs à un numismate connu de Londres. A la mort de ce dernier, le vicomte Ponton d'Amécourt racheta l'aureus pour 5 500 francs et, lorsque la célèbre collection du vicomte fut dispersée en vente publique, en 1887, le Cabinet des médailles acquit ce fameux Gordien au prix de 6 720 francs.

De nos jours, les trouvailles sont de plus en plus fréquentes, car elles ne procèdent plus seulement du hasard, mais, très souvent, d'un nouveau passe-temps — la chasse au trésor — qui connaît un très vif développement grâce à la commercialisation de détecteurs de métaux efficaces et d'un prix abordable. Il faut bien reconnaître à cette activité de loisirs beaucoup de qualités : intérêt de la période préparatoire pendant laquelle le « chasseur » investit les bibliothèques et les archives pour trouver de bonnes pistes ; excitation de la période de chasse sur le terrain ; joie de la découverte; recherches passionnantes pour l'identification et le classement du butin. Peu d'occupations présentent un mariage aussi heureux entre une activité de plein air et des travaux intellectuels, et comme le sol français recèle encore beaucoup de monnaies romaines, gauloises et royales, on comprend le succès grandissant de ce nouveau sport.

Rien pour l'Etat

Quelques précautions élémentaires sont toutefois à prendre si l'on veut respecter la loi, qui est, en l'occurrence, très simple ; en dehors, bien entendu, de l'accord préalable du propriétaire du terrain de « chasse », on s'assurera auprès de la direction départementale des antiquités, que la zone dont la prospection est prévue n'est pas interdite à la fouille. Après quoi — si la chance sourit au chasseur — il ne restera plus qu'à partager le butin avec le propriétaire.

En effet, l'article 716 du code civil, qui définit un trésor comme « *toute chose cachée ou enfouie sur laquelle personne ne peut justifier sa propriété et qui est découverte par le pur effet du hasard* », stipule que « *la propriété d'un trésor appartient à celui qui le trouve dans son propre fonds : si le trésor est trouvé dans le fonds d'autrui, il appartient pour moitié à celui qui l'a découvert et, pour l'autre moitié, au propriétaire du fonds* ». Comme on le voit, et contrairement à une idée généralement répandue, l'Etat ne prend rien ; il n'y a, pour une fois, ni taxe ni rétention d'aucune sorte de la part du fisc.

Dans tous les cas, l'inventeur aura donc intérêt, puisqu'il ne risque rien fiscalement, à déclarer son trésor auprès des autorités compétentes (mairie, préfecture, direction départementale des antiquités), pour se soumettre à la seule obligation qu'on exige de lui : l'examen scientifique des monnaies par le Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale ou l'un de ses correspondants.

Le public ne perçoit pas toujours toute l'importance de l'étude des trésors pour le numismate et pour l'historien, et pourtant la connaissance précise du site d'invention et de la composition d'un trésor peut apporter des renseignements fondamentaux dans bien des domaines, comme ceux de la circulation monétaire ou de la chronologie des émissions. Si l'on peut regretter que tant de trésors aient été dispersés avant d'avoir été inventoriés d'une manière satisfaisante, c'est-à-dire par des numismates compétents, il faut espérer que les nouveaux chasseurs de trésors, informés et rassurés sur leurs droits, auront à cœur de faire profiter leurs compatriotes historiens de leur astuce, de leur intelligence et de leur chance.

Pour achever de les rassurer, nous évoquerons le célèbre trésor de la rue Mouffetard, où les inventeurs touchèrent une part du butin bien que le trésor n'en fut pas un, au sens de la loi ! Le 24 mai 1938, neuf ouvriers, démolissant un immeuble de la rue Mouffetard à Paris, mirent au jour des milliers de louis et doubles louis d'or frappés sous Louis XV ; à côté de ces pièces on retrouva des dispositions testamentaires de Louis Nivelle, écuyer du roi décédé en 1757, au profit de sa fille Anne-Louise-Claude. Le trésor fut mis sous séquestre pendant la guerre : peu après cette dernière, il y eut procès entre les diverses parties intéressées au magot, au nombre desquelles se trouvaient quatre-vingt-trois héritiers retrouvés par d'efficaces généalogistes parmi les descendants d'Anne-Louise Nivelle et de son mari Jean de Forges.

En juin 1949, le juge estima qu'il ne s'agissait pas véritablement d'un trésor au sens du code civil puisqu'il existait un testament ; néanmoins, il fit un partage équitable entre les héritiers, le propriétaire de l'immeuble et les neuf inventeurs. La part de ces derniers fut vendue aux enchères en mars 1952.

En décembre 1972, une grande partie des pièces des héritiers fut également dispersée en vente publique et depuis les « louis de la rue Mouffetard » viennent de temps à autre agrémenter les ventes de l'hôtel Drouot, apportant à l'acquéreur cet inimitable halo de mystère qui entoure les pièces de trésor. ■

LANGAGE

Racisme des mots

JACQUES CELLARD

LE premier racisme, le plus général, le plus tenace et le plus irritant, même s'il n'est pas le plus dangereux, est celui du vocabulaire. Tel brave homme incapable de nuire à l'autre, soucieux de ne pas l'offenser et même de lui offrir une amitié active, ne verra cependant aucune malice à parler de lui sous des appellations insultantes, tout étonné qu'on lui reproche un « racisme » qui n'est pas dans ses intentions.

Il n'existe pas de désignation admise pour ces « noms insultants » : *bougnoul*, *mal-blanchi*, *banania*, pour les Noirs (en France), *youpin*, etc., *sidi*, *crouya*, etc. Hélas ! Preuve de notre mauvaise conscience, ou du peu d'intérêt que soulève la question ? Quoi qu'il en soit, c'est toujours une épine dans la chair du rédacteur de dictionnaires.

S'il ignore, ou feint d'ignorer ce genre de mots, il manque à son devoir de lexicographe, qui est de décrire un vocabulaire et non de le censurer. Mais, s'il écrit qu'un *auverpin*, c'est aussi un Auvergnat, un *rital* un Italien, un *schmoutz* un juif et un *raton* un Algérien, il est aussitôt accusé de provocation raciste et sommé (les exemples ne manquent pas) d'expurger son dictionnaire de tout ce qui heurte, légitimement du reste, la dignité des groupes ethniques minoritaires en France.

D'être ou de ne pas être « dans le dictionnaire » ne change pas grand-chose au destin des mots. *Mais*, dans l'imagerie commune, le dictionnaire « authentifie » le mot et, par conséquent, le fait, c'est-à-dire le racisme. C'est vrai, à condition de ne pas oublier que *nier la réalité du racisme dans* le vocabulaire général des Français n'est certainement pas une bonne façon de le combattre.

Le problème n'est pas particulier à la France. Dans une très intéressante étude d'une récente *Revue française d'études américaines*, M. Henri Bejoint rappelle que « *les lexicographes américains sont soumis, comme dans les autres pays, à des pressions sociales. Ils hésitent donc à faire figurer dans leurs dictionnaires tout ce qui pourrait choquer certains groupes. Il y a quelques années encore, aucun dictionnaire américain ne donnait de mots considérés comme injurieux, bien que leur fréquence ne fît aucun doute* ».

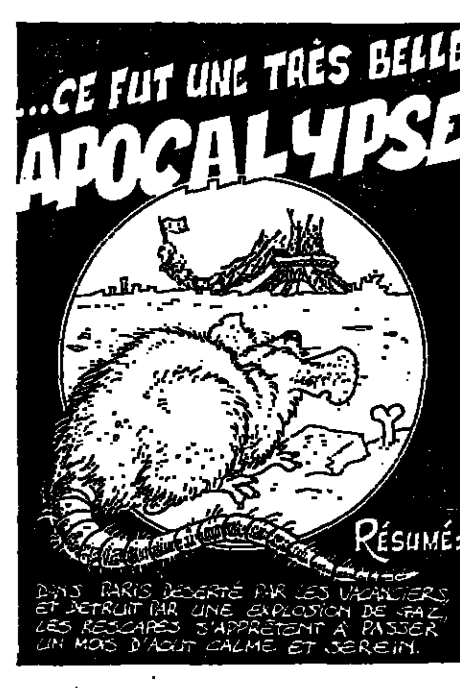
On peut préférer à l'appellation de « censure sociale » celle de « contre-terrorisme » ou de « contre-violence » raciste : cela ne change pas grand-chose au problème.

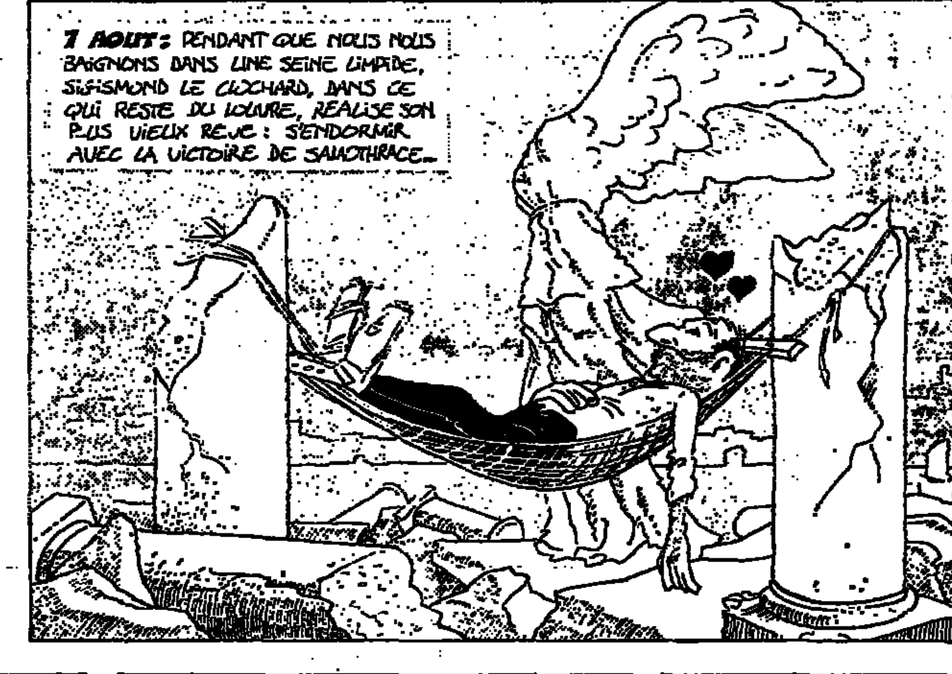
De son étude, Henri Bejoint dégage une constatation : « *L'ordre décroissant du nombre des surnoms ethniques correspond presque parfaitement à l'ordre décroissant de distance sociale.* » C'est-à-dire que le groupe minoritaire, pas seulement ethnique d'ailleurs, que le groupe dominant considère comme le plus éloigné de lui, le plus « indésirable » ou le plus « étranger » à lui, est aussi celui qui engendre le plus grand nombre de désignations insultantes. Par ailleurs, « *cet ordre de distance sociale correspond, en gros, à l'ordre décroissant du nombre des immigrants* (aux Etats-Unis) ». Ou, sans doute, plus exactement, pour la France, à une certaine perception de ce nombre.

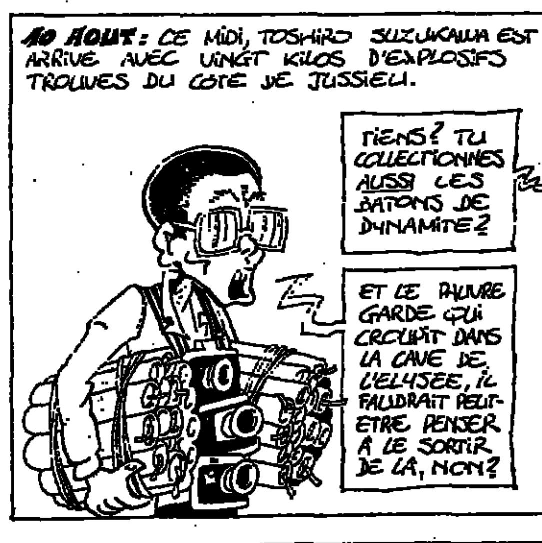
Dans cette optique, il est intéressant de noter, pour la France, les variations en nombre des « insultes ethniques » depuis un siècle. Ce genre d'études montrerait à peu près certainement une très forte décroissance du racisme antisémite, après deux périodes d'exacerbation, la première de 1880 à 1900, qui culmine avec l'affaire Dreyfus, la seconde de 1930 à 1940, autour de l'affaire Stavisky en particulier.

La quinzaine d'insultes racistes (antisémites) que l'on peut identifier alors à travers les

GERARD MATHIEU















هكذا من الأصل

dictionnaires et les textes, est à peu près entièrement sortie de l'usage aujourd'hui. On ne s'en plaindra pas !

De même, la « normalisation » des rapports entre Français et Allemands se traduit par la disparition des insultes anti-allemandes. Nos enfants sont, aujourd'hui, tout étonnés d'apprendre que, de 1880 à 1950, à peu d'exceptions près, le mot « allemand » avait disparu du vocabulaire français, pour être remplacé par « boche ». Au point que, au moins dans les périodes de chauvinisme le plus exalté, appeler « allemand » un Allemand a été pratiquement considéré comme une marque de sympathie incongrue et inacceptable !

Aujourd'hui, on ne rencontre plus guère *fritz*, *chleu*, *doryphore* ou *fridolin* que dans des récits de guerre.

De même, on peut juger de la réussite de l'intégration des Français d'Algérie à l'absence de « sobriquets » les désignants, à l'exception de *pied-noir*, qui n'est pas systématiquement injurieux. Nous pourrions donc, à travers notre vocabulaire, nous décerner une mention passable, et presque un satisfecit du genre « racisme faible ou modéré », si... s'il n'y avait pas, malheureusement, le déferlement des appellations injurieuses pour les travailleurs immigrés d'Afrique du Nord, et plus généralement pour tous les Maghrébins.

Là, notre racisme est visible et violent. Mais les dictionnaires n'y sont pour rien. ■

(1) *Revue française d'études américaines*, n°9, avril 1980, « L'étranger dans la culture américaine », 179 p., le n° 25 F, au siège de l'Association française d'études américaines (AFEA), 10, rue Charles-V, 75004, Paris.

PLUMES

Le badminton

OLIVIER MERLIN

DEMANDEZ à un sportif documenté, plus spécialement à un joueur de tennis, quelle est la différence entre le badminton et le squash, vous le verrez hésiter. Réponse simplifiée : le badminton se joue avec un volant dans l'espace d'un gymnase, tandis que le squash (1) se pratique avec une petite balle entre les quatre murs d'un trinquet en miniature. C'est du premier de ces exercices *en* salle, qui exige de sérieuses qualités athlétiques en même temps qu'il entraîne une salutaire dépense phyisque pour l'homme des villes, qu'il s'agit ici.

Le badminton est né en juillet 1873 dans le Gloucestershire, en Angleterre, à une vingtaine de kilomètres au nord de Bath. Ce jour-là, les invités du duc de Beaufort, dans sa belle demeure de Badminton House — aujourd'hui résidence royale et enceinte d'un concours hippique fort bien coté — s'ennuyaient ferme. C'était peu avant que le major Wingfield n'édicte les règles qui allaient présider pendant un siècle aux matches sur gazon de l'All England Lawn-Tennis and Croquet Club de Wimbledon. Un des invités présents, officier en congé de l'armée des Indes, proposa alors un jeu de raquette, le *poona*, que les Malais pratiquaient *en* se renvoyant un volant par-dessus un filet. Aussitôt adopté, le jeu se développa sur les pelouses de la propriété dont le nom, *ipso facto*, servit de parrainage. En 1887, des règles précises transformaient la partie de jardin — garden-party — en sport codifié, et quelques années plus tard, en 1895, l'English Badminton Association organisait son premier tournoi officiel à Westminster.

Cependant, depuis trois siècles en France, on jouait en plein air au volant. A Chantilly, les mémorialistes rapportaient que le Grand Condé s'exerçait *« à la paume, au mail et au volant »*. L'iconographie picturale, après les écrits (à la plume d'oie !), situait dans le temps les étapes de cette vogue ainsi : *la Fillette jouant au volant*, de Chardin (actuellement aux Offices) et *le Volant*, du baron Bosio (figurant un « double » des Merveilleuses aux Tuileries). Après quoi, jusqu'à la fin du siècle passé, le « volant » passa pour un aimable jeu de place...

La création des championnats de France internationaux remonte à la saison 1908. Durant quatre années, c'est le champion anglais Sir John Thomas qui remporta l'épreuve. Puis ce fut, après le long règne des Anglo-Saxons, celui des Scandinaves.

Au lendemain de la première guerre, par on ne sait quel mystère, le badminton sombra en France dans les oubliettes du sport. Ce n'est qu'en 1935 que reprirent les Internationaux de France. Ce fut dès lors l'apanage exclusif — durant une vingtaine d'années — du champion de tennis Henri Pelizza, qui s'établit le maître incontesté du badminton, jamais battu en compétition par un Français.

Marcel Cerdan

Le badminton, jusqu'à ces dernières années, était néanmoins un sport ultra-confidentiel. Parmi les amateurs de marque qui s'y astreignaient, à titre d'entraînement, au gymnase parisien du Racing Club, rue du Chemin-Vert, il y avait Marcel Cerdan. Comme tout athlète supérieurement doué qui s'aventure dans un nouveau domaine, le glorieux boxeur avait rapidement atteint le niveau de la seconde série, au-delà duquel il devient assez difficile de s'élever. Les autres amateurs profitaient de l'apprentissage très court des meilleurs coups pour s'amuser et se dépenser tout leur saoul. Alors que le tennis réclame au débutant des mois de travail méthodique pour envoyer la balle sur des centimètres de ligne et la poursuivre dans tous les azimuts du court, il suffit en revanche au badminton de taper de toutes ses forces le volant, lequel s'immobilise toujours, à peu près, aux pieds du joueur.

Les deux seuls *impedimenta* du badminton jusqu'à ces dernières années résidaient dans les servitudes de l'hygiène et le coût du matériel, singulièrement du volant.

Une demi-heure de jeu vous mettant littéralement en nage, il est en *effet* nécessaire de disposer d'un vestiaire où l'on puisse prendre une douche. Ce problème est résolu aujourd'hui par l'équipement moderne des gymnases municipaux.

La deuxième entrave consistait dans le prix élevé des volants en plume. On aura une idée de la rareté de l'« engin » quand on saura qu'un volant de compétition est constitué de seize plumes de queue d'oie, qu'il nécessite le sacrifice de deux de ces volatilles et qu'il ne s'agit pas de palmipèdes ordinaires mais exclusivement d'oies de Bohême. D'où pour un tournoi classique de cent vingt-sept matches, la bagatelle de quarante-huit douzaines de volants à aligner, soit un millier d'oies à... plumer ! On conçoit que l'importation dans les pays de l'Ouest ne suffisant pas à la demande, le badminton officiel en arrive à se tourner vers les volants modernes en matière plastique qui durent allégrement leurs six matches.

Mon expérience du badminton remonte à hier.

Comme spectateur admiratif, j'avais déjà suivi il y a trois mois les compétitions internationales de la « Plume d'or » disputées devant un millier de connaisseurs à la salle Binet, porte de Clignancourt et au match singulier, ébouriffant d'agilité et de vitesse entre le jeune gaucher belge Jean-Pierre Bauduin et le Yougoslave barbu Gregor Berden.

Il me restait à jouer moi-même. Pratiquant le tennis depuis quelque soixante ans, tout récent adepte du squash, je comptais cependant être fameusement désorienté par les caprices du volant. Mais mon initiateur de l'autre côté du filet, Jean-Pierre Agneray, président (en exercice !) de la Ligue de badminton parisienne et excellent joueur lui-même, était bien décidé à me ménager. Je me livrai donc là, dans le gymnase municipal de l'avenue Parmentier, où des fanatiques en décousaient sur cinq autres courts (quatre courts de badminton tiennent dans un court de tennis) à une aimable « partie de château » m'autorisant les constatations premières. Vif, nerveux, appuyé, le geste du badminton, à la *différence* du coup de raquette bras tendu du tennisman, peut être martelé, fouetté ou cinglé, l'impulsion partant toujours du poignet, le plus souvent en smash au-dessus de la tête. La nouveauté essentielle qui déroute le néophyte réside dans le vol imprévisible et les points de chute à géométrie variable du diabolique projectile empenné. Et là on se rend compte que rattraper les lobs au fond du court ou cueillir les amortis au bas du filet tout au long d'un match de compétition n'est pas un divertissement de petite fille !

Pour le reste, si le cœur vous en dit et vous le permet, je vous engage à découvrir dans l'euphorie le badminton pratiqué selon la formule omni-sport *« au jeu sans prétention on n'assigne guère de limite d'âge »*. ■

(1) Voir *le Monde* du 28 février 1979.

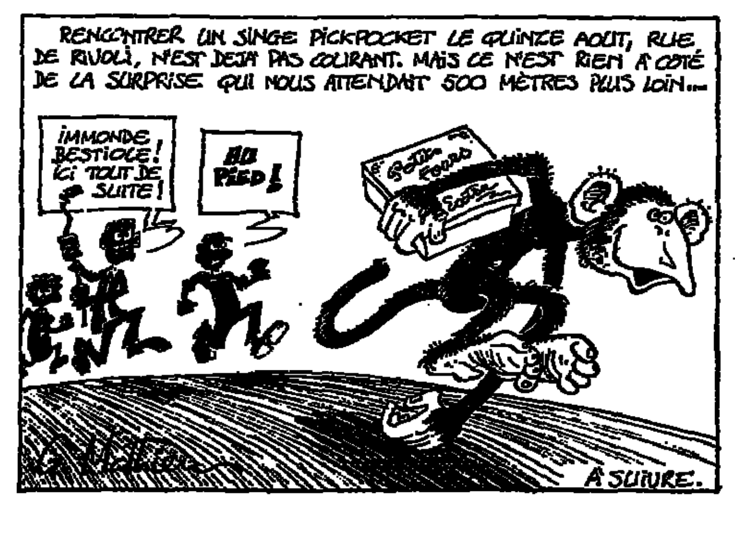
SIXIEME EPISODE











EN SAVOIR PLUS

● **LE TERRAIN**

Le court a 13,40 m de long sur 6,10 m (tennis : 23,77 m sur 10,97 m). Filet à 1,52 m du sol au centre et à 1,55 m aux poteaux.

● **LE MATERIEL**

— **Raquette** : plus étroite et plus légère (110-120 g) que celle du tennis (450 g.), en bois ou en fibre de verre. Prix moyen (compétition) : 250 F ; usage moyen (compétition) : deux raquettes par saison.

— **Volant** : poids de 4,75 g à 5,50 g et de quatorze à seize plumes ou avec armature évasée en matière plastique greffées sur une embase de liège. Prix du volant en plumes : 15 F (usage moyen compétition : deux par match) ; en matière plastique : 4 F (usage entraînement ordinaire : quinze à vingt parties).

● **LES REGLES**

Les échanges se pratiquent exclusivement de volée et sont comptées fautes les répliques qui sortent des limites en court. Seul le serveur marque les points (comme au volley-ball) : il faut donc d'abord conquérir ce privilège. Si le serveur fait une faute (il n'a droit qu'à un seul coup), l'engagement passe à l'adversaire. On sort en diagonale en envoyant le volant alternativement dans le demi-court droit et le demi-court gauche.

Les parties sont disputées au meilleur des trois manches. Chaque manche est jouée en 15 points (11 pour les dames). En cas d'égalité à 13 ou 14, prolongation en 3 ou 4 points au gré du joueur qui mène.

Durée moyenne d'une partie : de trente à quarante minutes.

● **LES CONDITIONS DE JEU**

Le smash au-dessus de la tête est le coup décisif du jeu, le service, le coup droit et le revers n'ayant pas la même efficacité qu'au tennis. L'art du serveur consiste à délivrer un coup puissant qui envoie le volant au fond du court ou un « amorti » qui passe de justesse le filet. L'« amorti » ou drop-shot est la meilleure attaque pour obliger l'adversaire à relever le volant, donc permettre de smasher. En matière de défense, c'est le lob avec un apogée très élevé qui constitue le coup maître.

● **L'ORGANISATION FEDERALE**

— **Fédération française de badminton**, 49, rue de Tocqueville, 75017 Paris. Tél. : 622-42-36. Président : M. Claude Lefèvre.

— **Ligue de badminton de Paris**, 81, avenue Ledru-Rollin, 75012 Paris. Tél. : 307-16-95. Président : M. Jean-Pierre Agneray.

— **Kat Min Ton**, 14, rue Paul-Bert, 49400 Saumur.

● **LES CLUBS A PARIS**

— **Racing-Club de France**, 5, rue Eblé (7e).

— **Esso-Sports**, 4, avenue de la Porte-de-Clichy (18e).

— **Caisse d'épargne**, 88, rue de la Glacière (14e).

— **Clubs municipaux** : 55, avenue Parmentier (10e) ; 81, avenue Ledru-Rollin (12e) ; 31, rue Peclet (15e) ; 8, place Gambetta (20e).

Cotisations moyennes : 250 F par an.

Le Monde
DIMANCHE

UNE NOUVELLE INÉDITE DE THORGEIR THORGEIRSSON

Enterrement



STANISLAS BOUVIER

NOUS sommes devant la fosse ouverte et attendons. La bruine grisâtre qui flotte dans l'air diminue la visibilité. Le monde de la réalité, quand il fait ce temps-là, se réduit à un cercle étroit autour de l'endroit où l'on est. Ce qui est éloigné n'a ni couleur ni signification. A l'intérieur du cercle devrait régner le silence, mais un excavateur jaune vif creuse une fosse de l'autre côté du sentier de graviers. Il mord la terre en rugissant, se soulève, la gueule pleine de terre, ronronne paisiblement, vomit le contenu de ses mâchoires sur le bord de la fosse, puis rugit à nouveau avidement.

Dans le cercle de la réalité, un corbillard survient à toute vitesse, et le gravier crisse quand il s'arrête. Une Austin bicolore le suit de très près et freine brutalement à la suite. Au même instant, les quatre portes s'ouvrent. Quatre hommes de noir vêtus descendent et se précipitent vers le corbillard. On dirait des pompiers à l'exercice, parfaitement entraînés.

Il me semble entendre un bruit venu de la dépouille mortelle de la vieille femme dans le cercueil. Elle est la mère de mon père et avait atteint ici-bas l'âge de quatre-vingts ans.

Ma grand-mère Elisabet a survécu à deux maris et la mer lui a pris deux de ses quatre fils. Je ne pense pourtant pas que personne ait jamais pensé qu'elle n'avait pas eu de chance. Elle était toujours en train et gaie et prête à s'y mettre. Elle s'était battue avec la vie.

Son premier mari était mon grand-père. Il est mort de la grippe espagnole en 1918, si bien que je ne l'ai connu que par leur photo de mariage.

Il avait le regard sombre pour un jeune marié, et de ces mains qui ne rentrent dans aucune poche. Un homme silencieux. Elle est mince, belle de visage, et a l'air d'une femme qui dit ce qu'elle pense. Semblable à elle-même.

Si j'observe en pensée cette photo de mariage, me revient à la mémoire l'histoire de la fois où il est parti toute la journée pour chercher le lait.

« Ça ne lui ressemblait pas à Thorgeir de vadrouiller toute la journée pour chercher le lait. »

Ma grand-mère disait cela et riait si on en venait à parler de cette histoire-là. Et en fait, en ce qui la concernait, l'histoire n'allait pas plus loin : elle en avait eu l'explication après la mort de cet homme au regard sombre. Beaucoup d'années plus tard.

Il faisait un temps épouvantable ce jour-là. Alors qu'il retournait chez lui avec le lait, il rencontra quelques hommes qui regardaient un bateau en perdition *sombrer* derrière la *crête* des vagues. Il voulait aller sauver les pêcheurs, mais ils lui objectèrent que les vagues étaient infranchissables. Alors il pose par terre sans rien dire le bidon de lait, enjambe un bateau à huit rames et embarque. Les autres, à ce moment-là, l'accompagnèrent. Ils franchirent la première crête, sauvèrent les pêcheurs et mirent un jour entier à regagner la côte. Il a repris le bidon de lait et il est rentré à la maison.

« Ça ne lui ressemblait pas à Thorgeir de partir en vadrouille toute la journée pour chercher le lait », disait simplement ma grand-mère quand quelqu'un lui ressortait l'histoire.

Je pense que ma grand-mère tenait tête à cet homme volontaire et silencieux. Ce que j'en dis, je le tiens de mon père. Mon grand-père a voulu que son fils aîné porte son prénom. Alors ma grand-mère Elisabet a dit :

« Si tu vas lui donner ton prénom, eh bien ! l'enfant peut bien porter le mien aussi. »

Mon père s'appelait Thorgeir Elis. Et la photo de mariage m'a toujours semblé indiquer que celui qui tenait tête à mon grand-père tenait tête au monde entier. C'est ce que faisait ma grand-mère.

Les échecs et les espoirs brisés de ces gens n'empêchaient pas les tentatives. Je suis un enfant et nous sommes le jour où Olafur, le frère de ma grand-mère, est venu coucher chez nous à Kopavogur. Il ressemblait à ma grand-mère.

Je dormis dans la même chambre que lui. Il s'est levé au milieu de la nuit, portant son drap en chasuble, et s'est mis à célébrer une longue messe, avec les chants, le sermon, la prière et le rituel des chœurs. La famille de ma mère avait l'habitude de chuchoter sur les ratages de la famille et de se retirer dans sa coquille au moindre vent contraire. Aussi j'eus presque peur de la manière dont Oli éclata de rire et demanda :

« Est-ce que j'ai bien célébré la messe dans mon sommeil cette nuit ? »

Il avait toujours voulu devenir pasteur, mais l'argent avait manqué.

Le rire du frère de ma grand-mère, Olafur, sonore, étincelant et tremblant, et les hoquets inattendus de ma grand-*mère sont la musique d'accompagne*ment de ces années. Il y a toujours une part de moi-même qui redoute ces sons, car ils dérangent cette insensibilité qui gagnait la famille de ma mère quand quelque chose n'allait pas.

LE dimanche, je rendais visite à ma grand-mère avec mes frères et sœurs, et nous allions au cinéma. Le cinéma d'Hafnarfjördur était alors une toute petite baraque qui ne contenait que quelques personnes et on y allait dans le seul but de parvenir à y entrer. Personne ne demandait ce qu'on jouait. Les gens étaient entassés au fur et à mesure dans la baraque, on macérait dans sa sueur et on regardait n'importe quoi. Ceux qui n'entraient pas piétinaient dehors et essayait d'écouter la musique et les dialogues à travers le mur.

Mais il fallait pénétrer coûte que coûte. Je ne pense pas que ma grand-mère soit jamais allée de sa vie au cinéma. Elle a fréquenté les bals jusqu'à passé soixante-dix ans, mais n'est sûrement jamais allée au cinéma. Elle se scandalisait pourtant énormément lorsque nous n'arrivions pas à jouer des coudes et à *nous imposer* jusqu'au guichet pour pénétrer à l'intérieur.

Et on se battait pour rentrer.

Cette grand-mère de mes années de jeunesse m'inspire une crainte à distance, parce que je ne la connais pas totalement. Quand elle a le hoquet c'est un son terrible et qui n'en finit pas, un son imprévisible. Elle se dépêche toujours d'essuyer la table et de poser un journal *sous* votre siège, quel que soit l'endroit où vous allez vous asseoir. Et on ne sait jamais quel mot désagréable va sortir de la bouche de cette femme mince au visage délicat. Mais ses ragoûts de mouton sont délicieux.

Je me sens plus proche de mon grand-père Jón. Il était son second mari et notre grand-père des dimanches. Chauve, le visage allongé, une prise dans les narines, il parlait chaleureusement. Mon grand-père avait quelquefois quitté la maison lors de crises de jalousie.

« C'était toujours exactement la même chose quand Jon revenait à la maison », disait ma mère en riant.

C'était toujours un samedi : venait d'abord un gros gigot de mouton, puis des fleurs, et enfin Jón lui-même, *comme* si rien ne s'était passé. Il était follement entiché de sa Beta.

Ça, ça me semblait bizarre. Je pouvais bien comprendre qu'il fugue. Après avoir entendu ma mère en parler plusieurs fois, j'avais toujours l'impression, en allant chez eux le dimanche, que grand-père Jón venait de rentrer d'une de ses escapades angoissées. Et je le remerciais en pensée pour le ragoût de mouton qui ne pouvait être que le reste du délicieux gigot qui précédait ses retours. Ce n'était bien sûr qu'une illusion, mais c'est ainsi après tout que se manifestait ma sympathie à l'égard de cet homme excellent. Je ne me rendais pas compte à cette époque que ma grand-mère elle-même partait de chez elle tous les matins de la semaine pour aller saler la morue ou appâter les lignes. Plus tard, j'ai travaillé avec elle dans la morue. Elle était la reine des bacs de lavage du poisson. Elle y était elle-même, *totalement*.

Mon grand-père Jón est mort vingt ans avant ma grand-mère. Elle tenait encore tête au monde, allait au bal, et avait placé les économies d'une vie de labeur dans la pierre. Elle possédait une maison de deux étages et y vivait heureuse avec ses deux enfants qui louaient chez elle avec leur famille.

QUAND ils ont déménagé, la bougeotte l'a prise. Mais ma grand-mère Elisabet n'était pas le genre de personne à se coucher par terre en pleurant et à se ronger les ongles dans l'adversité. Elle s'est lancée dans la spéculation foncière. Elle a passé les quinze dernières années de sa vie à acheter et à vendre inlassablement des maisons et des appartements, sans se plaire jamais nulle part.

Elle mettait un journal sous votre siège, faisait chauffer du café, tonnait contre cette mauvaise habitude de donner un poison pareil à un jeune garçon, travaillait comme femme de ménage ou dans le poisson, selon ce qui se présentait et visitait de nouveaux appartements.

Ce sont ses meubles qui la lâchèrent en premier. Il n'en restait guère qu'un amas de planches après tous ces déménagements. Les agents immobiliers ont mis quinze ans à dévorer les économies de toute une vie. Et je les soupçonne d'y être allés doucement les premières années qu'elle a cherché à spéculer. Mais elle a décliné assez rapidement vers la fin. Elle est restée pourtant semblable à elle-même jusqu'au dernier jour.

Quelques années avant sa mort, un fils de sa sœur a ouvert une exposition de peinture. Quand la vieille Elisabet ouvrait la bouche, on pouvait entendre ce qu'elle disait aux quatre coins de la galerie.

« C'est supposé coûter 12 000 couronnes, et c'est même pas lisse ! »

Il s'agissait d'une peinture à l'huile.

C'est vers la même époque qu'elle a fait ses derniers achats immobiliers. Elle était devenue une proie facile pour les agents. Ils lui ont montré une maison en bois de trois étages dans le centre-ville qu'elle devait obtenir en échange d'un appartement de trois pièces.

« C'était écrit que je devais tomber sur un vendeur immobilier honnête avant de mourir », dit ma grand-mère, et elle fit l'affaire.

Son tas de planches fut déménagé dans deux cagibis et une cuisine au dernier étage. Cette femme alerte avait maintenant du mal à monter les escaliers. Mais ces jugements sur l'existence s'entendaient jusqu'au rez-de-chaussée quand le gérant de la maison venait.

Il se révéla qu'elle était locataire de la maison. C'était écrit noir sur blanc dans le contrat qu'elle avait signé. Elle possédait bien entendu le douzième de la maison ; mais elle en louait le cinquième et devait payer la différence.

« Je ne vais tout de même pas, disait-elle, *payer un loyer dans ma propre maison. »*

Il fut impossible de lui soutirer un loyer les années qu'elle vécut dans sa dernière demeure.

« Non, pas à Elisabet. »

Longtemps après, alors qu'elle était à l'hospice, on a trouvé de l'argent sous le lino, dans la pendule, sous les oreillers et entre les cloisons de l'appartement.

Tel fut son dernier combat avec la vie.

Je pense à tout cela tandis que le pasteur essaye en vain de faire pleurer une assistance agitée de toussotements. Puis tout le monde chante le « Tout-comme-l'unique-fleur ».

Nous sommes donc devant la fosse ouverte et attendons. La bruine grisâtre qui flotte dans l'air diminue la visibilité. Le monde de la réalité, quand il fait ce temps-là, se réduit à un cercle étroit autour de l'endroit où l'on est. Ce qui est éloigné n'a ni couleur ni signification.

Quatre membres du chœur aux traits raides et luisants portent le cercueil blanc. Un excavateur et une Austin bicolore se trouvent à l'arrière-plan. Les hommes attachent des cordes au cercueil et le mettent en terre avec une rapidité incroyable. Il y a vraisemblablement un autre enterrement aujourd'hui.

Quand le cercueil est tombé au fond de la fosse, je me suis mis à penser : elle était coriace, la vieille. Nom de Dieu qu'elle était coriace !

Et j'ai souri devant la tombe de ma grand-mère. ■

(Traduit de l'islandais par Gérard Lemarquis.)

THORGEIR THORGEIRSSON est un des plus grands écrivains islandais d'aujourd'hui. Auteur de romans, de poèmes, de pièces de théâtre, il a été traduit en allemand et dans plusieurs langues scandinaves, mais jamais en français. Cette nouvelle est extraite du recueil *Kvunndagsfolk* (Gens de tous les jours).